L A

HENRIADE,

PAR MONSIEUR

DE VOLTAIRE,

Avec les Variantes & un Eſſai ſur la Poëſie Epique.

NOUVELLE ÉDITION.

A AMSTERDAM,

Chez FRANÇOIS L'HONORE'.

1766.

BIBLIOTECA MUNICIPAL "ORÍGENES LESSA"
Tombo N. 27440
MUSEU LITERÁRIO

PRE'FACE

PAR Mr. MARMONTEL.

ON ne se lasse point de réimprimer les Ouvrages que le Public ne se lasse point de relire, & le Public relit toujours avec un nouveau plaisir ceux qui, comme la Henriade, ayant d'abord mérité son estime, ne cessent de se perfectionner sous les mains de leurs Auteurs.

Ce Poëme si différent dans sa naissance de ce qu'il est aujourd'hui, parut pour la première fois en 1723, imprimé à Londres sous le titre de la *Ligue*. M. de Voltaire ne put donner ses soins à cette édition; aussi est elle remplie de fautes, de transpositions, & de lacunes considérables.

L'Abbé Desfontaines en donna peu de tems après une édition à Evreux, aussi imparfaite que la première, avec cette différé-

rence qu'il gliſſa dans les vuides quelques vers de ſa façon, tels que ceux-ci, où il eſt aiſé de reconnoître un tel Ecrivain.

Et malgré les Perraults, & malgré les Houdarts,
L'on verra le bon goût naître de toutes parts.

Chant VI. *de ſon édition.*

En 1726. on en fit une édition à Londres ſous le titre de *la Henriade*, *in*-4o. avec des figures. Elle eſt dédiée à la Reine d'Angleterre, & pour ne rien laiſſer à deſirer dans cette édition, j'ai cru devoir inſérer dans ma Préface cette Epître dédicatoire. On ſait que dans ce genre d'écrire M. de Voltaire a pris une route qui lui eſt propre. Les gens de goût qui s'épargnent ordinairement la lecture des fades éloges que même nos plus grands Auteurs n'ont ſu ſe diſpenſer de prodiguer à leurs Mécenes, liſent avidement & avec fruit les Epîtres dédicatoires d'Alzire, de Zaïre, &c. Celle-ci eſt dans le même goût, & on y reconnaît un Philoſophe judicieux & pour qui ſait louer les Rois même, ſans les flatter. Il n'écrivit cette Epître qu'en Anglais.

TO THE QUEEN.

MADAM,

IT is the Fate of Henri *the Fourth to be protected by an* English QUEEN. *He was assisted by that great* Elizabeth *who was in her Age the Glory of her Sex. By whom can his Memory be so well protected, as by her who resembles so much* Elizabeth *in her personnal Virtues?*

YOUR MAJESTY will find in this Book, bold impartial Truths, Morality unstained with Superstition, a Spirit of Liberty, equally abhorrent of Rebellion and of Tyranny, the Rights of Kings always asserted, and those of Mankind never laid aside.

The same Spirit in which it is written, gave me the Confidence, to offer it to the virtuous Consort of a King, who among so many crowned Heads enjoys, almost alone, the inestimable Honour of ruling a free Nation, a King who makes his power consist in being beloved, and his Glory in being just.

Our Descartes, *who was the greatest*

Philoſopher in Europe, *before Sir* Iſaac Newton *appeared, dedicated his Principles to the celebrated Princeſs Palatine* Elizabeth, *not ſaid he, becauſe the was a Princeſs, for true Philoſophers reſpect Princes, and never flatter them, but becauſe of all his Readers the underſtood him the beſt, and loved Truth the moſt.*

I beg Leave MADAM (*without comparing my ſelf to* Deſcartes) *to dedicate the* Henriade *to* YOUR MAJESTY, *upon the like Account, not only as the* Protectreſs *of all Arts and Sciences, but as beſt Judge of them*

I am with that profound Reſpect, which is due to the greateſt Virtue, as well as to the higheſt Rank.

May it pleaſe YOUR MAJESTY,

YOUR MAJESTYS

moſt humble, moſt dutiful,

moſt obliged Servant,

VOLTAIRE.

M. L'Abbé Lenglet du Freſnoy nous en a donné la traduction ſuivante.

A

LA REINE.

MADAME,

C'EST le sort de *Henry* IV. d'être protégé par une Reine d'Angleterre ; il a été appuyé par *Elizabeth*, cette grande Princesse qui étoit dans son temps la gloire de son Sexe. A qui sa mémoire pourroit-elle être aussi bien confiée, qu'à une Princesse, dont les vertus personnelles ressemblent tant à celles *d'Elizabeth* ?

VOTRE MAJESTE' trouvera dans ce Livre des verités bien grandes & bien importantes ; la Morale à l'abri de la superstition ; l'esprit de liberté, également éloigné de la révolte & de l'oppression ; les droits des Rois toujours assurés, & ceux du peuple toujours défendus.

Le même esprit dans lequel il est écrit, me fait prendre la liberté de l'offrir à la vertueuse Epouse d'un Roi, qui, parmi tant de Têtes couronnées, jouit presque seul de l'honneur, sans prix, de gouverner une Nation libre, & d'un Roi qui fait consister son pou-

voir à être aimé, & ſa gloire à être juſte.

Notre *Deſcartes*, le plus grand Philoſophe de l'Europe, avant que le Chevalier *Newton* parût, a dédié ſes Principes à la célebre Princeſſe Palatine *Elizabeth*; non pas, dit-il, parce qu'elle étoit Princeſſe; car les vrais Philoſophes reſpectent les Princes, & ne les flattent point; mais parce que de tous ſes Lecteurs, il la regardoit comme la plus capable de ſentir & d'aimer le vrai.

Permettez-moi, MADAME (ſans me comparer à *Deſcartes*) de dédier de même la *Henriade* à VOTRE MAJESTE', non-ſeulement parce qu'elle protége les Sciences & les Arts, mais encore parce qu'elle en eſt un excellent Juge.

Je ſuis avec ce profond reſpect qui eſt dû à la plus grande Vertu, & au plus haut Rang,

Si VOTRE MAJESTE' veut bien me le permettre,

DE VOTRE MAJESTE',

Le très-humble, très-reſpectueux,

& très-obéiſſant ſerviteur,

VOLTAIRE.

Cette édition qui fut faite par souscription, a servi de prétexte à mille calomnies contre l'Auteur. Il a dédaigné d'y répondre, mais il a remis dans la Bibliothéque du Roi, c'est-à-dire, sous les yeux du Public & de la postérité, des preuves autantiques de la conduite généreuse qu'il tint dans cette occasion. Je n'en parle qu'après les avoir vues.

Il seroit long & inutile de compter ici toutes les éditions qui ont précédé celle-ci dans laquelle on les trouvera réunies par le moyen des *Variantes*.

En 1736, le Roi de Prusse, alors Prince Royal, avoit chargé M. Algarotti qui étoit à Londres, d'y faire graver ce Poëme avec des vignettes à chaque page. Ce Prince, ami des Arts qu'il daigne cultiver, voulant laisser aux siécles à venir un monument de son estime pour les Lettres, & particuliérement pour la *Henriade*, daigna en composer la Préface; & se mettant ainsi au rang des Auteurs, il apprit au monde qu'une plume éloquente sied bien dans la main d'un Héros. Récompenser les beaux Arts c'est un mérite commun à un grand nombre de Princes; mais les encourager par l'exemple, & les éclairer par d'excellens Ecrits, en est un d'autant plus recommandable dans le Roi de Prusse, qu'il est plus rare parmi les hommes. La mort du Roi son pere, les guerres survenues, & le départ de

M. Algaroti de Londres interrompirent ce projet si digne de celui qui l'avoit conçu. Comme la Préface qu'il avoit composée n'a pas vû le jour, j'en ai pris deux fragmens qui peuvent en donner une idée, & qui doivent être regardés comme un morceau bien précieux dans la Littérature.

„ Les difficultés, dit-il en un endroit, „ qu'eut à surmonter M. de Voltaire, lors„ qu'il composa son Poëme Epique; sont „ innombrables. Il voyoit contre lui les „ préjugés de toute l'Europe, & celui de „ sa propre Nation, qui étoit du senti„ ment que l'Epopée ne réussiroit jamais „ en français. Il avoit devant lui le triste exem„ ple de ses prédécesseurs, qui avoient tous bron„ ché dans cette pénible carriére. Il avoit en„ core à combattre le respect superstitieux & „ exclusif du peuple sçavant pour Virgile & „ pour Homére, & plus que tout cela, une „ santé faible qui auroit mis tout autre homme, „ moins sensible que lui à la gloire de sa Nation, „ hors d'état de travailler. C'est cependant indé„ pendamment de tous ces obstacles que M. de „ Voltaire est venu à bout de son dessein, &c.

„ Quant à la saine Morale, dit-il ailleurs, „ quant à la beauté des sentimens, on trouve dans „ ce Poëme tout ce qu'on peut désirer. La Valeur „ prudente de Henri IV. jointe à sa générosité & „ à son humanité, devroit servir d'exemple à tous „ les Rois & à tous les Héros, qui se piquent quel-

„ quefois mal à propos de dureté envers ceux que
„ le deſtin des Etats & le ſort de la Guerre ont ſou-
„ mis à leur puiſſance. Qu'il leur ſoit dit en paſſant
„ que ce n'eſt ni dans l'inflexibilité ni dans la tyran-
„ nie que conſiſte la véritable grandeur ; mais
„ bien dans ce ſentiment que l'Auteur exprime
„ avec tant de nobleſſe.

„ Amitié, don du Ciel, plaiſir des grandes ames ;
„ Amitié que les Rois, ces illuſtres ingrats ;
„ Sont aſſez malheureux pour ne connaître pas.

Ainſi penſoit ce grand Prince avant que de monter ſur le Trône. Il ne pouvoit alors inſtruire les Rois que par des maximes ; aujourd'hui il les inſtruit par des exemples.

La Henriade a été traduite en pluſieurs langues. En Vers Anglais par Mr Lokman. Une partie l'a été en Vers Italiens par M. Querini, noble Vénitien, & une autre en Vers Latins, par le Cardinal de ce nom, Bibliothéquaire du Vatican, ſi connu par ſa grande Littérature. Ce ſont ces deux hommes célébres qui ont traduit le Poëme de Fontenoy. Meſſieurs Ortolani & Nenci ont auſſi traduit pluſieurs Chants de la Henriade. Elle l'a été entiérement en Vers Hollandais & Allemands.

Cette juſtice rendue par tant d'Etrangers contemporains, ſemble ſuppléer à ce qui manque d'ancienneté à ce Poëme, & puiſqu'il a

été généralement approuvé dans un siécle qu'on peut appeller celui du goût, il y a apparence qu'il le sera des siécles à venir. On pourroit donc sans être téméraire, le placer à côté de ceux qui ont le sceau de limmortalité C'est ce que semble avoir fait M. Cocchi, Lecteur de Pise, dans une Lettre imprimée á la tête de quelques éditions de la Henriade, où il parle du sujet, du plan, des mœurs, des caractéres, du merveilleux & des principales Beautés de ce Poëme en homme de goût & de beaucoup de littérature; bien différent d'un Français, Auteur de feuilles périodiques, qui plus jaloux qu'éclaire, l'a comparé à la Pharsale. Une telle comparaison suppose dans son Auteur ou bien peu de lumiéres, ou bien peu d'équité; car en quoi se ressemblent ces deux Poëmes ? Le sujet de l'un & de l'autre est une Guerre Civile; mais dans la Pharsale *l'audace est triomphante & le crime adoré*; dans la Henriade, au contraire, tout l'avantage est du côté de la justice. Lucain a suivi scrupuleusement l'Histoire sans mélange de fiction; au lieu que M. de Voltaire a changé l'ordre des temps, transporté les faits & employé le merveilleux. Le stile du premier est souvent empoulé, défaut dont on ne voit pas un seul exemple dans le second. Lucain a peint ses Héros avec de grands traits, il est vrai, & il a des coups de peinceau dont on trouve peu d'exemples dans Virgile & dans Homére. C'est peut-être en cela que lui ressemble nôtre Poëte. On convient assez que personne

n'a

n'a mieux connu que lui l'art de marquer les caractéres : un vers lui ſuffit quelquefois pour cela, témoins les ſuivans.

Médicis la *a* reçut avec indifférance
Sans paraître jouir du fruit de ſa vengeance ;
Sans remords, ſans plaiſirs, &c.

Connaiſſant les périls & ne redoutant rien ;

Heureux *b* Guerrier, grand Prince & mauvais citoyen.
Il *c* ſe préſente aux Seize & demande des fers

Du front dont il auroit condamné ces pervers.

Il *d* marche en Philoſophe où l'honneur le conduit :
Condamne les combats, plaint ſon maître & le ſuit,

Mais ſi M. de Voltaire annonce avec tant d'art ſes perſonnages, il les ſoutient avec beaucoup de ſageſſe, & je ne crois pas que dans le cours de ſon Poëme on trouve un ſeul vers où quelqu'un d'eux ſe démente. Lucain au contraire eſt plein d'inégalité, & s'il atteint quelquefois la véritable grandeur, il donne ſouvent dans l'enflure. Enfin, ce Poete Latin qui a porté à un ſi haut point de nobleſſe des ſentimens, n'eſt plus le même lorſqu'il faut ou peindre, ou décrire ; & j'oſe aſſurer.

a La tête de Coligni. *Chant II.*
b Guiſe. *Chant III.*
c Harlay. *Chant IV.*
d Mornay. *Chant VI.*

qu'en cette partie notre langue n'a jamais été si loin que dans la Henriade.

Il y auroit donc plus de justesse à comparer la Henriade avec l'Eneïde. On pourroit mettre dans la balance le plan, les mœurs, le merveilleux de ces deux Poemes ; les personnages, comme Henri IV. & Enée, Achatés & Mornai, Sinon & Clément Turnus & d'Aumale, &c. Les épisodes qui se répondent, comme le repas des Troyens sur la côte de Carthage & celui de Henri, chez le Solitaire de Gersei, le massacre de la saint Barthelemi & l'Incendie de Troye ; le quatriéme Chant de l'Eneïde & le neuviéme de la Henriade, la descente d'Enée aux Enfers & le Songe de Henri IV. L'Antre de la Sibylle & le sacrifice des Seize ; les Guerres qu'ont à soutenir les deux Héros, & l'intérêt qu'on prend à l'un & à l'autre ; la mort d'Euriale & celle du jeune d'Ailli ; les combats singuliers de Turenne contre d'Aumale, & d'Enée contre Turnus. Enfin le stile des deux Poetes ; l'art avec lequel ils ont enchaîné les faits, & leur goût dans le choix des épisodes ; leurs comparaisons, leurs descriptions. Est après un tel examen, on pourroit décider d'après le sentiment.

Les bornes que je suis obligé de me prescrire dans cette Préface, ne me permettent pas d'appuyer sur ce parallèle, mais je crois

qu'il me ſuffit de l'indiquer à des Lecteurs éclairés & ſans prévention.

Les rapports vagues & généraux dont je viens de parler, ont fait dire à quelques Critiques que la Henriade manquoit du côté de l'invention; que ne fait-on le même reproche à Virgile, au Taſſe? *&c.* Dans l'Enéïde ſont réunis le plan de l'Odiſſée & celui de l'Iliade. Dans la Jéruſalem délivrée on trouve le plan de l'Iliade exactement ſuivi, & orné de quelques épiſodes tirés de l'Enéïde.

Avant Homére, Virgile & le Taſſe, on avoit décrit des Siéges, des Incendies, des Tempêtes. On avoit peint toutes les paſſions. On connaiſſoit les Enfers & les Champ Eliſées. On diſoit qu'Orphée, Hercule, Pirithoüi Ulyſſe y étoient deſcendus pendant leur vie. Enfin, ces Poëtes n'ont rien dont l'idée générale ne ſoit ailleurs. Mais ils ont peint les objets avec les couleurs les plus belles. Ils les ont modifiés & embellis ſuivant le caractére de leur génie & les mœurs de leur tems. Ils les ont mis dans leur jour & à leur place; Si ce n'eſt pas là les créer, c'eſt du moins donner aux choſes une nouvelle vie, & on ne ſçauroit diſputer à M. de Voltaire la gloire d'avoir excellé dans ce genre de production. Ce n'eſt-là, dit-on, que de l'invention de détail, & quelques Critiques voudroient de la

nouveauté dans le tout. On faiſoit un jour remarquer à un homme de Lettres ce beau vers où M. de Voltaire exprime le miſtére de l'Euchariſtie,

Et lui découvre un Dieu ſous un pain qui n'eſt plus.

Oui, dit-il, ce vers eſt beau ; mais je ne ſçai, l'idée n'en eſt pas neuve. Malheur, dit M. de Fénélon, (*a*) à qui n'eſt pas ému en liſant ces vers !

(*b*) *Fortunate ſenex, hic inter flumina nota*
Et fontes ſacros, frigus captabis opacum.

N'aurois-je pas raiſon d'adreſſer cette eſpéce d'anathême au Critique dont je viens de parler ? j'oſe prédire à tous ceux qui comme lui veulent du neuf, c'eſt-a-dire, de l'inoui, qu'on ne les ſatisfera jamais qu'aux dépens du bon ſens. Milton lui-même n'a pas inventé les idées générales de ſon Poëme, quelque extraordinaires qu'elles ſoient. Il les a puiſées dans les Poëtes, dans l'Ecriture ſainte, *&c.* L'idée de ſon pont, toute giganteſque qu'elle eſt,

(*a*) Lettres à l'Académie Françoiſe.
(*b*) Virgile, Eglogue I.

n'eſt pas neuve. Sadi s'en étoit ſervi avant lui, & l'avoit tirée de la Théologie des Turcs. Si donc un Poëte qui a franchi les limites du monde, & peint des objets hors de la nature, n'a rien dit dont l'idée générale ne ſoit ailleurs, je crois qu'on doit ſe contenter d'être original dans les détails & dans l'ordonnance, ſur tout quand on a aſſez de génie pour s'élever au deſſus de ſes modéles.

Je ne réfuterai pas ici ceux qui ont été aſſez ennemis de la Poëſie, pour avancer qu'il peut y avoir des Poëmes en proſe. Ce paradoxe paraît téméraire à tous les gens de bon goût & de bon ſens. M. de Fénélon, qui avoit beaucoup de l'un & de l'autre, n'a jamais donné ſon Télémaque que ſous le nom des *Avantures de Télémaque*, & jamais ſous celui de Poëme. C'eſt ſans contredit le premier de tous les Romans; mais il ne peut pas même être mis dans la claſſe des derniers Poëmes. Je ne dis pas ſeulement parce que les avantures qu'on y raconte ſont preſque toutes indépandantes les unes des autres, & parce que le ſtile, tout fleuri & tendre qu'il eſt, ſeroit trop uniforme; je dis parce qu'il n'a pas le nombre, le rithme, la meſure, la rime, les inverſions; en un mot, rien de ce qui conſtitue cet art ſi difficile de la Poëſie, art qui n'a pas plus de rapport avec la proſe que la Muſique n'en a avec le ton ordinaire de la parole.

Il ne me reſte plus qu'à dire un mot ſur l'ortographe qu'on a ſuivie dans cette édition, c'eſt celle de l'Auteur : il l'a juſtifiée lui même ; & puiſqu'il n'a contre lui qu'un uſage condamné par ceux-mêmes qui le ſuivent, il paraît aſſez inutile de prouver qu'il a eu raiſon de s'en écarter ; je me contenterai donc, pour faire voir combien cet uſage eſt pernicieux à notre Poëſie, de citer quelques endroits de nos meilleurs Poëtes, où ils ne l'ont que trop ſcrupuleuſement ſuivi.

a Attaquons dans leurs meurs ces Conquérans ſi fiers,
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres foyers.

Ma colere revient & je me reconnois,
Immolons en partant trois ingrats à la fois.

b Je ne fais que recueillir les voix ;
Et dirois vos défauts ſi je vous en ſçavois.

Il eſt ſur qu'une ortographe conforme à la prononciation eût obvié à ces défauts, & que ces deux Poëtes ſi exacts & ſi heureux dans leurs rimes, ne ſe ſont contentés de celles-ci, que parce qu'elles ſatis-

a Mithridate.
b Le Flateur.

faiſoient les yeux. Ce qui le prouve, c'eſt qu'on ne s'eſt jamais aviſé de faire rimer *Beauvais*, qu'on prononce comme *ſavois*, avec *vois* qu'on a cru cependant pouvoir rimer avec *ſavois*.

Dans ces deux vers de Boileau,

c La Diſcorde en ces lieux menace de *s'accraître*;

Demain avant l'aurore un Lutrin va *paroître*.

L'on prononce *s'accraître* pour la rime, & cela eſt aſſez uſité. Madame Deshoulieres dit :

d Puiſſe durer, puiſſe *croître*

L'ardeur de mon jeune Amant,

Comme feront ſur ce hêtre

Les marques de mon tourment.

Mais ce qui paraît ſingulier, c'eſt que *paroître*, en faveur de qui on prononce *s'accraître*, change lui-même ſa prononciation en faveur de *Cloître*.

e L'honneur & la vertu n'oſerent plus paroître,

La piété chercha les Deſerts & le Cloître.

Une bizarrerie ſi marquée, vient de ce

c Lutrin, Chant II.
d Célimene, Eclogue.
e Epître IV. Boil.

qu'on a changé l'ancienne prononciation, ſans changer l'ortographe qui la repréſente. La réformation générale d'un tel abus eût été une affaire d'éclat. M. de Voltaire n'a porté que les premiers coups ; il a cru judicieuſement qu'on devoit rimer pour l'oreille & non pour les yeux : en conſéquence il a fait rimer *Français* avec *ſuccés*, &c. Et pour ſatisfaire en même-tems les oreilles & les yeux, il a écrit *Français*, ſubſtituant à la diphtongue *oi* la diphtongue *ai*, qui accompagée d'un *s* exprime à la fin des mots le ſon de l'*è*, comme dans bienfaits, ſouhaits, &c. M. de Voltaire a été d'autant plus autoriſé à ce changement d'ortographe, qu'il lui falloit diſtinguer dans ſon Poëme certains mots, qui écrits par tout ailleurs de la même façon, ont néanmoins une prononciation & une ſignification différente : ſous le froc de *François*, &c. des Courtiſans *Français*, &c.

C'eſt là ce que j'avois à dire ſur cette nouvelle édition de la Henriade. Le grand nombre de vers qu'on y trouve nouvellement ajoutés, & l'attention avec laquelle elle a été faite, font préſumer favorablement du ſuccès.

Quant à ce que j'ai dit ſur le mérité de ce Poëme, je déclare qu'il ne m'a été

permis que de laisser entrevoir mon sentiment, & que si je n'ai pas heurté de front la prévention de quelques Critiques, ce n'est pas que je ne leur suis entierement opposé Peut-être un jour pourrai-je sans contrainte parler comme pensera la postérité.

LA
HENRIADE,

. . . Incedo per ignes
Suppoſitos ceneri doloſo.

L A

LA HENRIADE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

HENRI III. *réuni avec* Henri *de Bourbon Roi de Navarre, contre la Ligue, ayant déja commencé le blocus de Paris, envoie secrettement* Henri de Bourbon *demander du secours à Elizabeth, Raine d'Angleterre. Le* Héros *essuie une tempête. Il relâche dans une Isle, où un Vieillard Catholique lui prédit son changement de Religion, & son avènement au trône. Description de l'Angleterre & de son Gouvernement.*

JE chante ce Héros, qui régna sur la France,
Et par droit de conquête & par droit de naissance;
Qui par le malheur même apprit à gouverner?

Perſécuté long-tems, ſut vaincre & pardonner,
Confondit & Mayenne, & la Ligue & libére,
E fut de ſes Sujets le vainqueur & le pere.

Deſcends du haut des Cieux, auguſte vérité,
Répens ſur mes Ecrits ta force & ta clarté :
Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre.
C'eſt à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre ;
C'eſt à toi de montrer aux yeux des nations,
Les coupables effets de leurs diviſions.
Dis comment la diſcorde a troublé nos Provinces :
Dis les malheurs du peuple, & les fautes des Princes ;
Viens, parle ; & s'il eſt vrai que la fable autrefois
Sut à tes fiers accens mêler ſa douce voix :
Si ſa main délicate orna ta tête altiére,
Si ſon ombre embellit les traits de ta lumiére ;
Avec moi ſur tes pas permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits & non pour les cacher.

(a) Valois régnoit encor, & ſes mains incertaines,
De l'Etat ébranlé laiſſoient flotter les rênes :
Les loix étoient ſans force & les droits confondus,
Ou plutôt en effet Valois ne régnoit plus.
Ce n'étoit plus ce Prince environné de gloire,

(a) Henri III. Roi de France, l'un des principaux perſonnages de ce Poëme, y eſt toujours nommé Valois, nom de la branche Royale dont il étoit.

(*b*) Aux combats dès l'enfance inſtruit par la victoire,
Dont l'Europe en tramblant regardoit les progrès,
Et qui de ſa patrie emporta les regrets,
Quand du Nord étonné de ſes vertus ſuprêmes,
Les peuples à ſes pieds mettoient les diadêmes.
Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier.
Il devint lâche Roi, d'intrépide guerrier:
Endormi ſur le Trône au ſein de la molleſſe,
Les poids de ſa Couronne accabloit ſa foibleſſe.
(*c*) Quélus & Saint-Maigrin, Joyeuſe & d'Eſpernon,
Jeunes voluptueux qui régnoient ſous ſon nom,
D'un Maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeoient dans les plaiſirs ſes langueurs létargiques.

Des Guiſes cependant le rapide bonheur,
Sur ſon abaiſſement élevoit leur grandeur,
Ils formoient dans Paris cette Ligne fatale,
De ſa feible naiſſance orgueilleuſe rivale.
Les peuples aveuglés, vils eſclaves des Grands,
Perſécutoient leur Prince, & ſervoient des Tirans.
Ses amis corrompus bien-tôt l'abandonnérent,

(*b*) Henri III. [*Valois*] étant Duc d'Anjou, avoit commandé les *Armées* de Charles *IX.* ſon frere, contre les Proteſtans, & avoit gagné à dix-huit ans les batailles de Jarnac & de moncontour.

(*c*) C'étoient les *Mignons* de Henri III. Il s'abandonnoit avec eux à des debauches mêlées de ſuperſtition. Quelus fut tué en duel, Saint-Maigrin fut aſſaſſiné près du Louvre. *Voyez* les Remarques ſur Joyeuſe au troiſiéme Chant.

Du Louvre épouvanté ſes peuples le chaſſérent.
Dans Paris révolté l'Etranger accourut,
Tout périſſoit enfin, lorſque Bourbon [d] parut.
Le vertueux Bourbon, plein d'une ardeur guerriére,
A ſon Prince aveuglé vint rendre la lumiére :
Il ranima ſa force, il conduiſit ſes pas
De la honte à la gloire, & des jeux aux combats.
Aux ramparts de Paris les deux Rois s'avancérent,
Rome s'en allarma, les Eſpagnols tremblérent.
L'Europe intéreſſée à ces fameux revers,
Sur ces murs malheureux avoit les yeux ouverts.

On voyoit dans Paris la diſcorde inhumaine,
Excitant aux combats & la Ligue & Mayenne,
Et le peuple & l'Egliſe ; & du haut de ces tours,
De la ſuperbe Eſpagne appellant les ſecours.
Ce monſtre impétueux, ſanguinaire, inflexible,
De ſes propres Sujets eſt l'Ennemi terrible :
Aux malheurs des mortels il borne ſes deſſeins :
Le ſang de ſon parti rougit ſouvent ſes mains :
Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inſpire.
Du côté du Couchant, près de ces bords fleuris.

(d) Henri IV le Héros de ce Poëme, il eſt appellé indifféremment *Bourbon* ou *Henri*.

Il naquit à Pau en Bearn le 13 Décembre 1553.

Où la Seine ſerpente en fuyant de Paris,
Lieux aujourd'hui charmans, retraite aimable & pure,
Où triomphent les Arts, où ſe plaît la nature,
Théâtre alors ſanglant des plus mortels combats,
Le malheureux Valois raſſembloit ſes ſoldats;
Là, ſont mille Héros fiers ſoutiens de la France,
Diviſés par leur ſecte, unis par la vengeance.
C'eſt aux mains de Bourbon que leur ſort eſt commis;
En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.
On eût dit que l'armée en ſon pouvoir ſoumiſe,
Ne connoiſſoit qu'un chef, & n'avoit qu'une Egliſe.

(e) Le pere de Bourbons, du ſein des immortels;
Louis, fixoit ſur lui ſes regards paternels;
Il préſagoit en lui la ſplandeur de ſa race;
Il plaignoit ſes erreurs, il aimoit ſon audace;
De ſa couronne un jour il devoit l'honorer;
Il vouloit plus encor, il vouloit l'éclairer.
Mais Henri s'avançoit vers ſa grandeur ſuprême,
Par des chemins cachés inconnus à lui-même:
Louis du haut des Cieux lui prêtoit ſon appui;
Mais il cachoit le bras qu'il étendoit pour lui,
De peur que ce Héros, trop sûr de ſa victoire,
Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire,

(e) Saint Louis - neuvieme du nom, Roi de France, eſt la tige de la *Branche* des Bourbons.

Déjà les deux Partis aux pieds de ces ramparts
Avoient plus d'une fois balancé les hazards ;
Dans nos champs désolés le démon du carnage
Déjà jusqu'aux deux mers avoit porté sa rage,
Quand Valois à Bourbon tint ce triste discours,
Dont souvent ses soupirs interrompoient le cours :

Vous voyez à quel point le destin m'humilie ;
Mon injure est la votre, & la Ligue ennemie,
Levant contre son Prince un front séditieux,
Nous confond dans sa rage, & nous poursuit tous deux :
Paris nous méconnaît, Paris ne veut pour maître,
Ni moi qui suis son Roi, ni vous qui devez l'être ;
Ils savent que les Loix, le mérite & le sang,
Tout après mon trépas vous appelle à ce rang,
Et rédoutant déjà votre grandeur future,
Du Trône ou je chancelle, ils pensent nous exclure,
De la Religion (*f*) terrible en son courroux,

(*f*) Henri *IV.* Roi de Navarre, avoit été solemnellement excommunié par le Pape Sixte V. dès l'an 1585, trois ans avant l'événement dont il est ici question : Le Pape dans sa Bulle l'appelle *génération bâtarde & détestable de la Maison de Bourbon* ; le prive, lui & toute la Maison de Condé, à jamais de tous leurs Domaines & Fiefs, & les déclare sur-tout incapables de succéder à la Couronne.

Quoiqu'alors le Roi de Navarre & le Prince de Condé fussent en armes à la tête des Protestans, le Parlement toujours attentif à conserver l'honneur & les libertés de l'Etat, fit contre cette Bulle les remontrances les plus fortes & Henri *IV.* fit afficher dans Rome à la porte du *Vatican*, que Sixte Quint, soi disant Pape, en avoit menti, & que c'étoit lui-même qui étoit hérétique, &c.

Le fatal Anthême eſt lancé contre vous.
Rome, qui ſans ſoldats porte en tous lieux la guerre,
Aux mains des Eſpagnols a remis ſon tonnerre :
Sujets, amis, parens, tout à trahi ſa foi,
Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi ;
Et l'Eſpagnol avide, enrichi de mes pertes,
Vient en foule inonder mes campagnes deſertes.

Contre tant d'ennemis ardens à moutrager,
Dans la France à mon tour appellons l'Etranger :
Des Anglais en ſecret gagner l'illuſtre Reine.
Je ſais qu'entr'eux & nous une immortelle haine ;
Nous permet rarement de marcher réunis.
Que Londres eſt de tout tems l'émule de Paris ;
Mais après les affrons dont ma gloire eſt flétrie
Je n'ai plus de ſujet, je n'ai plus de patrie,
Je hais, je veux punir des peuples odieux,
Et quiconque me venge eſt Français à mes yeux.
Je n'occuperai point dans un tel miniſtére,
De mes ſecrets agens la lenteur ordinaire :
Je n'implore que vous ; c'eſt vous de qui la voix
Peut ſeule à mon malheur intéreſſer les Rois.
Allez en Albion ; que votre renommée,
Y parle en ma défenſe & m'y donne une armée :
Je veux par votre bras vaincre mes ennemis ;
Mais c'eſt de vos vertus que j'attends des amis.

Il dit, & le Héros, qui jaloux de sa gloire ;
Craignoit de partager l'honneur de la victoire
Sentit en l'écoutant une juste douleur.
Il regrettoit ces temps si chers à son grand cœur,
Où fort de sa vertu, sans secours, sans intrigue,
Lui (g) seul avec Condé faisoit trembler la Ligue.
Mais il falut d'un maître accomplir les desseins :
Il suspendit les coups qui partoient de ses mains ;
Et laissant ses lauriers cueillis sur ce rivage,
A partir de ces lieux il força son courage,
Les soldats étonnés ignorent son dessein ;
Et tous de son retour attendent leur destin.
Il marche. Cependant la Ville criminelle,
Le croit toujours présent, prêt à fondre sur elle,
Et son nom qui du trône est le plus ferme appui
Semoit encor la crainte, & combattoit pour lui.

Déja des Neustriens il franchit la campagne :
De tous ses favoris, Mornay seul l'accompagne,

(g) C'étoit Henri Prince de condé, fils de Louis, tué à Jarnac. Henri de Condé étoit l'espérance du patti protestant. Il mourut à saint-Jean d'Angély à l'âge de trente-cinq ans, en 1588. Sa femme Charlotte de la Trimouille fut accusée de sa mort. Elle étoit grosse de trois mois lorsque son mari mourut, & accoucha six mois après de Henri de Condé II. du nom, qu'une tradition populaire & ridicule fait naître treize mois après la mort de son pere.

Larrey a suivi cette tradition dans son Histoire de Louis XIV. Histoire où le style, la verité & le bon sens sont également négligés.

Mornay (*h*) son confident, mais jamais son flatteur,
Trop vertueux Soutien du parti de l'erreur,
Qui signalant toujours son zéle & sa prudence,
Servit également son Eglise & la France.
Censeur des Courtisans, mais à la Cour aimé,
Fier ennemi de Rome & de Rome estimé.

A travers deux rochers, où la mer mugissante,
Vient briser en courroux son onde blanchissante,
Dieppe aux yeux du Héros offre son heureux Port:
Les matelots ardents s'empressent sur le bord;
Les vaisseaux sous leurs mains fiers souverains des ondes,
Etoient prêts à voler sur les plaintes profondes:
L'impétueux Borée enchaîné dans les airs,
Au souffle du Zéphire abandonnoit les mers.
On leve l'ancre, on part, on fuit loin de la terre:

(*h*) Duplessis Mornay, le plus vertueux & le plus grand homme du Parti Protestant, naquit à Buy le 5 Novembre 1549, il savoit le Latin & le Grec parfaitement, & l'Hébreu autant qu'on le peut sçavoir, ce qui étoit un prodige alors dans un Gentilhomme il servit sa Religion & son Maître de sa plume & de son épée. Ce fut lui que Henri V. étant Roi de Navarre, envoya à Elizabeth, Reine d'angleterre Il n'eut jamais d'autres instructions de son Maître qu'un blanc signé. Il réussit dans presque toutes ses négociations, parce qu'il étoit un vrai politique, & non un intrigant Ses lettres passent pour être écrites avec beaucoup de force & de sagesse.

Lorsqu'Henri IV eut changé de Religion, Duplessis Mornay lui fit de sanglants reproches, & se retira de sa Cour On l'appelloit le Pape des Huguenots. Tout ce qu'on dit de son caractére dans le Pœme est conforme à l'Histoire.

On découvroit déjà les bords de l'Angleterre ;
L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit :
L'air siffle, le Ciel gronde, & l'onde au-loin mugit,
Les vents sont déchaînés sur les vagues émues ;
La foudre étincelante éclate dans les nues ;
Et le feu des éclairs, & l'abîme des flots,
montroient par tout la mort aux pâles matelots.
Le Héros qu'assiégoit une mer en furie,
Ne songe en ce danger qu'aux maux de sa patrie
Tourne ses yeux vers elle, & dans ses grands des-
seins,
Semble accuser les vents d'arrêter ses destins.
Tel & moins généreux aux rivages d'Epire,
Lorsque de l'Uunivers il disputoit l'Empire,
Confiant sur les flots aux aquillons mutins,
Le destin de la terre, & celui des Romains,
Défiant à la fois, & Pompée & Neptune,
Césat (*i*) à la tempête opposoit sa fortune.

Dans ce même moment le Dieu de l'Univers
Qui vole sur les vens, qui souleve les mers,
Ce Dieu dont la sagesse ineffable & profonde,
Forme, éléve & détruit les empires du monde ;

(*i*) Jules-César étant en Epire dans la Ville d'Apollonie, aujourd'hui Cerés s'en déroba secretement, & s'embarqua sur la petite riviere de Bolina, qui s'appelloit alors l'Anins. Il se jetta seul pendant la nuit dans une barque à douze rames, pour aller lui même chercher ses Troupes qui étoient au Royaume de Naples. Il essuya une furieuse tempête, *Voyez* Plutarque.

De ſon trône enflammé qui luit au haut des Cieux
Sur le Héros Français daigna baiſſer les yeux.
Il le guidoit lui-même. Il ordonne aux orages
De porter le vaiſſeau vers ces prochains rivages,
Où Jerſey ſemble aux yeux ſortir du ſein des flots.
Là, conduit par le Ciel aborda le Héros.

Non loin de ce rivage, un bois ſombre & tranquille.
Sous des ombrages frais préſente un doux azile.
Un rocher qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux aquilons d'en troubler le repos.
Une grotte eſt auprès, dont la ſimple ſtructure
Doit tous ſes ornemens aux mains de la nature.
Un vieillard vénérable avoit loin de la Cour
Cherché la douce paix dans un obſcur ſéjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'eſt-là que de lui-même il faiſoit ſon étude;
C'eſt-là qu'il regrettoit ſes inutiles jours,
Plongés dans les plaiſirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces près, au bord de ces fontaines.
Il fouloit à ſes pieds les paſſions humaines:
Tranquille, il attendoit qu'au gré de ſes ſouhaits
La mort vînt à ſon Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adoroit, prit ſoin de ſa vieilleſſe,
Il fit dans ſon deſert deſcendre la ſageſſe:
Et prodigue envers lui de ſes tréſors divins,

Il ouvrit à ſes yeux le Livre des deſtins.

Ce Vieillard au Héros que Dieu lui fit connaître
Au bord d'une onde pure offre un feſtin Champêtre.
Le Prince à ces repas étoit accoutumé :
Souvent ſous l'humble toit du Laboureur charmé,
Fuyant le bruit des Cours, & ſe cherchant lui-même,
Il avoit dépoſé l'orgueil du diadême.

Le trouble répandu dans l'Empire Chrétien,
Fut pour eux le ſujet d'un utile entretien.
Mornay qui dans ſa ſecte étoit inébranlable,
Prêtoit au Calviniſme un appui redoutable ;
Henri doutoit encore & demandoit aux Cieux,
Qu'un rayon de clarté vînt déciller ſes yeux.
De tout tems, diſoit-il, la vérité ſacrée,
Chez les faibles humains fut d'erreurs entourée :
Faut-il que de Dieu ſeul attendant mon appui,
J'ignore les ſentiers qui ménent juſqu'à lui ?
Hélas ! un Dieu ſi bon, qui de l'homme eſt le maître,
En eût été ſervi s'il avoit voulu l'être.

De Dieu, dit le Vieillard, adorons les deſſeins,
Et ne l'accuſons pas des fautes des humains.
J'ai vu naître autrefois le Calviniſme en France ;
Faible, marchant dans l'ombre, humble dans ſa naiſſance ;
Je l'ai vu ſans ſupport exilé dans nos murs,

S'avancer

S'avancer à pas lents par cent détours obscurs.
Enfin mes jeux ont vû du sein de la poussiére,
Ce fantôme effrayant lever sa tête altiére ;
Se placer sur le Trône, insulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverser nos Autels.

Loin de la Cour alors en cette grotte obscure ;
De ma religion je vins pleurer l'injure.
Là, quelque espoir au moins console mes vieux jours,
Un culte si nouveau ne peut durer toujours.
Des caprices de l'homme il a tiré son être :
On le verra périr ainsi qu'on l'a vû naître.
Les œuvres des humains sont fragiles comme eux.
Dieu dissipe à son gré leurs desseins orgueilleux.
Lui seul est toujours stable. Envain notre malice
De sa sainte Cité veut saper l'édifice :
Lui-même en affermit les sacrés fondemens,
Ces fondemens vainqueurs de l'enfer & des tems.
C'est à vous grand Bourbon, qu'il se fera connaître,
Vous serez éclairé, puisque vous voulez l'être.
Ce Dieu vous a choisi. Sa main dans les combats,
Au Trône des Valois va conduire vos pas.
Déjà sa voix terrible ordonne à la Victoire
De préparer pour vous les chemins de la Gloire.
Mais si sa vérité n'éclaire vos esprits,
N'espérez point entrer dans les murs de Paris.

Sur-tout des plus grands cœurs évitez la faibleſſe ;
Fuyez d'un doux poiſon l'amorce enchantereſſe,
Craignez vos paſſions, & ſachez quelque jour
Réſiſter aux plaiſirs & combattre l'amour.
Enfin quand vous aurez, par un effort ſuprême ;
Triomphé des Ligueurs, & ſur-tout de vous-même,
Lorſqu'en un ſiége horrible, & célèbre à jamais,
Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits,
Ces tems de vos Etats finiront les miſéres,
Vous leverez les yeux vers le Dieu de vos peres,
Vous verrez qu'un cœur droit peut eſpérer en luí :
Allez, qui lui reſſemble eſt ſur de ſon appui.

Chaque mot qu'il diſoit étoit un trait de flâme
Qui pénétroit Henri juſqu'au fond de ſon ame.
Il ſe crut tranſporté dans ce tems bien-heureux
Où le Dieu des humains converſoit avec eux,
Où la ſimple vertu prodiguant les miracles,
Commandoit à des Rois, & rendoit des oracles.
Il quitte avec regret ce Vieillard vertueux,
Des pleurs en l'embraſſant coulérent de ſes yeux ;
Et dès ce moment même il entrevit l'aurore.
De ce jour qui pour lui ne brilloit pas encore.
Mornay parut ſurpris, & ne fut point touché :
Dieu, maître de ſes dons, de lui s'étoit caché.
Vainement ſur la terre il eut le nom de ſage,

Au milieu des vertus l'erreur fut ſon partage.
Tandis que le Vieillard, inſtruit par le Seigneur;
Entretenoit le Prince, & parloit à ſon cœur,
Les vents impétueux à ſa voix s'appaiſérent,
Le Soleil reparut, les ondes ſe calmérent.
Bien-tôt juſqu'au rivage il conduiſit Bourbon;
Le Héros part, & vole aux plaines d'Albion.

En voyant l'Angleterre, en ſecret il admire
Le changement heureux de ce puiſſant Empire,
Où l'éternel abus de tant de ſages Loix
Fit long-tems le malheur & du Peuple & des Rois.
Sur ce ſanglant théâtre, ou cent Héros périrent,
Sur ce Trône gliſſant, dont cent Rois deſcendirent,
Une femme à ſes pieds enchainant les deſtins,
De l'éclat de ſon régne, étonnoit les humains.
C'étoit Elizabeth; elle dont la prudence
De l'Europe à ſon choix fit pencher la balance,
Et fit aimer ſon joug à l'Anglois indompté,
Qui ne peut ni ſervir, ni vivre en liberté.
Ses peuples, ſous ſon régne, ont oublié leurs pertes,
De leurs troupeaux féconds leurs plaines ſont couvertes;
Les guérets de leurs bleds, les mers de leurs vaiſſeaux.
Ils ſont craints ſur la terre, ils ſont Rois ſur les eaux.
Leur flotte impérieuſe aſſerviſſant Neptune,
Des bouts de l'Univers appelle la Fortune.

Londre jadis barbare eſt le centre des Arts ;
Le magaſin du monde, & le Temple de Mars.
Aux (k) murs de Weſtminſter on voit paroître enſemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les raſſemble.
Les Députés du peuple, & les Grands & le Roi,
Diviſés d'intérêt, réunis par la Loi :
Tous trois membres ſacrés de ce corps invincible ;
Dangereux à lui-même, à ſes voiſins terrible.
Heureux, lorſque le peuple, inſtruit dans ſon devoir,
Reſpecte autant qu'il doit, le ſouverain pouvoir !
Plus heureux, lorſqu'un Roi, doux, juſte, & politique,
Reſpecte, autant qu'il doit, la liberté publique !
Ah ! s'écria Bourbon, quand pourront les Français
Réunir comme vous, la gloire avec la paix ?
Quel exemple pour vous, Monarques de la terre !
Une femme a fermé les portes de la guerre ;
Et renvoyant chez vous, la diſcorde & l'horreur,
D'un peuple qui l'adore, elle a fait le bonheur.

Cependant il arrive à cette Ville immenſe,
Où la liberté ſeule entretient l'abondance.

(k) C'eſt à Weſtminſter que s'aſſemble le Parlement d'Angleterre ; il faut le concours de la Chambre des Communes, de celle des Pairs, & le conſentement du Roi pour faire des Loix.

Du vainqueur (*l*) des Anglois il apperçoit la Tour.
Plus loin, d'Elizabeth est l'auguste séjour.
Suivi de Mornay seul, il va trouver la Reine,
Sans appareil, sans bruit, sans cette pompe vaine;
Dont les Grands, quels qu'ils soient, en secret sont épris,
Mais que le vrai Héros regarde avec mépris.
Il parle, sa franchise est sa seule éloquence.
Il expose en secret les besoins de la France,
Et jusqu'à la priere humiliant son cœur,
Dans ses soumissions découvre sa grandeur.
Quoi! vous servez Valois? dit la Reine surprise:
C'est lui qui vous envoye au bord de la Tamise?
Quoi! de ses ennemis devenu protecteur,
Henri vient me prier pour son persécuteur?
Des rives du Couchant, aux portes de l'Aurore,
De vos longs différens l'Univers parle encore:
Et je vous vois armer en faveur de Valois,
Ce bras; ce même bras qu'il a craint tant de fois?
Ses malheurs, lui dit-il, ont étouffé nos haines,
Valois étoit esclave, il brise enfin ses chaînes:
Plus heureux, si toujours assuré de ma foi,
Il n'eût cherché d'appui que son courage & moi.
Mais il employa trop l'artifice & la feinte;

(*l*) La Tour de Londres est un vieux Château bâti près de la Tamise par Guillaume le Conquérant, Duc de Normandie.

Il fut mon ennemi par faibleſſe & par crainte ;
J'oublie enfin ſa faute, en voyant ſon danger ;
Je l'ai vaincu, Madame, & je vais le venger.
Vous pouvez, grande Reine, en cette juſte guerre
ſignaler à jamais le nom de l'Angleterre,
Couronner vos vertus en défendant nos droits,
Et venger avec moi la querelle des Rois.

Elizabeth alors avec impatience,
Demende le récit des troubles de la France ;
Veut ſçavoir quels reſſorts, & quel enchaînement
Ont produit dans Paris un ſi grand changement,
Déjà, dit-elle au Roi, la prompte renommée
De ces revers ſanglans m'a ſouvent informée ;
Mais ſa bouche indiſcréte en ſa légéreté,
Prodigue le menſonge avec la vérité.
J'ai rejetté toujours ces récits peu fidéles.
Vous donc, témoin fameux de ces longues querelles,
Vous, toujours de Valois, le vainqueur, ou l'appui,
Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui.
Daignez développer ce changement extrême.
Vous ſeul pouvez parler dignement de vous-même.
Peignez-moi vos malheurs & vos heureux exploits.
Songez que votre vie eſt la leçon des Rois.

Hélas ! reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire
Rappelle de ces tems la malheureuſe hiſtoire ;

Plût au Ciel irrité, témoin de mes douleurs,
Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs !
Pourquoi demandez-vous que ma bouche raconte
Des Princes de mon sang les fureurs & la honte ?
Mon cœur frémit encore à ce seul souvenir :
Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir :
Un autre, en vous parlant, pourrait avec addresse
Déguiser leurs forfaits, excuser leur faiblesse.
Mais ce vain artifice est peu fait pour mon cœur,
Et je parle en Soldat plus qu'en Ambassadeur,

LA HANRIADE.

CHANT SECOND.

ARGUMENT.

HENRI LE GRAND *raconte à la Reine Elizabeth l'Hiſtoire des malheurs de la France : Il remonte à leur origine, & entre dans le détail des maſſacres de la Saint Barthelemy.*

REINE, l'excès des maux où la France eſt livrée,
Eſt d'autant plus affreux, que leur ſource eſt ſacrée.
C'eſt la Religion, dont le zèle inhumain
Met à tous les Français les armes à la main.
(*a*) Je ne décide point entre Genève & Rome.
De quelque nom divin que leur parti les nomme ;

(*a*) Pluſieurs Hiſtoriens ont peint Henri *IV.* flotant entre les deux Réligions. On le donne ici pour un homme d'honneur, tel qu'il étoit ; cherchant de bonne foi à s'éclairer ; ami de la vérité ; ennemi de la perſécution, & deteſtant le crime par-tout où il ſe trouve.

J'ai vû des deux côtés la fourbe & la fureur ;
Et ſi la perfidie eſt fille de l'erreur ;
Si dans les différends où l'Europe ſe plonge,
La trahiſon, le meurtre eſt le ſceau du menſonge ;
L'un & l'autre parti cruel également,
Ainſi que dans le crime, eſt dans l'aveuglement.
Pour moi qui, de l'Etat embraſſant la défenſe,
Laiſſai toujours aux Cieux le ſoin de leur vengeance,
On ne m'a jamais vu, ſurpaſſant mon pouvoir,
D'une indiſcrete main profaner l'encenſoir ;
Et périſſe à jamais l'affreuſe politique,
Qui prétend ſur les cœurs un pouvoir diſpotique ;
Qui veut le fer en main convertir les mortels,
Qui du ſang hérétique arroſe les Autels,
Et ſuivant un faux zèle ou l'intérêt pour guides,
Ne ſert un Dieu de paix que par des homicides.

Plût à ce Dieu puiſſant, dont je cherche la Loi,
Que la Cour des Valois eût penſé comme moi !
Mais l'un & l'autre Guiſe (*b*) ont eu moins de ſcrupule.

(*b*) François, Duc de Guiſe, appellé communément alors le Grand Duc de Guiſe, étoit pere du Balafré. Ce fut lui qui, avec le Cardinal ſon frere, jetta les fondemens de la Ligue. Il avoit de très-grandes qualités, qu'il faut bien ſe donner de garde de confondre avec la vertu.

Le Préſident de Thou, ce grand Hiſtorien, rapporte que François de Guiſe voulut faire aſſaſſiner Antoine de Navare, pere d'Henri IV dans la Chambre de François II. Il

Ces Chef ambitieux, d'un peuple trop crédule,
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des Cieux,
Ont conduit dans le piége un peuple furieux,
Ont armé contre moi sa piété cruelle;
J'ai vu nos citoyens s'égorger avec zèle,
Et la flâme à la main courir dans les combats;
Pour de vains argumens qu'ils ne comprenoient pas.
Vous connaissez le peuple & savez ce qu'il ose,
Quand du ciel outragé pensant vanger la cause,
Les yeux ceints du bandeau de la Religion,
Il a rompu le frein de la soumission.
Vous le savez, Madame, & votre prévoyance
Etouffa dès long-tems ce mal en sa naissance.
L'orage en vos Etats à peine étoit formé,
Vos soins l'avoient prévu, vos vertus l'ont calmé;
Vous régnez, Londre (c) est libre, & vos loix florissantes,

avoit engagé ce jeune Roi à permettre ce meurtre. Antoine de Navare avoit le cœur hardi, quoique l'esprit faible. Il fut informé du complot, & ne laissa pas d'entrer dans la chambre où on devoit l'assassiner. S'ils me tuent, dit-il à Reinsy, Gentilhomme à lui, prenez ma chemise toute sanglante, portez-la à mon fils & à ma femme, ils liront dans mon sang ce qu'ils doivent faire pour me venger. François II. n'osa pas, dit Mr. de Thou, se souiller de ce crime, & le Duc de Guise, en sortant de la Chambre, s'écria: (Le pauvre Roi que nous avons!)

(c) M de Castelnau, envoyé de France auprès de la Reine Elizabeth, parle ainsi d'elle.

» Cette Princesse avoit toutes les grandes qualités qui font

Médicis à suivi des routes d'ifférentes.
Peut-être que sensible à ces tristes recits,
Vous me demanderez quelle étoit Médicis.
Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue.
Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue,
Peu de son cœur profond ont sondé les replis.
Pour moi nourri vingt ans à la Cour de ses fils,
Qui vingt ans sous ses pas vis les orages naître,
J'ai trop à mes périls appris à la connoître.

Son époux expirant dans la fleur de ses jours,
A son ambition laissoit un libre cours.
Chacun de ses enfans nourri sous sa tutelle (*d*);
Devint son ennemi dès qu'il régna sans elle.
Ses mains autour du Trône avec confusion,
Semoient la jalousie & la division :
Opposant sans rélâche avec trop de prudence,
Les Guises (*e*) aux Condés & la France à la France ;
Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux & d'amis ;

Esclave

« tequises pour régner heureusement. On pourroit dire de « son regne ce qui advint au tems d'Auguste lorsque le Tem« ple de Janus fut fermé, &c

(*d*) Catherine de Médicis se brouilla avec son fils Charles IX. sur la fin de la vie de ce Prince, & ensuite avec Henri *III*. Elle avoit été si ouvertement mécontente du gouvernement de François *II*. qu'on l'avoit soupçonnée, quoiqu'injustement, d'avoir hâté la mort de ce Roi

(*e*) Dans les Mémoires de la Ligue on trouve une lettre

Esclave (*f*) des plaisirs, mais moins quambitieuse : Infidelle (g) à sa secte, & superstitieuse (*h*)
Possédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de son sexé, & peu de ses vertus.
Ce mot m'est échappé, pardonnez ma franchise ;
Dans ce sexe, après tout, vous n'êtes point comprise :
L'auguste Elizabeth n'en a que les appas :
Le Ciel qui vous forma pour régir des Etats,
Vous fait servir d'exemple à tous tant que nous sommes,
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.
Déja François second, par un sort imprévu,
Avoit rejoint son pere au tombeau descendu ;
Faible enfant, qui de Guise adoroit les caprises ;
Et dont on ignoroit les vertus & les vices.

Charles plus jeune encore avoit le nom de Roi ;
Médicis regnoit seule, on trembloit sous sa loi.
D'abord sa politique assurant sa puissance,

lettre de Catherine de Médicis au Prince de Condé, par laquelle elle le remercie d'avoir pris les armes contre la Cour

(*f*) Elle fut accusée d'avoir eu des intrigues avec le Vidame de Chartres mort à la Bastille, & avec un Gentilhomme Breton nommé Moscouet.

(g Quand elle crut la bataille de Dreux perdue, & les Protestans vainqueurs : (Eh bien, dit-elle, nous prierons Dieu en François)

(*h* Elle étoit assez foible pour croire à la Magie, témoin les Talismens qu'on trouva après sa mort.

Sembloit d'un fils docile éterniſer l'enfance ;
Sa main de la diſcorde allumant le flambeau,
Marqua par cent combats ſon empire nouveau ;
Elle arma le courroux de deux ſectes rivales :
Dreux (*i*) qui vit déployer leurs enſeignes fatales
Fut le théatre affreux de leurs premiers exploits :
Le vieux Montmorenci (*k*) près du tombeau des Rois
D'un plomb mortel atteint par une main guerriére
De cent ans de travaux termina la carriere.
Guiſe (*l*) auprès d'Orléans mourut aſſaſſiné.
Mon pere (*m*) malheureux, à la Cour enchaîné,
Trop faible, & malgré lui ſervant toujours la Reine,

(*i*) La bataille de Dreux fut la premiére bataille rangée qui ſe donna entre le parti *Catholique* & le parti *Proteſtant*. Ce fut en 1561.

(*k*) Anne de Montmorenci, homme opiniâtre & inflexible, le plus malheureux *Général* de ſon temps, fait priſonnier à *Pavie* & à *Dreux*, battu à *Saint Quintin* par *Philippe II*, fut enfin bleſſé à mort à la bataille de *Saint Denis*, par un *Anglois* nommé *Stuart* ; le méme qui l'avoit pris à la bataille de *Dreux*.

(*l*) C'eſt ce méme François de Guiſe, cité ci deſſus, fameux par la défenſe de *Metz* contre *Charles-Quint*. Il aſſiégeoit les *Proteſtans* dans *Orléans* en 1563, lorſque Poltrot-de Méré, *Gentilhomme Angoumois*, le tua par derriére d'un coup de piſtolet chargé de trois balles empoiſonnées. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, comblé de gloire & regretté des *Catholiques*.

(*m*) Antoine de *Bourbon*, Roi de *Navarre*, pere d'*Henri IV* étoit un eſprit foible & indécis. Il quitta la Religion proteſtante où il étoit né, dans le temps que ſa femme renonça à la Religion *Catholique*. Il ne fut jamais bien de quel parti ni de quelle Religion il étoit. Il fut tué au ſiége de *Rouen*, où il ſervoit le parti des Guiſes qui l'opprimoient, contre les *Proteſtans* qu'il aimoit. Il mourut en 1562, au méme âge que *François de Guiſe*.

Traîna dans les affronts sa fortune incertaine :
Et toujours de sa main préparant ses malheurs,
Combattit & mourut pour ses persécuteurs.
Condé *n* qui vit en moi le seul fils de son frere,
M'adopta, me servit & de maître & de pere ;
Son camp fut mon berceau ; là, parmi les guerriers,
Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers,
De la Cour avec lui dédaignant l'indolence ;
Ses combats ont été les jeux de mon enfance.
O plaines de Jarnac ! ô coup trop inhumain !
Barbare Montesquiou, moins guerrier qu'assassin
Condé déjà mourant, tomba sous ta furie.
J'ai vu porter le coup, j'ai vu trancher sa vie :
Hélas ! trop jeune encor, mon bras, mon faible bras
Ne put ni prévenir ni venger son trépas.

Le Ciel qui de mes ans protégeoit la faiblesse,
Toujours à des Héros confia ma jeunesse,

(*n*) Le Prince de Condé dont il est ici question étoit frere du Roi de Navarre, & oncle d'Henri *IV*. Il fut long-temps le Chef des Protestans, & le grand ennemi des Guises. Il fut tué après la bataille de Jarnac par Montesquiou, Capitaine des Gardes du Duc d'Anjou [depuis Henri *III*.] Le Comte de Soissons, fils du mort, chercha par-tout Montesquiou & ses parens, pour les sacrifier à sa vengeance.

Henri *IV*. étoit à la journée de Jarnac, quoiqu'il n'eût pas quatorze ans, & il remarqua les fautes qui firent perdre la bataille.

Coligny (o) de Condé le digne ſucceſſeur,
De moi, de mon parti devint le défenſeur;
Je lui dois tout, Madame, je vous l'avoue,
Et d'un peu de vertu ſi l'Europe me loue,
Si Rome a ſouvent même eſtimé mes exploits,
C'eſt à vous ombre illuſtre, à vous que je le dois.
Je croiſſois ſous ſes yeux, & mon jeune courage
Fit long-tems de la guerre un dur aprrantiſſage:
Il m'inſtruiſoit d'exemple au grand art des Héros,
Je voyois ce guerrier, blanchi dans les travaux,
Soutenant tout le poids de la cauſe commune,
Et contre Médicis, & contre la fortune;
Chéri dans ſon parti, dans l'autre reſpecté;
Malheureux quelquefois, mais toujours redouté;
Savant dans les combats, ſavant dans les retraites;
Plus grand, plus glorieux, plus craint dans les défaites,
Que Dunois ni Gaſton ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant de leur proſpérité.

Après dix ans entiers de ſuccès & de pertes,
Médicis qui voyoit nos campagnes couvertes
D'un parti renaiſſant qu'elle avoit cru détruit,
Laſſe enfin de combattre & de vaincre ſans fruit,

(o) Gaſpard de Coligny, Amiral de France, fils de Gaſpard de Coligny, Maréchal de France, & de Louiſe de Montmorenci, ſœur du Connétable, né à Châtillon le 16 Février 1516.
Voyez les Remarques ſuivantes.

Voulut ſans plus tenter des efforts inutiles,
Terminer d'un ſeul coup les diſcordes civiles :
La Cour de ſes faveurs nous offrit les attraits,
Et n'ayant pu nous vaincre on nous donna la paix.
Quelle paix, juſte Dieu ! Dieu vengeur que j'atteſte,
Que de ſang arroſa ſon olive funeſte !
Ciel, faut-il voir ainſi les maîtres des humains,
Du crime à leurs ſujets applanir les chemins !

Coligny dans ſon cœur à ſon prince fidéle,
Aimoit toujours la France en combattant contr'elle;
Il chérit, il prévint l'heureuſe occaſion,
Qui ſembloit de l'Etat aſſurer l'union.
Rarement un Héros connoit la défiance :
Parmi ſes ennemis il vint plein d'aſſurance ;
Juſqu'au milieu du Louvre il conduiſit mes pas.
Médicis en pleurant me reçut dans ſes bras,
Me prodigua long temps des tendreſſes de mere,
Aſſura Coligny d'une amitié ſincére,
Vouloit par ſes avis ſe régler déformais,
L'ornoit de dignités, le combloit de bienfaits,
Montroit à tous les miens, ſéduits par l'eſpérance :
Des faveurs de ſon fils la flatteuſe apparence.
Hélas, nous eſpérions en jouir plus long-temps.

Quelques-uns ſoupçonnoient ces perfides préſens,
Les dons d'un ennemi leur ſembloient trop à craindre ;

Plus ils se défioient, plus le Roi savoit feindre.
Dans l'ombre du secret depuis peu Médicis
A la fourbe, au parjure avoit formé son fils,
Façonnoit aux forfaits, ce cœur jeune & facile,
Et le malheureux Prince a ses leçons docile,
Par son penchant féroce à les suivre excité,
Dans sa coupable école avoit trop profité.

Enfin pour mieux cacher cet horrible mystére,
Il me donna sa sœur [p] il m'appella son frere.
O nom qui m'as trompé, vains sermens, nœud fatal?
Hymen qui de nos maux fut le premier signal!
Tes flambeaux que du Ciel alluma la colére,
Eclairoient à mes yeux le trépas de ma mere.
Je [q] ne fais point injuste & je ne prètends pas.
A Médicis encore imputer son trépas;
J'écarte des soupçons peut-être légitimes,
Et je n'ai pas besoin de lui chercher des crimes,
Ma mere enfin mourut. Pardonnez à des pleurs
Qu'un souvenir si tendre arrache à mes douleurs.
Cependant tout s'apprête, & l'heure est arrivée
Qu'au fatal dénoument la Reine a reservée.

(p) Marguerite de Valois, sœur de Charles IX. fut mariée à Henri IV. en 1572. peu de jours avant les massacres.

(q) Jeanne d'Albret, mere d'Henri IV attirée à Paris avec le reste des Huguenots, mourut presque subitement entre le mariage de son fils & la Saint Barthelemi: mais Caillart son Médecin, & Desnœuds, son Chirurgien, Protestans passionnés, qui ouvrirent son corps, n'y trouverent aucune marque de poison.

Le signal est donné sans tumulte & sans bruit.
C'étoit à la faveur des ombres de la nuit :
(r) De ce mois malheureux l'inégale courriére,
Sembloit cacher d'effroi sa tremblante lumiére,
Coligny languissoit dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versoit ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouventable,
Vient arracher ses sens à ce calme agréable :
Il se leve, il regarde, il voit de tous côtés,
Courir des assassins à pas précipités.
Il voit briller par-tout les flambeaux & les armes,
Son Palais embrasé, tout un Peuple en allarmes ;
Ses serviteurs sanglans dans la flâme étouffes,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix : „ Qu'on n'épargne per-
sonne,
„ C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le Roi qui l'or-
„ donne. „
Il entend retentir le nom de Coligny.
Il apperçoit de loin le jeune Teligny (f)

(r) Ce fut la nuit du 23 au 24 Août, Fête de Saint Barthelemi, en 1572. que s'exécuta cette sanglante Tragédie. L'Amiral étoit logé dans la rue *Betizi*, dans une maison qui est à présent une Auberge appellée l'Hôtel *S. Pierre*, où on voit encore sa chambre

(f) Le Comte de Teligni avoit épousé il y avoit dix mois, la fille de l'Amiral. Il avoit un visage si agréable & si doux, que les premiers qui étoient venus pour le tuer, s'étoient laissés attendrir à sa vue ; mais d'autres plus barbares le massacrérent.

Teligny dont l'amour a mérité ſa fille,
L'eſpoir de ſon parti, l'honneur de ſa famille,
Qui ſanglant, déchiré, traîné par des ſoldats,
lui demandoit vengeance & lui tendoit les bras.

Le Héros malheureux, ſans armes, ſans défenſe,
Voyant qu'il faut périr, & périr ſans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avoit vécu,
Avec toute ſa gloire & toute ſa vertu.

Déja des aſſaſſins la nombreuſe cohorte,
Du ſalon qui l'enferme alloit briſer la porte:
Il leur ouvre lui-même, & ſe montre à leurs yeux
Avec cet œil ſerein, ce front majeſtueux,
Tel que dans les combats, maître de ſon courage,
Tranquille, il arrêtoit ou preſſoit le carnage.

A cet air vénérable, à cet auguſte aſpect,
Les meurtriers ſurpris ſont ſaiſis de reſpect;
Une force inconnue a ſuſpendu leur rage.
Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage;
Et de mon ſang glacé ſouillez ces cheveux blancs,
Que le ſort des combats reſpecta quarante ans;
Frappez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne,
Ma vie eſt peu de choſe & je vous l'abandonne...
J'euſſe aimé mieux la perdre en combattant pour

vous.....

Ces tigres à ces mots tombent à ſes genoux ;
L'un ſaiſi d'épouvante abandonne ſes armes,
L'autre embraſſe ſes pieds, qu'il trempe de ſes larmes,
Et de ces aſſaſſins, ce grand homme entouré,
Sembloit un Roi puiſſant par ſon peuple adoré.

(t) Beſme qui dans la cour attendoit ſa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on différe ſon crime.
Des aſſaſſins trop lents il veut hâter les coups.
Aux pieds de ce Héros, il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui ſeul eſt inflexible ;
Lui ſeul à la pitié toujours inacceſſible,
Auroit cru faire un crime & trahir Médicis,
Si du moindre remords il ſe ſentoit ſurpris.
A travers les Soldats il court d'un pas rapide,
Coligni l'attendoit d'un viſage intrépide,
Et bientôt dans le flanc, ce monſtre furieux,
Lui plonge ſon épée en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguſte viſage,
Ne fit trembler ſon bras, & glaçât ſon courage,

Du plus grand des Français, tel fut le triſte ſort.
On l'inſulte, (v) on l'outrage encore après ſa mort.

(t) Beſme étoit un Allemand, domeſtique de la maiſon de Guiſe. Ce miſérable étant depuis pris par les Proteſtans, les Rochellois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur Place publique ; mais il fut tué par un nommé *Bretanville*.

(v) On pendit l'Amiral de Coligny par les pieds avec

Son corps percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorans fut l'indigne pâture ;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle & digne de son fils.
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance.
Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens
Et comme accoutumée à de pareils présens.

Qui pourroit cependant exprimer les ravages,
Dont cette nuit cruelle étala les images !
La mort de Coligny, prémices des horreurs,
N'étoit qu'un faible essai de toutes leurs fureurs ;
D'un peuple d'assassins les Troupes effrénées,
Par devoir & par zèle au carnage acharnées,
Marchoient, le fer en main, les yeux étincelans ;
Sur les corps étendus de leurs freres sanglans.
Guise (x) étoit à leur tête, & bouillant de colere,
Vengeoit sur tous les miens, les mânes de son pere.

une chaîne de fer, au gibet de Montfaucon. Charles IX alla avec sa Cour jouir de ce spectacle horrible. Un des Courtisans disant que le corps de Coligny sentoit mauvais, le Roi répondit comme Vitellius : (le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.)

Les Protestans prétendent que Catherine de Médicis envoya au Pape la tête de l'Amiral. Ce fait n'est point assuré ; mais il est sûr qu'on porta sa tête à la Reine, avec un coffre plein de papiers, parmi lesquels étoit l'histoire du temps écrite de la main de Coligny.

(x) C'étoit Henry Duc de Guise, surnommé le Balafré, fameux depuis par les Barricades, & qui fut tué à Blois : il étoit fils du Duc François, assassiné par Poltrot.

Nevers, (*y*) Gondi, (*z*) Tavanne, (*aa*) un poignard à la main,
Echauffoient les transports de leur zéle inhumain;
Et portant devant eux la liste de leurs crimes,
Les conduisoient au meurtre & marquoient les victimes,

Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris;
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son pere,
Le frere avec la sœur, la fille avec la mere,
Les époux expirans sous leurs toîts embrasés,
Les enfans au berceau sur la pierre écrasés:
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre,
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encore à peine vous croirez:
Ces monstres furieux de carnages altérés,
Excités par la voix des Prêtres sanguinaires,

(*y*) *Frédéric de Gouzague de la Maison de Mantoue*, Duc de Nevers, l'un des Auteurs de la *S. Barthelemi*.

(*z*) Albert de *Gondy*, Maréchal de Retz, favori de Catherine de Médicis.

(*aa*) *Gaspard* de Taverne, élévé Page de François I. Il couroit dans les rues de Paris la nuit de *S. Barthelemi*, criant: (Saignez, saignez, la saignée est aussi bonne au mois d'Août qu'au mois de Mai.) Son fils qui a écrit des Mémoires, rapporte que son pere étant au lit de la mort, fit une confession générale de toute sa vie, & que le Confesseur lui ayant dit d'un air étonné: (Quoi! vous ne me parlez point de la S. *Barthelemi*? Je la regarde, répondit le Maréchal, comme une action méritoire qui doit effacer mes autres péchés.)

Invoquoient le Seigneur en égorgeant leurs freres
Et le bras tout souillé du sang des innocens,
Osoient offrir à Dieu cet exécrable encens.

O combien de Héros indignement périrent !
Renel [*bb*] & Pardaillan chez les morts descendirent,
Et [*cc*] vous brave Guerchy, vous sage Lavardin,
Digne de plus de vie & d'un autre destin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
Marsillac [*dd*] & Soubise [*ee*] au trépas condamnés,
Défendent quelque tems leurs jours infortunés.
Sanglans, percés de coups, & respirans à peine,
Jusqu'aux

(*bb*) Antoine de Clermont Renel, se sauvant en chemise, fut massacré par le fils du Baron des Adrets, & par son propre cousin, Bussi d'Amboise.

Le Marquis de Pardaillan fut tué à coté de lui

(*cc*) Guerchy se défendit long-tems dans la rue, & tua quelques meurtriers avant d'être accablé par le nombre; mais le Marquis de Lavardin n'eut pas le tems de tirer l'épée.

(*dd*) Marsilac, Comte de la Rochefoucault, étoit favori de Charles IX. & avoit passé une partie de la nuit avec le Roi. Ce Prince avoit eu quelque envie de le sauver, & lui avoit même dit de coucher dans le Louvre; mais enfin il le laissa aller, en disant: (Je vois bien que Dieu veut qu'il perisse.)

(*ee*) Soubise portoit ce nom, parce qu'il avoit épousé l'héritiere de la Maison de Soubise. Il s'appelloit Dupont-Quellenec. Il se défendit très-long-temps, & tomba percé de coups sous les fenêtres de la Reine, les Dames de la Cour allérent voir son corps nud & tout sanglant, par une curiosité barbare, digne de cette Cour abominable.

Jusqu'aux portes du Louvre, on les pousse, on
les traîne,
Ils teignent de leur sang ce Palais odieux,
En implorant leur Roi, qui les trahit tous deux.

Du haut de ce Palais excitant la tempête,
Médicis à loisir contemploit cette Fête;
Ses cruels Favoris d'un regard curieux,
Voyoient les flots de sang regorger sous leurs
yeux;
Et de Paris en feu les ruines fatales
Etoient de ces Héros les pompes triomphales.

Que dis je, ô crime! ô honte! ô comble de nos
maux!
Le (*ff*) Roi, le Roi lui-même au milieu des bour-
reaux,
Poursuivant des proscrits les troupes égarées.
Du sang de ses sujets souilloit ses mains sacrées;
Et ce même Valois que je sers aujourd'hui,
Ce Roi qui par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de son barbare frere,
A ce honteux carnage excitoit sa colére.

(*ff*) J'ai entendu dire au dernier Maréchal de Tessé, qu'il avoit connu dans sa jeunesse un Viellard de quatre-vingt-six ans, lequel avoit été Page de Charles IX. & lui avoit dit plusieurs fois; qu'il avoit chargé lui-même la Carabine avec laquelle le Roi avoit tiré sur ces Sujets Protestans la nuit de Saint Barthelemy.

Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain :
Rarement dans le ſang il a trempé ſa main,
Mais l'exemple du crime aſſiégeoit ſa jeuneſſe,
Et ſa cruauté même étoit une faibleſſe.

Quelques-uns, il eſt vrai, dans la foule de morts,
Du fer des aſſaſſins trompérent les efforts.
De Caumont (*gg*) jeune enfant l'étonnante avanture,
Ira de bouche en bouche à la race future.
Son vieux pere accablé ſous le fardeau des ans,
Se livroit au ſommeil entre ſes deux enfans,
Un lit ſeul enfermoit & les fils & le pere.
Les meurtriers ardens qu'aveugloit la colere,
Sur eux à coups preſſés enfoncent le poignard :
Sur ce lit malheureux la mort vole au hazard.
L'Eternel en ſes mains tient ſeul nos deſtinées,
Il ſait quand il lui plaît veiller ſur nos années :
Tandis qu'en ſes fureurs l'homicide eſt trompé,
D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frapé,
Un inviſible bras armé pour ſa défenſe,
Aux mains des meurtriers déroboit ſon enfance ;

(*gg*) Le Caumont qui échappa à la Saint Barthelemy, eſt le fameux Maréchal de la Force ; qui vécut juſqu'à l'age de quatre-vingt-quatre ans. Il a laiſſé des Mémoires qui n'ont point encore été imprimés, & qui doivent être encore dans la Maiſon de la Force. Il dit dans ſes Mémoires, que ſon pere & ſon frere furent maſſacrés dans la rue des Petits-Champs : mais ces circonſtances ne ſont point du tout eſſentielles.

Son pere à ſon côté ſous mille coups mourant,
Le couvroit tout entier de ſon corps expirant ;
Et du peuple & du Roi, trompant la barbarie,
Une ſeconde fois il lui donna la vie.

Cependant, que faiſois-je en ces affreux momens,
Hélas ! trop aſſuré ſur la foi des ſermens,
Tranquille au fond du Louvre & loin du bruit des armes,
Mes ſens d'un doux repos goûtoient encor les charmes.
O nuit ! nuit effroyable ! ô funeſte ſommeil !
L'appareil de la mort éclaira mon réveil :
On avo t maſſacré mes plus chers domeſtiques,
Le ſang de tous côtés inondoit nos portiques ;
Et je n'ouvris les yeux que pour enviſager
Les miens que ſur le marbre on venoit d'égorger.
Les aſſaſſins ſanglans vers mon lit s'avancérent,
Leurs parricides mains devant moi ſe levérent,
Je touchois au moment qui terminoit mon ſort,
Je preſentai ma tête, & j'attendis la mort.

Mais ſoit qu'un vieux reſpect pour le ſang de leurs maîtres,
Parlât encore pour moi dans le cœur de ce traîtres,
Soit que de Mèdicis l'ingénieux courroux,
Trouvât pour moi la mort un ſupplice trop doux ;
Soit qu'enfin s'aſſurant d'un port durant l'orage,

Sa prudente fureur me gardât pour ôtage ;
On réſerva ma vie à de nouveaux revers,
Et bien-tôt de ſa part on m'apporta des fers.

Coligny, plus heureux & plus digne d'envie ;
Du moins en ſuccombant ne perdit que la vie ;
Sa liberté, ſa gloire au tombeau le ſuivit.....
Vous frémiſſez, Madame, à cet affreux récit ;
Tant d'horreur vous ſurprend, mais de leur barbarie!
Je ne vous ai conté que la moindre partie.
On eût dit que du haut de ſon Louvre fatal,
Médicis à la France eût donné le ſignal ?
Tout imita Paris ; la mort ſans réſiſtance
Couvrit en un moment la face de la France.
Quand un Roi veut le crime, il eſt trop obéi :
Par cent mille aſſaſſins ſon courroux fut ſervi,
Et des fleuves Français les eaux enſanglantées
Ne portoient que des morts aux mers épouvantées.

LA HENRIADE.

TROISIEME CHANT.

ARGUMENT.

Le Héros continue l'Hiſtoire des Guerres Civiles de France. Mort funeſte de Charles IX. Regne de Henri III. Son caractere. Celui du fameux Duc de Guiſe, connu ſous le nom de Balafré. Bataille de Coutras. Meurtre du Duc de Guiſe. Extremités où Henri III eſt reduit. Mayence eſt le chef de la Ligue. D'Aumale en eſt le Héros Reconciliation de Henri III. & de Henri, Roi de Navarre. Secours que promet la Reine Elizabeth. Sa réponſe à Henri de Bourbon.

QUAND l'Arrêt des deſtins eut durant quelques jours,
A tant de cruautés permis un libre cours.
Et que des aſſaſſins, fatigués de leur crimes,
Les glaives émouſſés manquerent de victimes :

Le peuple dont la Reine avoit armé le bras.
Ouvrit enfin les yeux & vit ſes attentats,
Aiſément ſa pitié ſuccéde à ſa furie ;
Il entendit gémir la voix de ſa patrie.
Bien-tôt Charles lui-mêmé en fut ſaiſi d'horreur ;
Le remord dévorant s'éleva dans ſon cœur.
Des premiers ans du Roi la funeſte culture,
N'avoit que trop en lui corrompu la nature ;
Mais elle n'avoit point étouffé cette voix,
Qui juſques ſur le trône épouvante les Rois.
Par ſa mére élévé, nourri dans ſes maximes,
Il n'étoit point, comme elle, endurci dans les crimes.
Le chagrin vint flétrir la fleur de ſes beaux jours,
Une langueur mortelle en abrégea le cours :
Dieu déployant ſur lui ſa vengeance ſévére,
Marqua ce Roi mourant du ſceau de ſa colére,
Et par ſon châtiment voulut épouventer
Quiconque à l'avenir oſeroit l'imiter,
Je le vis (*a*) expirant. Cette image effrayante,
A mes yeux attendris ſemble être encor préſente.
Son ſang à gros bouillons de ſon corps élancé,
Vengeoit le ſang Français par ſes ordres verſé ;

(*a*) Il fut toujours malade depuis la Saint Barthelemi, & mourut environ deux ans après, le 30 Mars 1574. tout baigné dans ſon ſang qui lui ſortoit par les pores.

Il se sentit frappé d'une main invisible,
Et le peuple étonné de cette fin terrible,
Plaignit un Roi si jeune & si-tôt moissonné,
Un Roi par les méchans dans le crime entraîné,
Et dont le repentir permettoit à la France,
D'un empire plus doux quelque faible espérance.

Soudain du fond du Nord au bruit de son trépas,
L'impatient Valois accourant à grand pas,
Vint saisir dans ces lieux tous fumans de carnage,
d'un frere infortuné le sanglant héritage.

Ma Pologne [*b*) en ce tems avoit d'un commun choix,
au rang des Jagellons placé l'heureux Valois;
Son nom plus redouté que les plus puissans Princes.
Avoit gagné pour lui les voix de cent Provinces.
C'est un poids bien pesant qu'un nom trop-tôt fameux:
Valois ne soutint pas ce fardeau dangereux.
Qu'il ne s'attende point que je le justifie,
Je lui peux immoler mon repos & ma vie,
Tout hors la vérité que je préfére à lui.
Je le plains, je le blâme, , & je suis son appui.

[*b*] La réputation qu'il avoit acquise à Jarnac & à Moncontour, soutenue de l'argent de la France, l'avoit fait elire Roi de Pologne en 1572. Il succeda à Sigismond II. dernier Prince de la race des Jagellons.

Sa gloire avoit paſſé comme un ombre legére.
Ce changement eſt grand, mais il eſt ordinaire.
On a vu plus d'un Roi, par un triſte retour,
Vainqueur dans les combats, eſclave dans ſa Cour.
Reine, c'eſt dans l'eſprit qu'on voit le vrai courage.
Valois reçut des Cieux des vertus en partage.
Il eſt vaillant, mais faible, & moins Roi que Soldat.
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
Ses honteux favoris flattant ſon indolence,
De ſon cœur à leur gré gouvernoient l'inconſtance;
Au fond de ſon Palais avec lui renfermés,
Sourds aux cris douleureux des peuples opprimés,
Ils dictoient par ſa voix leurs volontés funeſtes,
Des tréſors de la France ils diſſipoient les reſtes,
Et le peuple accablé pouſſant de vains ſoupirs,
Gémiſſoit de leur luxe & paioit leurs plaiſirs.

Tandis que ſous le joug de ſes maîtres avides,
Valois preſſoit l'Etat du fardeau des ſubſides,
On vit paraître Guiſe, (c) & le peuple inconſtant
Tourna bien-tôt ſes yeux vers cet aſtre éclatant
Sa valeur, ſes exploits, la gloire de ſon pere,
Sa grace, ſa beauté cet heureux don de plaire,

(c) Henri de Guiſe, le Balafré, né en 1550 de François de Guiſe, & d'Anne d'Eſt. Il exécuta le grand projet de la Ligue, formé par le Cardinal de Lorraine ſon oncle, au Concile de Trente, & entamé par François ſon pere.

Qui mieux que la vertu ſait régner ſur les cœurs,
Attiroient tous les vœux par des charmes vainqueurs.

Nul ne ſut mieux que lui le grand art de ſéduire,
Nul ſur ſes paſſions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne ſut mieux cacher ſous des dehors trompeurs,
Des plus vaſtes deſſeins les ſombres profondeurs.
Altier, impérieux, mais ſouple & populaire,
Des peuples en public il plaignoit la miſére,
Déteſtoit des impôts le fardeau rigoureux;
Le pauvre alloit le voir, & revenoit heureux:
Il ſavoit prévenir la timide indigence,
Ses bienfaits dans Paris annonçoient ſa préſence:
Il ſe faiſoit aimer des Grands qu'il haïſſoit;
Terrible & ſans retour alors qu'il offenſoit;
Téméraire en ſes vœux, ſage en ſes artifices,
Brillant par ſes vertus, & même par ſes vices.
Connaiſſant le péril & ne redoutant rien;
Heureux guerrier, grand Prince, & mauvais citoïen.

Quand il eut quelque tems eſſayé ſa puiſſance,
Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconſtance:
Il ne ſe cacha plus, & vint ouvertement
Du trône de ſon Roi briſer le fondement,
Il forma dans Paris cette Ligue funeſte,
Qui bien-tôt de la France infecta tout le reſte;

Monſtre affreux, qu'ont nourri les peuples & les Grands,
Engraiſſé de carnage & fertile en Tyrans.

La France dans ſon ſein vit alors deux Monarques.
L'un n'en poſſédoit plus que les frivoles marques.
L'autre portant par-tout l'eſpérance & l'effroi,
A peine avoit beſoin du vain titre de Roi.

Valois ſe reveilla du ſein de ſon yvreſſe.
Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le preſſe,
Ouvrirent un moment ſes yeux appéſantis :
Mais du jour importun ſes regards éblouis,
Ne diſtinguérent point au fort de la tempête,
Les foudres menaçans qui grondoient ſur ſa tête ;
Et bien-tôt fatigué d'un moment de réveil,
Las, & ſe rejettant dans les bras du ſommeil,
Entre ſes favoris, & parmi les délices,
Tranquille il s'endormit au bord des précipices.

Je lui reſtois encore, & tout prêt de périr,
Il n'avoit plus que moi qui pût le ſecourir :
Héritier après lui du trône de la France,
Mon bras ſans balancer s'armoit pour ſa défenſe ;
J'offrois à ſa faibleſſe un néceſſaire appui ;
Je courois le ſauver, ou me perdre avec lui.

Mais Guiſe trop habile, & trop ſavant à nuire ;

L'un par l'autre en ſecret ſongeoit à nous détruire.
Que dis-je ! il obligea Valois à ſe priver
De l'unique ſoutien qui le pouvoit ſauver.
De la Religion le prétexte ordinaire,
Fut un voile honorable à cet affreux myſtére.
Par ſa feinte vertu tout le peuple échauffé,
Ranima ſon courroux encor mal étouffé.
Il leur repréſentoit le culte de leurs peres,
Les derniers attentats des Sectes étrangéres,
Me peignoit ennemi de l'Egliſe & de Dieu :
„ Il porte, diſoit-il, ſes erreurs en tout lieu,
„ Il ſuit d'Elizabeth les dangereux exemples,
„ Sur vos temples détruits il va fonder ſes temples,
„ Vous verrez dans Paris ſes Prêches criminels. „
Tout le peuple à ces mots trembla pour ſes Autels,
Juſqu'au Palais du Roi l'allarme en eſt portée,
La Ligue, qui feignoit d'en être épouvantée,
Vient de la part de Rome annoncer à ſon Roi,
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
Hélas ! le Roi trop faible obéit ſans murmure :
Et lorſque je volois pour venger ſon injure,
J'apprens que mon Beau-frere, à la Ligue ſoumis,
S'uniſſoit pour me perdre, avec ſes ennemis,
De Soldats malgré lui couvroit déjà la terre,
Et par timidité me déclaroit la guerre.

Je plaignis sa faiblesse. & sans rien ménager,
Je courus le combattre au lieu de le venger.
De la Ligue, en cent lieux, les Villes allarmées
Contre moi dans la France enfantoient des armées,
Joyeuse, avec ardeur, venoit fondre sur moi,
Ministre impétueux des faiblesses du Roi.
Guise dont la prudence égaloit le courage,
Disperſoit mes amis, leur fermoit le passage.
D'armes & d'ennemis pressé de toutes parts,
Je les défiai tous, & tentai les hazards.

Je cherchai dans Coutras ce superbe Joyeuse,
Vous savez sa défaite, & sa fin malheureuse.
Je dois vous épargner des recits superflus.

Non, je ne reçois point vos modestes refus:
Non, ne me privez point, dit l'auguste Princesse,
D'un recit qui m'éclaire autant qu'il m'intéresse;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuse, & son trépas.
L'auteur de tant d'exploits doit seul me les apprendre,
Et peut-être je suis digne de les entendre.
Elle dit. Le Héros, à ce discours flateur,
Sentit couvrir son front d'une noble rougeur;
Et réduit à regret à parler de sa gloire,
Il poursuivit ainsi cette fatale histoire:

De

De tous les Favoris qu'idolâtroit Valois [*d*],
Qui flattoient sa molesse & lui donnoient des Loix,
Joyeuse né d'un sang chez les François insigne,
D'une faveur si haute étoit le moins indigne !
Il avoit des vertus, & si de ses beaux jours
La Parque en ce combat n'eût abrégé le cours,
Sans doute aux grands exploits son ame accoutumée,
Auroit de Guise un jour atteint la renommée.
Mais nourri jusqu'alors au milieu de la Cour,
Dans le sein des plaisirs, dans le bras de l'amour
Il n'eut à m'opposer qu'un excès de courage,
Dans un jeune Héros dangereux avantage.
Les Courtisans en foule attachés à son sort,
Du sein des voluptés s'avançoient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendresses;
Traçoient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses,
Leurs armes éclatoient du feu des diamens,
De leurs bras énervés frivoles ornemens.
Ardens, tumultueux, privés d'expérience,

(*d*) Anne, Duc de Joyeuse, avoit épousé la sœur de la femme d'Henri *III*. Dans son Ambassade à Rome il fut traité comme frere du Roi. *Il* avoit un cœur digne de sa grande fortune. Un jour ayant fait attendre trop long temps le deux Secretaires d'*Etat* dans l'antichambre du Roi, il leur en fit ses excuses en leur abandonnant un don de cent mille écus que le Roi venoit de lui faire. *Il* donna la Bataille de Coutras contre Henri IV alors Roi de Navarre, le 20 Octobre 1587. On comparoit son armée à celle de Darius, & l'Armée d'Henri *IV*. à celle d'Alexandre. Joyeuse fut tué dans la bataille par deux Capitaines d'*Infantairie* nommés Bordeaux & Descentiers.

Ils portoient au combat leur ſuperbe imprudence :
Orgueilleux de leur pompe, & fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançoient d'un pas impétueux.

D'un éclat différent mon camp frappoit leur vue.
Mon armée en ſilence à leurs yeux étendue,
N'offroit de tous côtés que farouches ſoldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au ſang & couverts de bleſſures,
Leur fer & leurs mouſquets compoſoient leurs parures.
Comme eux vêtu ſans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduiſois aux coups leurs eſcadrons poudreux;
Comme eux de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étois diſtingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus & renverſés,
Sous nos coups expirans, devant nous diſperſés:
A regret dans leur ſain j'enfonçois cette épée,
Qui du ſang Eſpagnol eût été mieux trempée.

Il le faut avouer, parmi ces Courtiſans,
Que moiſſonna le fer en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables:
Tous fermes dans leur poſte, & tous inébranlables;
Ils voyoient devant eux avancer le trépas.
Sans détourner les yeux, ſans reculer d'un pas.

Des Courtisans François tel est le caractere :
La paix n'amolit point leur valeur ordinaire.
De l'ombre du repos ils volent aux hazards ;
Vils flarteurs à la Cour, Héros aux champs de Mars.
Pour moi dans les horreurs d'une mêlée affreuse,
J'ordonnois, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse ;
Je l'apperçus bien-tôt, porté par des Soldats,
Pâle, & déja couvert des ombres du trépas ;
Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclorre,
Des baisers du Zéphire & des pleurs de l'Aurore,
Brille un moment aux yeux, & tombe avec le tems,
Sous le tranchant du fer, ou sous l'effort des vents.
Mais pourquoi rappeller cette triste victoire ?
Que ne puis-je plûtôt ravir à la mémoire.
Les cruels monumens de ces affreux succès !
Mon bras n'est encore teint que du sang des Français,
Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes ;
Et mes lauriers sanglans sont baignés de mes larmes.
Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir,
L'abîme dont Valois vouloit enfin sortir.
Il fut plus mépriſé quand on vit sa disgrace,
Paris fut moins soumis, la Ligue eut plus d'audace,
Et la gloire de Guise aigrissant ses douleurs,

Ainſi que ſes affrons, redoubla ſes malheurs.
Guiſe (e) dans Vimori, d'une main plus heureuſe,
Vengea ſur les Germains la perte de Joyeuſe,
Accabla dans Auneau mes Alliés ſurpris,
Et couvert de lauriers ſe montra dans Paris.
Ce vainqueur y parut comme un Dieu tutélaire.
Valois vit triompher ſon ſuperbe adverſaire,
Qui toujours inſultant à ce Prince abattu,
Sembloit l'avoir ſervi moins que l'avoir vaincu.

La honte irrite enfin le plus faible courage :
L'inſenſible Valois reſſentit cet outrage,
Il voulut d'un ſujet réprimant la fierté,
Eſſayer dans Paris, ſa foible autorité.
Il n'en étoit plus tems, la tendreſſe & la crainte,
Pour lui dans tous les cœurs étoit alors éteinte ;
Son peuple audacieux prompt à ſe mutiner,
Le prit pour un Tyran dès qu'il voulut régner.
On s'aſſemble, on conſpire, on répand les allarmes ;
Tout bourgeois eſt ſoldat, tout Paris eſt en armes;
Mille remparts naiſſant qu'un inſtant a formés,
Menacent de Valois les Gardes enfermés.

(e) Dans le même temps que l'armée du Roi étoit batue à Coutras, le Duc de Guiſe faiſoit des actions d'un très habille Général, contre une armée nombreuſe de Reitres venus au ſecours d'Henri IV. & après les avoir harcelés & fatigués long temps, il les défit au Village d'Anneau.

Guiſe (f) tranquille & fier au milieu de l'orage,
Précipitoit du peuple ou retenoit la rage.
De la ſédition gouvernoit les reſſors,
Et faiſoit à ſon gré mouvoir ce vaſte Corps.
Tout le peuple au Palais couroit avec furie,
Si Guiſe eût dit un mot, Valois étoit ſans vie:
Mais lorſque d'un coup d'œil il pouvoit l'accabler;
Il parut ſatisfait de l'avoir fait trembler,
Et des mutins lui-même arrêtant la pourſuite;
Lui laiſſa par pitié le pouvoir de la fuite.
Enfin Guiſe attenta, quelque fût ſon projet,
Trop peu pour un Tyran, mais trop pour un ſujet.
Quiconque a pû forcer ſon Monarque à le craindre,
A tout à redouter, s'il ne veut tout enfraindre.
Guiſe en ſes grands deſſeins dès ce jour affermi,
Vit qu'il n'étoit plus temps d'offenſer à demi;
Et qu'élevé ſi haut, mais ſur un précipice;
S'il ne montoit au Trône, il marchoit au ſupplice,
Enfin maître abſolu d'un peuple révolté,
Le cœur plein d'eſpérance & de témérité,
Appuyé des Romains, ſecouru des Iberes,
Adoré des Français, ſecondé de ſes freres,

(f) Le Duc de Guiſe à cette journée des barricades, ſe contenta de renvoyer à Henri III. ſes Gardes, après les avoir déſarmés.

Ce Sujet *g*) orgueilleux crut ramener ces tems,
Où de nos premiers Rois les lâches descendans,
Déchus presque en naissant de leur pouvoir suprême,
Sous un froc odieux cachoient leur diadême,
Et dans l'ombre d'un Cloître en secret gémissans,
Abandonnoient l'Empire aux mains de leurs tyrans.
Valois, qui cependant différoit sa vengeance,
Tenoit alors dans Blois les Etats de la France.
Peut-être on vous a dit quels furent ces Etats :
On proposa des Loix qu'on n'exécuta pas ;
De mille Députés l'éloquence stérile,
Y fit de nos abus un détail inutile ;
Car de tant de Conseils l'effet le plus commun,
Est de voir tous nos maux sans en soulager un.
Au milieu des Etats Guise avec arrogance,
De son Prince offensé vint braver la présence,

(*g*) Le Cardinal de Guise, frere du Duc, avoit dit souvent qu'il espéroit tenir bientôt la tête d'Henri III. entre ses jambes, pour lui faire une couronne de Moine. Ce dessein étoit si public, qu'on afficha ces deux Vers Latin aux portes du Louvre

Qui dedit ante duas, unam abstulit, altera nutet.
Tertia tonsoris est facienda manu.

On a trouvé dans la Bibliothéque de feu M. le Premier Président de Mémé, cette traduction de ce distique.

Valois qui les Dames n'aime,
Deux Couronnes posseda.
Bien tôt sa prudence extrême.
Des deux l'une lui ôta.

S'assit auprès du Trône, & sûr de ses projets,
Crut dans ces Députés voir autant de sujets.
Déja leur troupe indigne, à son tyran vendue,
Alloit mettre en ses mains la puissance absolue :
Lorsque las de le craindre & las de l'épargner,
Valois voulut enfin se venger & régner.
Son rival chaque jour soigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, mépriſoit sa colere ;
Ne soupçonnant pas même, en ce Prince irrité,
Pour un assassinat assez de fermeté.
Son destin l'aveugloit, son heure étoit venue ;
Le Roi le fit lui-même immoler à sa vue ;
De cent coups de poignard indignement percé (*b*)
Son orgueil en mourant ne fut point abaissé ;
Et ce front que Valois craignoit encor peut-être,
Tout pâle & tout sanglant, semblait braver son Maître.
C'est ainsi que mourut ce sujet tout puissant,

L'autre va tombant de même,
Grace à ces heureux travaux :
Une paire de ciseaux
Lui bailleia la troisieme.

(*b*) Il fut assassiné dans l'anti-chambre du Roi au Château de *Blois*, un Vendredi 23 Decembre 1588. par Laugnac, Gentilhomme Gascon, & par quelques-uns des Gardes d'Henri III. qu'on nommoit les Quarante cinq. Le Roi leur avoit distribué lui meme les poignards dont le Duc fut percé Les assassins étoient la Bastide, Montsivry, Saint-Malin, Saint Gaudin, Saint-Capautel, avec Laugnac, Capitaine des Quarante-cinq.

De vices, de vertus, assemblage éclatant ;
Le Roi dont il ravit l'autorité suprême,
Le souffrit lâchement, & s'en vengea de même.

Bien-tôt ce bruit affreux se répand dans Paris,
Le peuple épouvanté remplit l'air de ses cris ;
Les Viellards desolés, les femmes éperdues,
Vont du malheureux Guise embrasser les statues.
Tout Paris croit avoir, en ce pressant danger,
L'Eglise à soutenir, & son pere à venger.
De Guise au milieu d'eux le redoutable frere,
Mayenne à la vengeance anime leur colére,
Et plus par intérêt que par ressentiment,
Il allume en cent lieux ce grand embrâsement.

Mayenne (*i*) dès long-tems nourri dans les allarmes,
Sous le superbe Guise avoit porté les armes ;
Il succede à sa gloire ainsi qu'à ses desseins,
Le Sceptre de la Ligue a passé dans ses mains.
Cette grandeur sans borne, à ses desirs si chere ;
Le console aisément de la perte d'un frere :
Il servoit à regret, & Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher sous lui.
Mayenne a, je l'avoue, un courage héroique,

(*i*) Le Duc de Mayenne, frere puîné du Balafré, tué à Blois, avoit été long-tems jaloux de la réputation de son aîné. Il avoit toutes les grandes qualités de son frere & l'activité près.

Il ſçait par une heureuſe & ſage politique,
Réunir ſous ſes loix mille eſprits différens,
Ennemis de leur Maître, eſclave des Tyrans.
Il connaît leurs talens, il ſçait en faire uſage,
Souvent du malheur même il tire un avantage.
Guiſe avec plus d'éclat éblouiſſoit les yeux,
Fut plus grand, plus Héros, mais non plus dangéreux.
Voilà quel eſt Mayenne, & quelle eſt ſa puiſſance;
Autant la Ligue altière eſpere en ſa prudence;
Autant le jeune Aumale [k] au cœur préſomptueux,
Répand dans les eſprits ſon courage orgueilleux.
D'Aumale eſt du parti le bouclier terrible,
Il a juſqu'aujourd'hi le titre d'invincible.
Mayenne qui le guide au milieu des combats
Eſt l'ame de la Ligue & l'autre en eſt le bras.

Cependant des Flamans l'oppreſſeur politique,
Ce voiſin dangéreux, ce Tyran catholique;
Ce Roi dont l'artifice eſt le plus grand ſoutien,
Ce Roi votre ennemi; mais plus encor le mien,
Philippe (*l*) de Mayenne embraſſant la querelle,

(k *Voyez* la Remarque *b* au quatrième Chant.

(*l* Philippe II Roi d'Eſpagne, fils de Charles-Quint. On l'appelloit le Démon du Midi, *Demonium Meridianum*, parce qu'il troubloit toute l'Europe, au Midi de laquelle l'Eſpagne eſt ſituée. Il envoya de puiſſans ſecours à la Ligue, dans le deſſein de faire tomber la couronne de France à l'Infante Claire Eugenie, ou à quelque Prince de ſa famille.

Soutient de nos rivaux la cauſe criminelle ;
Et Rome [*m*] qui devoit étouffer tant de maux ;
Rome de la Diſcorde allume les flambeaux ;
Celui qui des Chrétiens ſe dit encore le pere,
Met aux mains de ſes fils un glaive ſanguinaire.
Des deux bouts de l'Europe, à mes regards ſurpris,
Tous les malheurs enſemble accourent dans Paris.
Enfin Roi ſans ſujets, pourſuivis ſans défenſe,
Valois s'eſt vu forcé d'implorer ma puiſſance.
Il m'a cru généreux, & ne s'eſt point trompé :
Des malheurs de l'Etat mon cœur s'eſt occupé ;
Un danger ſi preſſant a fléchi ma colére,
Je n'ai plus dans Valois regardé qu'un beau-frere.
Mon devoir l'ordonnoit, j'en ai ſubi la Loi.
Et Roi, j'ai défendu l'autorité d'un Roi.
Je ſuis venu vers lui ſans traité, ſans ôtage [*n*] ;
Votre ſort, ai-je dit, eſt dans votre courage ;
Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
Alors un noble orgueil a rempli ſes eſprits :

(*m*) La Cour de Rome gagnée par les *Guiſes*, & ſoumiſe alors à l'*Eſpagne*, fit ce qu'elle put pour ruiner la France. *Grégoire XIII.* ſecourut la Ligue d'hommes & d'argent, & Sixte-Quint commença ſon Pontificat par les excès les plus grands, & heureuſement les plus inutiles contre la Maiſon *Royale*, comme on peut voir aux Remarques ſur le premier Chant.

(*n*) Henri *IV.* alors Roi de Navarre, eut la généroſité d'aller à Tours voir Henri III ſuivi d'un Page ſeulement, malgré les défiances & les prieres de ſes vieux Officiers, qui craignoient pour lui une ſeconde S. Barthelemi.

Je ne me flatte point d'avoir pû dans ſon ame,
Verſer par mon exemple une ſi belle flâme;
Sa diſgrace a ſans doute éveillé ſa vertu.
Il gemit du repos qui l'avoit abattu;
Valois avoit beſoin d'un deſtin ſi contraire,
Et ſouvent l'infortune aux Rois eſt néceſſaire.
Tels étoient de Henri les ſincéres diſcours.
Des Anglais cependant il preſſe le ſecours:
Déja du haut des murs de la ville rebelle,
La voix de la Victoire en ſon camp le rappelle;
Mille jeunes Anglais vont bien-tôt ſur ſes pas,
Fendre le ſein des mers & chercher des combats.
Eſſex (o) eſt à leur tête, Eſſex dont la vaillance.
A des fiers Caſtillans confondu la prudence,
Et qui ne croyoit pas qu'un indigne deſtin,
Dût flétrir les lauriers qu'avoit cueilli ſa main.
Henri ne l'attend point; ce Chef que rien n'arrête,
Impatient de vaincre à ſon départ s'apprêter,
Allez, lui dit la Reine, allez digne Héros,
Mes Guerriers ſur vos pas traverſeront les flots;

(o) Robert de Dreux, Compte d'Eſſex, fameux par la priſe de Cadis ſur les Eſpagnols, par la tendreſſe d'Elizabeth pour lui, & par ſa mort tragique arrivé en 1601. Il avoit pris Cadis ſur les Eſpagnols, & les avoit battus plus d'une fois ſur mer. La Reine Elizabeth l'envoya effectivement en France en 1590. au ſecours d'Henry IV. à la tête de cinq mille hommes.

Non, ce n'eſt point Valois, c'eſt vous qu'ils veulent
ſuivre,
A vos ſoins généreux mon amitié les livre.
Au milieu des combats vous les verrez courir,
Plus pour vous imiter que pour vous ſecourir.
Formés par votre exemple au grand art de la guer-
re,
Ils apprendront ſous vous à ſervir l'Angleterre.
Puiſſs bien-tôt la Ligue expirer ſous vos coups :
L'Eſpagne ſert Mayenne, & Rome eſt contre vous;
Allez vaincre l'Eſpagne, & ſongez qu'un grand
homme,
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.
Allez des Nations venger ſa liberté,
De Sixte & de Philippe abaiſſez la fierté.
Philippe de ſon pere héritier tyrannique,
Moins grand, moins courageux, & non moins po-
litique,
Diviſant ſes voiſins pour leur donner des fers;
Du fond de ſon Palais croit dompter l'Univers.
Sixte (*p*) au Trône élevé du ſein de la pouſſiére,
Avec

(*p*) Sixte-Quint, né aux Grottes dans la Marche d'ancône d'un pauvre Vigneron nommé Peretty, homme dont la turbulence égala la diſſimulation. Etant Cordelier, il aſſomma de coups le néveu de ſon Provincial, & ſe brouilla avec tout l Ordre, Inquiſiteur à Veniſe, il y mit le trouble, & fut obligé de s'enfuir. Etant Cardinal il compoſa en latin la Bulle d'excommunication lancée par le pape Pie V contre la Reine Elizabeth, cependant il eſtimoit cette Reine, & l'appelloit *un gran. Cervello di Principeſſa*

Avec moins de puiſſance a l'ame encore plus fiére :
Le Paſtre de Montalte eſt le rival des Rois,
Dans Paris, comme à Rome, il veut donner des Loix,
Soux le pompeux éclat d'un triple Diadême,
Il penſe aſſervir tout, juſqu'à Philippe même.
Violent ; mais adroit, diſſimulé, trompeur,
Ennemi des Puiſſans, des faibles l'oppreſſeur,
Dans Londres, dans ma Cour, il a formé des brigues,
Et l'Univers qu'il trompe, eſt plein de ſes intrigues.

Voilà les ennemis que vous devez braver.
Contre moi l'un & l'autre oſerent s'élever :
L'un combattant en vain l'Anglais & les orages,
Fit voir à l'Océan (q) ſa fuite & ſes naufrages,
Du ſang de ſes Guerriers ce bord eſt encor teint,
L'autre ſe tait dans Rome, & m'eſtime & me craint.

(q) Cet évènement étoit tout récent, car Henri *IV.* eſt ſuppoſé voir ſecretement Elizabeth en 1589 & c'étoit l'année précédente que la grande flotte de Philippe II, deſtinée pour la conquête de l'Angleterre, fut battue par l'Amiral Drake, & diſperſée par la tempête.

On a fait dans un Journal de Trevoux une Critique ſpecieuſe de cet endroit. Ce n'eſt pas, dit-on, à la Reine Elizabeth de croire que Rome eſt complaiſante pour les Puiſſances, puiſque Rome avoit oſé excommunier ſon pere.

Mais le Critique ne ſongeoit pas que le Pape n'avoit excommunié le Roi d'Angleterre Henri *VIII.* que parce qu'il craignoit davantage l'empereur Charles-Quint, ce n'eſt pas la ſeule faute qui ſoit dans cet Extrait de Trevoux, dont l'Auteur déſavoué & condamné par la plûpart de ſes Confreres a mis dans ſes cenſures peu-être plus d'injures que de raiſons

Suivez donc, à leurs yeux, votre noble entre-
prise.
Si Mayenne eſt vaincu, Rome fera ſoumiſe ;
Vous ſeul pouvez régler ſa haine ou ſes faveurs ;
Inflexible aux vaincus, complaiſante aux vain-
queurs,
Prêtre à vous condamner, facile à vous abſoudre ;
C'eſt à vous d'allumer, ou d'éteindre ſa foudre.

LA HENRIADE.

CHANT QUATRIEME.

ARGUMENT.

D'AUMALE étoit prêt de se rendre maître du Camp de Henri III. lorsque le Héros revenant d'Angleterre combat les Ligueurs, & fait changer la fortune. La Discorde console Mayenne, & vole à Rome pour y chercher du secours. Description de Rome où regnoit alors Sixte Quint. La Discorde y trouve la Politique. Elle revient avec elle à Paris, souleve la Sorbonne ; anime les Seize contre le Parlement, & arme les Moines. On livre à la main du Bourreau des Magistrats qui tenoient pour le parti des Rois. Troubles & confusion horrible dans Paris.

TANDIS que poursuivant leurs entretiens secrets,
Et pesant à loisir de si grands intérêts,
Ils épuisent tous deux la science profonde ;
De combattre, de vaincre, & de régir le monde,

La Seine avec effroi voit sur ses bords sanglans,
Les Drapeaux de la Ligue abandonnés aux vents.
Valois, loin de Henri rempli d'inquiétude,
Du destin des combats craignoit l'incertitude.
A ses desseins flottans il falloit un appui,
Il attendoit Bourbon, sûr de vaincre avec lui.
Par ces retardemens les Ligueurs s'enhardirent
Des portes de Paris leurs Légions sortirent:
Le superbe d'Aumale, & Nemours, & Brissac:
Le farouche Saint Paul, la Châtre, Canillac,
D'un coupable parti défenseurs intrépides,
Epouventoient Valois de leurs succès rapides:
Et ce Roi trop souvent sujet au repentir,
Regrettoit le Héros qu'il avoit fait partir.

Parmi ces combattans, ennemis de leur Maître,
Un frere (*a*) de Joyeuse osa long-tems paraître.

(*a*) Henri Comte de Bouchage, frere puîné du Duc de Joyeuse, tué à Coutras.

Un jour qu'il passoit à Paris à quatre heures du matin, près du Couvent des Capucins, après avoir passé la nuit en débauche, il s'imagina que les Anges chantoient les Matines dans le Couvent. Frappé de cette idée, il se fit Capucin sous le nom de frere Ange. Depuis il quitta son froc, & prit les armes contre Henri IV. Le Duc de Mayenne le fit Gouverneur du Languedoc, Duc & Pair, & Maréchal de France. Enfin il fit son accommodement avec le Roi, mais un jour ce Prince étant avec lui sur un balcon, au dessous duquel beaucoup de peuple étoit assemblé: (Mon cousin, lui dit Henri IV. ces gens-ci me paraissent fort aisés de voir ensemble un Apostat & un Renégat.) Cette parole du Roi fit rentrer Joyeuse dans son Couvent, où il mourut.

Ce fut lui que Paris vit paſſer tour à tour
Du ſiecle au fond d'un Cloître & du Cloître à la Cour;
Vicieux, pénitent, courtiſan ſolitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuiraſſe & la haire.
Du pied des ſaints Autels arroſés de ſes pleurs;
Il courut de la Ligue animer les fureurs,
Et plongea dans le ſang de le France éplorée;
La main qu'à l'Eternel il avoit conſacrée.
Mais de tant de Guerriers, celui dont la valeur
Inſpira plus d'effroi, répandit plus d'horreur;
Dont le cœur fut plus fier & la main plus fatale,
Ce fut vous, Jeune Prince, impétueux d'Aumale [*b*],
Vous né du ſang Lorrain, ſi fécond en Héros,
Vous ennemi des Rois, des Loix & du repos.
La fleur de la jeuneſſe en tout tems l'accompagne;
Avec eux ſans relâche il fond dans la campagne,
Tantôt dans le ſilence & tantôt à grand bruit,
A la Clarté des Cieux dans l'ombre de la nuit,
Chez l'ennemi ſurpris portant partout la guerre,
Du ſang des aſſiégeans ſon bras couvroit la terre.
Tels du front du Caucaſe, ou du ſommet d'Athos
D'où l'œil découvre au loin l'air, la terre, & les flots

(*b*) Le Chevalier d'*Aumale*, frere du Duc d'Aumale de la Maiſon de Lorraine, jeune homme impétueux, qui avoit des qualités brillantes, qui étoit toujours à la tête des ſorties pendant le ſiége de Paris, & inſpiroit aux habitans ſa valeur & ſa confiance.

Les Aigles, le Vautours aux aîles étendues
D'un vol précipité fendant les vaſtes nues ;
Vont dans les champs de l'air enlever les oiſeaux,
Dans le bois, ſur les prés déchirent les troupeaux
Et dans les flancs affreux de leurs roches ſanglantes
Remportent à grands cris ces dépouilles vivantes.

Dans un de ſes combats de ſa gloire enyvré,
Aux tentes de Valois il avoit pénétré.
La nuit & la ſurpriſe augmentoient les allarmes ;
Tout plioit, tout trembloit, tout cédoit à ſes armes :
Cet orageux torrent prompt à ſe déborder ;
Dans ſon choc ténébreux alloit tout inonder.
L'étoile du matin commençoit à paroître,
Mornay qui précédoit le retour de ſon Maître,
Voyoit déjà les tours du ſuperbe Paris,
D'un bruit mêlé d'horreur il eſt ſoudain ſurpris ;
Il court, il apperçoit dans un déſordre extrême,
Les ſoldats de Valois, & ceux de Bourbon même,
„ Juſte Ciel, eſt-ce ainſi que vous nous attendiez !
„ Henri va vous défendre, il vient & vous fuyez.
„ Vous fuyez, compagnons ! Au ſon de ſa parole,
Comme on vit autrefois au pied du Capitole,
Le Fondateur de Rome opprimé des Sabins,
Au monde Jupiter arrêter ſes Romains,

Au seul nom de Henri les Français se rallient :
La honte les enflâme, ils marchent, ils s'écrient,
Qu'il vienne ce Héros, nous vaincrons sous ses yeux.
Henri dans le moment paraît au milieu d'eux,
Brillant comme l'éclair au fort de la tempête.
Il vole aux premiers rangs, il s'avance à leur tête ;
Il combat, on le suit, il change les destins,
La foudre est dans ses yeux, la mort est dans ses mains.
Tous les Chefs ranimés autour de lui s'empressent,
La victoire revient, les Ligueurs disparaissent,
Comme aux rayons du jour qui s'avance & qui luit,
S'est dissipé l'éclat des astres de la nuit.
C'est envain que d'Aumale arrête sur ces rives,
Des siens épouventés les troupes fugitives.
Sa voix pour un moment les rappelle aux combats,
La voix du grand Henri précipite leurs pas :
De son front menaçant la terreur les renverse,
Leur Chef les réunit, la crainte les disperse.
D'Aumale est avec eux dans leur fuite entraîné ;
Tel que du haut d'un mont de frimats couronné,
Au milieu des glaçons & des neiges fondues.
Tombe & roule un rocher qui menaçoit les nues.

Mais que dis-je, il s'arrête, il montre aux assiégeans,
Il montre encore ce front redouté si long-tems.

Des ſiens qui l'entraînoient, fougueux il ſe dégage;
Honteux de vivre encor, il revole au carnage,
Il arrête un moment ſon vainqueur étonné,
Mais d'ennemis bien-tôt il eſt environné.
La mort alloit punir ſon audace fatale.

La Diſcorde le vit & trembla pour d'Aumale:
La barbare qu'elle eſt a beſoin de ſes jours:
Elle s'éleve en l'air, & vole à ſon ſecours.
Elle approche, elle oppoſe au nombre qui l'accable,
Son bouclier de fer, immenſe, impénétrable,
Qui commande au trépas, qu'accompagne l'horreur,
Et dont la vue inſpire ou la rage ou la peur.
O fille de l'Enfer, diſcorde inexorable,
Pour la premiere fois tu parus ſecourable.
Tu ſauvas un Héros, tu prolongeas ſon ſort;
De cette même main miniſtre de la mort,
De cette main barbare accoûtumée aux crimes;
Qui jamais juſques-là n'épargna ſes victimes.
Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris,
Sanglant, couvert de coups qu'il n'avoit point ſenti,
Elle applique à ſes maux une main ſalutaire,
Elle étanche ce ſang répandu pour lui plaire:
Mais tandis qu'à ſon corps elle rend la vigueur,
De ſes mortels poiſons elle infecte ſon cœur.

Tel ſouvent un Tyran, dans ſa pitié cruelle,
Suſpend d'un malheureux la ſentence mortelle,
A ſes crimes ſecrets il fait ſervir ſon bras,
Et quand ils ſont commis, il le rend au trépas.

Henri ſait profiter de ce grand avantage,
Dont le ſort des combats honora ſon courage,
Des momens dans la guerre il connoît tout le prix;
Il preſſe au même inſtant ſes ennemis ſurpris:
Il veut que les aſſauts ſuccédent aux batailles,
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.
Valois plein d'eſpérance, & fort d'un tel appui,
Donne aux Soldats l'exemple, & le reçoit de lui,
Il ſoutient les travaux, il brave les allarmes:
La peine a ſes plaiſirs, le péril a ſes charmes:
Tous les Chefs ſont unis, tout ſuccéde à leurs vœux,
Et bien-tôt la terreur qui marche devant eux,
Des aſſiégés tremblans diſſipant le cohortes,
A leurs yeux éperdus alloit briſer leurs portes.
Que peut faire Mayenne en ce péril preſſant?
Mayenne a pour Soldats un peuple gémiſſant:
Ici la fille en pleurs lui redemande un pere,
La le frere effrayé pleure au tombeau d'un frere
Chacun plain le préſent, & craint pour l'avenir,
Ce grand Corps allarmé ne peut ſe réunir.
On s'aſſemble, on conſulte, on veut fuir ou ſe rendre.

Tous ſont irréſolus, nul ne veut ſe défendre:
Tant le faible vulgaire avec legéreté,
Fait ſuccéder la peur à la témérité!
Mayenne en frémiſſant voit leur troupe éperdue
Cent deſſeins partageoient ſon ame irréſolue,
Quand ſoudain la Diſcorde aborde ce Héros,
Fait ſifler ſes ſerpens, & lui parle en ces mots:
Digne héritier d'un nom redoutable à la France,
Toi qu'unit avec moi le ſoin de ta vengeance,
Toi nourri ſous mes yeux, & formé ſous mes loix,
Entens ta protectrice, & reconnais ma voix.
Ne crains rien de ce Peuple imbécile & volage,
Dont un faible malheur a glacé le courage;
Leurs eſprits ſont à moi, leurs cœurs ſont dans mes mains,
Tu les verras bien-tôt ſecondant nos deſſeins,
De mon fiel abreuvés, à mes fureurs en proie,
Combattre avec audace, & mourir avec joie.
La diſcorde auſſi-tôt plus prompte qu'un éclair,
Fend d'un vol aſſuré les campagnes de l'air.
Partout chez les Français le trouble & les allarmes,
Préſentent à ſes yeux des objets pleins de charmes;
Son haleine en cent lieux répand l'aridité,
Le fruit meurt en naiſſant dans ſon germe infecté,
Les épics renverſés ſur la terre languiſſent,

Le Ciel s'en obſcurcit, les aſtres en pâliſſent,
Et la foudre en éclats, qui gronde ſous ſes pieds,
Semble annoncer la mort aux peuples effraïés.
Un tourbillon la porte à ces rives fécondes,
Que l'Eridan rapide arroſe de ſes ondes.

Rome enfin ſe découvre à ſes regards cruels;
Rome jadis ſon Temple & l'effroi des mortels,
Rome dont le deſtin dans la paix, dans la guerre:
Eſt d'être en tous les tems maîtreſſe de la terre.
Par le ſort des combats on la vit autrefois,
Sur leurs Trônes ſanglans enchaîner tous les Rois;
L'univers fléchiſſoit ſous ſon Aigle terrible:
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paiſible,
Elle a ſu ſous ſon joug aſſervir ſes vainqueurs,
Gouverner les eſprits, & commander aux cœurs,
Ses avis ſont ſes loix, ſes décrets ſont ſes armes.

Près de ce Capitole où regnoit tant d'allarmes,
Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,
Un Pontife eſt aſſis au Trône des Céſars;
Des Prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
Les tombeaux des Catons & la cendre d'Emile.
Le Trône eſt ſur l'Autel, & l'abſolu pouvoir.
Met dans les mêmes mains le Sceptre & l'encenſoir.

La, Dieu même a fondé ſon Egliſe naiſſante

Tantôt perſécutée, & tantôt triomphante :
Là, ſon premier Apôtre avec la vérité.
Conduiſit la candeur & la ſimplicité.
Ses Succeſſeurs heureux quelque tems l'imiterent ;
D'autant plus reſpectés que plus ils s'abaiſſent.
Leur front d'un vain éclat n'étoit point revêtu,
La pauvreté ſoutint leur auſtere uertu.
Et jaloux des ſeuls biens qu'un vrai Chrétien déſire,
Du fonds de leur chaumiére ils voloient au martire,
Le tems, qui corromp tout, changea bien-tôt leurs mœurs.

Le Ciel pour nous punir leur donna des grandeurs.
Rome depuis ce tems puiſſante & profanée
Aux conſeils des méchans ſe vit abandonnée,
La trahiſon, le meurtre, & l'empoiſonnement
De ſon pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.
Les Succeſſeurs du Chriſt au fond du Sanctuaire,
Placérent ſans rougir l'inceſte & l'adultére,
Et Rome qu'opprimoit leur empire odieux,
Sous ces Tyrans ſacrés regretta ſes faux Dieux.
On écouta depuis de plus ſages maximes,
On ſut ou s'épargner, ou mieux voiler les crimes ;
* De l'Egliſe & du Peuple on regla mieux les droits,
Rome devint l'arbitre, & non l'effroi des Rois ;
Sous l'orgueil impoſant du triple Diadême.

* *Voyez* l'Hiſtoire des Papes.

Le

La modeſte vertu reparut elle-même.
Mais l'art de ménager le reſte des humains,
Eſt ſur-tout aujourd'hui la vertu des Romains.

Sixte (c) alors étoit Roi de l'Egliſe & de Rome.
Si pour être honoré du titre de Grand-homme,
Il ſuffit d'être faux, auſtére & redouté,
Au rang des plus grands Rois Sixte ſera compté.
Il devoit ſa grandeur à quinze ans d'artifices,
Il ſut cacher quinze ans ſes vertus & ſes vices.
Il ſembla fuir le rang qu'il bruloit d'obtenir,
Et s'en fit croire indigne afin d'y paruenir.

Sous le puiſſant abri de ſon bras deſpotique
Au fond du Vatican régnoit la Politique,
Fille de l'intérêt & de l'ambition,
Dont naquirent la fraude & la ſéduction.
Ce monſtre ingénieux en détours ſi fertile,
Accablé de ſoucis paroît ſimple & tranquille;
Ses yeux creux & perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux ſommeil n'ont ſenti les pavots;
Par ſes déguiſemens à toute heure elle abuſe
Les regards éblouis de l'Europe confuſe;

(c) Sixte-Quint étant Cardinal de Montalte, contrefit ſi bien l'imbécile près de quinze années, qu'on l'appelloit communement l'*Aſne d'Ancône*. On ſçait avec quel artifice il obtint la Papauté, & avec quelle hauteur il regna.

Toujours l'autorité lui prête un prompt ſecours.
Le menſonge ſubtil, regne en tous ſes diſcours,
Et pour mieux déguiſer ſon artifice extrême,
Elle emprunte la voix de la verité même.

A peine la Diſcorde avoit frapé ſes yeux,
Elle court dans ſes bras d'un air myſtérieux,
Avec un ris malin la flatte, la careſſe;
Puis prenant tout-à-coup un ton plein de triſteſſe,
Je ne ſuis plus, dit-elle, en ces tems bienheureux,
Où les peuples ſeduits me préſentoient leurs vœux,
Où la crédule Europe à mon pouvoir ſoumiſe,
Confondoit dans mes loix, les loix de ſon Egliſe.
Je parlois, & ſoudain les Rois humiliés,
Du Trône, en frémiſſant deſcendoient à mes pieds,
Sur la terre à mon gré ma voix ſouffloit les guerres,
Du haut du Vatican je lançois les tonnerres,
Je tenois dans mes mains la vie & le trépas;
Je donnois, j'enlevois, je rendois les Etats.
Cet heureux tems n'eſt plus. Le Sénat (*d*) de la France.

(*d*) On ſçait que pendant les guerres du treiſiéme ſiécle entre les Empereurs & les Pontifes de Rome, *Grégoire IX.* eut la hardieſſe non-ſeulement d'excommunier l'Empereur Frédéric II. mais encore d'offrir la couronne Impériale à Robert, frere de Saint Louis. Le Parlement de France aſſemblé, répondit au nom du Roi, que ce n'étoit pas au Pape à dépoſſéder un Souverain, ni au frere d'un Roi de France de recevoir de la main d'un Pape, une Couronne ſur laquelle ni lui ni le Saint Pere, n'avoient aucun droit. En 1570. le Parlement ſédentaire donna un fameux Arrêt contre la *Bulle In Cœna Domini.*

Eteint presqu'en mes mains les foudres que je lance :
Plein d'amour pour l'Eglise, & pour moi plein d'horreur,
Il ôte aux Nations le bandeau de l'erreur ;
C'est lui qui le premier démasquant mon visage,
Vengea la vérité dont j'empruntois l'image ;
Que ne puis-je, ô Discorde, ardent à te servir,
Le séduire lui-même, ou du moins le punir !
Allons, que tes flambeaux rallument mon tonnerre :
Commençons par la France à ravager la terre ;
Que ses superbes Rois retombent dans nos fers.
Elle dit, & soudain s'élance dans les airs.

Loin du faste de Rome & des pompes mondaines,
Des Temples consacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil superbe impose à l'Univers,
L'humble Religion se cache en des déserts.
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde
Cependant que son nom, profané dans le monde,
Est le prétexte saint des fureurs des Tyrans,
Le bandeau du vulgaire, & le mépris des Grands,
Souffrir est son destin, benir est son partage.

On connaît ses remontrances célèbres sous Louis XI au sujet de la Pragmatique Sanction. Celle qu'il fit à Henri III. contre la Bulle scandaleuse de Sixte-Quint, qui appelloit la Maison régnante, *génération bâtarde*, &c & sa fermeté constante à soutenir nos Libertés contre les prétentions de la cour de Rome.

Elle prie en ſecret pour l'ingrat qui l'outrage ;
Sans ornement, ſans art, belle de ſes attraits,
Sa modeſte beauté ſe dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune
Qui court à ſes Autels adorer la Fortune.

Son ame pour Henri brûloit d'un ſaint amour,
Cette Fille des Cieux ſait qu'elle doit un jour,
Vengeant de ſes Autels le culte légitime,
Adopter pour ſon fils ce Héros magnanime :
Elle l'en croyoit digne, & ſes ardens ſoupirs
Hâtoient cet heureux tems trop lent pour ſes deſirs.
Soudain la Politique & la Diſcorde impie.
Surprennent en ſecret leur auguſte ennemie.
Elle léve à ſon Dieu ſes yeux mouillés de pleurs ;
Son Dieu pour l'éprouver la livre à leurs fureurs.
Ces monſtres dont toujours elle a ſouffert l'injure,
De ſes voiles ſacrés couvrent leur tête impure,
Prennent ſes vêtemens reſpectés des humains,
Et courent dans Paris accomplir leurs deſſeins.

D'un air inſinuant l'adroite Politique
Se gliſſe au vaſte ſein de la Sorbone antique ;
C'eſt-là que s'aſſembloient ces Sages révérés,
Des Vérités du Ciel interprètes ſacrés,
Qui des peuples Chrétiens arbitres & modelles,
A leur culte attachés, à leur Prince fidelles,

Conſervoient juſqu'alors une mâle vigueur,
Toujours impénétrable aux fléches de l'erreur.
Qu'il eſt peu de vertu qui réſiſte ſans ceſſe !
Du monſtre déguiſé la voix enchantereſſe,
Ebranle leurs eſprits par ſes diſcours flatteurs.
Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs,
Par l'éclat d'une mître elle éblouit leur vue :
De l'avare en ſecret la voix lui fut vendue ;
Par un éloge adroit le ſçavant enchanté,
Pour prix d'un vain encens trahit la vérité :
Menacé par ſa voix, le faible s'intimide.
On s'aſſemble en tumulte, en tumulte on décide,
Parmi les cris confus, la diſpute & le bruit,
De ces lieux en pleurant, la vérité s'enfuit.
Alors au nom de tous un des viellards s'écrie :
„ L'Egliſe fait les Rois, les abſout, les châtie,
„ En nous eſt cette Egliſe, en nous ſeuls eſt ſa loi,
„ Nous réprouvons Valois, il n'eſt plus notre Roi.
„ Sermens (*e*) jadis ſacrés, nous briſons votre chaîne.

(*e*) Le 17 de Janvier de l'an 1589, la Faculté de Théologie de Paris, donna ce fameux Décret, par lequel il fut déclaré que les ſujets étoient déliés de leur ſerment de fidélité, & pouvoient légitimement faire la guerre au Roi. Le Fevre, Doyen & quelques uns des plus ſages refuſerent de ſigner. Depuis, dès que la Sorbonne fut libre, elle révoqua ce Décret, que la tyrannie de la Ligue avoit arraché de quelques-uns de ſon Corps. Tous les Ordres Religieux, qui, comme la Sorbonne, s'étoient déclarés contre la Maiſon Royale, ſe retracterent depuis comme elle. Mais ſi la Maiſon de Lorraine avoit eu le deſſus, ſe ſeroit-on retracté ?

A peine a-t'il parlé, la Diſcorde inhumaine
Trace en lettres de ſang ce Décret odieux,
Chacun jure par elle, & ſigne ſous ſes yeux.

Soudain elle s'envole, & d'Egliſe en Egliſe
Annonce aux factieux cette grande entrepriſe
Sous l'habit d'Augustin, ſous le froc de François
Dans les cloîtres ſacrés fait entendre ſa voix;
Elle appelle à grands cris tous ces ſpectres auſtéres,
De leur joug rigoureux eſclaves volontaires.
De la Religion reconnoiſſez les traits,
Dit-elle, & du Très-Haut, vengez les intérêts:
C'eſt moi qui vient à vous, c'eſt moi qui vous appelle.
Ce fer qui dans mes mains à vos yeux étincelle,
Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis,
Par la main de Dieu même en la mienne eſt remis,
Il eſt tems de ſortir de l'ombre de vos Temples,
Allez d'un zèle ſaint répandre les exemples;
Apprenez aux Français, incertains de leur foi,
Que c'eſt ſervir leur Dieu, que d'immoler leur Roi.

Songez que de Lévi la famille ſacrée,
Du miniſtere ſaint par Dieu même honorée,
Mérita cet honneur, en portant à l'Autel
Des mains teintes du ſang des enfans d'Iſrael.
Que dis-je? où ſont ces temps où ſont ces jours proſpéres,

Où j'ai vû les Français massacrés par leurs freres?
C'étoit vous, Prêtres saints, qui conduisiez leurs bras,
Coligny, par vous seuls a reçu le trépas.
J'ai nagé dans le sang; que le sang coule encore.
Montrez-vous, inspirez ce peuple qui m'adore.
Le monstre au même instant donne à tous le signal:
Tous sont empoisonnés de son venin fatal;
Il conduit dans Paris leur marche solemnelle;
L'étendart (*f*) de la croix flottoit au milieu d'elle;
Ils chantent, & leurs cris dévots & furieux
Semblent à leur révolte associer les Cieux.
On les entend mêler dans leurs vœux fanatiques,
Les imprécations aux prieres publiques.
Prêtres audacieux, imbéciles soldats,
Du sabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras;
Une lourde cuirasse a couvert leur cilice.
Dans les murs de Paris cette infâme milice,
Suit au milieu des flots d'un peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.

Mayenne, qui de loin voit leur folle entreprise,
La mépriſe en secret, & tout haut l'autorise;

(*f*) Dès qu'Henri *III.* & le Roi de Navarre parurent en armes devant Paris, la plûpart des Moines endosserent la cuirasse, & firent la garde avec les Bourgeois. Cependant cet endroit du Poëme désigne la Procession de la Ligue, où douze cens Moines armés firent la revue dans Paris, ayant Guillaume Rose, Evêque de Senlis, a leur tête. On a placé ici ce fait, quoiqu'il ne soit arrivé qu'après la mort d'Henri *III.*

Il sait combien le peuple avec soumission,
Confond le fanatisme & la Religion ;
Il connaît ce grand art, aux Princes nécessaire,
De nourrir la faiblesse & l'erreur du vulgaire.
A ce pieux scandale enfin il applaudit,
Le sage s'en indigne, & le soldat en rit :
Mais le peuple excité, jusques aux Cieux envoie
Des cris d'emportement, d'espérance & de joie ;
Et comme à son audace a succédé la peur,
La crainte en un moment, fait place à la fureur ;
Ainsi l'Ange des mers sur le sein d'Amphitrite,
Calme à son gré les flots, à son gré les irrite.

La Discorde [g] a choisi seize séditieux,
Signalés par le crime entre les factieux.
Ministres insolens de leur Reine nouvelle,
Sur son char tout sanglant ils montent avec elle :
L'orgueil, la trahison, la fureur, le trépas,
Dans des ruisseaux de sang marchent devant leurs pas.

(g) Ainsi nommés à cause des seize quartiers de Paris qu'ils gouvernoient par leurs intelligences, & à la tête desquels ils avoient mis d'abord seize des plus factieux de leur Corps, les principaux étoient *Bussy-le Clerc*, Gouverneur de la *Bastille*, ci-devant Maître en fait d'armes ; *la Bruyere*, Lieutenant Particulier ; le Commissaire *Louchard*, Emmonot & Morin, Procureurs, Oudinet, *Passart*, & *Senaut*, Commis au Greffe du Parlement, homme de beaucoup d'esprit, qui développa le premier cette question obscure & dangereuse du pouvoir qu'une Nation peut avoir sur son Roi.

Nés dans l'obſcurité, nourris dans la baſſeſſe,
Leur haine pour les Rois leur tient lieu de nobleſſe,
Et juſques ſous le dais par le peuple portés,
Mayenne en frémiſſant les voit à ſes côtés;
Des jeux de la diſcorde ordinaires caprices,
Qui ſouvent rend égaux ceux qu'elle rend complices. (*b*)
Ainſi lorſque les vents fougueux tyrans des eaux
De la Seine ou du Rhône ont ſoulevé les flots,
Le Limon croupiſſant dans leurs grottes profondes,
S'éleve en bouillonnant ſur la face des ondes;
Ainſi dans les fureurs de ces embraſemens
Qui changent les Cités en de funeſtes champs,
Le fer, l'airain, le plomb, que le feux amoliſſent,
Se mêlent dans la flâme à l'or qu'ils obſcurciſſent.

Dans ces jours de tumulte & de ſédition;
Thémis réſiſtoit ſeule à la contagion;
Sa ſoif de s'agrandir, la crainte l'eſpérance;
Rien n'avoit dans ſes mains fait pancher la balance,
Son temple étoit ſans tache, & la ſimple équité
Auprès d'elle en fuyant cherchoit ſa ſureté.

Il eſt dans ce ſaint Temple un Sénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable,

(*b*) Les Seize furent long-temps indépendans du Duc de Mayenne. L'un deux, nommé Normand, dit un jour dans la chambre du Duc: (Ceux qui l'ont fait pourroient bien le défaire.)

Qui de loix de ſon Prince, & l'organe & l'appui,
Marche d'un pas égal entre ſon peuple & lui,
Dans l'équité des Rois, ſa juſte confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France;
Le ſeul bien de l'Etat fait ſon ambition,
Il hait la tyrannie & la rebellion;
Toujours plein de reſpect, toujours plein de courage,
De la ſoumiſſion diſtingue l'eſclavage;
Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer,
Connaît Rome, l'honore, & la ſait réprimer.

Des Tyrans de la Ligue une fiere cohorte,
Du Temple de Thémis environne la porte:
Buſſy les conduiſoit, ce vil gladiateur (*i*)
Monté par ſon audace à ce coupable honneur,
Entre, & parle en ces mots à l'auguſte Aſſemblée,
Par qui des Citoyens la fortune eſt réglée;
„ Mercénaires appuis d'un dédale de loix,
„ Plébéiens qui penſez être tuteurs des Rois,

(*i*) Le 16 de Janvier 1588, Buſſy-le-clerc, l'un des Seize, qui de Tireur d'armes étoit devenu Gouverneur de la Baſtille, & le chef de cette Faction, entra dans la Grand-Chambre du Parlement, ſuivi de cinquante Satellites: il préſenta au Parlement une Requête, ou plutôt une Ordre, pour forcer cette Compagnie à ne plus reconnoître la Maiſon Royale.

Sur le refus de la Compagnie, il mena lui-même à la Baſtille tous ceux qui étoient oppoſés à ſon parti: il les y fit jeûner au pain & à l'eau pour les obliger à ſe racheter plutôt de ſes mains: Voilà pourquoi on l'appelloit le Grand Pénitencier du Parlement.

„ Lâches, qui dans le trouble & parmi les cabales,
„ Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vénales,
„ Timides dans la guerre, & tyrans dans la paix,
„ Obéiſſez au peuple, écoutez ſes Décrets.
„ Il fut des citoyens avant qu'il fut des maîtres.
„ Nous rentrons dans les droits qu'ont perdu nos ancêtres.
„ Ce peuple fut long-temps par vous-même abuſé,
„ Il s'eſt laſſé du ſceptre, & le ſceptre eſt briſé.
„ Effacez ces grands noms qui vous gênoient ſans doute,
„ Ces mots de *plein-pouvoir* qu'on hait & qu'on redoute.
„ Jugez au nom du peuple & tenez au Sénat,
„ Non la place du Roi, mais celle de l'Etat.
„ Imitez la Sorbonne, ou craignez ma vengeance.

Le Sénat répondit par un noble ſilence.
Tels dans les murs de Rome abattus & brûlans,
Ces Sénateurs courbés ſous le fardeau des ans,
Attendoient fierement, ſur leur Siége, immobiles,
Les Gaulois & la mort avec des yeux tranquilles.
Buſſy plein de fureur, & non pas ſans effroi,
Obéiſſez, dit-il, Tyrans, ou ſuivez-moi...
Alors Harlay ſe leve, Harlay ce noble guide,

Ce chef d'un Parlement, juſte autant qu'intré
pide,
Il ſe préſente aux Seize; il demande des fers,
Du front dont il auroit condamné ces pervers.
On voit auprès de lui les Chefs de la Juſtice,
Brûlans de partager l'honneur de ſon ſupplice,
Victimes de la foi qu'on doit aux Souverains,
Tendre aux fers des Tyrans leurs généreuſes mains.

Muſe, redites-moi ces noms chers à la France,
Conſacrez ces Héros qu'opprima la licence,
Le vertueux de Thou (*K*), Molé, Scaron, Bayeul,
Potier, cet homme juſte, & vous jeune Lon-
gueil,
Vous, en qui pour hâter vos belles deſtinées,
L'eſprit & la vertu devançoient les années;
Tout le Sénat, enfin, par les Seize enchaîné,
A travers un vil peuple en triomphe eſt mené,
Dans cet affreux * Château, Palais de la vengeance,
Qui renferme ſouvent le crime & l'innocence.
Ainſi ces factieux ont changé tout l'Etat;
La Sorbonne eſt tombée, il n'eſt plus de Sénat;
Mais pourquoi ce concours & ces cris lamentables;
Pourquoi

(*K*) De Thou, *Auguſtin de Thou*, Préſident, oncle de ce célébre Hiſtorien. Scaron étoit le biſayeul de Scaron connu par ſes Poeſies, & par l'enjouement de ſon eſprit.

Nicolas Potier de Novion, ſurnommé de Blanc Ménil, parce qu'il poſſedoit la terre de ce nom. Il ne fut pas mené à la *Baſtille* avec les autres, mais empriſonné au Louvre, & prêt d'être condamné à être pendu par les Seize.

* La *Baſtille*.

Pourquoi ces instrumens de la mort des coupables ?
Qui, sont ces Magistrats, que la main d'un bourreau,
Par l'ordre des Tyrans précipite au tombeau ?
Les vertus dans Paris ont le destin des crimes.
Brisson [*l*], Larchet, Tardif, honorables victimes,
Vous n'êtes point flétris par ces honteux trépas :
Mânes trop généreux vous n'en rougissez pas ;
Vos noms toujours fameux, vivront dans la mémoire ;
Et qui meurt pour son Roi, meurt toujours avec gloire.

Cependant la Discorde au milieu des mutins,
S'applaudit du succès de ses affreux desseins ;
D'un air fier & content sa cruauté tranquile,
Contemple les effets de la guerre civile,
Dans ces murs tout sanglans des peuples malheureux
Unis contre leur Prince, & divisés entr'eux,
Jouets infortunés des fureurs intestines,
De leur triste patrie avançant les ruines,
Le tumulte au-dedans, le péril au-dehors,
Et par-tout, le débris, le carnage, & les morts.

(*l*) En 1591. un Vendredi 15 Novembre, Barnabé Brisson, homme très savant, & qui faisoit les fonctions de Premier Président en l'absence d'Achilles de Harlay, Claude Larchet, Conseiller aux Enquêtes, & Jean Tardif, Conseiller au Châtelet, furent pendus à une Poutre dans le Petit Châtelet, par l'ordre des Seize. Il est à remarquer que Hamilton, Curé de Saint Come, furieux Ligueur, étoit venu prendre lui même Tardif dans sa maison, ayant avec lui des Prêtres qui servoient d'Archers.

LA HENRIADE.

CHANT CINQUIEME.

ARGUMENT.

Les Assiégés sont vivement pressés. La discorde excite Jacques Clément à sortir de Paris pour assassiner le Roi. Elle appelle du fond des Enfers le Démon du Fanatisme qui conduit ce Parricide. Sacrifice des Ligueurs aux esprits infernaux. Henry III est assassiné. Sentimens de Henri IV. Il est reconnu Roi par l'armée.

Ependant s'avançoient ces machines mortelles,
Qui portent dans leur sein la perte des rebelles :
Et le fer & le feu volant de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroyoient leurs remparts.
Les Seize & leur courroux, Mayenne & sa prudence,
D'un peuple mutiné la farouche insolence,

Des Docteurs de la Loi les ſcandaleux diſcours,
Contre le Grand Henri n'étoit qu'un vain ſecours
La victoire à grands pas s'approchoit ſur ſes traces.
Sixte, Philippe; Rome éclatoient en menaces;
Mais Rome n'étoit plus terrible à l'Univers:
Ses foudres impuiſſans ſe perdoient dans les airs;
Et du vieux Caſtillan la lenteur ordinaire
Privoit les aſſiégés d'un ſecours néceſſaire.
Ses Soldats dans la France errans de tous côtés,
Sans ſecourir Paris, déſoloient nos Cités.
Le perfide attendoit que la Ligue épuiſée,
Pût offrir à ſon bras une Conquête aiſée:
Et l'appui dangéreux de ſa fauſſe amitié,
Leur préparoit un Maître au lieu d'un Allié;
Lorſque d'un furieux la main déterminée,
Sembla pour quelque tems changer la deſtinée.

Vous, des murs de Paris tranquiles Habitans,
Que le Ciel a fait naître en de plus heureux tems,
Pardonnez, ſi ma main retrace à la mémoire,
De vos ayeux ſéduits la criminelle hiſtoire.
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point ſur vous,
Votre amour pour vos Rois les a réparés tous.

L'Egliſe a de tout tems produit des Solitaires,
Qui raſſemblés entr'eux ſous des régles ſéveres,
Et diſtingués en tout du reſte des mortels,

Se conſacroient à Dieu par des vœux ſolemnels.
Les uns ſont demeurés dans une paix profonde ;
Toujours inacceſſibles aux vains attraits du monde ;
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les humains qu'ils auroient pu ſervir.
Les autres à l'Etat rendus plus néceſſaires,
Ont éclairé l'Egliſe, ont monté dans les Chaires ;
Mais ſouvent enyvrés de ces talens flatteurs,
Répandus dans le ſiécle, ils en ont pris les mœurs.
Leur ſourde ambition n'ignore point les brigues ;
Souvent plus d'un pays s'eſt plaint de leurs intrigues:
Ainſi chez les humains, par un abus fatal,
Le bien le plus parfait eſt la ſource du mal.

Ceux qui de Dominique ont embraſſé la vie,
Ont vu long-tems leur gloire en Eſpagne établie ;
Et de l'obſcurité des plus humbles Emplois,
Ont paſſé tout-à-coup dans les Palais des Rois.
Avec non moins de zèle & bien moins de puiſſance,
Cet Ordre reſpecté fleuriſſoit dans la France,
Protégé par les Rois, paiſible, heureux enfin,
Si le traître Clément n'eût été dans ſon ſein.

Clément (*a*) dans la retraite avoit dès ſon jeune âge.

(*a*) Jacques Clément, de l'Ordre des Dominicains, natif de Sorbonne, Village près de Sens, étoit âgé de vingt-quatre ans & demi, & venoit de recevoir l'Ordre de Prêtriſe lorſqu'il commit ce parricide.

Porté les noirs accès d'une vertu ſauvage.
Eſprit faible, & crédule en ſa dévotion,
Il ſuivoit le torrent de la rebellion.
Sur ce jeune inſenſé la Diſcorde fatale
Répandit le venin de ſa bouche infernale.
Proſterné chaque jour aux pieds des ſaints Autels,
Il fatiguoit les Cieux de ſes vœux criminels.
On dit que tout ſouillé de cendre & de pouſſière,
Un jour il prononça cette horrible priere :

Dieu qui venge l'Egliſe & punit les Tyrans,
Te verra-t-on ſans ceſſe accabler tes enfans ;
Et d'un Roi qui t'outrage armant les mains impures,
Favoriſer le meurtre & benir les parjures ?
Grand Dieu ! par tes fléaux c'eſt trop nous éprouver.
Contre tes ennemis daigne enfin t'élever ;
Détourne loin de nous la mort & la miſere ;
Délivre-nous d'un Roi donné dans ta colére.
Viens, des Cieux enflammés abaiſſer la hauteur ;
Fais marcher devant toi l'Ange exterminateur ;
Viens, deſcends, arme-toi, que ta foudre enflâmée
Frape, écraſe à nos yeux leur ſacrilége armée,
Que les Chefs, les Soldats, les deux Rois expirans,
Tombe comme la feuille éparſe au gré des vents,
Et que ſauvés par toi, nos Ligueurs Catholiques,
Sur leurs corps tout ſanglans t'adreſſent leurs Cantiques.

La Discorde attentive en traversant les airs,
Entend ces cris affreux & les porte aux enfers.
Elle amene à l'instant de ses Royaumes sombres,
Le plus cruel Tyran de l'Empire des ombres.
Il vient, le FANATISME est son horrible nom :
Enfant dénaturé de la Religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
Et reçu dans son sein, l'embrasse & la déchire.

C'est lui qui dans Rabba, sur les bords de l'Arnon (*b*)
Guidoit les descendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloc leur Dieu, des meres gémissantes,
Offroient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le serment inhumain :
Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main.
C'est lui qui de Calcas ouvrant la bouche impie ;
Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie
France, dans tes forêts il habita long-tems.
A l'affreux Teutâtes (*c*) il offrit ton encens.
Tu n'a pas oublié ces sacrés homicides,
Qu'à tes indignes Dieux présentoient tes Druides.
Du haut du Capitole il crioit aux Payens,

(*b*) Pays des Ammonites qui jettoient leurs enfans dans les flâmes au son des tambours & des trompettes, en honneur de la Divinité qu'ils adoroient sous le nom de Moloc

(*c*) Teutâtes étoit un des Dieux des Gaulois. Il n'est pas sûr que ce fût le même que Mercure ; mais il est constant qu'on lui sacrifioit des hommes.

Frapez, exterminez, déchirez les Chrétiens.
Mais lorſqu'au Fils de Dieu Rome enfin fut ſoumiſe
Du Capitole en cendre il paſſa dans l'Egliſe :
Et dans les cœurs Chrétiens inſpirant ſes fureurs,
De Martyrs qu'ils étoient, les fit Perſécuteurs.
Dans Londres il a formé la Secte (*d*) turbulente,
Qui ſur un Roi trop faible a mis ſa main ſanglante
Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,
Ces buchers ſolemnels, où des Juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyés par des Prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.

Toujours il revêtoit dans ſes déguiſemens,
Des Miniſtres des Cieux les ſacrés ornemens :
Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle,
Pour des crimes nouveaux une forme nouvelle.
L'audace & l'artifice en firent les apprêts.
Il emprunte de Guiſe & la taille & les traits ;
De ce ſuperbe Guiſe, en qui l'on vit paroître
Le Tyran de l'Etat, & le Roi de ſon Maître,
Et qui toujours puiſſant, même après ſon trépas ;
Traînoit encore la France à l'horreur des combats.
D'un caſque redoutable il a chargé ſa tête :
Un glaive eſt dans ſa main au meurtre toujours prête ;

(*d*) Les Enthouſiaſtes qui étoient appellés *Indépendans*, furent ceux qui eurent de plus de part à la mort de Charles I. Roi d'Angleterre.

Son flanc même eſt percé de coups dont autrefois
Ce Héros factieux fut maſſacré dans Blois ;
Et la voix de ſon ſang qui coule en abondance ,
Semble accuſer Valois , & demande vengeance.

Ce fut dans ce terrible & lugubre appareil ,
Qu'au milieu des pavots que verſe le ſommeil ,
Il vint trouver Clement au fond de ſa retraite.
La ſuperſtition , la Cabane inquiéte ,
Le faux zéle enflâmé d'un couroux éclatant ,
Veilloient tous à ſa porte , & l'ouvrent à l'inſtant.
Il (e) entre , & d'une voix majeſtueuſe & fiére :
Dieu reçoit lui dit-il , tes vœux & ta priére :
Mais n'aura t'il de toi pour culte & pour encens ,
Qu'une plainte éternelle , & des vœux impuiſſans ?
Au Dieu que ſert la Ligue , il faut d'autres offrandes ;
Il exige de toi les dons que tu demandes.
Si Judich (f) autrefois pour ſauver ſon pays ,
N'eut offert à ſon Dieu que des pleurs & des cris ;
Si craignant pour les ſiens , elle eût craint pour ſa vie ,

(e) On imprima à Paris , & on débita publiquement en 1589 une Relation du martire de Frere Jacques Clement , dans laquelle on aſſuroit qu'un Ange lui avoit apparu lui avoit montré une épée nue , & lui avoit ordonné de tuer le Tyran.
Cet Ecrit ſe trouve dans la Satyre *Menippée*.

(f) Frere Jacques Clement étant déja à Saint-Clou , quelques perſonnes qui ſe défioient de lui , l'épiérent pendant la nuit : ils le trouverent dormant d'un profond ſommeil , ſon Breviaire auprès de lui , ouvert à l'article de Judith.

Judith eût vû tomber les murs de Béthulie.
Voilà les ſaints Exploits que tu dois imiter,
Voila l'offrande enfin que tu dois préſenter.
Mais tu rougis déja de l'avoir différée....
Cour, vole, & que ta main dans le ſang conſacré
Délivrant les François de leur indigne Roi,
Venge Paris & Rome, & l'univers, & moi.
Par un aſſaſſinat Valois trancha ma vie,
Il faut d'un même coup punir ſa perfidie,
Mais du nom d'aſſaſſin ne prends aucun effroi;
Ce qui fut crime en lui, ſera vertu dans toi.
Tout devient légitime à qui venge l'Egliſe:
Le meurtre eſt juſte alors, & le Ciel l'autoriſe.
Que dis-je? Il le commande, il t'inſtruit par ma voix,
Qu'il a choiſi ton bras pour la mort de Valois:
Heureux ſi tu pouvois, conſommant ſa vengeance
Joindre le Navarrois au Tyran de la France,
Et ſi de ces deux Rois tes citoyens ſauvés,
Te pouvoient.... mais les tems ne ſont pas arrivés:
Bourbon doit vivre encor, & Dieu qu'il perſécute,
Réſerve à d'autres mains la gloire de ſa chute.
Toi, de ce Dieu jaloux remplis les grands deſſeins
Et reçois ce préſent qu'il te fait par mes mains.

Le fantôme, à ces mots, fait briller une épée
Qu'aux infernalles eaux la haine avoit trempée:

Dans la main de Clement il met ce don fatal ;
fuit, & ſe replonge au ſéjour infernal.

Trop aiſément trompé, le jeune Solitaire
es intérêts des Cieux ſe crut dépoſitaire.
baiſe avec reſpect ce funéſte préſent,
implore à genoux le bras du tout-puiſſant ;
t plein du monſtre affreux dont la fureur le guide ;
un air ſanctifié s'apprête au parricide.

Combien le cœur de l'homme eſt ſoumis à l'erreur !
lément goûtoit alors un paiſible bonheur.
étoit animé de cette confiance
ui dans le cœur des Saints affermit l'innocence :
a tranquille fureur marche les yeux baiſſés !
es (g) ſacriléges vœux au Ciel ſont adreſſés ;
on front de la vertu porte l'empreinte auſtére,
t ſon fer parricide eſt caché ſous ſa haire.
l marche ; ſes amis inſtruits de ſon deſſein,
t de fleurs ſous ſes pas parfumant ſon chemin ;
emplis d'un ſaint reſpect aux portes le conduiſent ;
eniſſent ſon deſſein, l'en couragent, l'inſtruiſent,
lacent déja ſon nom parmi les noms ſacrés,
ans les faſtes de Rome à jamais révérés,
e nomment à grands cris le vengeur de la France

(g) Il jeûna, ſe confeſſa, & communia avant de partir pour aller aſſaſſiner le Roi.

Et l'encens à la main l'invoquent par avance.
C'eſt avec moins d'ardeur, avec moins de tranſport
Que les premiers Chrétiens, avides de la mort,
Intrepides ſoutiens de la foi de leurs peres,
Au martire autrefois accompagnoient leurs freres
Envioient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baiſoient en pleurant les traces de leurs pas.
Le Fanatique aveugle, & le Chrétien ſincére,
Ont porté trop ſouvent le même caractére;
Ils ont même courage, ils ont mêmes deſirs,
Le crime a ſes Héros, l'erreur a ſes Martyrs,
Du vrai zéle & du faux, vains Juges que nous ſommes,
Souvent des ſcélérats reſſemblent aux Grands-Hommes.
Mayenne dont les yeux ſavent tout éclairer,
Voit le coup qu'on prépare & feint de l'ignorer.
De ce crime odieux ſon prudent artifice
Songe à cueillir le fruit ſans en être complice;
Il laiſſe avec adreſſe au plus ſéditieux
Le ſoin d'encourager ce jeune furieux.

Tandis que des Ligueurs une troupe homicide,
Aux portes de Paris conduiſoit le perfide;
Des Seize en même-tems le ſacrilége effort,
Sur cet événement interrogeoit le ſort.
Jadis de Médicis (*b*) l'audace curieuſe,

Cherch

(*b*) Catherine de Medicis avoit mis la Magie ſi fort à la

Chercha de ces secrets la science odieuse,
Approfondit l'on-temps cet art surnaturel,
Si souvent chimérique & toujours criminel.
Tout suivit son exemple, & le peuple imbécile,
Des vices de la Cour, imitateur servile,
Epris du merveilleux, amant des nouveautés,
S'abandonnoit en foule à ces impiétés.

Dans l'ombre de la nuit sous une voute obscure,
Le silence a conduit leur assemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau,
S'éleve un vil autel dressé sur un tombeau;
C'est là que des deux Rois on plaça les images,
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.
Leurs sacrileges mains ont mêlé sur l'Autel,
A des noms infernaux celui de l'Eternel.
Sur ces murs ténébreux cent lances sont rangées,
Dans des vases de sang leurs pointes sont plongées.
Appareil menaçant de leur mystére affreux.
Le prêtre de ce Temple est un de ces Hébreux.
Qui proscrit sur la terre, & citoyens du monde,

la mode en France, qu'un Prêtre nommé Sechelle, qui fut brûlé en Greve, sous Henri III. pour *Sorcellerie*, accusa douze cens personnes de ce prétendu crime. L'ignorance & la stupidité étoient poussées si loin, dans ces temps-là, qu'on n'entendoit parler que d'Exorcismes & de condamnations au feu. On trouvoit partout des hommes assez sots pour se croire Magiciens, & des Juges superstitieux qui les punissoient de bonne foi comme tels.

Portent de mers en mers leur misére profonde.
Et d'un antique amas de superstitions,
Ont renpli dès long-temps toutes les Nations.

D'abord au tour de lui les Ligueurs en furie,
Commencent à grands cris ce sacrifice impie.
Leurs parricides bras se lavent dans le sang,
De Valois sur l'Autel ils vont percer le flanc;
Avec plus de terreur, & plus encor de rage,
De Henri sous leurs pieds ils renversent l'image;
Et pensent (i) que la mort fidelle à leur courroux,
Va transmettre à ces Rois l'atteinte de leurs coups.

L'Hébreu (k) joint cependant la priére au blasphême:
Il invoque l'abîme, & les Cieux, & Dieu même:
Tous ces impurs esprits qui troublent l'Univers,
Et le feu de la foudre, & celui des enfers.

Tel fut dans Gelboa le secret sacrifice,
Qu'à ses deux infernaux offrit la Pythonisse,

(i) Plusieurs Prêtres Ligueurs avoient fait faire de petites Images de cire, qui représentoient Henri *III*. & le Roi de Navarre: ils les mettoient sur l'Autel, les perçoient pendant la Messe quarante jours consecutifs, & le quarantiéme jour les perçoient au cœur.

(k) C'étoit pour l'ordinaire des Juifs que l'on se servoit pour faire des opérations magiques. Cette ancienne superstitions vient des secrets de la Cabale dont les Juifs se disoient seuls dépositaires. Cathérine de Médici, la Maréchale d'Ancre, & beaucoup d'autres employerent des Juifs à ces prétendus sortiléges.

Alors qu'elle évoqua devant un Roi cruel.
Le ſimulacre affreux du Prêtre Samuel.

Ainſi contre Juda, du haut de Samarie,
Des Prophêtes menteurs tonnoit la bouche impie,
Ou tel chez les Romains l'inflexible Atéïus (*l*),
Maudit au nom des Dieux les armes de Craſſus.

Aux magiques accens que ſa bouche prononce,
Les ſeize oſent du Ciel attendre la réponſe,
A dévoiler leur ſort ils penſent le forcer :
Le Ciel pour les punir voulut les exaucer.
Il interrompt pour eux les loix de la Nature,
De ces autres muets ſort un triſte murmure,
Les éclairs redoublés dans la profonde nuit,
Pouſſent un jour affreux qui renaît & qui fuit.
Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire,
Apparoît à leurs yeux ſur un char de victoire ;
Des lauriers couronnoient ſon front noble & ſerein,
Et le ſceptre des Rois éclatoit dans ſa main.

L'air s'embraſe à l'inſtant par les traits du tonnerre
L'Autel couvert de feux, tombe, & fuit ſous la terre,
Et les Seize éperdus, l'Hébreu ſaiſi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime & leur terreur

(*l*) *Atéius*, Tribun du peuple, ne pouvant empêcher Craſſus de partir pour aller contre les Parthes, porta un braſier ardent à la porte de la Ville par où Craſſus ſortoit, y jetta certaines herbes, & maudit l'expédition de Craſſus en invoquant les Divinités infernales.

Ces tonneres, ces feux, ce bruit épouvantable
Annonçoient à Valois sa perte inévitable.
Dieu du haut de son Trône avoit compté ses jours
Il avoit loin de lui retiré son secours ;
La mort impatiente attendoit sa victime,
Et pour perdre Valois, Dieu permettoit un crime.
Clément au Camp royal a marché sans effroi.
Il arrive, il demande à parler à son Roi ;
Il dit que dans ce lieux, amené par Dieu même ;
Il y vient rétablir les droits du Diadême,
Et reveler au Roi des secrets importans.
On l'interroge, on doute, on l'observe long-tems ;
On craint sous cet habit un funeste mystere.
Il subit sans allarme un examen sevére ;
Il satisfait à tout avec simplicité ;
Chacun dans ses discours, croit voir la vérité.
La Garde aux yeux du Roi le fait enfin paraître.

L'aspect du Souverain n'étonna point ce traître ;
D'un air humble & tranquile il fléchit les genoux :
Il observe à loisir la place de ses coups,
Et le mensonge adroit qui conduisoit sa langue,
Lui dicta cependant sa perfide harangue.

Souffrez, dit-il, grand Roi, que ma timide voix,
S'adresse au Dieu puissant qui fait régner les Rois,

Permettez avant tout, que mon cœur le béniſſe.
Des biens que va ſur vous répandre ſa juſtice.
Le vertueux Potier (*m*) le prudent Villeroi,
Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi ;
Harlay (*n*), le grand Harlay, dont l'intrépide zéle,
Fut toujours formidable à ce peuple infidéle,
Du fond de ſa priſon réunit tous les cœurs,
Raſſemble vos Sujets & confond les Ligueurs.
Dieu qui bravant toujours les Puiſſans & les Sages,
Par la main la plus faible accomplit ſes ouvrages,
Devant le grand Harlay lui-même m'a conduit.
Rempli de ſa lumiere, & par ſa bouche inſtruit,
J'ai volé vers mon Prince & vous rends cette lettre,
Qu'à mes fidelles mains Harlay vient de remettre.

Valois reçois la lettre avec empreſſément.
Il béniſſoit les Cieux d'un ſi prompt changement.
Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma juſtice,
Récompenſer ton zèle & payer ton ſervice ?
En lui diſant ces mots il lui tendoit les bras :

(*m*) Potier, Préſident du Parlement, dont il eſt parlé ci-devant.
Villeroi qui avoit été Secretaire d'Etat ſous Henri III. & qui avoit pris le parti de la Ligue pour avoir été inſulté en préſence du Roi par le Duc d'Epernon
(*n*) Achilles de Harlay, qui étoit alors gardé à la Baſtille par Buſſy-le-Clerc
Jacques Clément préſenta au Roi une lettre de la part de ce Magiſtrat. On n'a point ſçu ſi la Lettre étoit contrefaite ou non.

Le monſtre au même inſtant tire ſon coutelas ;
L'en frape, & dans le flanc l'enfonce avec furie.
Le ſang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'écrie,
Mille bras ſont levés pour punir l'aſſaſſin :
Lui ſans baiſſer les yeux les voit avec dédain ;
Fier de ſon parricide, & quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour récompenſe :
De la France & de Rome il croit être l'appui,
Il penſe voir les Cieux qui s'entrouvent pour lui,
Et demandant à Dieu la palme du martyre,
Il benit en tombant, les coups dont il expire.
Aveuglement terrible, affreuſe illuſion !
Digne à la fois d'horreur & de compaſſion,
Et de la mort du Roi moins coupable peut-être
Que ces lâches Docteurs, ennemis de leur Maître,
Dont la voix répendant un funeſte poiſon,
D'un faible Solitaire égara la raiſon.

Déjà Valois touchoit à ſon heure derniere,
Ses yeux ne voyoient plus qu'un reſte de lumiere ;
Ses courtiſans en pleurs autour de lui rangés,
Par leurs deſſeins divers en ſecret partagés ;
D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
Exprimoient des douleurs, ou ſinceres, ou feintes.
Quelques-unsque flattoit l'eſpoir du changement ;
Du danger de leur Roi s'affligeoient faiblement,

Les autres, qu'occupoit leur crainte intéreſſée,
Pleuroient au lieu du Roi, leur fortune paſſée.

Parmi ce bruit confus de plaintes de clameurs,
Henri, vous répandiez de véritables pleurs.
Il fut votre ennemi; mais les cœurs nés ſenſibles,
Sont aiſément émus dans ces momens horribles.
Henri ne ſe ſouvint que de ſon amitié,
En vain ſon intérêt combattoit la pitié:
Ce Héros vertueux ſe cachoit à lui-même,
Que la mort de ſon Roi lui donne un Diadême.

Valois tourna ſur lui par un dernier effort,
Ses yeux appéſantis qu'alloit fermer la mort;
Et touchant de ſa main ſes mains victorieuſes:
Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuſes,
L'univers indigné doit plaindre votre Roi:
Vous, Bourbon, combattez, régnez, & vengez-moi,
Je meurs, & je vous laiſſe au milieu des orages,
Aſſis ſur un écueil couvert de mes naufrages;
Mon Trône vous attend, mon Trône vous eſt dû,
Jouiſſez de ce bien par vos mains défendu;
Mais ſongez que la foudre en tout tems l'environne,
Craignez en y montant ce Dieu qui vous le donne.
Puiſſiez-vous, détrompé d'un Dogme criminel,
Rétablir de vos mains ſon culte & ſon Autel.
Adieu, régnez heureux, qu'un plus puiſſant génie
Du fer des Aſſaſſins défende votre vie.

Vous connaissez la Ligue, & vous voyez ses coups
Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous ;
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare...
Juste Ciel ! épargnez une vertu si rare.
Permettez !... à ces mots l'impitoyable mort
Vient (o) fondre sur sa tête & terminer son sort.

Au bruit de son trépas Paris se livre en proie,
Aux transports odieux de sa coupable joie :
De cent cris de victoire ils rempliſſent les airs :
Les travaux sont cessés, les Temples sont ouverts ;
De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes,
Ils consacrent ce jour à d'éternelles Fêtes.
Insensés qu'ils étoient ! ils ne découvroient pas
Les abîmes profonds qu'ils creusoient sous leurs pas,
Ils devoient bien plutôt, prévoyant leurs miseres,
Changer ce vain triomphe en des larmes ameres ;
Ce Vainqueur, ce Héros qu'ils osoient défier,
Henri du haut du Trône alloit les foudroyer.
Le sceptre dans sa main rendu plus redoutable,
Annonce à ces mutins leur perte inévitable ;
Devant lui tous les Chefs ont fléchi les genoux,
Pour leur Roi légitime ils l'ont reconnu tous.
Et certains désormais du destin de la guerre,
Ils jurent de le suivre aux deux bouts de la terre.

(o) Henri III. mourut de sa blessure le troisiéme d'Août à deux heures du matin, à Saint Cloud ; mais non point dans la même maison où il avoit pris avec son frere, la résolution de la S. Barthelemi, comme l'ont écrit plusieurs Historiens ; car cette maison n'étoit point encore bâtie du temps de la S. Barthelemi.

LA HENRIADE.

CHANT. SIXIEME.

ARGUMENT.

APRE'S la mort de Henri. III les Etats de la Ligue s'aſſemblerent dans Paris pour choiſir un Roi. Tandis qu'ils ſont occupés dans leurs délibérations, Henri IV. livre un aſſaut à la Ville; l'Aſſemblée des Etats ſe ſépare : Ceux qui la compoſoient vont combattre ſur les remparts : Deſcription de ce combat. Apparition de S. Louis à Henri IV.

C'EST un uſage antique & ſacré parmi nous,
Quand la mort ſur le Trône étend ſes rudes coups,
Et que du Sang des Rois ſi chers à la Patrie,
Dans ſes derniers canaux la ſource s'eſt tarie,
Le peuple au même inſtant rentre en ſes premiers droits,

Il peut choisir un Maître, il peut changer ses loix
Les Etats assemblés, organes de la France,
nomment un Souverain, limitent sa puissance ;
Ainsi de nos ayeux les augustes Décrets,
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.

La Ligue audacieuse, inquiéte aveuglée,
Ose de ses Etats ordonner l'Assemblée (*a*),
Et croit avoir acquis par un assassinat
Le droit d'élire un Maître, & de changer l'Etat.
Ils pensoient à l'abri d'un Trône imaginaire,
Mieux repousser Bourbon, mieux tromper le vulgaire ;
Ils croyoient qu'un Monarque uniroit leur desseins ;
Que sous ce nom sacré leurs droits seroient plus saints ;
Qu'injustement élu, c'étoit beaucoup de l'être ;
Et qu'enfin, tel qu'il soit, le Français veut un Maître.

Bien-tôt à ce Conseil accourent à grand bruit
Tous ces Chefs obstinés qu'un fol orgeuil conduit,
Les Lorrains, les Némours, des Prêtres en furie,
L'Ambassadeur de Rome & celui d'Iberie,
Ils marchent vers le Louvre, où par un nouveau choix
Ils alloient insulter aux mânes de nos Rois.
Le luxe toujours né des miséres publiques,

[*a*] Comme on a plus d'égard dans un Poëme Epique à l'Ordonnance du dessein, qu'à la Chronologie ; on a placé immédiatement aprés la mort de Henri *III.* les Etats de Paris, qui ne se tinrent effectivement que quatre ans après.

Prépare avec éclat ces Etats tyranniques.
Là ne purent point ces Princes, ces Seigneurs,
De nos antiques Pairs auguſtes ſucceſſeurs,
Qui près des Rois aſſis, nés Juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus ont encor l'appa-
rence.
Là, de nos Parlemens les ſages Députés,
Ne défendirent point nos faibles libertés.
On n'y vit point des lys l'appareil ordinaire;
Le Louvre eſt étonné de ſa pompe étrangere,
Là le Légat de Rome eſt d'un ſiége honoré,
Près de lui pour Mayenne un dais eſt préparé.
Sous ce dais on liſoit ces mots épouvantables :
„ Rois qui jugez la terre, & dont les mains cou-
„ pables
„ Oſent tout entreprendre & ne rien épargner,
„ Que la mort de Valois vous apprenne à regner.

On s'aſſemble, & déjà les partis, les cabales
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.
Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
L'un des faveurs de Rome eſclave ambitieux,
S'adreſſe au Légat ſeul, & devant lui déclare;
Qu'il eſt temps que les lys rampent ſous la Tiare;
Qu'on érige à Paris ce ſanglant Tribunal,
Ce monument (*b*) affreux du pouvoir Monachal,

(*b* L'Inquiſition que les Ducs de Guiſe voulurent établir en France.

Que l'Eſpagne a reçu, mais qu'elle même abhorre
Qui venge les Autels, & qui les deshonore,
Qui tout couvert de ſang, de flâmes entouré,
Egorge les mortels avec un fer ſacré,
Comme ſi nous vivions dans ces temps déplorables;
Où la terre adoroit des Dieux impitoyables,
Que des Prêtres menteurs, encore plus inhumains
Se vantoient d'appaiſer par le ſang des humains.

Celui-ci corrompu par l'or de l'Iberie,
A l'Eſpagnol qu'il hait, veut vendre ſa patrie.

Mais un parti puiſſant d'une commune voix,
Plaçoit déjà Mayenne au Trône de nos Rois.
Ce rang manquoit encore à ſa vaſte puiſſance,
& de ſes vœux hardis l'orgueilleuſe eſpérance
Dévoroit en ſecret dans le fond de ſon cœur,
De ce grand nom de Roi le dangereux honneur.

Soudain Potier ſe leve, & demande audience,
La rigide vertu faiſoit ſon éloquence.
Dans ce temps malheureux par le crime infecté,
Potier fut toujours juſte & pourtant reſpecté.

Souvent

(c) Potier de Blanc-Meny, Préſident du Parlement, dont il eſt queſtion dans le quatrieme & cinquieme Chant.

Il demanda publiquement au Duc de Mayenne la permiſſion de ſe retirer vers Henri *IV*. [Je vous regarderai toute ma vie comme mon bienfaiteur, dit-il, mais je ne puis vous regarder comme mon Maître.]

Souvent on l'avoit vû par ſa mâle conſtance
De leurs emportemens réprimer la licence,
Et conſervant ſur eux ſa vieille autorité,
Leur montrer la juſtice avec impunité.
Il éleve ſa voix, on murmure, on s'empreſſe,
On l'entoure, on l'écoute, & le tumulte ceſſe.
Ainſi dans un vaiſſeau qu'ont agité les flots;
Quand l'air n'eſt plus frapé des cris des Matelots,
On n'entend que le bruit de la proue écumante,
Qui fend d'un cours heureux la Mer obéiſſante.
Tel paroiſſoit Potier dictant ſes juſtes loix,
Et la confuſion ſe taiſoit à ſa voix.

„ Vous deſtinez, dit-il, Mayenne au rang ſuprême
„ Je conçois votre erreur, je l'excuſe moi-même.
„ Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir.
„ Et je le choiſirois ſi je pouvois choiſir.
„ Mais nous avons nos Loix, & ce Héros inſigne,
„ S'il prétend à l'Empire, en eſt dès-lors indigne.

Comme il diſoit ces mots, Mayenne entre ſoudain,
Avec tout l'appareil qui ſuit un Souverain.
Potier le voit entrer, ſans changer de viſage:
„ Ou, Prince, pourſuit-il d'un ton plein de courage,
„ Je vous eſtime aſſez pour oſer contre vous,
„ Vous adreſſer ma voix pour la France & pour nous.

„ En vain nous prétendons le droit d'élire un Maî-
tre ,
„La France a des Bourbons, & Dieu vous a fait naître
„Près de l'auguſte rang qu'ils doivent occuper ,
„ Pour ſoutenir leur Trône , & non pour l'uſurper
„Guiſe du ſein des morts n'a plus rien à prétendre
„Le ſang d'un Souverain doit ſuffire à ſa cendre ;
„S'il mourut par un crime , un crime la vengé ,
„ Changez avec l'Etat que le Ciel a changé :
„Périſſe avec Valois votre juſte colere ,
„ Bourbon n'a point verſé le ſang de votre frere.
„Le Ciel , ce juſte Ciel , qui vous chérit tous deux ,
„ Pour vous rendre ennemis, vous fit trop vertueux.
„Mais j'entends le murmure & la clameur publique.
„J'entends ces noms affreux de relaps , d'hérétique:
„Je vois d'un zéle faux nos Prêtres emportés ,
„ Qui le fer à la main... Malheureux , arrêtez :
„Quelle loi , quel exemple , ou plutôt quelle rage ,
„Peut à l'Oint du Seigneur arracher votre hommage,
„Le fils de Saint Louis , parjure à ſes ſermens ,
„Vient-il de nos Autels briſer les fondemens ?
„Aux pieds de ces Autels il demande à s'inſtruire ;
„Il aime, il ſuit les Loix dont vous bravez l'empire.
„Il ſait dans toute Secte honorer les vertus ,
„Reſpecter votre culte , & même vos abus.
„Il laiſſe au Dieu vivant , qui voit ce que nous ſom-
mes ,
„Le ſoin que vous prenez de condamner les hommes,

„ Comme un Roi, comme un pere, il vient vous gouverner :
„ Et plus Chrétien que vous, il vient vous pardonner.
„ Tout eſt libre avec lui. Lui ſeul ne peut-il l'être ?
„ Quel droit vous a rendus Juges de votre Maître !
„ Infidéles Paſteurs, indignes Citoyens !
„ Que vous reſſemblez mal à ces premiers Chrétiens,
„ Qui bravant tous ces Dieux de métal ou de plâtre,
„ Marchoient ſans murmurer ſous un Maître idolâtre,
„ Expiroient ſans ſe plaindre, & ſur les échafauts
„ Sanglans, percés de coups, béniſſoient leurs bourreaux !
„ Eux ſeuls étoient Chrétiens ; je n'en connais point d'autres.
„ Ils mouroient pour leur Rois, vous maſſacrez les vôtres.
„ Et Dieu que vous peignez incapable & jaloux,
„ S'il aime à ſe venger, barbares, c'eſt de vous.

A ce hardi diſcours aucun n'oſoit répondre,
Par des traits trop puiſſans ils ſe ſentoient confondre.
Ils repouſſoient en vain de leur cœur irrité,
Cet effroi qu'aux méchans donne la vérité.
Le dépit & la crainte agitoient leurs penſées,
Quand ſoudain mille voix juſqu'au Ciel élancées,
Font par-tout retentir avec un bruit confus :
Aux armes, Citoyens, ou nous ſommes perdus.

Des nuages épais que formoit la pouſſiere,
Du Soleil dans les champs déroboit la lumiere.
Des tambours, des clairons le ſon rempli d'horreur
De la mort qui les ſuit étoit l'avant-coureur.
Tels des antres du Nord échappés ſur la terre,
Précédés par les vents, & ſuivis du tonnerre,
D'un tourbillon de poudre obſcurciſſant les airs,
Les orages fougueux parcourent l'Univers.

C'étoit du grand Henri la redoutable armée,
Qui laſſe du repos, & de ſang affamée,
Faiſoit entendre au loin ſes formidables cris,
Rempliſſoit la campagne & marchoit vers Paris.

Bourbon n'employoit point ces momens ſalutaires;
A rendre au dernier Roi les honneurs ordinaires,
A parer ſon tombeau de ces titres brillans
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans.
Ses mains ne changeoient point ces rives deſolées
De l'appareil pompeux de ces vains Mauſolées,
Par qui malgré l'injure & des temps & du ſort,
La vanité des Grands triomphe de la mort.
Il vouloit à Valois dans la demeure ſombre,
Envoyer des tributs plus dignes de ſon ombre;
Punir ſes aſſaſſins, vaincre ſes ennemis,
Et rendre heureux ſon peuple après l'avoir ſoumis.

Au bruit inopiné des assauts qu'il prépare,
Des Etats consternés le Conseil se sépare :
Mayenne au même instant court au haut des remparts,
Le Soldat rassemblé vole à ses étendarts :
Il insulte à grands cris le Héros qui s'avance.
Tout est prêt pour l'attaque, & tout pour la défense.

Paris n'étoit point tel en ces temps orageux,
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.
Cent Forts qu'avoient bâti la fureur & la crainte,
Dans un moins vaste espace enfermoient son enceinte.
Ces fauxbourgs aujourd'hui si pompeux & si grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tout tems,
D'une immense Cité superbes avenues,
Où ces Palais dorés se perdent dans les nues,
Etoient de longs hameaux d'un rempart entourés
Par un fossé profond, de Paris séparés.

Du côté du Levant bien-tôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche, & la mort le devance.
Le fer avec le feu vole de tout s parts,
Des mains des Assiégeans & du haut des remparts ;
Ces remparts menaçans, leurs tours, & leurs ouvrages,
S'écroulent sous les traits de ces brûlans orages :
On voit les bataillons rompus & renversés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés.

Ils cédoient ; mais Mayenne à l'inſtant les ranime ;
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime ;
Leurs bataillons ſerrés preſſent de toutes parts
Ce Roi dont ils n'oſoient ſoutenir les regards.
Sur le mur avec eux la Diſcorde cruelle,
Se baigne dans le ſang que l'on verſe pour elle.
Le Soldat à ſon gré ſur ce funeſte mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus ſûr.

Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantoient la terre ;
Un farouche ſilence, enfant de la fureur,
A ces bruyans éclats ſuccéde avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ſes ennemis chacun s'ouvre un paſſage.
On ſaiſit on reprend par un contraire effort,
Ce rempart teint de ſang, théâtre de la mort.
Dans ſes fatales mains la victoire incertaine
Tient encor près des lys l'étendart de Lorraine.
Les aſſiégeans ſurpris ſont par-tout renverſés,
Cent fois victorieux & cent fois terraſſés ;
Pareil à l'Océan pouſſé par les orages,
Qui couvre à chaque inſtant, & qui fuit ſes rivages.

Jamais le Roi, jamais ſon illuſtre Rival,
N'avoient été ſi grands qu'en cet aſſaut fatal,
Chacun d'eux au milieu du ſang & du carnage ;

Maître de son esprit, maître de son courage,
Dispose, ordonne, agit, voit tout en même-tems,
Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvemens.

Cependant des Anglais la formidable élite,
Par le vaillant Essex à cet assaut conduite,
Marchoit sous nos drapeaux pour la premiere fois,
Et sembloit s'étonner de servir sous nos Rois.
Ils viennent soutenir l'honneur de leur patrie,
Orgueilleux de combattre, & de donner leur vie,
Sur ces mêmes ramparts & dans ces mêmes lieux
Où la Seine autrefois vit régner leurs ayeux.
Essex monte à la brêche où combattoit d'Aumale;
Tous deux jeunes, brillans, pleins d'une ardeur égale;
Tels qu'aux remparts de Troye on peint les demi-Dieux.
Leurs amis tout sanglans sont en foule autour d'eux;
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur assemble,
Avançoient, combattoient, frappoient, mouroient ensemble.

Ange qui conduisiez leur fureur & leur bras,
Ange exterminateur, ame de ces combats,
De quel Héros enfin prîtes-vous la quérelle?
Pour qui pencha des Cieux la balance éternelle?
Long-tems Bourbon, Mayenne, Essex, & son Rival,
Assiégeans, assiégés, font, un carnage égal.

Le parti le plus juſte eut enfin l'avantage :
Enfin Bourbon l'emporte, il ſe fait un paſſage,
Les Ligueurs fatigués ne lui réſiſtent plus,
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus
Comme on voit un torrent du haut des Pyrénées,
Menacer des vallons les Nymphes conſternées,
Les digues qu'on oppoſe à ſes flots orageux,
Soutiennent quelque-tems ſon choc impétueux :
Mais bien-tôt renverſant ſa barriére impuiſſante,
Il porte au loin le bruit, la mort l'épouvante ;
Déracine en paſſant ces chênes orgueilleux,
Qui bravoient les hyvers, & qui touchoient les Cieux ;
Détache les rochers du penchant des Montagnes,
Et pourſuit les troupeaux fuyant dans les campagnes.
Tel Bourbon deſcendoit à pas précipités,
Du haut des murs fumans qu'il avoit emportés :
Tel d'un bras foudroyant fondant ſur les rebelles ;
Il moiſſonne en courant leurs Troupes criminelles.
Les Seize avec effroi fuyoient ce bras vengeur,
Egarés, confondus, diſperſés par la peur.
Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes :
Il rentre dans Paris ſuivi de ſes cohortes.
Les Vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les fauxbourgs ſanglans ſe répandent ſoudain.
Du ſoldat effrené la valeur tourne en rage,
Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.

Henri ne le voit point, ſon vol impétueux
Pourſuivoit l'ennemi fuyant devant ſes yeux.
La victoire l'enflâme, & ſa valeur l'emporte;
Il franchit les fauxbourgs, il s'avance à la porte:
Compagnons, apportez & le fer & les feux,
Venez, vôlez, montez ſur ces murs orgueilleux.

Comme il parloit ainſi, du profond d'une nue
Un fantôme éclatant ſe préſente à ſa vue.
Son corps majeſtueux, maître des élémens,
Deſcendoit vers Bourbon ſur les aîles des vents:
De la Divinité les vives étincelles
Etaloient ſur ſon front des Beautés immortelles:
Ses yeux ſembloient remplis de tendreſſe & d'horreur:
Arrête, cria-t-il, trop malheureux Vainqueur;
Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,
De cent Rois tes ayeux, l'immortel héritage:
Ravager ton pays, mes Temples, tes tréſors,
Egorger tes Sujets, & régner ſur des morts.
Arrête... A ces accens plus forts que le tonnerre,
Le ſoldat s'épouvante, il embraſſe la terre,
Il quitte le pillage: Henri plein de l'ardeur
Que le combat encor enflammoit dans ſon cœur,
Semblable à l'Océan qui s'appaiſe & qui gronde:
O fatal habitant de l'inviſible monde:
Que viens-tu m'annoncer dans ce ſéjour d'horreur?

Alors il entendit ces mots pleins de douceur ;
Je ſuis cet heureux Roi que la France révere,
Le pere des Bourbons, ton protecteur, ton pere :
Ce Louis qui jadis combattit comme toi ;
Ce Louis dont ton cœur a négligé la foi ;
Ce Louis qui te plaint, qui t'admire & qui t'aime ;
Dieu ſur ton Trône un jour te conduira lui-même.
Dans Paris, ô mon Fils, tu rentreras vainqueur ;
Pour prix de ta clémence, & non de ta valeur.
C'eſt Dieu qui t'en inſtruit, & c'eſt Dieu qui m'envoye,
Le Héros à ces mots verſe des pleurs de joye,
La paix a dans ſon cœur étouffé ſon courroux :
Il s'écrie, il ſoupire, il adore à genoux.
D'une divine horreur ſon ame eſt pénétrée :
Trois fois il tend les bras à cette ombre ſacrée ;
Trois fois ſon pere échappe à ſes embraſſemens,
Tel qu'un leger nuage écarté par les vents.

Du faîte cependant de ce mur formidable,
Tous les Ligueurs armés, tout un Peuple innombrable,
Etrangers & Français, Chefs, Citoyens, Soldats,
Font pleuvoir ſur le Roi le fer & le trépas.
La vertu du Très-Haut brille au tour de ſa tête ;
Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.
Il vit alors, il vit de quel affreux danger,

Le

Le pere des Bourbons venoit le dégager.
Il contemploit Paris d'un œil triſte & tranquille :
François, s'écria-t-il, & toi fatale Ville,
Citoyens malheureux, peuple faible & ſans foi,
Juſqu'à quand voulez-vous combattre votre Roi ?
Alors, ainſi que l'aſtre, auteur de la lumiere,
Après avoir rempli ſa brillante carriere,
Au bord de l'horizon brille d'un feu plus doux,
Et plus grand à nos yeux paraît fuir loin de nous.
Loin des murs de Paris le Héros ſe retire,
Le cœur plein du S. Roi, plein du Dieu qui l'inſpire,
Il marche vers Vincenne, où Louis autrefois
Au pied d'un chêne aſſis dicta ſes juſtes loix.
Que vous êtes changé, ſéjour jadis aimable !
Vincenne, tu n'es plus qu'un donjon déteſtable,
Qu'une Priſon d'Etat, qu'un lieu de déſeſpoir,
Où tombent ſi ſouvent du faîte du pouvoir
Ces Miniſtres, ces Grands qui tonnent ſur nos têtes,
Qui vivent à la Cour au milieu des tempêtes.
Oppreſſeurs, opprimés, fiers, humbles tour à tour,
Tantôt l'horreur du peuple, & tantôt leur amour.
Bien-tôt de l'Occident où ſe forment les ombres,
La nuit vient ſur Paris porter ſes voiles ſombres,
Et cacher aux mortels en ce ſanglant ſéjour,
Ces morts & ces combats qu'avoit vu l'œil du jour.

LA HENRIADE.

CHANT SEPTIEME.

ARGUMENT.

SAINT LOUIS transporte Henri IV. en esprit au Ciel & aux Enfers, & lui fait voir dans le Palais des Destins, sa postérité, & les Grands-Hommes que la France doit produire.

DU Dieu qui nous créa la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisans,
De la terre à jamais aimables habitans;
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence;
L'un est le doux sommeil, & l'autre est l'espérance:

L'un, quand l'homme accablé ſent de ſon faible cor
Les organes vaincus ſans force & ſans reſſorts,
Vient par un calme heureux ſecourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;
L'autre anime nos cœurs, enflâme nos deſirs,
Et même en nous trompant donne de vrais plaiſirs.
Mais aux mortels chéris à qui le Ciel l'envoie,
Elle n'inſpire point une infidéle joie;
Elle apporte de Dieu la promeſſe & l'appui;
Elle eſt inébranlable & pure comme lui.

Louis près de Henri tous les deux les appelle,
Approchez vers mon fils, venez couple fidelle.
Le ſommeil l'entendit de ſes antres ſecrets:
Il marche mollement vers ces ombrages frais.
Les vents à ſon aſpect s'arrêtent en ſilence;
Les ſonges fortunés, enfans de l'eſpérance,
Voltigent vers le Prince, & couvrent ce Héros
D'olive & de lauriers mêlés à leurs pavots.

Louis en ce moment prenant ſon Diadême,
Sur le front du Vainqueur il le poſa lui-même,
Régne, dit-il, triomphe, & ſois en tout mon fils,
Tous l'eſpoir de ma race en toi ſeul eſt remis.
Mais le Trône, ô Bourbon, ne doit point te ſuffire:
Des préſens de Louis, le moindre eſt ſon Empire.
C'eſt peu, d'être un Héros, un Conquérant, un Roi.

Si le Ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
Tous ces honneurs mondains ne ſont qu'un bien ſté-
rile,
Des humaines vertus récompenſe fragile,
Un dangéreux éclat qui paſſe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne & que la mort détruit.
Je vais te découvrir un plus durable Empire,
Pour te récompenſer bien moins que pour t'inſ-
truire.
Viens, obéis, ſuis-moi par de nouveaux chemins:
Vole au ſein de Dieu même, & remplis tes deſtins.

L'un & l'autre à ces mots dans un char de lumiere
Des Cieux en un moment traverſent la carriere.
Tels on voit dans la nuit les foudres & les éclairs,
Courir d'un Pole à l'autre & diviſer les airs:
Et telle s'éleva cette nue embraſée,
Qui dérobant aux yeux le maître d'Eliſée
Dans un céleſte char de flâme environné,
L'emporta loin des bords de ce Globe étonné.

Dans le centre éclatant de ces orbes immenſes
Qui n'ont pû nous cacher leur marche & leurs diſ-
tances,
Luit cet aſtre du jour par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de ſoi ſur ſon axe enflâmé.
De lui partent ſans fin des torrens de lumiere,
Il donne en ſe montrant, la vie à la matiere,
Et diſpenſe les jours, les ſaiſons & les ans,

A des mondes divers autour de lui flottans.
Ces Aſtres aſſervis à la loi qui les preſſe,
S'attirent dans leur courſe (a) & s'évitent ſans ceſſe
Et ſervant l'un à l'autre & de régle & d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leurs cours, & loin dans cet eſpace
Où la matiere nage, & que Dieu ſeul embraſſe,
Sont des Soleils ſans nombre, & des Mondes ſans fin;
Dans cet abîme immenſe il leur ouvre un chemin.
Par de-là tous ces Cieux le Dieu des Cieux réſide.

C'eſt-là que le Héros ſuit ſon céleſte guide,
C'eſt-là que ſont formés tous ces eſprits divers:
Qui rempliſſent les corps, & peuplent l'Univers.
Là ſont après la mort nos ames replongées,
De leur priſon groſſiere à jamais dégagées.

Un Juge incorruptible y raſſemble à ſes pieds,
Ces immortels eſprits que ſon ſouffle a créés.
C'eſt cet Etre infini qu'on ſert & qu'on ignore.
Sous des noms différens le monde entier l'adore:
Du haut de l'empirée il entend nos clameurs:
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs;
Ces portraits inſenſés, que l'humaine ignorance
Fait avec piété de ſa ſageſſe immenſe.

(a) Que l'on admette, ou non, l'attraction de Mr. Newton, toujours demeure-t-il, certain que les Globes céleſtes s'approchant & s'éloignant tour à tour, paroiſſent s'attirer & s'éviter.

La mort auprès de lui fille affreuse du tems,
De ce triste Univers conduit les habitans.
Elle amene à la fois les Bonzes, les Bracmanes,
Du grand Confucius les disciples profanes,
Des antiques Persans les secrets successeurs,
De Zoroastre (*b*) encor aveugles sectateurs;
Les pâles habitans de ces froides contrées
Qu'assiégent de glaçons les mers hiperborées,
Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts,
De l'erreur invincible innombrables sujets.
Le Dervis étonné d'une vue inquiète,
A la droite de Dieu cherche en vain son Prophéte.
Le Bonze avec des yeux sombres & pénitens,
Y vient vanter en vain ses vœux & ses tourmens.

Eclairés à l'instant, ces morts dans le silence
Attendent en tremblant l'éternelle sentence.
Dieu qui voit à la fois, entend, & connaît tout,
D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les absout,
Henri n'approcha point vers le Trône invisible;
D'où part à chaque instant ce Jugement terrible,
Où Dieu prononce à tous ses Arrêts éternels,
Qu'osent prévoir en vain tant d'orgueilleux mortels.

(*b*) En Perse les Guébres ont une Religion à part, qu'ils prétendent être la Religion fondée par Zoroastre, & qui paraît moins folle que les autres superstitions humaines, puisqu'ils rendent un culte secret au Soleil, comme à une image du Créateur.

„ Quelle eſt, diſoit Henri, s'interrogeant lui-
même,
„ Quelle eſt de Dieu ſur eux la Juſtice ſuprême ;
„ Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
„ Aux clartés que lui-même il plaça ſi loin d'eux ?
„ Pourroit-il les juger tel qu'un injuſte Maître,
„ Sur la Loi des Chrétiens qu'ils n'avoient pu con-
naître ?
„ Non, Dieu nous a créés, Dieu veut nous ſauver
tous.
„ Par-tout il nous inſtruit, par-tout il parle à nous ;
„ Il grave en tous les cœurs la loi de la nature,
„ Seule à jamais la même, & ſeule toujours pure,
„ Sur cette loi, ſans doute, il juge les Payens,
„ Et ſi leur cœur fut juſte, ils ont été Chrétiens.

Tandis que du Héros la raiſon confondue
Portoit ſur ce myſtere une indiſcrete vue,
Aux pieds du Trône même une voix s'entendit.
Le Ciel s'en ébrenla, l'Univers en frémit ;
Ses accens reſſembloient à ceux de ce tonnerre,
Quand du Mont Sinaï Dieu parloit à la terre.
Le Chœur des Immortels ſe tut pour l'écouter ;
Et chaque aſtre en ſon cours alla le répéter.
A ta faible raiſon garde-toi de te rendre,
Dieu t'a fait pour l'aimer & non pour le comprendre ;
Inviſible à tes yeux, qu'il régne dans ton cœur,
Il confond l'injuſtice, il pardonne l'erreur.

Mais il punit auſſi toute erreur volontaire.
Mortel, ouvre les yeux quand ſon ſoleil t'éclaire.
Henri dans ce moment d'un vol précipité
Eſt par un tourbillon dans l'eſpace emporté
Vers un ſéjour informe, aride, affreux, ſauvage,
De l'antique cahos abominable image.
Impénétrable aux traits de ces ſoleils brillans,
Chefs d'œuvre du Très-Haut, comme lui bien-faiſans.
Sur cette terre horrible & des Anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
La Mort, l'affreuſe Mort, & la confuſion
Y ſemblent établir leur domination.
Quelles clameurs, ô Dieu! quels cris épouvantables!
Quels torrens de fumée, & quels feux effroyables!
Quels monſtres, dit Bourbon, volent dans ces climats!
Quels gouffres enflâmés s'entr'ouvent ſous mes pas!
O mon fils, vous voyez les portes de l'abîme,
Creuſé par la Juſtice, habité par le crime.
Suivez-moi, les chemins en ſont toujours ouverts.
Ils marchent auſſi-tôt aux portes des Enfers. (*c*)

Là git la ſombre Envie, à l'œil timide & louche,
Verſant ſur des lauriers les poiſons de ſa bouche.

(*c*) Les Théologiens n'ont pas décidé comme un Article de foi, que l'enfer fût au centre de la terre, ainſi qu'il étoit dans la Théologie payenne. Quelques-uns l'ont placé dans le Soleil; on l'a mis ici dans un Globe deſtiné uniquement à cet uſage.

Le jour bleſſe ſes yeux dans l'ombre étincelans.
Triſte amante des morts, elle hait les vivans.
Elle apperçoit Henri, ſe détourne & ſoupire.
Auprès d'elle eſt l'orgueil qui ſe plaît & s'admire;
La faibleſſe au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui céde au crime & détruit les vertus.
L'ambition ſanglante, inquiéte, égarée,
De Trônes, de tombeaux, d'eſclaves entourée:
La tendre hypocriſie aux yeux pleins de douceur,
(Le Ciel eſt dans ſes yeux, l'enfer eſt dans ſon cœur.)
Le faux zèle étalant ſes barbares maximes,
Et l'intérêt enfin pere de tous les crimes.

Des mortels corrompus ces Tyrans effrayés.
A l'aſpect de Henri paroiſſent conſternés.
Ils ne l'ont jamais vu; jamais leur troupe impie
N'approcha de ſon ame à la vertu nourrie:
Quel mortel, diſoient-ils, par ce Juſte conduit,
Vient nous perſécuter dans l'éternelle nuit?

Le Héros au milieu de ces eſprits immondes,
S'avançoit à pas lents ſous ces voutes profondes.
Louis guidoit ſes pas: Ciel, qu'eſt-ce que je voi?
L'aſſaſſin de Valois! Ce monſtre devant moi,
Mon pere! Il tient encor ce couteau parricide,
Dont le Conſeil des Seize arma ſa main perfide.
Tandis que dans Paris tous ces Prêtres cruels

)ſent de ſon portrait ſouiller les ſaints Autels,
)ue la ligue l'invoque, & que Rome le loue (*d*),
:i dans les tourmens l'enfer les déſavoue.

Mon fils, reprit Louis, de plus ſévéres Loix
?ourſuivent en ces lieux les Princes & les Rois.
Regardez ces Tyrans adorés dans leur vie :
Plus ils étoient puiſſans, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengés, & ceux qu'ils ont permis.
La mort leur a ravi leurs grandeurs paſſagéres ;
Ce faſte, ces plaiſirs, ces flatteurs mercénaires,
De qui la complaiſance avec dextérité,
A leurs yeux éblouis cachoit la vérité.
La vérité terrible ici fait leurs ſupplices,
Elle eſt devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices,
Voyez, comme à ſa voix tremblent ces Conquérans
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu tyrans.
Fléaux du monde entier, que leur fureur embraſe,
La foudre qu'ils portoient, à leur tour les écraſe :
Auprès d'eux ſont couchés tous ces Rois fainéans,

(*d*) Le parricide de Jacques Clément fut loué à Rome dans la Chaire où l'on auroit dû prononcer l'Oraiſon funebre d'Henri *III*. On mit ſon portrait à Paris ſur les Autels avec l'Euchariſtie : Le Cardinal de Retz rapporte que le jour des Barricades, ſous la minorité de Louis *XIV*, il vit un Bourgeois portant un Hauſſe-Col ſur lequel étoit gravé ce Moine, avec ces mots : *Saint Jacques Clément*.

Sur un Trône avili fantômes impuiſſans.
Henri voit près des Rois leurs inſolens Miniſtres;
Il remarque ſur-tout ces Conſeillers ſiniſtres,
Qui des mœurs & des loix avares corrupteurs,
De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs,
Qui mirent les premiers à d'indignes encheres
L'ineſtimable prix des vertus de nos Peres.
Etes-vous en ces lieux, faibles & tendres cœurs,
Qui livrés aux plaiſirs & couchés ſur les fleurs,
Sans fiel & ſans fierté couliez dans la pareſſe
Vos inutiles jours filés par la molleſſe;
Avec les ſcélérats ſeriez-vous confondus,
Vous, Mortels bien faiſans, vous, amis des vertus,
Que par un ſeul moment de doute ou de faibleſſe
Avez ſéché le fruit de trente ans de ſageſſe?
Le généreux Henri ne put cacher ſes pleurs.
* Ah s'il eſt vrai, dit-il, qu'en ce ſéjour d'horreurs,

La

* On compte plus de 950 millions d'hommes ſur la terre. Le nombre des Catholiques va à 50 millions. Si la vingtieme partie eſt celle des Elus, c'eſt beaucoup; donc il y a actuellement ſur terre 947 millions cinq cent mille hommes deſtinés aux peines éternelles de l'enfer: & comme le genre humain ſe répare environ tous les 30 ans, mettez l'un portant l'autre, les temps les plus peuplés avec les moins peuplés, il ſe trouve qu'à ne compter que 6000 ans depuis la création, il y a déjà 120 mille fois 947 millions de damnés &c. plus, le peuple Juif ayant été long-temps le ſeul en poſſeſſion d'être ſauvé & ce peuple ayant été cent fois moins nombreux que le peuple Catholique, cela augmente le nombre des damnés prodigieuſement; ce Calcul méritoit bien les larmes d'Henri IV,

La race des humains soit en foule engloutie,
Si les jours passagers d'une si triste vie,
D'un éternel tourment sont suivis sans retour;
Ne vaudroit-il pas mieux ne voir jamais le jour?
Heureux s'ils expiroient dans le sein de leur mere!
Ou si ce Dieu du moins, ce grand Dieu si severe,
A l'homme, hélas trop libre, avoit daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui désobéir.

Ne crois point; dit Louis, que ces tristes victimes
Souffrent des châtimens qui surpassent leurs crimes;
Ni que ce juste Dieu, Créateur des humains,
Se plaise à déchirer l'ouvrage de ses mains:
Non, s'il est infini, c'est dans ses récompenses;
Prodigue de ses dons, il borne ses vengeances.
Sur la terre on le peint l'exemple des Tyrans,
Mais ici c'est un Pere, il punit ses Enfans.
Il adoucit les traits de sa main vengeresse;
Il ne sait point punir des momens de faiblesse;
Des plaisirs passagers, pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui (*)!

Il dit, & dans l'instant l'un & l'autre s'avance,
Vers les lieux fortunés qu'habite l'innocence.

(*) Il est aisé d'entendre par cet endroit, les fautes vénielles & le Purgatoire. Les Anciens eux mêmes en admettoient un, & on le trouve expressément dans Virgile.

Ce n'eſt plus des enfers l'affreuſe obſcurité ;
C'eſt du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, & ſoudain à leur vue
Sent couler dans ſon ame une joie inconnue ;
Les ſoins, les paſſions, n'y troublent point les cœurs,
La volupté tranquille y répand ſes douceurs.
Amour, en ces climats tout reſſent ton empire :
Ce n'eſt point cet amour que la molleſſe inſpire ;
C'eſt ce flambeau divin, ce feu ſaint & ſacré,
Ce pur enfant des Cieux ſur la terre ignoré.
De lui ſeul à jamais tous les cœurs ſe rempliſſent,
Ils deſirent ſans ceſſe, & ſans ceſſe ils jouiſſent :
Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaiſirs ſans regrets, du repos ſans langueur.
Là régnent les bons Rois qu'ont produit tous les âges,
Là ſont les vrais Héros, là vivent les vrais Sages ;
Là ſur un Trône d'Or, Charlemagne & Clovis
Veillent du haut des Cieux ſur l'empire des lys.
Les plus grands ennemis, les plus fiers adverſaires,
Réunis dans ces lieux, n'y ſont plus que des freres.
Le ſage Louis (*f*) douze au milieu de ces Rois,
S'éleve comme un cédre, & leur donne des Loix.
Ce Roi qu'à nos ayeux donna le Ciel propice,
Sur ſon trône avec lui fit aſſeoir la Juſtice :

(*f*) Louis XII. eſt le ſeul Roi qui ait eu le ſurnom de Pere du Peuple.

Il pardonna souvent, il régna sur les cœurs,
Et des yeux de son pere, il essuya les pleurs.
D'Amboise (*g*) est à ses pieds ; ce Ministre fidelle ;
Qui seul aima la France, & fut seul aimé d'elle ;
Tendre ami de son Maître, & qui dans ce haut rang
Ne souilla point ses mains de rapine & de sang.
O jours ! ô mœurs ! ô tems d'éternelle mémoire !
Le peuple étoit heureux, le Roi couvert de gloire :
De ses aimables Loix chacun goûtoit les fruits :
Revenez, heureux temps, sous un autre Louis:

Plus loin sont ces Guerriers prodigues de leur vie :
Qu'enflamma leur devoir, & non pas leur furie,
La Trimouille (*h*), Clisson, Montmorency, de Foix,
Guesclin (*i*) le destructeur & le vengeur des Rois ;

(*g*) Sur ces entrefaites mourut *Georges d'Amboise*, qui fut justement aimé de la France & de son Maître, parce qu'il les aimoit tous deux également *Mezeray*, grande histoire.

h Parmi plusieurs grans Hommes de ce nom, on a eu ici en vue *Gui. de la Trimouille*, surnommé *le Vaillant*, qui portoit l'Oriflâme, & qui refusa l'Epée de Connétable sous Charles *VI*.

Clisson, le Connétable de) sous Charles *VI*.

Montmorency Il faudroit un Volume pour spécifier les services rendus à l'Etat par cette Maison.

Gaston de Foix, Duc de Nemours, Neveu de Louis XII. fut tué de quatorze coups à la célèbre bataille de Ravenne, qu'il avoit gagnée

(*i*) *Guesclin*, (le Connétable du Guesclin.) Il sauva la France sous Charles *V*, conquit la Castille, mit Henri de Transtamare sur le Trône de Pierre le Cruel, & fut Connétable de France & de Castille.

Le vertueux Bayard (k), & vous brave Amazone (l).
La honte des Anglais & le soutien du Trône.

Ces Héros, dit Louis, que tu vois dans les Cieux
Comme toi de la terre, ont ébloui les yeux.
La vertu, comme à toi, mon fils, leur étoit chére.
Mais enfans de l'Eglise ils ont chéri leur Mere :
Leur cœur simple & docile aimoit la vérité :
Leur culte étoit le mien ; pourquoi l'as-tu quitté ?

Comme il disoit ces mots d'une voix gémissante ;
Le Palais des Destins devant lui se présente,
Il fait marcher son fils vers ces sacrés remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ses regards.

Le tems, d'une aîle prompte & d'un vol insensible ;
Fuit, & revient sans cesse à ce Palais terrible ;
Et de-là sur la terre il verse à pleines mains,
Et les biens & les maux destinés aux humains.
Sur un Autel de fer un Livre inexplicable

(k) *Bayard*, (Pierre du Terrail, surnommé le Chevalier sans peur & sans reproche.) Il arma François I. Chevalier, à la Bataille de Marignan; il fut tué en 1523, à la retraite de Rebec en Italie.

(l) *Jeanne d'Arc*, (connue sous le nom de la Pucelle d'Orléans,) Servante d'Hôtellerie, née au Village de Dontremy sur Meuse, qui se trouvant une force de corps, & une hardiesse au dessus de son sexe, fut employée par le Comte de Dunois, pour rétablir les affaires de Charles VII. Elle fut prise dans une sortie à Compiégne en 1430, conduite à Rouen, jugée comme sorciere par un Tribunal Ecclesiastique, également ignorant & barbare, & brûlée par les Anglais, qui auroient dû honorer son courage.

Contient de l'avenir l'hiſtoire irrévocable.
La main de l'Eternel y marqua nos deſirs,
Et nos chagrins cruels & nos faibles plaiſirs :
On voit la Liberté, cette eſclave ſi fiére,
Par d'inviſibles nœuds en ces lieux priſonniére.
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briſer,
Dieu ſait l'aſſujettir ſans la tyranniſer ;
A ſes ſuprêmes Loix d'autant mieux attachée ;
Que ſa chaîne à ſes yeux pour jamais eſt cachée ;
Qu'en obéiſſant même elle agit par ſon choix,
Et ſouvent au Deſtin penſe donner des Loix.

Mon cher fils, dit Louis, c'eſt de-là que la Grace
Fait ſentir aux humais ſa faveur efficace :
C'eſt de ces lieux ſacrés, qu'un jour ſon trait vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embrâſer ton cœur.
Tu ne peux différer, ni hâter, ni connoître
Ces momens précieux, dont Dieu ſeul eſt le maître.
Mais qu'ils ſont encor loin ces tems, ces heureux tems
Où Dieu doit te compter au rang de ſes enfans !
Que tu dois éprouver de faibleſſes honteuſes !
Et que tu marcheras dans des routes trompeuſes !
Retranches, ô mon Dieu, les jours de ce grand Roi,
Ces jour infortunés qui l'éloignent de toi.

Mais dans ces vaſtes lieux quelle foule s'empreſſe !
Elle entre à tout moment & s'écoule ſans ceſſe.

Vous voyez, dit Louis, dans ce sacré séjour,
Les portraits des humains qui doivent naître un jour,
Des siécles à venir ces vivantes images,
Rassemblent tous les lieux, devancent tous les âges.
Tous les jours des humains comptés avant les tems
Aux yeux de l'Eternel à jamais sont présens.
Le destin marque ici l'instant de leur naissance,
L'abaissement des uns, des autres la puissance,
Les divers changemens attachés à leur sort,
Leus vices, leur vertu, leur fortune & leur mort.

Approchons-nous, le Ciel de permet de connaître
Les Rois & les Héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paraît, c'est ton auguste fils,
Il soutiendra long-tems la gloire de nos Lis,
Triomphateur heureux du Belge & de l'Ibere,
Mais il n'égalera ni son fils ni son pere.

Henri dans ce moment voit sur des Fleurs de Lis,
Deux mortels orgueilleux auprès du Trône assis.
Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à la chaîne.
Tous deux sont revêtus de la Pourpre Romaine,
Tous deux sont entourés de gardes, de soldats,
Il les prend pour des Rois.... Vous ne vous trompez pas,
Ils le sont, dit Louis, sans en avoir le titre :
Du Prince & de l'Etat l'un & l'autre l'arbitre ;

Richelieu, Mazarin : Miniſtres immortels,
Juſqu'aux Trônes élevés de l'ombre des Autels :
Enfans de la fortune & de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir deſpotique.
Richelieu, grand, ſublime, implacable ennemi :
Mazarin, ſouple, adroit, & dangereux ami :
L'un (*m*) fuyant avec art, & cédant à l'orage :
L'autre aux flots irrités oppoſant ſon courage,
Des Princes de mon ſang ennemis déclarés ;
Tous deux haïs du peuple, & tous deux admirés :
Enfin par leurs efforts ou par leur induſtrie,
Utiles à leurs Rois, cruels à la patrie.
O toi, moins puiſſant qu'eux, moins vaſte en tes deſſeins,
Toi dans le ſecond rang le premier des humains ;
Colbert c'eſt ſur tes pas que l'heureuſe abondance,
Fille de tes travaux, vint enrichir la France ;
Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager,
En le rendant heureux tu ſçauras t'en venger.
Semblable à ce Héros confident de Dieu même,
Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blaſphême.
Ciel ! quel pompeux amas d'eſclaves à genoux !

(*m*) Le Cardinal Mazarin fut obligé de ſortir du Royaume en 1651. malgré la Reine Régente qu'il gouvernoit ; mais le Cardinal de Richelieu ſe maintint toujours malgré ſes ennemis, & même malgré le Roi, qui étoit dégoûté de lui

Eſt aux pieds de ce Roi * qui les fait trembler tous.
Quels honneurs ! quels reſpects ! jamais Roi dans France
N'accoutuma ſon peuple à tant d'obéiſſance **.
Je le vois comme vous par la gloire animé ;
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé.
Je le vois éprouvant des fortunes diverſes,
Trop fier dans ſes ſuccès ; mais ferme en ſes traverſes,
De vingt peuples ligués bravant ſeul tout l'effort,
Admirable en ſa vie & plus grand dans ſa mort.
Siécle heureux de Louis, ſiécle que la nature
De ſes plus beaux préſens doit combler ſans meſure !
C'eſt toi qui dans la France amene les beaux Arts ;
Sur toi tout l'avenir va porter ſes regards ;
Les Muſes à jamais y fixent leur empire,
La toile eſt animée, & le marbre reſpire.
Quels ſages (*n*) raſſemblés dans ces auguſtes lieux,
Meſurent l'Univers, & liſent dans les Cieux !
Et dans la nuit obſcure apportant la lumiere,
Sondent les profondeurs de la nature entiere !
L'erreur préſomptueuſe à leur aſpect s'enfuit,

* Louis XIV.

** Le Peuple, ce monſtre feroce & aveugle, déteſtoit le Grand Colbert ; au point qu'il voulut déterrer ſon corps ; mais la voix des gens ſenſés, qui prévaut à la longue, a rendu ſa mémoire à jamais chére & reſpectable.

(*n*) *L'Académie des Sciences*, dont les Mémoires ſont eſtimés dans toute l'Europe.

Et vers la vérité le doute les conduit.
Et toi, fille du Ciel, toi puissante harmonie,
Art charmant qui polis la Gréce & l'Italie,
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes sons souverains de l'oreille & du cœur.
Français vous sçavez vaincre & chanter vos conquêtes :
Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes ;
Un peuple de Héros va naître en ces climats ;
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
A travers mille feux je vois Condé (o) paraître,
Tour à tour la terreur & l'appui de son Maître ;
Turenne de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus sage, ou du moins son égal.
Catinat (p) réunit, par un rare assemblage
Les talens du Guerrier & les vertus du Sage ;
Celui-ci dont la main raffermit nos remparts,

(o) *Louis de Bourbon*, appellé communément le Grand Condé, & *Henri*, Vicomte de Turenne, ont été regardés comme les plus grands Capitaines de leur temps, tous deux ont gagnés de grandes victoires, & acquis de la gloire même dans leurs défaites. Le génie du Prince de Condé semble avoit, à ce qu'on dit, plus propre pour un jour de bataille, celui de M. de Turenne pour toute une campagne. Au moins est-il certain que M. de Turenne remporta des avantages sur le Grand Condé à Gien, à Etampes, à Paris, à Arras, à la bataille de Dunes ; cependant on n'ose point décider quel étoit le plus grand homme.

(p) Le Maréchal de *Catinat*, né en 1617. Il gagna les batailles de Staffarde & de la Marsaille, & obéit ensuite sans murmurer au Maréchal de Villeroi, qui lui envoyoit

C'eſt Vauban (*q*) c'eſt l'ami des vertus & d
arts,
Malheureux à la Cour, invincible à la guerre,
Luxembourg (*r*) fait trembler l'Empire & l'Angl
terre.

Regardez dans Denain l'audacieux Villars (*ſ*)
Diſputant le Tonnerre à l'Aigle des Céſars;
Arbitre de la paix que la victoire améne,
Digne appui de ſon Roi, digne rival d'Eugéne.
Quel eſt ce jeune Prince *, en qui la majeſté,

des ordres ſans le conſulter. Il quitta le Commandement ſan
peine, ne ſe plaignit jamais de perſonne, ne demanda rie
au Roi, & mourut en Philoſophe dans une petite maiſon d
campagne à Saint Gratien, n'ayant ni augmenté ni diminu
ſon bien, & n'ayant jamais démenti un moment ſon carac
tere de moderation

(*q*) Le Maréchal de *Vauban*, né en 16[illegible] le plus grand
Ingénieur qui ait jamais été, a fait fortifier, ſelon ſa nou
velle maniere, [illegible]0 Places anciennes, & en a bâti [illegible]. Il
a conduit 5[illegible] ſié es, & s'eſt trouvé à [illegible]40 actions. Il a
laiſſé 1[illegible] Volumes manuſcrits, pleins de projets pour le bien
de l'Etat, dont aucun n'a encore été exécuté. Il étoit
de l'Académie des Sciences, & lui a fait plus d'honneur
que perſonne, en faiſant ſervir les Mathématiques à l'avan
tage de ſa Patrie

(*r* *François Henri de Montmorency*, qui prit le nom de
Luxembourg, Maréchal de France, & Duc & Pair, gagna la
bataille de Caſſel, ſous les ordres de *Monſieur* frere de
Louis *XIV* & remporta en Chef les fameuſes victoires de
Mons, de Fleurus, de Steinkerke, de Nervvinde; conquit
des Provinces au Roi. Il fut mis à la Baſtille, & reçut
mille dégoûts des Miniſtres

(*ſ* On s'étoit propoſé de ne parler dans ce Poëme d'aucun
homme vivans: on ne s'eſt écarté dans cette régle qu'en fa
veur du Maréchal Duc de *Villars*

Il a gagné la bataille de Frédelingue, & celle du pre
mier Hoeſtet. Il eſt à remarquer qu'il occupa dans cette
Bataille le même terrein où ſe poſta depuis le Duc

ur ſon viſage aimable éclate ſans fierté ?
D'un œil d'indifférence il regarde le Trône.
Ciel ! qu'elle nuit ſoudaine à mes yeux l'environne !
La mort autour de lui vole ſans s'arrêter,
Il tombe au pied du Trône, étant prêt d'y monter.
O mon fils ! des François vous voyez le plus juſte,
Les Cieux le formeront de votre ſang auguſte.
Grand Dieu, ne faites-vous que montrer aux hu-
mains
Cette fleur paſſagere, ouvrage de vos mains !
Hélas ! que n'eut point fait cette ame vertueuſe ;
La France ſous ſon régne eût été trop heureuſe ;
Il eût entretenu l'abondance & la paix,
Mon fils, il eût compté ſes jours par ſes bienfaits ;
Il eût aimé ſon peuple. O jours remplis d'allarmes !
O combien les Français vont répandre de larmes ;
Quand ſous la même tombe ils verront réunis
Et l'époux & la femme, & la mere & le fils !

le Malbouroug, lorſqu'il remporta contre d'autres Généraux cette grande victoire du ſecond Hocſtet, ſi fatale à la France. Depuis, le Maréchal de *Villars* ayant repris le Commandement des Armées, donna la fameuſe bataille de *Blangis* ou de *Malplaquet*, dans laquelle on tua vingt mille hommes aux ennemis, & qui ne fut perdue que quand le Maréchal fut bleſſé.

Enfin en 1712. lorſque les ennemis menaçoient de venir à Paris, & qu'on déliberoit ſi Louis XIV. quitteroit Verſailles, le Maréchal de *Villars* battit le Prince Eugene à *Denain*, s'empara du dépôt de l'Armée ennemie à *Marchienne*, fit lever le ſiége de *Landrecy*, prit *Douay*, *Queſnoy*, *Bouchain*, &c. à diſcrétion, & fit enſuite la paix à Radſtad au nom du Roi, avec le même Prince Eugéne, Plénipotentiaire de l'Empereur.

* Feu M. le Duc de Bourgogne.

Un faible rejetton * ſort entre les ruines ;
De cet arbre fécond coupé dans ſes racines.
Les enfans de Louis deſcendus au tombeau,
Ont laiſſé dans la France un Monarque au berceau
De l'Etat ébranlé douce & frêle eſpérance.
O toi, prudent Fleury, veille ſur ſon enfance,
Conduis ſes premiers pas, cultive ſous tes yeux
Du plus pur de mon ſang le dépôt précieux.
Tout ſouverain qu'il eſt, inſtruits-le à ſe connaître :
Qu'il ſçache qu'il eſt homme en voyant qu'il est Maître :
Qu'aimé de ſes Sujets, il ſoit cher à ſes yeux,
Apprends-lui qu'il n'eſt Roi, qu'il n'eſt né que pour eux.
France, reprends ſous lui ta majeſté première ;
Perce la triſte nuit qui couvroit ta lumiére ;
Que les Arts, qui déjà vouloient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner.
L'Océan ſe demande en ſes grottes profondes ;
Où ſont tes pavillons qui flottoient ſur ſes ondes ;
Du Nil & de l'Euxin, de l'Inde & de ſes ports,
Le commerce t'appelle, & t'ouvre ſes tréſors.
Maintiens l'ordre & la paix, ſans chercher la victoire,
Sois l'arbitre des Rois, c'eſt aſſez pour ta gloire ;
Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.

Près

* Ce Poëme fut compoſé dans l'enfance de Louis XV.

Près de ce Jeune Roi s'avance avec ſplendeur,
* Un Héros que de loin pourſuit la calomnie,
Facile & non pas faible, ardent plein de génie,
Trop ami des plaiſirs, & trop de nouveautés,
Remuant l'Univers du ſein des voluptés,
Et des reſſorts nouveaux ſa politique habile
Tient l'Europe en ſuſpens, diviſée, & tranquille.
Les Arts ſont éclairés par ſes yeux vigilans.
Né pour tous les emplois, il a tous les talens :
Ceux d'un Chef, d'un Soldat, d'un Citoyen, d'un Maître.
Il n'eſt pas Roi, mon fils mais il enſeigne à l'être.
Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'Etendart de la France apparut dans les airs,
Devant lui d'Eſpagnols une Troupe guerriére
De l'Aigle des Germains briſoit la tête altiére.
O mon Pere ! quel eſt ce ſpectacle nouveau ?
Tout change dit Louis, & tout a ſon tombeau :
Adorons du Très-Haut la ſageſſe cachée,
Du puiſſant Charles-Quint la race eſt retranchée.
L'Eſpagne à nos génoux vient demander des Rois ;
C'eſt un de nos neveux qui leur donne des loix.
Philippe.... A cet objet Henri demeure en proie
A la douce ſurpriſe, aux tranſports de ſa joie.
Modérez, dit Louis ce premier mouvement ;

* Vrai portrait de Philippe Duc d'Orleans, Regent du Royaume.

Craignez encor, craignez ce grand évenement.
Oui du sein de Paris, Madrid reçoit un Maît
Cet honneur à tous deux est dangereux peut-êtr
O Rois nés de mon sang, ô Philippe! ô mes fils
France, Espagne, à jamais puissez-vous être un
Jusqu'à quand voulez-vous, malheureux politique
Allumer les flambeaux des discordes publiques ?

Il dit. En ce moment le Héros ne vit plus
Qu'un assemblage vain de mille objets confus :
Du Temple des Destins les portes se fermérent,
Et les voutes des Cieux devant lui s'éclipsérent.

L'aurore cependant, au visage vermeil,
Ouvroit dans l'Orient le Palais du Soleil ;
La nuit en d'autres lieux portoit ses voiles sombre
Les songes voltigeans fuyoit avec les ombres.
Le Prince en s'éveillant sent au fond de son cœur
Une force nouvelle, une divine ardeur :
Ses regards inspiroient le respect & la crainte,
Dieu rempliſſoit son front de sa Majesté sainte.
Ainsi quand le Vengeur des Peuples d'Israël,
Eut sur le Mont Sina consulté l'Eternel,
Les Hébreux à ses pieds couchés dans la poussiére,
Ne purent de ses yeux soutenir la lumiére

(s) Dans le tems que cela fut écrit, la branche de France & la branche d'Espagne sembloient défunies.

LA HENRIADE.

CHANT HUITIEME.

ARGUMENT.

Le Comte d'Egmont vient de la part du Roi d'Espagne au secours de Mayenne & des Ligueurs. Bataille d'Ivri dans laquelle Mayenne est defait, & d'Egmont tué. Valeur & clemence d'Henri le Grand.

DES Etats dans Paris la confuse Assemblée,
Avoit perdu l'orgueil dont elle étoit enflée.
Au seul nom de Henri les Ligueurs pleins d'effroi
Sembloient tout oublier qu'ils vouloient faire un Roi.
Rien ne pouvoit fixer leur fureur incertaine,
Et n'osant dégrader ni couronner Mayenne,
Ils avoient confirmé par leurs Décrets honteux,

Le pouvoir & le rang qu'il ne tenoit pas d'eux.
Ce (*a*) Lieutenant sans chef, ce Roi sans diadême
Toujours dans son parti garde un pouvoir suprême.
Un peuple obéissant dont il se dit l'appui,
Lui promet de combattre, & de mourrir pour lui.
Plein d'un nouvel espoir, au Conseil il appelle
Tous ces Chefs orgueilleux, vengeurs de sa querelle.
Les Lorrains (*b*), les Nemours, la Châtre, Canillac,
Et l'inconstant Joyeuse (*c*) & Saint Paul, & Brissac.
Ils viennent. La fierté, la vengeance, la rage,
Le désespoir, l'orgueil sont peints sur leur visage.
Quelques-uns en tremblant sembloient porter leurs pas.

(*a*) Il se fit déclarer, par la partie du Parlement qui lui demeura attachée, Lieutenant-Général de l'Etat & Royaume de France.

(*b*) *Les Lorrains.* Le Chevalier d'Aumale dont il a si souvent parlé, & son frere le Duc, étoient de la Maison de Lorraine.

Charles Emanuel, Duc de *Nemours*, frere utérain du Duc de Mayenne.

La Châtre étoit un des Maréchaux de la Ligue que l'on appelloit des bâtards qui se feroient un jour légitimer aux dépens de leur pere. En effet la Châtre fit sa paix depuis, & Henri lui confirma la dignité de Maréchal de France.

(*c*) *Joyeuse* est le même dont il est parlé au quatriéme Chant, Remarque *a*).

Saint-Paul, soldat de fortune, fait Maréchal par le Duc de Mayenne, homme emporté, & d'une violence extrême. Il fut tué par le Duc de Guise, fils du Balafré.

Brissac s'étoit jetté dans le parti de la Ligue par indignation contre Henri III. qui avoit dit qu'il n'étoit bon ni sur terre ni sur mer. Il négocia depuis secrettement avec Henri IV & lui ouvrit les portes de Paris moyennant le bâton de Maréchal de France.

Affaiblis par leur ſang verſé dans les combats ;
Mais ces mêmes combats, leur ſang & leurs bleſſures,
Les excitoient encore à venger leurs injures.
Tous auprès de Mayenne ils viennent ſe ranger.
Tous, le fer dans les mains, jurent de le venger.
Telle au haut de l'Olympe, aux champs de Theſſalie,
Des enfans de la terre, on peint la troupe impie,
Entaſſant de rochers, & menaçant les Cieux,
Ivre du fol eſpoir de detrôner les Dieux.
La Diſcorde à l'inſtant entr'ouvrant une nue,
Sur un Char lumineux ſe préſente à leur vue :
Courage, leur dit-elle, on vient vous ſecourir,
C'eſt maintenant, Français, qu'il faut vaincre ou mourir.

D'Aumale le premier ſe leve à ces paroles,
Il court, il voit de loin les lances Eſpagnoles :
Le voilà, cria-t'il, le voilà ce ſecours,
Demandé ſi long-temps, & différé toujours.
Amis, enfin l'Autriche a ſecouru la France.
Il dit. Mayenne alors vers les portes s'avance.
Le ſecours paraiſſoit vers ces lieux révérés,
Qu'aux tombes de nos Rois la mort a conſacrés.
Ce formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes ;
Ces caſques, ſes harnois, ce pompeux appareil ;
Défioient dans les champs les rayons du Soleil.

Tout le peuple au-devant court en foule avec joie.
Ils beniſſent le Chef que Madrid leur envoie.
C'étoit le jeune Egmont, (*d*) ce guerrier obſtiné
Ce fils ambitieux d'un pere infortuné ;
Dans les murs de Bruxelles il a reçu la vie.
Son pere qu'aveugla l'amour de la Patrie,
Mourut ſur l'échafaud pour ſoutenir les droits
Des malheureux Flamans opprimés par leurs Rois.
Le fils, Courtiſan lâche, & Guerrier téméraire,
Baiſa long-tems la main qui fit périr ſon pere,
Servit par politique aux maux de ſon pays,
Perſécuta Bruxelle, & ſecourut Paris.
Philippe l'envoyoit ſur les bords de la Seine,
Comme un Dieu tutélaire au ſecours de Mayenne.
Et Mayenne avec lui, crut aux tentes du Roi,
Rapporter à ſon tour le carnage & l'effroi.
Le téméraire orgueil accompagnoit leur trace.
Qu'avec plaiſirs, grand Roi, tu voyois cette audace;
Et que tes vœux hâtoient le moment d'un combat

(*d*) Le comte d'*Egmont*, fils de l'Amiral d'Egmont, qui fut decapité à Bruxelles avec le Prince de Horn.

Le fils étant reſté dans le parti de Philippe II Roi d'Eſpagne, fut envoyé au ſecours du Duc de Mayenne à la tête de dix huit cens lances. A ſon entrée dans Paris il reçut les complimens de la Ville : celui qui le haranguoit avant mêlé dans ſon diſcours les louanges de l'Amiral d'Egmont ſon pere : « Ne parlez pas de lui, dit le Comte, il méritoit la la mort, s'étoit un rebelle. » Paroles d'autant plus condamnables que c'étoit à des rebelles qu'il parloit, & dont il venoit défendre la cauſe.

Où sembloient attachés les destins de l'Etat ;
Près des bords de (e) l'Iton & des rives de l'Eure,
Et un champ fortuné, l'amour de la nature ;
La guerre avoit long-tems respecté les trésors
Dont Flore & le Zéphirs embellissoient ces bords,
Les Bergers de ces lieux couloient des jours tranquilles,
Au milieu des horreurs des discordes civile :
Protégés par le Ciel & par leur pauvreté,
Ils sembloient des soldats braver l'avidité,
Et sous leurs toits de chaume, à l'abri des allarmes,
N'entendoient point le bruit des tambours & des armes.
Les deux Camps ennemis arrivent en ces lieux,
La désolation partout marche avant eux ;
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'allarmérent,
Les Bergers pleins d'effroi dans les bois se cachérent,
Et leurs tristes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfans gémissans dans leurs bras.

Habitans malheureux de ce bords pleins de charmes,
Du moins à vôtre Roi n'imputez point vos larmes ;
S'il cherche les combats, c'est pour donner la paix ;
Peuples, sa main sur vous répandra ses bienfaits :
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,

(e) Ce fut dans une plaine entre l'Iton & l'Eure que se donna la bataille d'Ivri, le 14 Mars 1590.

Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même
Les momens lui sont chers, il court dans tous les rangs,
Sur un coursier fougueux, plus leger que les vents.
Qui fier de son fardeau, du pied frapant la terre,
Appelle les dangers, & respire la guerre.
On voyoit près de lui briller tous ces Guerriers :
Compagnons de sa gloire & ceints de ses lauriers.
D'Aumont (*f*) qui sous cinq Rois avoit porté les armes ;
Biron (*g*) dont le seul nom répandoit les allarmes ;
Et son fils *h*) jeune encor, ardent, impéteux,
Qui depuis . . . mais alors il étoit vertueux,
Sully (*i*), Nangis, Grillon, ces ennemis du crime,

(*f*) *Jean d'Aumont* Maréchal de France, qui fit des merveilles à la bataille d'Ivry, étoit fils de Pierre d'Aumont, Gentilhomme de la chambre & de Françoise de Sully, héritiére de l'ancienne Maison de Sully. Il servit sous les Rois Henri II François II Charles IX. Henri III & Henri IV.

(*g*) *Henri de Gontaud de Biron* Maréchal de France, Grand Maitre de l'Artillerie, étoit un grand homme de guerre : il commandoit à Ivry le corps de reserve, & contribua au gain de la bataille en se présentant à propos à l'ennemi il dit à Henri le Grand après la victoire : (Sire, vous avoit fait ce que devoit faire Biron, & Biron ce que devoit faire le Roi.) Ce Maréchal fut tué d'un coup de canon en 1592. au siége de Pernay

(*h*) *Charles Gontaud de Biron*, Maréchal, Duc & Pair, fils du précédent, conspira depuis contre Henri IV. & fut décapité dans la Cour de la Bastille en 162. On voit encore à la muraille de crampons de fer qui servirent à l'échafaud.

(*i*) *Rony*, depuis Duc de *Sully*, Surintendant des Finances, Grand-Maitre de l'Artillerie, fait Maréchal de France après la mort d'Henri IV reçut sept blessures à la bataille d'Ivri

Nangis, homme d'un grand mérite, & d'une véritable-

Que la Ligue déteſte, & que la Ligue eſtime.
Turenne (k) qui depuis de la jeune Bouillon
Mérita dans Sedan la puiſſance & le nom ;
Puiſſance malheureuſe & trop mal conſervée,
Et par Armant détruite auſſi-tôt qu'élevée.
Eſſez avec éclat paroît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier ſourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant ſa tête altiére,
Etale les beautés de ſa tige étrangére.
Son casque étinceloit des feux les plus brillans
Qu'étaloient à l'envie l'or & les diamans,
Dons chers & précieux, dont ſa fiére Maîtreſſe
Honnora ſon courage, ou plutôt ſa tendreſſe.
Ambitieux Eſſez, vous étiez à la fois

vertu : il avoit conſeillé à Henri *III.* de ne point faire aſſaſſiner le Duc de *Guiſe*, mais d'avoir le courage de le juger ſelon les Loix. *Grillon* étoit ſurnommé le *Brave*. Il offrit à Henri III. de ſe battre contre ce même Duc de *Guiſe*. C'eſt à ce *Grillon* qu'Henri le *Grand* écrivit, Pends-toi brave *Grillon*, nous avons combattu à Arques, & tu n'y étoit pas . . . Adieu, brave *Grillon*, je vous aime à tort & à travers.)

(k) *Henri de la Tour d'Orliegues*, *Vicomte* de *Turenne*, Maréchal de France. Henri le grand le maria à *Charlotte* de la Mark, Princeſſe de *Sedan*, en 1591. La nuit de ſes nôces, le Maréchal alla prendre *Stenay* d'aſſaut.

Cette Souveraineté acquiſe par Henri de Turenne, fut perdue par Frédéric *Maurice*, Duc de *Bouillon* ſon fils, qui ayant trempé dans la conſpiration de *Cinq*-mars contre Louis *XIII*. ou plutôt contre le *Cardinal* de Richelieu, donna Sedan pour conſerver ſa vie : il eut en échange de ſa Souveraineté, de très grandes terres plus conſidérables en revenu, mais qui donnoient plus de richeſſes & moins de puiſſance.

L'amour de votre Reine, & le soutien des Rois.
Plus loin sont la Trimouille (*l*), & Clermont, & Feuquiéres,
Le malheureux de Nesle, & l'heureux Lesdiguiéres (*m*),
D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces héros en foule attendoient le signal,
Et rangés près du Roi lisoient sur son visage,
D'un triomphe certain l'espoir & le présage.

Mayenne en ce moment, inquiet, abattu,
Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu :
Soit que de son Parti connoissant l'injustice,
Il ne crut point le Ciel à ses armes propice ;
Soit que l'ame, en effet, ait des pressentimens,
Avant-coureurs certains des grands événemens
Ce Héros cependant maître de sa faiblesse,
Déguisoit ses chagrins sous sa fausse allégresse.
Il s'excite, il s'empresse, il inspire aux soldats
Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas.

(*l*) *Claude*, Duc de la *Trimouille* étoit à la bataille d'Ivri. Il avoit un grand courage & une ambition démesurée, de grandes richesses, & étoit le Seigneur le plus considérable parmi les Calvinistes. Il mourrut à trente-huit ans.

m Jamais homme ne mérita mieux le titre d'heureux : il commença par être simple soldat, & finit par être Connétable sous Louis XIII.

Balsac de Clermont d'Entragues, oncle de la fameuse Marquise de Verneuil, fut tué à la bataille d'Ivri, Feuquieres & de Nesle, Capitaines de cinquante hommes d'armes, y furent tués aussi.

D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déja d'exercer sa valeur,
De l'incertain Mayenne accusoit la lenteur.
Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant son courage,
Dans les champs de la Thrase un coursier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvans de sa tête superbe,
Impatient du frein, vole & bondit sur l'herbe,
Tel paraissoit Egmont : une noble fureur
Eclate dans ses yeux, & brule dans son cœur.
Il s'entretient déja de sa prochaine gloire,
Il croit que son destin commande à la Victoire :
Hélas ! il ne sait point que son fatal orgueil
Dans les plaines d'Ivri lui prépare un cercueil.

Vers les Ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
Et s'adressant aux siens, qu'enflammoit sa présence
„ Vous êtes nés Français, & je suis votre Roi (*n*)
„ Voilá nos ennemis, marchez & suivez-moi,
„ Ne perdez point de vué, au fort de la tempête,
„ Ce pannache éclatant qui flote sur ma tête ;

(*n*) On a tâché de rendre en vers les propres paroles que dit Henri *IV* à la journée d'*Ivri* : (Balliez vous à mon pannache blanc, vous le verrez toujours au chemin de l'honneur & de la gloire.)

„ Vous le verrez toujours au chemin de l'honne
A ces mots, que ce Roi prononçoit en Vainqueu
Il voit d'un feu nouveau ſes Troupes enflâmées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des Armé

Sur les pas de deux Chefs alors en même tems.
On voit des deux Partis, voler les combattans.
Ainſi lorſque des Monts ſéparés par Alcide,
Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide;
Soudain les flots émus de deux profondes mer,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs,
La terre au loin gémit, le jour fuit, le Ciel gronde
Et l'Africain tremblant craint la chute du monde.

Au mouſquet réuni le ſanglant coutelas
Déja de tous côtés porte un double trépas,
Cette Arme (o) que jadis, pour dépeupler la terre
Dans Bayonne inventa le démon de la guerre,
Raſſemble en même tems, digne fruit de l'enfer,
Ce qu'ont de plus terrible, & la flâme & le fer.

On ſe mêle, on combat; l'adreſſe, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente ſoif du ſang,
Le déſeſpoir, la mort, paſſent de rang en rang.
L'un

(o) La Bayonnette au bout du fuſil ne fut en u
ge que long tems après. Le nom de *Bayonnette* vient d
Bayonne, où l'on fit les premieres Bayonnettes.

L'un pourſuit un parent dans le parti contraire :
Là le frere en fuyant meurt de la main d'un frere,
La nature en frémit, & ce rivage affreux
S'abreuvoit à regret de leur ſang malheureux.

Dans d'épaiſſes forêts de lances hériſſées,
De bataillons ſanglans, de troupes renverſées,
Henri pouſſe, s'avance & ſe fait un chemin.
Le grand Mornay (*p*) le ſuit, toujours calme & ſerrein,
Il veille au tour de lui tel qu'un puiſſant génie :
Tel qu'on feignoit jadis aux champs de la Phrygie
De la Terre & des Cieux les Moteurs éternels
Mêlés dans les combats ſous l'habit des mortels,
Ou tel que du vrai Dieu les Miniſtres terribles,
Ces puiſſances des Cieux, ces Etres impaſſibles,
Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
D'un front inaltérable ébranlent l'Univers.
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
De l'ame d'un Héros mouvemens intrépides,
Qui changent le combat, qui fixent le deſtin,
Aux Chefs des Légions il les porte ſoudain.
L'Officier les reçoit. Sa troupe impatiente
Régle au ſon de ſa voix ſa rage obéiſſante.
On s'écarte, on s'unit, on marche en divers Corps,

(*p*) *Du Pleſſis Mornay*, eut deux chevaux tués ſous lui à cette bataille. Il avoit effectivement dans l'action le ſang froid dont on le loue ici.

Un esprit seul préside à ces vastes ressorts.
Mornay revole au Prince, il le suit, il l'escorte,
Il pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte :
Mais il ne permet pas à ses stoïques mains
De se souiller du sang des malheureux humains.
De son Roi seulement son ame est occupée :
Pour sa défense seule il a tiré l'épée,
Et son rare courage ennemi des combats,
Sait affronter la mort & ne la donne pas.

De Turrenne déja la valeur indomptée,
Repoussoit de Nemours la troupe épouvantée.
D'Ailly portoit partout la crainte & le trépas,
D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats ;
Et qui dans les horreurs de la guerre cruelle,
Reprend malgré son âge une force nouvelle :
Un seul Guerrier s'oppose à ses coups menaçans :
C'est un jeune heros à la fleur de ses ans,
Qui dans cette journée illustre & meurtriére,
Commençoit des combats la fatale carriére ;
D'un tendre hymen à peine il goûtoit les appas,
Favori des amours, il sortoit de leurs bras ;
Honteux de n'être encor fameux que par ses chames,
Avide de la gloire, il voloit aux allarmes.
Ce jour sa jeune épouse en accusant le Ciel,

En déteſtant la Ligue, & ce combat mortel,
Arma ſon tendre amant, & d'une main tremblante
Attacha triſtement ſa cuiraſſe peſante;
Et couvrit en pleurant d'un caſque précieux,
Ce front ſi plein de grace, & ſi cher à ſes yeux.

Il marche vers d'Ailly dans ſa fureur guerriére,
Parmi des tourbillons de flâme, de pouſſiére,
A travers les bleſſés, les morts & les mourans;
De leurs courſiers fougueux tous deux preſſent les flancs,
Tous deux ſur l'herbe unie, & de ſang colorée,
S'élance loin des rangs d'une courſe aſſurée.
Sanglans, couvers de fer, & la lance à la main,
D'un choc épouventable ils ſe frapent ſoudain.
La terre en retentit, leurs lances ſont rompues;
Comme en un Ciel brulant deux effroyables nues!
Qui portant le tonnerre & la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs, & volent ſur les vents,
De leur mélange affreux les éclairs rejailliſſent;
La foudre en eſt formée, & les mortels frémiſſent.
Mais loin de leurs courſiers par un ſubit effort,
Ces Guerriers malheureux cherchent une autre mort.
Déja brille en leurs mains le fatal cimeterre,
La Diſcorde accouru, le démon de la guerre,

La mort pâle & ſanglante étoient à ſes côtés :
Malheureux, ſuſpendez vos coups précipités ;
Mais un deſtin funeſte enflâme leur courage,
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un paſſage,
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connoiſſent pas,
Le fer qui les couvroit, brille & vole en éclats,
Sous les coups redoublés leur cuiraſſe étincelle,
Leur ſang qui rejaillit rougit leur main cruelle ;
Leur bouclier, leur caſque arrêtant leur efforts,
Pare encor quelques coups, & repouſſe la mort.
Chacun d'eux étonné de tant de réſiſtance,
Reſpectoit ſon rival, admiroit ſa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ſes pieds ce Guerrier généreux.
Ses yeux ſont pour jamais fermés à la lumiére,
Son caſque auprès de lui roule ſur la pouſſiére.
D'Ailly voit ſon viſage ; ô déſeſpoir ! ô cris !
Il le voit, il l'embraſſe, hélas ! c'étoit ſon fils.
Le pere infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournoit contre ſon ſein de ſes parricides armes.
On l'arrête, on s'oppoſe à ſa juſte fureur,
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur.
Il déteſte à jamais ſa coupable victoire,
Il renonce à la Cour, aux humains, à la gloire,
Et ſe fuyant lui-même, au milieu des déſers,
Il va cacher ſa peine au bout de l'Univers.
Là, ſoit que le Soleil rendit le jour au monde,

Soit qu'il finît sa course au vaste sein de l'onde,
Sa voix faisoit redire aux échos attendris,
Le nom, le triste nom de son malheureux fils.
Du Héros expirant la jeune & tendre amante
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante;
Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords;
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,
Elle voit son époux, elle tombe éperdue,
Le voile de la mort se répand sur sa vue.
Est-ce toi, cher amant? Ces mots interrompus,
Ces cris demi-formés ne sont point entendus;
Elle r'ouvre ses yeux, sa bouche presse encore
Par ses derniers baisers la bouche qu'elle adore;
Elle tient dans ses bras ce corps pâle & sanglant;
Le regarde, soupire, & meurt en l'embrassant.

Pere, époux malheureux, famille déplorable;
Des fureurs de ces temps exemple lamentable,
Puisse de ce combat le souvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes salutaires,
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs peres.

Mais qui fait fuir ainsi ces Ligueurs dispersés
Quel Héros, ou quel Dieu les a tous renversés?
C'est le jeune Biron, c'est lui dont le courage

Parmi leurs bataillons s'étoit fait un paſſage.
D'Aumale les voit fuir, & bouillant de courroux
Arrêtez, revenus, ... lâches, où courez-vous ?
Vous, fuir ? vous, Compagnons de Mayenne & de Guiſe ?
Vous qui devez venger Paris, Rome & l'Egliſe ?
Suivez-moi, rappellez votre antique vertu,
Combattez ſous d'Auma le & vous avez vaincu.
Auſſi-tôt ſecouru de Beauveau, de Foſſeuſe,
Du farouche Saint-Paul, & même de Joyeuſe,
Il raſſembla avec eux ces Bataillons épars,
Qu'il anime en marchant du feu de ſes regards.
La fortune avec lui revient d'un pas rapide,
Biron ſoutient en vain d'un courage intrépide
Le cours précipité de ce fougueux torrent ;
Il voit à ſes côtés Parabere expirant ;
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquiéres,
Neſle, Clermont, d'Angenne ont mordu la pouſſiére ;
Percé de coups lui-même il eſt prêt de périr ...
C'étoit ainſi, Biron, que tu devois mourir.
Un trépas ſi fameux, une chute ſi belle,
Rendoit de ta vertu la mémoire immortelle.

Le généreux Bourbon fut bien-tôt le danger
Où Biron trop ardent venoit de s'engager.
Il l'aimoit, non en Roi, non en Maître ſévére,

Qui ſouffre qu'on aſpire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur & l'inflexible orgueil
Croit le ſang d'un ſujet trop payé d'un coup d'œil.
Henri de l'amitié ſentit les nobles flâmes :
Amitié, don du Ciel, plaiſir des grandes ames,
Amitié que les Rois, ces illuſtres ingrats,
Sont aſſez malheureux pour ne connoître pas !
Il court le ſecourir, ce beau feu qui le guide
Rend ſon bras plus puiſſant, & ſon vol plus rapide.
Biron (q) qu'environnoient les ombres de la mort,
A l'aſpect de ſon Roi fait un dernier effort :
Il rappelle à ſa voix le reſte de ſa vie,
Sous les coups de Bourbon, tout s'écarte, tout plie ;
Ton Roi, jeune Biron, t'arrache à ces ſoldats,
Dont les coups redoublés achevoient ton trépas.
Tu vis, ſonge du moins à lui reſter fidelle.

Un bruit affreux s'entend. La Diſcorde cruelle
Aux vertus du Héros oppoſant ſes fureurs,
D'une rage nouvelle embraſe les Ligueurs.
Elle vole à leur tête, & ſa bouche fatale
fait retentir au loin ſa trompette infernale.
Par ces ſons trop connus d'Aumale eſt excité,
Auſſi prompt que le trait dans les airs emporté,

(q) Le Duc de *Biron* fut Bleſſé à Yvri ; mais ce fut au combat de Fontaine-Françaiſe qu'Henri le *Grand* lui ſauva la vie. (On a tranſporté à la Bataille d'Ivry cet événement, qui n'étant point un fait principal, peut être aiſément déplacé.)

Il cherchoit le Héros, ſur lui ſeul il s'élance :
Des Ligueurs en tumulte une foule s'avance.
Tels au fond des forêts précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers eſclaves de l'homme, & nés pour le carnage
Preſſent un Sanglier, en raniment la rage,
Ignorans le danger, aveuglés, furieux,
Le Cor excite au loin leur inſtinct belliqueux :
Les antres, les rochers, les monts en retentiſſent
Ainſi contre Bourbon mille ennemis s'uniſſent,
Il eſt ſeul contre tous, abandonné du ſort,
Accablé par le nombre, entouré par la mort.
Louis du haut des Cieux dans ce danger terrible ;
Donne au Héros qu'il aime, une force invincible :
Il eſt comme un rocher qui menaçant les airs,
Rompt la courſe des vents & repouſſe les mers.
Qui pourroit exprimer le ſang & le carnage
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir ſon rivage ?
O vous, Mânes ſanglans du plus vaillant des Rois
Eclairez mon eſprit, & parlez par ma voix.
Il voit voler vers lui ſa nobleſſe fidelle,
Elle meurt pour ſon Roi, ſon Roi combat pour elle.
L'effroi le devançoit, la mort ſuivoit ſes coups,
Quand le fougueux Egmont s'offrit à ſon courroux.

Long-tems cet étranger trompé par ſon courage ;
Avoit cherché le Roi dans l'horreur du carnage,

Dût ſa témérité le conduire au cercueil,
L'honneur de le combattre irritoit ſon orgueil.
Viens, Bourbon, crioit-il, viens augmenter ta gloire:
Combattons, c'eſt à nous de fixer la victoire.
Comme il diſoit ces mots, un lumineux éclair,
Meſſager des Deſtins, fend les plaines de l'air.
L'arbitre des combats fait gronder ſon tonnerre,
Le ſoldat ſous ſes pieds ſentit trembler la terre.
D'Egmont croit que les Cieux lui doivent leur appui,
Qu'ils défendent ſa cauſe & combattent pour lui.
Que la nature entiere attentive à ſa gloire
Par la voix du tonnerre annonçoit ſa victoire.
D'Egmont joint le Héros, il l'atteint vers le flanc,
Il triomphoit déja d'avoir verſé ſon ſang.
Le Roi qu'il a bleſſé, voit ſon péril ſans trouble,
Ainſi que le danger ſon audace redouble,
Son grand cœur s'applaudit d'avoir au champ d'honneur,
Trouvé des ennemis dignes de ſa valeur.
Loin de le retarder ſa bleſſure l'irrite,
Sur ce fier ennemi Bourbon ſe précipite:
D'Egmont d'un coup plus ſûr eſt renverſé ſoudain,
Le fer étincelant ſe plongea dans ſon ſein.
Sous leurs pieds teints de ſang les cheveaux le foulerent.
Des ombres du trépas ſes yeux s'envelopperent,
Et ſon ame en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aſpect de ſon pere excita ſes remords.

Eſpagnols tant vantés, troupe jadis ſi fiere,
Sa mort anéantit votre vertu guerriere,
Pour la premiere fois vous connûtes la peur.

L'étonnement, l'eſprit de trouble & de terreur
S'empare en ce moment de leur troupe allarmée.
Il paſſe en tous les rangs, il s'étend ſur l'armée :
Les Chefs ſont effrayés, les ſoldats éperdus ;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, ſe renverſent,
Pouſſent des cris affreux, ſe heurtent, ſe diſperſent.
Les uns ſans réſiſtance à leur vainqueur offerts,
Fléchiſſent les genoux, & demandent des fers.
D'autres d'un pas rapide évitant ſa pourſuite,
Juſqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont ſe précipiter.
Et courent au trépas, qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur courſe,
Et le fleuve ſanglant remonte vers ſa ſource.

Mayenne en ce tumulte incapable d'effroi,
Affligé, mais tranquille, & maître encore de ſoi,
Voit d'un œil aſſuré ſa fortune cruelle,
Et tombant ſous ſes coups, ſonge à triompher d'elle.
D'Aumale auprès de lui, la fureur dans les yeux,
Accuſoit les Flamans, la Fortune & les Cieux.
Tout eſt perdu, dit-il, mourons, brave Mayenne.
Quittez, lui dit ſon Chef, une fureur ſi vaine,

Vivez pour un parti dont vous êtes l'honneur,
Vivez pour réparer ſa perte & ſon malheur :
Que vous & Bois-Dauphin en ce moment funeſte,
De nos ſoldats épars aſſemblent ce qui reſte.
Suivez-moi, l'un & l'autre, aux remparts de Paris;
De la Ligne en marchant ramaſſez les débris ;
De Coligny vaincu ſurpaſſons le courage.
D'Aumale en l'écoutant, pleure & frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteſte, il va l'exécuter,
Semblable au fier Lion qu'un Maure a ſu dompter,
Qui docile à ſon maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connaît ſoumet ſa tête horrible :
Le ſuit d'un air affreux, flatte en rugiſſant,
Et paraît menacer même en obéiſſant.

Mayenne, cependant, par une fuite prompte,
Dans les murs de Paris couroit cacher ſa honte.

Henri victorieux voyoit de tous côtés
Les Ligueurs ſans défenſe implorant ſes bontés.
Des Cieux en ce moment les voutes s'entr'ouvrirent;
Les Mânes des Bourbons dans les airs deſcendirent.
Louis au milieu d'eux du haut du Firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment :
Vint voir comme il ſauroit uſer de la victoire,
& s'il acheveroit de mériter ſa gloire.
Ses ſoldats prêts de lui d'un œil plein de courroux;
Regardoient ces vaincus échappés à leurs coups.

Les Captifs en tremblant conduits en ſa préſence
Attendoient leur Arrêt dans un profond ſilence.
Le mortel déſeſpoir, la honte, la terreur,
Dans leurs yeux égarés avoient peint leur malheu
Bourbon tourna ſur eux des regards pleins d
grace,
Où regnoient à la fois la douceur & l'audace.
Soyez libre, dit-il, vous pouvez déſormais
Reſter mes ennemis, ou vivre mes Sujets.
Entre Mayenne & moi reconnaiſſez un Maître.
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être;
Eſclaves de la Ligue, ou compagnons d'un Roi,
Allez gémir ſous elle, ou triomphez ſous moi.
Choiſiſſez. A ces mots d'un Roi couvert de gloire,
Sur un Champ de Bataille, au ſein de la Victoire,
On voit en un moment ces captifs éperdus,
Contens de leur défaite, heureux d'être vaincus.
Leurs yeux ſont éclairés, leurs cœurs n'ont plus
de haine;
Sa valeur les vainquit, ſa vertu les enchaîne.
Et s'honorant déja du nom de ſes ſoldats,
Pour expier leur crime, ils marchent ſur ſes pas.
Le Roi de tous côtés fait ceſſer le carnage:
Maître de ſes Guerriers, il fléchit leur courage:
Ce n'eſt plus ce Lion qui tout couvert de ſang,
Portoit avec l'effroi la mort de rang en rang.
C'eſt un Dieu bienfaiſant, qui laiſſant ſon tonnerre,
Fait ſuccéder le calme aux horreurs de la guerre,
Conſole

Console les vaincus, applaudit aux vainqueurs,
Soulage, récompense, & gagne tous les cœurs.
Ceux à qui la lumiere étoit presque ravie,
Par ses ordres humains sont rendus à la vie,
Et sur tous leurs dangers, & sur tous leurs besoins,
Tel qu'un pere attentif il étendoit ses soins.

Du vrai comme du faux, la prompte messagere,
Qui s'accroît dans sa course, & d'une aîle legere
Plus prompte que le tems vole au-delà des mers,
Passe d'un Pole à l'autre, & remplit l'Univers;
Ce monstre composé d'yeux, de bouche & d'oreilles,
Qui célebre des Rois la honte ou les merveilles,
Qui rassemble sous lui la curiosité,
L'espoir, l'effroi, le doute, & la crédulité,
De sa brillante voix, trompette de la gloire,
Du Héros de la France annonçoit la victoire.
Du Tage à l'Eridan le bruit en fut porté,
Le Vatican superbe en fut épouvanté.
Le Nord à cette voix tressaillit d'allégresse;
Madrit fremit d'effroi, de honte & de tristesse.
O malheureux Paris, infidelles Ligueurs!
O Citoyens trompés! & vous, Prêtres trompeurs,
De quels cris douloureux vos Temples retentirent?
De cendre en ce moment vos têtes se couvrirent,
Hélas! Mayenne encor vient flatter vos esprits.

Vaincu ; mais plein d'eſpoir, & maître de Paris,
Sa politique habile, au fond de ſa retraite,
Aux Ligueurs incertains déguiſoit ſa défaite.
Contre un coup ſi funeſte il veut les raſſurer,
En cachant ſa diſgrace il croit la réparer :
Par cent bruits menſongers il ranimoit leur zele ;
Mais malgré tant de ſoins la vérité cruelle,
Démantant à ſes yeux ſes diſcours impoſteurs,
Voloit de bouche en bouche, & glaçoit tous les cœurs.

La Diſcorde en frémit, & redoublant ſa rage :
Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit-elle, & n'aurai point dans ces murs malheureux
Verſé tant de poiſons, allumé tant de feux,
De tant de flots de ſang cimenté ma puiſſance,
Pour laiſſer à Bourbon l'Empire de la France.
Tout terrible qu'il eſt, j'ai l'art de l'affaiblir,
Si je n'ai pu le vaincre, on le peut amollir.
N'oppoſons plus d'efforts à ſa valeur ſuprême.
Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.
C'eſt ſon cœur qu'il doit craindre, & je veux aujourd'hui
L'attaquer le combattre, & le vaincre par lui.
Elle dit, & ſoudain des rives de la Seine,
Sur un char teint de ſang, attellé par la haine,
Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,
Elle part, elle vole, & va trouver l'Amour.

LA HENRIADE.

CHANT NEUVIEME.

ARGUMENT.

DESCRIPTION du Temple de L'Amour : La Discorde implore son pouvoir pour amollir le courage de Henri IV. Ce Héros est retenu quelque-tems auprès de Madame D'ESTRE'E, *si célébre sous le nom de* LA BELLE GABRIELLE. *Mornay l'arrache à son amour, & le Roi retourne à son armée.*

UR les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe, & commence l'Asie,
'eleve un vieux Palais (a) respecté par les tems,
a nature en posa les premiers fondemens ;

(a) Cette description du Temple de l'Amour, & la peinture de cette passion personifiée, sont entierement allégoriques. On a placé en Chypre le lieu de la Scène, comme on a mis à Rome la demeure de la Politique; parce que

Et l'art ornant depuis ſa ſimple architecture ;
Par ſes travaux hardis ſurpaſſa la nature.
Là, tous les champs voiſins . peuplés de mirth
verds,
N'ont jamais reſſenti l'outrage des hyvers.
Partout on voit mûrir, partout on voit éclorre,
Et les fruits de Pomone & les préſens de Flore ;
Et la terre n'attend pour donner ſes moiſſons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des ſaiſons.
L'Homme y ſemble goûter dans une paix profond
Tout ce que la nature aux premiers jours du mond
De ſa main bienfaiſante accordoit aux humains,
Un éternel repos, des jours purs & ſereins,
Les douceurs, les plaiſirs que promet l'abondance
Les biens du premier tems hors la ſeule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteu
Dont la molle harmonie inſpire les langueurs,
Les voix de mille Amans, les chants de leurs ma
treſſes,
Qui célébrent leur honte & vantent leurs faibleſſe
Chaque jour on les voit le front paré de fleurs,
De leur aimable Maître implorer les faveurs :
Et dans l'art dangereux de plaire & de ſéduire,

les peuples de l'Iſle de Chypre ont de tout tems paſſé po
être très abandonnés à l'amour, de même que la Cour
Rome a eu la réputation d'être la Cour la plus politique
l'Euro, e.

On ne doit point regarder ici l'Amour comme fils de V
nus & comme un Dieu de la Fable, mais comme une p
ſion repreſentée avec tous les plaiſirs & tous les déſord
qui l'accompagnent.

Dans ſon Temple à l'envi s'empreſſer de s'inſtruire;
La flatteuſe eſpérance au fron toujours ſerein,
A l'Autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du Temple ſacré les Graces demi-nues,
Accordent à leurs voix leurs danſes ingénues.
La molle volupté ſur un lit de gazons,
Satisfaite & tranquille écoute leurs chanſons.
On voit à ſes côtés le myſtere en ſilence,
Le ſourire enchanteur, les ſoins, la complaiſance,
Les plaiſirs amoureux, & les tendres deſirs,
Plus doux, plus ſéduiſans encor que les plaiſirs.

De ce Temple fameux telle eſt l'aimable entrée;
Mais lorſqu'en avançant ſous la voute ſacrée,
On porte au Sanctuaire un pas audacieux,
Quel ſpectacle funeſte épouvante les yeux!
Ce n'eſt plus des plaiſirs la troupe aimable & tendre,
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre,
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
Font de ce beau ſéjour un ſéjour plein d'horreur.
La ſombre jalouſie, au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le ſoupçon qui la guide:
La haine & le courroux répandant leur venin,
Marche devant ſes pas un poignard à la main.
La malice les voit, & d'un ſouris perfide,
Applaudit en paſſant à leur troupe homicide.

Le repentir les ſuit déteſtant leurs fureurs,
Et baiſſe en ſoupirant ſes yeux mouillés de pleurs.

C'eſt-là, c'eſt au milieu de cette Cour affreuſe,
Des plaiſirs des humains compagne malheureuſe,
Que l'amour a choiſi ſon ſéjour éternel.
Ce dangereux enfant, ſi tendre, ſi cruel,
Forte en ſa faible main les deſtins de la terre,
Donne avec un ſouris, ou la paix ou la guerre,
Et répendant partout ſes trompeuſes douceurs,
Anime l'Univers, & vit dans tous les cœurs.
Sur un Trône éclatant, contemplant ſes conquêtes
Il fouloit à ſes pieds les plus ſuperbes têtes;
Fier de ſes cruautés plus que de ſes bienfaits,
Il ſembloit s'applaudir des maux qu'il avoit fait.

La Diſcorde ſoudain conduite par la rage,
Ecarte les plaiſirs, s'ouvre un libre paſſage,
Secouant dans ſes mains ſes flambeaux allumés;
Le front couvert de ſang & les yeux enflâmés:
Mon frere, lui dit-elle, où ſont tes traits terribles?
Pour qui réſerves-tu tes fléches invincibles?
Ah! ſi de la Diſcorde allumant le tiſon,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poiſon;
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature,
Viens, vole ſur mes pas, viens venger mon injure.
Un Roi victorieux écraſe mes ſerpens,

Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans.
La clémence avec lui marche d'un pas tranquille,
Au sein tumultueux de la guerre civile,
Va sous ses Etendards flottans de tous côtés,
Réunir tous les cœurs par moi seule écartés.
Encore une victoire & mon Trône est en poudre;
Aux remparts de Paris Henri porte la foudre.
Ce Héros va combattre, & vaincre & pardonner;
De cent chaînes d'airain son bras va m'enchaîner.
C'est à toi d'arrêter ce torrent dans sa course.
Va de tant de hauts faits empoisonner la source.
Que sous ton joug, Amour, il gémisse, abattu;
Va dompter son courage au sein de la vertu.
C'est toi, tu t'en souviens, toi dont la main fatale,
Fit tomber sans effort Hercule aux pieds d'Omphale.
Ne vit-on pas Antoine amolli dans tes fers,
Abandonnant pour toi les soins de l'Univers,
Fuyant devant Auguste & te suivant sur l'onde,
Préférer Cléopatre à l'Empire du monde?
Henri te reste à vaincre après tant de Guerriers,
Dans ses superbes mains va flétrir ses lauriers,
Va du mirthe amoureux ceindre sa tête altiére;
Endors entre tes bras son audace guerriere.
A mon Trône ébranlé cours servir de soutien;
Viens, ma cause est la tienne & ton régne est le mien.
Ainsi parloit ce monstre, & la voute tremblante

Répétoit les accens de sa voix effrayante.
L'Amour qui l'écoutoit, couché parmi des fleurs,
D'un souris fier & doux, répond à ses fureurs.
Il s'arme cependant de ses fléches dorées.
Il fend des vastes Cieux les voutes azurées :
Et précédé des jeux, des graces, des plaisirs,
Il vole aux champs Français sur l'aîle des zéphirs.

Dans sa course, d'abord, il découvre avec joie,
Le faible Ximoïs, & les champs où sur Troye.
Il rit en comtemplant dans ces lieux renommés,
La cendre des palais par ses mains consumés.
Il apperçoit de loin ses murs bâtis sur l'onde,
Ces remparts orgueilleux, ce prodige du monde,
Venise dont Neptune admire le destin,
Et qui commande aux flots renfermés dans son sein.

Il descend, il s'arrête aux champs de la Sicile,
Où lui-même inspira Théocrite & Virgile,
Où l'on dit qu'autrefois par des chemins nouveaux ;
De l'Amoureux Alphée il conduisit les eaux.
Bien-tôt quittant les bords de l'aimable Aréthuse,
Dans les champs de Provence il vole vers Vaucluse (*b*)
Azile encore plus doux, lieux où dans ses beaux jours

(*b*) Vaucluse, *Vallis clausa*, près de Gordes en Provence, célébre par le séjour que fit Pétrarque dans les environs. L'on voit même encore près de sa source, une maison qu'on appelle la maison de Pétrarque.

Pétrarque ſoupira ſes vers & ſes amours.
Il voit les murs d'Anet bâtis aux bords de l'Eure ;
Lui-même en ordonna la ſuperbe ſtructure.
Par ſes adroites mains avec art enlacés,
Les chiffres de Diane (*c*) y ſont encore tracés.
Sur ſa tombe en paſſant les plaiſirs & les graces,
Répandirent les fleurs qui naiſſoient ſur leurs traces.

Aux campagnes d'Ivry l'Amour arrive enfin.
Le Roi prêt d'en partir pour un plus grand deſſein,
Mêlant à ſes plaiſirs l'image de la guerre,
Laiſſoit pour un moment repoſer ſon tonnerre ;
Mille jeunes Guerriers à travers les guérêts,
Pourſuivoient avec lui les hôtes des Forêts.
L'Amour ſent à ſa vue une joie inhumaine,
Il éguiſe ſes traits, il prépare ſa chaîne,
Il agite les airs que lui-même a calmés,
Il parle, on voit ſouvent les Elémens armés.
D'un bout du monde à l'autre appellant les orages ;
Sa voix commande aux vents d'aſſembler les nuages,
De verſer ces torrens ſuſpendus dans les airs,
Et d'apporter la nuit, la foudre & les éclairs.
Déjà les Aquilons à ſes ordres fidéles,
Dans les Cieux obſcurcis ont déployé leurs aîles ;

(*c*) *Anet* fut bâti par Henri II pour Diane de Poitiers, dont les chiffres ſont mêlés dans tous les ornemens de ce Château, lequel n'eſt pas loin de la plaine d'Ivry.

La plus affreuse nuit succéde au plus beau jour,
La nature en gémit, & reconnoît l'Amour.

Dans les sillons fangeux de la campagne humide.
Le Roi marche incertain, sans escorte & sans guide.
L'Amour en ce moment allumant son flambeau.
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des siens, le Roi dans ces bois sombres,
Suit cet astre ennemi brillant parmi les ombres.
Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés,
Suivre ces feux ardens de la terre exhalés,
Ces feux dont la vapeur maligne & passagere,
Conduit au précipice à l'instant qu'elle éclaire.

Depuis peu la fortune en ces tristes climats
D'une illustre mortelle avoit conduit les pas.
Dans le fond d'un Château, tranquille & solitaire,
Loin du bruit des combats elle attendoit son pere,
Qui fidéle à ses Rois, vieilli dans les hazards,
Avoit du grand Henri suivi les étendarts.
D'Estrée (*d* étoit son nom; la main de la nature,

(*d*) *Gabrielle d'Estrée*, d'une ancienne Maison de Picardie, fille & petite fille d'un Grand Maître de l'Artillerie, mariée au Seigneur de Liancourt, & depuis Duchesse de Beaufort, &c.

Henri IV. en devint amoureux pendant les guerres civiles; il se déroboit quelquefois pour l'aller voir. Un jour même il se déguisa en Paysan, passa au travers des gardes ennemies, & arriva chez elle, non sans courir risque d'être pris.

On peut voir ces détails dans l'Histoire des Amours du grand Alexandre, écrite par une Princesse de Conti.

De ſes aimables dons la combla ſans meſure.
Telle ne brilloit point au bord de l'Eurotas,
La coupable beauté qui trahit Menelas ;
Moins touchante & moins belle, à Tarſe on vit paraître,
Celle (e) qui des Romains avait dompté le Maître ;
Lorſque les habitans des rives du Cidnus,
L'encenſoir à la main, la prirent pour Vénus.
Elle entroit dans cet âge, hélas ! trop redoutable,
Qui rend des paſſions le joug inévitable.
Son cœur né pour aimer, mais fier & généreux,
D'aucun amant encor n'avoit reçu les vœux.
Semblable en ſon printemps à la roſe nouvelle ;
Qui renferme en naiſſant ſa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les tréſors de ſon ſein,
Et s'ouvre aux doux rayons d'un air pur & ſerein.
L'Amour qui cependant s'apprête à la ſurprendre,
Sous un nom ſuppoſé, vient près d'elle ſe rendre,
Il paroît ſans flambeau, ſans fléches, ſans carquois,

(e) *Cléopatre* allant à Tarſe où Antoine l'avoit mandée, fit ce voyage ſur un Vaiſſeau brillant d'or, & orné des plus belles peintures ; les voiles étoient de pourpre, les cordages d'or & de ſoie. Cléopatre étoit habillée comme on repréſentoit alors la Déeſſe Vénus, ſes femmes repréſentoient les Nymphes & les Graces ; la poupe & la proue étoient remplies des plus beaux enfans déguiſés en Amours. Elle avançoit dans cet équipage, ſur le fleuve Cidnus, au ſon de mille inſtrumens de muſique. Tout le peuple de Tarſe la prit pour la Déeſſe. On quitta le Tribunal d'Antoine pour courir au devant d'elle. Ce Romain lui-même alla la recevoir, & en devint éperduement amoureux. *Plutarque*.

Il prend d'un ſimple enfant la figure & la voix.
On a vu, lui dit-il, ſur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne,
Il gliſſoit dans ſon cœur, en lui diſant ces mots,
Un deſir inconnu de plaire à ce Héros.
Son teint fut animé d'une grace nouvelle.
L'Amour s'applaudiſſoit en la voyant ſi belle :
Que n'eſpéroit il point aidé de tant d'appas !
Au-devant du Monarque il conduiſit ſes pas.
L'Art ſimple dont lui-même a formé ſa parure,
Paraît aux yeux ſéduits l'effet de la nature.
L'or de ſes blonds cheveux qui flotte au gré des vents.
Tantôt couvre ſa gorge & ſes tréſors naiſſans ;
Tantôt expoſe aux yeux leur charme inexprimable.
Sa modeſtie encore la rendoit plus aimable :
Non pas cette farouche & triſte auſtérité,
Qui fait fuir les amours & même la beauté :
Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine ;
Inſpire, le reſpect, enflâme les deſirs,
Et de qui peut la vaincre augmente les plaiſirs.

Il fait plus ; à l'Amour tout miracle eſt poſſible.
Il enchante ces lieux par un charme invincible.
Des Mirthes enlaſſés, que d'un prodigue ſein
La terre obéiſſante a fait naître ſoudain,

Dans

Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage.
A peine a-t'on passé sous leur fatal ombrage,
Par des liens secrets on se sent arrêter ;
On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
On voit fuir sous cette ombre une onde enchanteresse,
Les Amans fortunez, pleins d'une douce yvresse,
Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'Amour dans tous ces lieux fait sentir son pouvoir.
Tout y paroît changé tous les cœurs y soupirent.
Tous sont empoisonnés du charme qu'ils respirent.
Tout y parle d'amour. Les oiseaux dans les champs
Redoublent leurs baisers, leurs caresses, leurs chants.
Le moissonneur ardent qui court avant l'aurore,
Couper les blonds épics que l'Eté fait éclorre ;
S'arrête, s'inquiéte. & pousse des soupirs,
Son cœur est étonné de ses nouveaux desis.
Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
Et laisse en soupirant ses moissons imparfaites.
Près de lui, la Bergére oubliant ses troupeaux ;
De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux.
Contre un pouvoir si grand qu'eût pû faire d'Estrées
Par un charme indomptable elle étoit attirée.
Elle avoit à combattre en ce funeste jour,
Sa jeunesse, son cœur, un Héros & l'Amour.
Quelque temps de Henri, la valeur immortelle

Vers ces drapeaux vainqueurs en ſecret le rappelle
Une inviſible main le retient malgré lui.
Dans ſa vertu premiére il cherche un vain appui.
Sa vertu l'abandonne, & ſon ame enyvrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connoît que d'eſtrée
Loin de lui cependant tous ſes Chefs étonnés,
Se demandent leur Prince, & reſtent conſternés.
Ils trembloient pour ſes jours : hélas ! qui l'eut pû
croire,
Qu'on eût dans ce moment du craindre pour ſa gloi-
re ;
On le cherchoit en vain ; ſes ſoldats abattus,
Ne marchant plus ſous lui ſembloient déja vaincus.
Mais le Génie heureux qui préſide à la France
Ne ſo uffrit pas long-temps ſa dangereuſe abſen-
ce,
Il deſcendit des Cieux à la voix de Louis,
Et vint d'un vol rapide au ſecours de ſon fils.
Quand il fut deſcendu vers ce triſtre Hémiſphère,
Pour y trouver un ſage il regarda la terre.
Il ne le chercha point dans ces lieux révérés,
A l'étude, au ſilence, au jeûne conſacrés.
Il alla dans Ivry. Là parmi la licence,
Où du ſoldat vainqueur s'emporte l'inſolence,
L'Ange heureux des Français fixa ſon vol divin
Au milieu des drapaux des enfans de Calvin.
Il s'adreſſe à Mornay : s'étoit pour nous inſtruire,
Que ſouvent la raiſon ſuffit à nous conduire,

Ainſi qu'elle guida chez des peuples Payens,
Marc-Aurele. ou Platon, la honte des Chrétiens.

Non moins prudent ami que philoſophe auſtére,
Mornay ſur l'art diſcret de reprendre & de plaire.
Son exemple inſtruiſoit bien mieux que ſes diſ-
cours,
Les ſolides vertus furent ſes ſeuls amours,
Avide de travaux, inſenſible aux délices,
Il marchoit d'un pas ferme aux bords des précipices.
Jamais l'air de la Cour, & ſon ſouffle infecté
N'altéra de ſon cœur l'auſtére pureté.
Belle Aréthuſe, ainſi, ton onde fortunée
Roule au ſein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un cryſtal toujours pur, & des flots toujours clairs
Que jamais ne corrompt l'amertume des Mers.
Le généreux Mornay conduit par la ſageſſe,
Part, & vole en ces lieux, où la douce molleſſe
Retenoit dans ſes bras le vainqueur des humains,
Et de la France en lui maîtriſoit les deſtins.
L'Amour à chaque inſtant redoublant ſa victoire,
Le rendoit plus heureux pour mieux flétrir ſa gloi-
re;
Les plaiſirs qui ſouvent ont des termes ſi cours,
Partageoient ſes momens & rempliſſoient ſes jours.

L'amour au milieu d'eux découvre avec colére,
A côté de Mornay la ſageſſe ſévére;
Il veut ſur ce Guerrier lancer un trait vengeur;

Il croit charmer ſes ſens, il croit bleſſer ſon cœ
Mais Mornay mépriſoit ſa colére & ſes charmes
Tous ſes traits impuiſſans s'émouſſoient ſur ſes
mes.
Il attend qu'en ſecret le Roi s'offre à ſes yeux,
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.
Au fond de ces jardins, au bord d'une onde clai
Sous un myrthe amoureux, azile du myſtere,
D'Eſtrée à ſon amant prodiguoit ſes appas;
Il languiſſoit près d'elle, il bruloit dans ſes bras.
De leurs doux entretiens rien n'altéroit les cha
mes,
Leurs yeux étoient remplis de ces heureuſes larme
De ces larmes qui ſont les plaiſirs des amans.
Ils ſentoient cette yvreſſe & ces ſaiſiſſemens,
Ces tranſports, ces fureurs, qu'un tendre amour
inſpire,
Que lui ſeul fait goûter, que lui ſeul peut détru
re;
Les folâtres plaiſirs, dans le ſein du repos,
Les amours enfantins déſarmoient ce Héros:
L'un tenoit ſa cuiraſſe encor de ſang trempée,
L'autre avoit détaché ſa redoutable épée,
Et rioit en tenant dans ſes débiles mains,
Ce fer l'appui du Trône, & l'effroi des humains.

La Diſcorde de loin, inſulte à ſa faibleſſe;
Elle exprime en grondant ſa barbare allegreſſe:
Sa fiére activité ménage ces inſtans.

Ille court de la Ligue irriter les ſerpens.
t tandis que Bourbon ſe repoſe & ſommeille,
e tous ſes ennemis la rage ſe réveille.

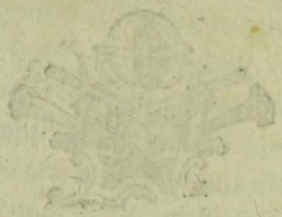
Enfin dans ces jardins où ſa vertu languit,
Il voit Mornai paroître : il le voit & rougit.
L'un de l'autre en ſecret ils craignent la préſence.
Le ſage en l'abordant garde un morne ſilence,
Mais ce ſilence même, & ſes regards baiſſés
Se font entendre au Prince, & s'expliquent aſſez.
Sur ce viſage auſtére, où regnoit la triſteſſe,
Henri lut aiſement ſa honte & ſa faibleſſe.
Rarement de ſa faute on aime le témoin.
Tout autre eut de Mornay mal reconnu le ſoin.
Cher ami, dit le Roi, ne crains point ma colére,
Qui m'aprend mon devoir eſt trop ſûr de me plaire.
Viens, le cœur de ton Prince eſt digne encor de toi,
Je t'ai vu, c'en eſt fait & tu me rends à moi :
Je reprens ma vertu que l'amour m'a ravie :
De ce honteux repos fuyons l'ignominie.
Fuyons ce lieu funeſte, où mon cœur mutiné
Aime éncor les liens dont il fut énchainé :
Me vaincre eſt déſormais ma plus belle victoire.
Partons, bravons l'Amour dans les bras de la gloire,
Et bien-tôt vers Paris répendant la terreur,
Dans le ſang Eſpagnol effaçons mon erreur.

A ces mots généreux, Mornay connut son Maî-
tre.
C'eſt vous, s'écria-t'il, que je revois paroître ;
Vous, de la France entiere auguſte défenſeur,
Vous, vainqueur de vous-même, & Roi de votre
cœur,
L'amour à votre gloire ajoute un nouveau luſtre ;
Qui l'ignore eſt heureux, qui le dompte eſt illuſ-
tre,

Il dit : Le Roi s'apprête à partir de ces lieux.
Quelle douleur, ô Ciel, attendrit ſes adieux !
Plein de l'aimable objet qu'il fuit & qu'il adore ;
En condamnant ſes pleurs il en verſoit encore.
Entrainé par Mornay, par l'Amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part deſeſperé.
Il part : en ce moment d'Eſtrée évanouie,
Reſte ſans mouvement, ſans couleur, & ſans vie.
D'une ſoudaine nuit ſes beaux yeux ſont couverts ;
L'Amour qui l'apperçut jette un cri dans les airs :
Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle
N'enleve à ſon empire une Nymphe ſi belle ;
N'efface pour jamais les charmes de ſes yeux,
Qui devoient dans la France allumer tant de feux.
Il la prend dans ſes bras ; & bientôt cette Aman-
te
R'ouvre à ſa douce voix ſa paupiere mourante ;
Lui nomme ſon Amant, le redemande en vain,
Le cherche encor des yeux & les ferme ſoudain.

L'Amour baigné des pleurs qu'il répend auprès
d'elle,
Au jour qu'elle fuyoit tendrement la rappelle ;
D'un eſprit ſéduiſant il lui rend la douceur,
Et ſoulage les maux dont lui ſeul eſt l'auteur.

Mornay toujours ſévére & toujours inflexible
Entraînoit cependant ſon Maître trop ſenſible.
La force & la vertu leur montre le chemin,
La gloire les conduits les lauriers à la main ;
Et l'Amour indigné, que le devoir ſurmonte,
Va cacher loin d'Anet, ſa colére & ſa honte.



LA HENRIADE.

CHANT DIXIE'ME.

ARGUMENT.

RETOUR du Roi à ſon Armée : il recommence le Siége. Combat ſingulier du Vicompte de Turenne & du Chevalier d'Aumale. Famine horrible qui déſole la Ville. Le Roi nourrit lui même les Habitans qu'il aſſiége. Le Ciel récompenſe enfin ſes vertus. La verité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ſes portes, & la guerre eſt finie.

CES momens dangereux, perdus dans la molleſſe,
Avoient fait aux vaincus oublier leur faibleſſe.
A de nouveaux exploits Mayenne eſt préparé.
D'un eſpoir renaiſſant le peuple eſt enyvré.
Leur eſpoir les trompoit ; Bourbon que rien n'arrête,
Accourut impatient d'achever ſa conquête.

Paris épouvanté revit ſes étendarts ;
Le Héros reparut aux pieds de ſes remparts ;
De ces mêmes remparts, où fume encor ſa foudre,
Et qu'à réduire en cendre il ne peut ſe réſoudre,
Quand l'Ange de la France, appaiſant ſon courou
Retint ſon bras vainqueur, & ſuſpendit ſes coups
Deja le camp du Roi jette des cris de joie,
D'un œil d'impatience il dévoroit ſa proie.
Les Ligueurs cependant d'un juſte effroi troublés
Près du prudent Mayenne étoient tous raſſemblés.
Là, d'Aumale ennemi de tout conſeil timide,
Leur tenoit fierement ce langage intrepide :
Nous n'avons point encor appris à nous cacher ;
L'Ennemi vient à nous, c'eſt-là qu'il faut marcher.
C'eſt-là qu'il faut porter une fureur heureuſe ;
Je connois des Français la fougue impétueuſe.
L'ombre de leurs remparts affaiblit leur vertu.
Le Français qu'on attaque eſt à demi vaincu.
Souvent le déſeſpoir a gagné des batailles :
J'attens tout de nous ſeuls, & rien de nos murailles.
Héros qui m'écoutez, volez aux champs de Mars ;
Peuples qui nous ſuivez, vos Chefs ſont vos remparts.
Il ſe tût à ces mots ; les Ligueurs en ſilencé
Sembloient de ſon audace accuſer l'imprudence.
Il en rougit de honte, & dans leurs yeux confus

Il lut en frémiſſant leur crainte & leur refus.
Eh bien, pourſuivit-il, ſi vous n'oſez me ſuivre,
Français, à cet affront je ne veux point ſurvivre.
Vous craignez les dangers, ſeul je m'y vais offrir,
Et vous apprendre à vaincre, ou du moins à mourir.

De Paris à l'inſtant il fait ouvrir la porte;
Du peuple qui l'entoure il éloigne l'eſcorte,
Il s'avance: un Hérault, Miniſtre des combats,
Juſqu'aux tentes du Roi marche devant ſes pas,
Et crie à haute voix: Quiconque aime la gloire,
Qu'il diſpute en ces lieux l'honneur de la victoire.
D'Aumale vous attend: Ennemis, paroiſſez.

Tous ces Chefs à ces mots d'un beau zéle pouſſés,
Vouloient contre d'Aumale eſſayer leur courage.
Tous briguoient près du Roi cet illuſtre avantage,
Tous avoient mérité ce prix de la valeur;
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
Le Roi mit dans ſes mains la gloire de la France.
Va, dit-il, d'un ſuperbe abaiſſer l'inſolence.
Combats pour ton pays, pour ton Prince, & pour toi,
Et reçois en partant les armes de ton Roi.
Le Héros, à ces mots, lui donne ſon épée.
Votre attente, ô grand Roi, ne ſera point trompée.
Lui répondit Turenne, embraſſant ſes genoux,
J'en atteſte ce fer, & j'en jure par vous.

Il dit : le Roi l'embraſſe, & Turenne s'élance
Vers l'endroit où d'Aumale, avec impatience,
Attendoit qu'à ſes yeux un combattant parut.
Le peuple de Paris aux remparts accourut :
Les ſoldats de Henri près de lui ſe rangent.
Sur les deux combattans tous les yeux s'attachent :
Chacun des deux partis voyant ſon défenſeur,
Du geſte & de la voix excitoit ſa valeur.
Cependant ſur Paris s'élevoit un nuage
Qui ſembloit apporter le tonnerre & l'orage ;
Ses flancs noirs & brulans tout-à-coup entr'ouverts
Vomiſſent dans ces lieux les monſtres des Enfers,
Le Fanatiſme affreux, la Diſcorde farouche,
La ſombre Politique, au cœur faux, à l'œil louche,
Le demon des combats reſpirant les fureurs ;
Dieux enyvrés de ſang, Dieux dignes des Ligueurs ;
Aux remparts de la Ville ils fondent, ils s'arrêtent,
En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprêtent.
Voilà qu'au même inſtant du haut des Cieux ouverts
Un Ange eſt deſcendu ſur le Trône des airs,
Couronné de rayons, nageant dans la lumiére,
Sur des aîles de feu parcourant ſa carriére,
Et laiſſant loin de lui l'Occident éclairé
Des ſillons lumineux dont il eſt entouré.
Il tenoit d'une main cette Olive ſacrée,
Ce préſage charmant d'une paix deſirée ;

Dans

Dans l'autre étinceloit ce fer d'un Dieu vengeur,
Ce glaive dont s'arma l'Ange exterminateur,
Quand jadis l'Eternel à la mort dévorante
Livra les premiers nés d'une race insolente.
A l'aspect de ce glaive interdits, désarmés :
Les monstres infernaux semblent inanimés,
La terreur les enchaîne : un pouvoir invincible
Fait tomber tous les traits de leur troupe infléxible,
Ainsi de son Autel teint du sang des humains
Tomba ce fier Dagon, ce Dieu des Philistins,
Lorsque du Dieu des Dieux en son Temple apportée
A ses yeux éblouis l'Arche fut présentée.
Paris, le Roi, l'armée, & l'enfer, & les Cieux,
Sur ce Combat illustre avoient fixé les yeux.
Bien-tôt les deux Guerriers entrent dans la carriere
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barriere
Leur bras n'est point chargé du poids d'un bouclier
Ils ne se cachent point sous ces bustes d'acier,
Des anciens Chevaliers ornement honorable,
Eclatant à la vue, aux coups impénétrable ;
Ils négligent tous deux cet appareil qui rend
Et le combat plus long & le danger moins grand.
Leur arme est leur épée ; & sans autre défense,
Exposé tout entier, l'un & l'autre s'avance.
O Dieu, cria Turenne, arbitre de mon Roi,
Descends, juge sa cause & combats avec moi,

Le courage n'eſt rien ſans ta main protectrice
J'attends peu de moi même, & tout de ta j
tice,
D'Aumale répondit : j'attends tout de mon bras ;
C'eſt de nous que dépend le deſtin des combats ;
En vain l'homme timide implore un Dieu ſuprêm
Tranquille au haut du Ciel il nous laiſſe à nous-m
me,
Le parti le plus juſte eſt celui du Vainqueur ;
Et le Dieu de la guerre & la ſeule valeur.
Il dit, & d'un regard enflammé d'arrogance,
Il voit de ſon rival la modeſte aſſurance.

Mais la trompette ſonne. Ils s'élancent tous deux ;
Ils commencent enfin ce combat dangereux :
Tout ce qu'ont pû jamais la valeur & l'adreſſe,
L'ardeur, la fermeté, la force, la ſoupleſſe,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étoient portés & parés à l'inſtant ;
Tantôt avec fureur l'un d'eux ſe précipite,
L'autre d'un pas leger ſe détourne & l'évite.
Tantôt plus rapprochés ils ſemblent ſe ſaiſir,
Leur péril renaiſſant donne un affreux plaiſir ;
On ſe plait à les voir s'obſerver & ſe craindre,
Avancer, s'arrêter, ſe meſurer, s'atteindre,
Le fer étincelant avec art détourné
Par de feins mouvemens trompe l'œil étonné.
Telle on voit du Soleil la lumiére éclatante

riſer ſes traits de feu dans l'onde tranſparente,
t ſe rompant encor par des chemins divers,
De ce criſtal mouvant repaſſer dans les airs.
Le ſpectateur ſurpris, & ne pouvant le croire,
Voyons à tout moment leur chute & leur victoire.
D'Aumale eſt plus ardent, plus fort, plus furieux,
Turenne eſt plus adroit, & moins impétueux.
Maître de tous ſes ſens, animé ſans colére,
Il fatigue à loiſir ſon terrible adverſaire.
D'Aumale en vains efforts épuiſe ſa vigueur.
Bientôt ſon bras laſſé ne ſert plus ſa valeur.
Turenne qui l'obſerve apperçoit ſa faibleſſe :
Il ſe ranime alors, il le pouſſe, il le preſſe.
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.
D'Aumale eſt renverſé dans les flots de ſon ſang.
Il tombe, & de l'Enfer tous les monſtres frémirent,
Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent :
„ De la Ligue à jamais le Trône eſt renverſé,
„ Tu l'emportes, Bourbon, notre regne eſt paſſé.
Tout le peuple y répond par un cri ſe lamentable.
D'Aumale ſans vigueur étendu ſur le ſable,
Menace encor Turenne, & le menace en vain.
Sa redoutable épée échappe de ſa main,
Il veut parler, ſa voix expire dans ſa bouche.
L'horreur d'être vaincu rend ſon air plus farouche :
Il ſe leve, il retombe, il ouvre, un œil mourant ;

Il regarde Paris, & meurt en soupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne,
Tu le vis, tu frémis, & ta chute prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à tes esprits.

Cependant des Soldats, dans les murs de Paris
Rapportoient à pas lents le malheureux d'Aumale.
Ce spectacle sanglant, cette pompe fatale
Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré :
Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,
Ce front souillé de sang, cette bouche entr'ouverte
Cette tête panchée & de poudre couverte,
Ces yeux où le trépas étale ses horreurs.
On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs.
La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,
Etouffent leurs sanglots, & retiennent leur plainte,
Tout se tait, & tout tremble. Un bruit rempli d'horreur
Bientôt de ce silence augmenta la terreur.
Les cris des assiégeans jusqu'au Ciel s'élevérent,
Les Chefs & les Soldats près du Roi s'assemblerent :

(a) Le Chevalier d'Aumale fut tué dans ce temps-là à Saint Denis, & sa mort affaiblit beaucoup le parti de la Ligue. Son Duel avec le Vicomte de Turenne n'est qu'une fiction ; mais ces combats singuliers étoient encore à la mode. Il s'en fit un célébre derriere les Chartreux, entre le sieur de Marivaux qui tenoit pour les Royalistes, & le sieur Claude de Marolles qui tenoit pour les Ligueurs. Ils se battirent en présence du peuple & de l'Armée, le jour même de l'assassinat d'Henri III. mais ce fut de Marolles qui fut vainqueur.

Ils demandoient l'assaut le Roi dans ce moment.
Modéra son courage, & leur emportement.
Il sentit qu'il aimoit son ingrate patrie,
Il voulut la sauver de sa propre furie.
Haï de ses Sujets, prompt à les épargner,
Eux seuls vouloient se perdre, il les voulut gagner;
Heureux si sa bonté prévenant leur audace,
Forçoit ces malheureux à lui demander grace,
Pouvant les emporter, il les fait investir,
Il l'aisse à leurs fureurs le temps du repentir.
Il (*b*) crut que sans assauts, sans combats, sans alarmes,
La disette & la faim, plus fortes que ses armes,
Lui livreroient sans peine un peuple inanimé,
Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé;
Qui, vaincu par ses maux, souple dans l'indigence,
Viendroit à ses genoux implorer sa clémence.
Mais, le faux zéle, hélas, qui ne sçauroit céder,
Enseigne à tout souffrir, comme à tout hazarder.

Les mutins qu'épargnoit cette main vengeresse,
Prenoient d'un Roi Clément la vertu pour faiblesse,
Et fiers, de ses bontés, oubliant sa valeur,
Ils défioient leur Maître, ils bravoient leur vainqueur.
Ils osoient insulter à sa vengeance oisive.

(*b*) Henri IV. bloqua Paris en 1590 avec moins de vingt mille hommes.

Mais lorſqu'enfin les eaux de la Seine captive,
Ceſſérent d'apporter dans ce vaſte ſéjour,
L'ordinaire tribut des moiſons d'alentour :
Quand on vit dans Paris la faim pâle & cruelle,
Montrant déja la mort qui marchoit après elle :
Alors on entendit des hurlemens affreux,
Ce ſuperbe Paris fut plein de malheureux,
De qui la main tremblante, & la voix affoiblie,
Demandoient vainement le ſoutien de leur vie.
Bien-tôt le riche même, après de vains efforts,
Eprouva la famine au milieu des tréſorts.
Ce n'etoit plus ces jeux, ces feſtins & ces fêtes,
Où de mirthe & de roſe ils couronnoient leurs têtes,
Où parmi des plaiſirs toujours trop peu goûtés,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,
Sous des lambris dorés qu'habite la molleſſe,
De leur goût dédaigneux irritoient la pareſſe.
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, defigurés, & la mort dans les yeux,
Périſſant de miſére au ſein de l'opulence,
Déteſter de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard dont la faim va terminer les jours,
Voit ſon fils au berceau qui périt ſans ſecours.
Ici meurt dans la rage une famille entiére.
Plus loin, des malheureux couchés ſur la pouſſiére,
Se diſputoit encore, à leurs derniers momens,

Les restes odieux des plus vils alimens.
Ces spectres affamés, outrageant la nature,
Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture.
Des morts épouvantés les ossemens poudreux,
Ainsi qu'un pur froment sont préparés pour eux.
Que n'osent point tenter les extrêmes misères !
On les vit se nourrir des cendres de leurs peres,
Ce détestable mets (c) avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.

Ces Prêtres, cependant, ces Docteurs fanatiques,
Qui loin de partager les misères publiques,
Bornant à leurs besoins tous leurs soins paternels,
Vivoient dans l'abondance à l'ombre des Autels. (d)
Du Dieu qu'ils offensoient attestant la souffrance,
Alloient par-tout du peuple animer la constance.
Aux uns, à qui la mort alloit fermer les yeux,
Leurs libérales mains ouvroient déja les Cieux.
Aux autres ils montroient d'un coup d'œil prophétique

(c) Ce fut l'Ambassadeur d'Espagne auprès de la Ligue, qui donna le conseil de faire du pain avec des os de morts, conseil qui fut exécuté, & qui ne servit qu'à avancer les jours de plusieurs milliers d'hommes. Surquoi on remarque l'étrange foiblesse de l'imagination humaine (Ces Assiégés n'auroient pas osé manger la chair de leurs Compatriotes qui venoient d'être tués, mais ils mangeoient volontiers les os.)

(d) On fit la visite, dit Mezerai dans les Logis des Ecclésiastiques & dans les Couvens, qui se trouverent tous pourvus, même celui des Capucins, pour plus d'un an.

Le tonnerre allumé sur un Prince hérétique ;
Paris bientôt sauvé par des secours nombreux ;
Et la manne du Ciel prête à tomber pour eux.
Hélas ! ces vains appas, ces promesses stériles,
Charmoient ces malheureux à tromper trop faciles ;
Par les Prêtres séduits, par les Seize effrayés,
Soumis, presque contens, ils mouroient à leurs
pieds.
Trop heureux en effet d'abandonner la vie.

D'un ramas d'Etrangers la Ville étoit remplie ;
Tigres que nos ayeux nourrissoient dans leur sein ;
Plus cruels que la mort, & la guerre & la faim.
Les uns étoient venus des campagnes Belgiques,
Les autres des rochers & des monts Helvétiques ;
Barbares (*e*), dont la guerre est l'unique métier,
Et qui vendent leur sang à qui veut le payer.
De ces nouveaux Tyrans les avides cohortes,
Assiégent les maisons, en enfoncent les portes ;
Aux hôtes effrayés présentent mille morts :
Non pour leur arracher d'inutiles trésors ;
Non pour aller ravir d'une main adultére,
Une fille éplorée, à sa tremblante mere ;

(*e*) Les Suisses qui étoient dans Paris à la solde du Duc de Mayenne, y commirent des excès affreux, au rapport de tous les Historiens du tems ; c'est sur eux seuls que tombe ce mot de *Barbares*, & non sur leur Nation pleine de bon sens & de droiture, & l'une des plus respectables Nations du monde, puisqu'elle ne songe qu'à conserver sa liberté & jamais à opprimer celle des autres.

De la cruelle faim le besoin consumant
Semble étouffer en eux tout autre sentiment ;
Et d'un peu d'alimens la découverte heureuse,
Etoit l'unique but de leur recherche affreuse.
Il n'est point de tourment, de supplice & d'horreur,
Que pour en découvrir n'inventa leur fureur.

Une femme, grand Dieu ! faut-il à la mémoire (f)
Conserver le recit de cette horrible histoire !
Une femme avoit vu, par ces cœurs inhumains,
Un reste d'alimens arraché de ses mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui restoit, prêt à périr comme elle :
Furieuse, elle approche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendoit les bras ;
Son enfance, sa voix, sa misére, & ses charmes,
A sa mere en fureur arrachent mille larmes ;
Elle tourne sur lui son visage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié.
Trois fois le fer échappe à sa main défaillante.
La rage enfin l'emporte, & d'une voix tremblante :
Déteſtant son hymen & sa fécondité,
Cher & malheureux fils, que mes flancs ont porté,
Dit-elle, c'est en vain que tu reçus la vie,

(f) Cette Histoire est rapportée dans tous les mémoires du temps. De pareilles horreurs arrivérent aussi au siége de la Ville de Sancerre.

Les Tyrans, ou la faim l'auroient bien-tôt ravie
Et pourquoi vivroit-tu ? Pour aller dans Paris,
Errant & malheureux pleurer ſur ſes débris ?
Meurs avant de ſentir mes maux & ta miſére,
Rends-moi le jour, le ſang, que t'a donné ta mere;
Que mon ſein malheureux te ſerve de tombeau,
Et que Paris du moins voye un crime nouveau.
En achevant ces mots, furieuſe égarée,
Dans les flancs de ſon fils ſa main deſeſpérée
Enfonce en fremiſſant le patricide acier;
Porte le corps ſanglant auprès de ſon foyer,
Et d'un bras que pouſſoit ſa faim impitoyable;
Prépare avidement ce repas effroyable.

Attirés par la faim les farouches Soldats,
Dans ces coupables lieux reviennent ſur leurs pas;
Leur tranſport eſt ſemblable à la cruelle joie
Des ours & des lions qui fondent ſur leur proie.
A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O ſurpriſe! ô terreur!
Prés d'un corps tout ſanglant à leurs yeux ſe préſente
Une femme égarée, & de ſang dégoutante.
Oui, c'eſt mon propre fils, oui, monſtres inhumains,
C'eſt vous qui dans ſon ſang avez trempé mes mains.
Que la mere & le fils vous ſerment de pâture.
Craignez vous plus que moi d'outrager la nature,

Quelle horreur, à mes yeux, semble vous glacer tous ;
Tigres, de tels festins sont préparés pour vous.
Ce discours insensé, que sa rage prononce,
Est suivi d'un poignard qu'en son cœur elle enfonce.
De crainte, à ce spectacle & d'horreur agités,
Ces monstres confondus courent épouvantés.
Ils n'osent regarder cette maison funeste,
Ils pensent voir sur eux tomber le feu céleste,
Et le peuple effrayé de l'horreur de son sort,
Levoit les mains au Ciel, & demandoit la mort.
Jusqu'aux tentes du Roi, mille bruits en coururent,
Son cœur en fut touché, ses entrailles s'émurent ;
Sur ce peuple infidéle il répandit des pleurs :
O Dieu s'écria-t'il, Dieu, qui lis dans les cœurs ;
Qui vois ce que je puis, qui connois ce que j'ose,
Des Ligueurs & de moi tu sépares la cause.
Je puis lever vers toi mes innocentes mains,
Tu le sais, je tendois les bras à ces mutins,
Tu ne m'imputes point leurs malheurs & leurs crimés.
Que Mayenne à son gré s'immole ces victimes ;
Qu'il impute, s'il veut, des désastres si grands
A la nécessité, l'excuse des Tirans ;
De mes sujets séduits qu'il comble la misére :
Il en est l'ennemi, j'en dois être le pere.
Je le suis, c'est à moi de nourrir mes enfans,
Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorans.

Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même
Dussai-je en les sauvant perdre mon Diadême ;
Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix !
Sauvons-le malgré lui de ses vrais ennemis
Et si trop de pitié me coute mon Empire,
Que du moins sur ma tombe un jour on puisse lire
„ Henri de ses Sujets, ennemis généreux,
„ Aima mieux les sauver que de régner sur eux.

Il dit (g), & dans l'instant il veut que son armée
Approche sans éclat de la Ville affamée ;
Qu'on porte aux Citoyens des paroles de paix,
Et qu'au lieu de vengeance on parle de bienfaits.
A cet ordre Divin ses Troupes obéissent.
Les murs en ce moment de peuple se rempliſſent.
On voit sur les remparts avancer à pas lents,
Ces corps inanimés, livides & tremblans,
Tels qu'on feignoit jadis que des Royaumes sombres
Les Mages à leur gré faisoient sortir les ombres ;
Quand leur voix du Cocyte arrêtent les torrens,
Appelloit les Enfers, & les mânes errans.
Quel est de ces mourans l'étonnement extrême :
Leur

(g) *Henry* IV. fut si bon, qu'il permettoit à ses Officiers d'envoyer, (comme le dit Mezerai, des rafraichissemens à leurs anciens amis & aux Dames. Les soldats en faisoient autant à l'exemple des Officiers Le Roi avoit de plus la générosité de laisser sortir de Paris presque tous ceux qui se présentoient. Par-là il arriva effectivement que les Assiégeans nourrirent les Assiégés.

eur cruel ennemi vient le nourrir lui - même.
ourmentés, déchirés par leurs fiers Défenſeurs,
s trouvent la pitié dans leurs Perſécuteurs.
ous ces événemens leur ſembloient incroyables.
s voyoient devant eux ces piques formidables,
es traits, ces inſtrumens des cruauté du ſort,
es lances qui toujours avoient porté la mort,
econdant de Henri la généreuſe envie,
u bout d'un fer ſanglant leur apporter la vie.
ont-ce-là, diſoient-ils, ces monſtres ſi cruels ?
ſt-ce-là ce Tyran ſi terrible aux mortels !
et ennemi de Dieu qu'on peint ſi plein de rage ?
Hélas ! du Dieu vivant c'eſt la brillante image.
'eſt un Roi bienfaiſant, le modéle des Rois.
Nous ne méritons pas de vivre ſous ſes loix.
l triomphe, il pardonne ! il chérit qui l'offence.
Puiſſe tout notre ſang cimenter ſa puiſſance !
Trop dignes du trépas dont il nous a ſauvés,
Conſacrons lui ces jours qu'il nous a conſervés.

De leurs cœurs attendris tel étoit le langage.
Mais qui peut s'aſſurer ſur un peuple volage,
Dont la faible amitié s'exhale en vains diſcours ?
Qui quelquefois s'éléve & retombe toujours.
Ces Prêtres, dont cent fois la fatale éloquence,
Ralluma tous ces feux qui conſumoient la France ;

Vont se montrer en pompe à ce peuple abattu.
„ Combattans sans courage, & Chrétiens sa-
„ vertu.
„ A quel indigne appas vous laissez vous séduire!
„ Ne connoissez-vous plus les palmes du martyre!
„ Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hu
„ Vivre pour l'outrager pouvant mourir pour lui!
„ Quand Dieu du haut des Cieux nous montre
„ Couronne,
„ Chrétiens, n'attendons pas qu'un Tyran nou
„ pardonne.
„ Dans sa coupable secte il veut nous réunir:
„ De ses propres bienfaits songeons à le punir.
„ Sauvons nos Temples Saints de son culte héréti
„ que.

C'est ainsi qu'ils parloient & leur voix fanatique,
Maîtresse du vil peuple, & redoutable aux Rois,
Des bienfaits de Henri faisoit taire la voix;
Et déja quelques-uns reprenant leur furie,
S'accusoient en secret de lui devoir la vie.

A travers ces clameurs & ces cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les Cieux.
Louis, qui du plus haut de la voute Divine,
Veille sur les Bourbons dont il est l'origine,
Connut qu'enfin les temps alloient être accomplis
Et que le Roi des Rois adopteroit son fils.
Aussi-tôt de son cœur il chassa les allarmes,
La foi vint essuyer ses yeux mouillés de larmes,
Et la douce espérance, & l'amour paternel,

onduisirent ſes pas aux pids de l'Eternel.

Au milieu des clartés d'un feu pur & durable,
ieu mit avant le tems ſon Trône inébranlable.
e Ciel eſt ſous ſes pieds, de mille aſtres divers
e cours toujours réglé l'annonce à l'Univers.
a puiſſance, l'amour, avec l'intelligence,
nis & diviſés compoſent ſon eſſence.
es Saints dans la douceur d'une éternelle paix,
'un torrent de plaiſirs eryvrés à jamais,
énétrés de ſa gloire & remplis de lui-même,
dorent à l'envi ſa Majeſté ſuprême.
evant lui ſont ces Dieux, ces brûlans Séraphins,
qui de l'Univers il commet les deſtins.
parle, & de la terre ils vont changer la face,
es Puiſſances du ſiécle iis retranchent la race.
andis que les humaints, vils jouets de l'erreur,
es conſeils éternels accuſent la hauteur.
e ſont eux dont la main frapant Rome aſſervie,
ux fers enfans du Nord ont livré l'Italie,
'Eſpagne aux Africains' Solime aux Ottomans.
out Empire eſt tombé, tout peuple eut ſes Tyrans.
lais cette impénétrable & juſte Providence
e laiſſe pas toujours proſpérer l'inſolence;
uelquefois ſa bonté favorable aux humains,
let le Sceptre des Rois dans d'innocentes mains.

Le pere des Bourbons à ſes yeux ſe préſente,
t lui parle en ces maux d'une voix gémiſſante:
ere de l'Univers, ſi tes yeux quelquefois

Honnorent d'un regard les peuples & les Rois ;
Vois le peuple Français à ſon Prince rebelle.
S'il viole tes loix, c'eſt pour t'être fidéle.
Aveuglé par ſon zéle, il te deſobéit,
Et penſe te venger alors qu'il te trahit.
Vois ce Roi triomphant, ce foudre de la guerre
L'exemple, la terreur & l'amour de la terre ;
Avec tant de vertu, n'as-tu formé ſon cœur
Que Pour-l'abandonner aux piéges de l'erreur !
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage
A ſon Dieu qu'il adore, offre un coupable hommage.
Ah ! ſi du grand Henri ton culte eſt ignoré,
Par qui le Roi des Rois veut-il être adoré ?
Daigne éclairer ce cœur créé pour te connaître,
Donne à l'Egliſe un Fils, donne à la France un Maître.
Des Ligueurs obſtinés confonds les vains projets
Rends les Sugets au Prince, & le Prince au Sujet
Que tous les cœurs unis adorent ta juſtice,
Et t'offrent dans Paris le même Sacrifice.

L'Eternel à ſes vœux ſe laiſſa pénétrer ;
Par un mot de ſa bouche il daigna l'aſſurer.
A ſa divine voix les aſtres s'ébranlérent :
La terre en treſſaillit, les Ligueurs en tremblérent.

Roi qui dans le Ciel avoit mis ſon appui,
ntit que les Très-Haut s'intéreſſoit pour lui.

Soudain la Vérité; ſi long-temps attendue,
oujours chere aux humains, mais ſouvent inconnue.
ans les tentes du Roi deſcend du haut des Cieux :
'abord un voile épais la cache à tous les yeux ;
e moment en moment, les ombres qui la couvrent
édent à la clarté des feux qui les entr'ouvent :
ien-tôt elle ſe montre à ſes yeux ſatisfaits,
rillante d'un éclat qui n'ébouit jamais.

Henri, dont le grand cœur étoit formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin ſa lumiere immortelle.
Il avoue avec foi, que la Religion
Eſt au-deſſus de l'homme, & confond la raiſon.
Il reconnaît l'Egliſe ici bas combattue,
L'Egliſe toujours une, & par tout étendue :
Libre, mais ſous un Chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des Saints, la grandeur de ſon Dieu.
Le Chriſt, de nos péchés victime renaiſſante,
De ſes Elus chéris nourriture vivante,
Deſcend ſur les Autels à ſes yeux éperdus,

Et lui découvre un Dieu ſous un pain qui n'eſt plus.
Son cœur obéiſſant ſe ſoumet, s'abandonne
A ces Nyſtéres Saints dont ſon eſprit s'étonne.

Louis dans ce moment qui comble ſes ſouhaits,
Louis tenant en main l'olive de la paix,
Deſcend du haut des Cieux vers le Héros qu'il aime,
Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à ſa voix;
Il entre (*h*) au nom du Dieu qui fait régner les Rois.
Les Ligueurs éperdus; & mettant bas leurs ames,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes,
Les Prêtres ſont muets, les Seize épouvantés
En vain cherchent pour fuir des autres écartés.
Tout le peuple changé dans ce jour ſalutaire,
Reconnoît ſon vrai Roi, ſon Vainqueur, & ſon Pere.

Dès-lors on admira ce régne fortuné,
Et commencé trop tard, & trop tôt terminé.

(*h*) Ce blocus & cette famine de Paris ont pour époque l'année 1590, Henri IV. n'entra dans Paris qu'au mois de Mars 1594. Il s'étoit fait Catholique en Juillet 593, mais il a fallu raprocher ces trois grands evénemens, parce qu'on écrivoit un Poëme, & non une Hiſtoire.

L'Autrichien trembla Juſtement déſarmée
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée;
La Diſcorde rentra dans l'éternelle nuit :
A reconnaître un Roi Mayenne fut réduit;
Et ſoumettant enfin ſon cœur & ſes Provinces,
Fut le meilleur Sujet du plus juſte des Princes.

Fin du premier Tome.

HISTOIRE ABREGE'E

Des événemens ſur leſquels eſt fondée la fable du Poëme de la Henriade.

LE feu des guerres civiles, dont François II. vit les premiéres étincelles, avoit embraſé la France ſous la minorité de Charles IX. La religion en étoit le ſujet parmi les peuples, & le prétexte parmi les grands. La Reine Mere, Catherine de Médicis, avoit plus d'une fois hazardé le ſalut du Royaume pour conſerver ſon autorité, armant le parti catholique contre le proteſtant, & les Guiſes contre les Bourbons, pour les accabler les uns par les autres.

La France avoit alors pour ſon malheur beaucoup de Seigneurs trop puiſſans, & par conſéquent factieux : des peuples devenus Fanatiques & barbares par cette fureur de parti qu'inſpire le faux zéle des Rois enfans, aux noms deſquels on ravageoit l'Etat. Les batailles de Dreux, de Saint Denis de Jarnac, de Montcontour, avoient ſignalé le malheureux

Regne de Charles IX. Les plus grandes Villes étoient priſes, & repriſes, ſaccagées tour à tour par les partis oppoſés. On faiſoit mourir les priſonniers de guerre par des ſupplices recherchés. Les Egliſes étoient miſes en cendres par les réformés, les temples par les catholiques : les empoiſonnemens & les aſſaſſinats n'étoient regardés que comme des vengeances d'ennemis habiles.

On mit le comble à tant d'horreur par la journée de Saint Barthelemi. Henri *le Grand*, alors Roi de Navarre, & dans une extrême jeuneſſe, Chef du parti réformé, dans le ſein duquel il étoit né, fut attiré à la Cour avec les plus puiſſans Seigneurs du parti. On le maria à la Princeſſe Marguerite, ſœur de Charles IX. Ce fut au milieu des réjouiſſances de ces nôces, au milieu de la paix la plus profonde, & après les ſermens les plus ſolemnels, que Catherine de Médicis ordonna ces maſſacres, dont il faut perpétuer la mémoire, (toute affreuſe & toute flétriſſante qu'elle eſt pour le nom Français,) afin que les hommes, toujours prêts à entrer dans de malheureuſes querelles de religion, voyent à quel excès l'eſprit de parti peut enfin conduire.

On vit donc dans une Cour qui ſe piquoit de politeſſe une femme célébre par les agrémens de l'eſprit, & un jeune Roi de vingt-trois ans, ordonner de ſang froid la mort de plus d'un million de leurs ſujets. Cette même nation qui ne penſe aujourd'hui à ce crime qu'en friſſonnant, le commit avec tranſ-

ort & avec zéle. Plus de cent mille hommes furent aſſaſſinés par leurs compatriotes, & ſans les ſages précautions de quelques perſonnages vertueux, comme le Préſident Jeannin, le Marquis de Saint-Herem *&c.* la moïtié des Français égorgeoit l'autre.

Charles IX. ne vécut pas long-tems après la Saint Barthelemi. Son frere Henri III. quitta le trône de la *Pologne* pour venir replonger la France dans de nouveaux malheurs, dont elle ne fut tirée que par Henri IV. ſi juſtement ſurnommé *le Grand*, par la poſtérité, qui ſeule peut donner ce titre.

Henri III. en revenant en France y trouva deux partis dominans. L'un étoit celui des réformés, renaiſſant de ſa cendre, plus violent que jamais, & ayant à ſa tête le même Henri *le Grand*, alors Roi de Navarre. Lautre étoit celui de la Ligue faction, puiſſante formée peu à peu par les Princes de Guiſe, encouragée par les Papes, fomentée par l'Eſpagne, s'accroiſſant tous les jours par l'artifice des Moines, conſacrée en apparence par le zéle de la religion catholique ; mais ne tendant qu'à la rebellion. Son Chef étoit le Duc de Guiſe, ſurnommé *le Balafré*, Prince d'une réputation éclatante, & qui ayant plus de grandes qualités que de bonnes, ſembloit né pour changer la face de l'Etat dans ce temps de troubles.

Henri III. au lieu d'accabler ces deux partis ſous le poids de l'autorité Royale, les fortifia par ſa foibleſſe. Il crut faire un grand coup de politique en ſe déclarant le Chef de la Ligue ; mais il n'en fut que

l'eſclave. Il fut forcé de faire la guerre pour les intérêts du Duc de Guiſe qui le vouloit détrôner, contre le Roi de Navarre ſon beaufrere, ſon héritier préſomptif, qui ne penſoit qu'à établir l'autorité Royale, d'autant plus qu'en agiſſant pour Henri III à qui il devoit ſucceder, il agiſſoit pour lui-même.

L'Armée que Henri III. envoya contre le Roi ſon beaufrere, fut battue à Coutras, ſon favori Joyeuſe y fut tué. Le Navarrois ne voulut d'autre fruit de ſa victoire que de ſe réconcilier avec le Roi. Tout vainqueur qu'il étoit, il demanda la paix, & le Roi vaincu n'oſa l'accepter, tant il craignoit le Duc de Guiſe & la Ligue Guiſe dans ce tems-là même venoit de diſſiper une armée d'Allemands. Ces ſuccès du *Balafré* humiliérent encore davantage le Roi de France, qui ſe crut à la fois vaincu par les Ligueurs & par les Réformés.

Le Duc de Guiſe enflé de ſa gloire, & fort de la faibleſſe de ſon Souverain, vint à Paris malgré ſes ordres. Alors arriva la fameuſe journée des Barricades, & où ce peuple chaſſa les Gardes du Roi, & où ce Monarque fut obligé de fuir de ſa capitale.

Guiſe fit plus, il obligea le Roi de tenir les Etats généraux du Royaume à Blois, & il prit ſi bien ſes méſures qu'il étoit prêt de partager l'autorité Royale, du conſentement de ceux qui repréſentoient la nation, & ſous l'apparence des formalités les plus reſpectables. Henri III. réveillé par ce preſſant danger, fit aſſaſſiner au Château de Blois cet enne-

mi ſi dangereux, auſſi-bien que ſon frere le Cardinal, plus violent & plus ambitieux encore que le Duc de Guiſe.

Ce qui étoit arrivé au parti proteſtant, après la Saint Barthelemi, arriva alors à la Ligue. La mort des Chefs ranima le parti. Les Ligueurs leverent le maſque, Paris ferma ſes portes. On ne ſongea qu'à la vengeance. On regarda Henri III. comme l'aſſaſſin des défenſeurs de la religion, & non comme un Roi qui avoit puni des ſujets coupables.

Il fallut que Henri III, preſſé de tous côtés, ſe réconciliât enfin avec le Navarrois. Ces deux Princes vinrent camper devant Paris, & c'eſt-là que commence la HENRIADE.

Le Duc de Guiſe laiſſoit encore un frere; c'étoit le Duc de Mayenne, homme intrépide, mais plus habile qu'agiſſant; qui ſe vit tout d'un coup à la tête d'une faction inſtruite de ſes forces, & animé par la vengeance & par le Fanatiſme.

Preſque toute l'Europe entra dans cette guerre. La célébre Elizabeth, Reine d'Angleterre, qui étoit pleine d'eſtime pour le Roi de Navarre, & qui eut toujours une extrême paſſion de le voir, le ſecourut pluſieurs fois d'hommes, d'argent, de vaiſſeaux; & ce fut Dupleſſis-Mornay qui alla toujours en Angleterre ſolliciter ſes ſecours.

D'un autre côté, la branche d'Autriche qui regnoit en Eſpagne, favoriſoit la Ligue dans l'eſpérance d'arracher quelques dépouilles d'un Royaume

déchiré par la guerre civile. Les Papes combattoient le Roi de Navarre, non-ſeulement par des excommunications ; mais par tous les artifices de la politique, & par les petits ſecours d'hommes & d'argent que la Cour de Rome peut fournir.

Cependant Henri III. alloit ſe rendre maître de Paris, lorſqu'il fut aſſaſſiné à Saint Cloud par un Moine Dominicain, qui commit ce parricide dans la ſeule idée qu'il obéiſſoit à Dieu & qu'il couroit au martyre : & ce meurtre ne fut pas ſeulement le crime de ce Moine fanatique, ce fut le crime de tout le parti. L'opinion publique, la créance de tous les Ligueurs, étoit qu'il falloit tuer ſon Roi, s'il étoit mal avec la Cour de Rome. Les Prédicateurs le crioient dans leurs mauvais ſermons ; on l'imprimoit dans tous ces livres pitoyables qui inondoient la France, & qu'on trouve à peine aujourd'hui dans quelques bibliothéques, comme des monumens curieux d'un ſiécle également barbare & pour les lettres & pour les mœurs.

Après la mort de Henri III. le Roi de Navarre, (Henri *le Grand*) reconnu Roi de France par l'armée, eut à ſoutenir toutes les forces de la Ligue à celles de Rome, de l'Eſpagne, & ſon Royaume, à conquerir. Il bloqua, il aſſiégea Paris à pluſieurs repriſes. Parmi les plus grands hommes qui lui furent utiles dans cette guerre, & dont on a fait quelqu'uſage dans ce Poëme, on compte les Maréchaux d'Aumont & de Biron, le Duc de Bouillon, &c. Dupleſſis-Mornay fut dans ſa plus intime confidence juſqu'au changement de religion de ce Prince ; il le ſervoit de ſa perſonne dans les armées, de ſa plume contre les excommunications des Papes, & de ſon grand art de négocier, en lui cherchant des ſecours chez tous les Princes proteſtans.

Le principal Chef de la Ligue étoit le Duc de Mayenne: celui qui avoit le plus de réputation après lui étoit le Chevalier d'Aumale, jeune Prince, connu par cette fierté & ce courage brillant qui diſtinguoient particulierement la Maiſon de Guiſe. Ils obtinrent pluſieurs ſecours de l'Eſpagne ; mais il n'eſt queſtion ici que du fameux Compte d'Egmont, fils de l'Amirail, qui amena treize ou quatorze cens lances au Duc de Mayenne.

On donna beaucoup de combats, dont le plus fameux, le plus déciſif, & le plus glorieux pour Henri IV. fut la Bataille d'Ivri, où le Duc de Mayenne fut vaincu, & le Comte d'Egmont fut tué.

Pendant le cours de cette guerre, le Roi étoit devenu amoureux de la belle Gabrielle d'Eſtrées, mais ſon courage ne s'amollit point auprès d'elle, témoin la lettre qu'on voit encore dans la bibliotéque du Roi, dans laquelle il dit à ſa maîtreſſe : „ Si je ſuis vaincu, vous me connoiſſez aſſez pour „ croire que je ne fuirai pas ; mais ma derniére „ penſée ſera à Dieu, & l'avant-derniére à vous.

Au reſte on obmet pluſieurs faits conſidérables, qui n'ayant pas de place dans le Poëme n'en doivent point avoir ici. On ne parle ni de l'expédition du Duc de parme en France, qui ne ſervit qu'à retarder la chûte de la Ligue, ni de ce Cardinal de Bourbon qui fut quelque tems un fantôme de Roi ſous le nom de Charles X.

Il ſuffit de dire qu'après tant de malheurs & de déſolation, Henri IV. ſe fit catholique, & que les Pariſiens, qui haïſſoient ſa religion, & révéroient ſa perſonne, le réconnurent alors pour leur Roi.

IDÉE.

DE LA

HENRIADE.

LE ſujet de la HENRIADE eſt le ſiége de Paris, commencé par Henri de Valois & Henri *le Grand*, achevé par ce dernier ſeul.

Le lieu de la ſcène ne s'étend pas plus loin que de Paris à Ivri, où ſe donna cette fameuſe Bataille qui décida du ſort de la France & de la Maiſon Royale.

Le Poëme eſt fondé ſur une Hiſtoire connue, dont on a conſervé la vérité dans les événemens principaux. Les autres moins reſpectables ont été ou retranchés ou arrangés ſuivant la vraiſemblance qu'exige un Poëme. On a tâché d'éviter en cela le défaut de Lucain qui ne fit qu'une gazette empoulée, & on a pour garant ces vers de M. Deſpréaux.

Loin ces rimeurs craintifs, dont l'eſprit flegmatique

arde dans leurs fureurs un ordre didactique :

- -

our prendre Lille, il faut que Dole ſoit rendu :

- -

t que leur vers exact, ainſi que Mezeray,
it fait tomber déja les remparts de Courtray.

On n'a fait même que ce qui ſe pratique dans outes les Tragédies, où les événemens ſont pliés ux régles du théâtre.

Au reſte ce Poëme n'eſt pas plus hiſtorique qu'aucun autre. Le Camouens, qui eſt le Virgile des Portugais, a célébré un événement dont il avoit été témoin lui-même. Le Taſſe a chanté une Croiſade connue de tout le monde, & n'en a obmis ni l'Hermite Pierre, ni les proceſſions. Virgile n'a conſtruit la fable de ſon Enéïde que des fables reçues de ſon temps, & qui paſſoit pour l'hiſtoire véritable de la deſcente d'Enée en Italie.

Homére, contemporain d'Héſiode, & qui par conſéquent vivoit environ cent ans après la priſe Troye, pouvoit aiſement avoir vû dans ſa jeuneſſe des vieillards qui avoient connu les Héros de cette guerre. Ce qui doit même plaire davantage dans Homére, c'eſt que le fond de ſon ouvrage n'eſt point un roman, que les caractéres ne ſont point de ſon imagination, qu'il a peint les hommes tels qu'ils étoient, avec, leurs bonnes & leurs mauvaiſes qualités, & que ſon livre eſt le monument des mœurs de ces tems reculés.

La Henriade eſt compoſée de deux parties : d'événemens réels dont on vient de rendre compte, & de fictions. Ces fictions ſont toutes puiſées dans le Syſtême du *merveilleux*, tels que la prédiction de la converſion de Henri IV, la protection que lui donne Saint Louis, ſon apparition, le feu du Ciel detruiſant ces operations magiques qui étoient alors ſi communes. *&c.*

Les autres ſont purement allegoriques. De ce nombre ſont le voyage de la diſcorde à Rome, la Politique, le Fanatiſme perſonifiés, le Temple de l'Amour, enfin, les Paſſions & les Vices.

Prenant un corps, une ame, un eſprit, un viſage.

Que ſi l'on a donné dans quelques endroits à ces paſſions perſonifiées les mêmes attributs qui leur donnoient les payens, c'eſt que ces attributs allégoriques ſont trop connus pour être changés. L'Amour a des fléches, la Juſtice a une balance dans nos ouvrages les plus chrétiens, dans nos tableaux, dans nos tapiſſeries, ſans que ces repréſentations ayent la moindre teinture de paganiſme. Le mot d'*Amphitrite* dans notre Poëſie ne ſignifie que la *Mer* & non l'*Epouſe* de Neptune. *Les Champs de Mars* ne veulent dire que la *Guerre*. &c.

S'il eſt quelqu'un d'un avis contraire, il faut le renvoyer encore à ce grand maître M. Deſpréaux, qui dit:

C'eſt d'un ſcrupule vain s'allarmer ſottement :
Bien-tôt ils défendront de peindre la prudence,
De donner à Thémis ni bandeau, ni balance,
Et le tems qui s'enfuit une horloge à la main ;
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain

t par-tout des discours, comme une idolâtrie, ans leur faux zéle iront chasser l'allégorie.

Ayant rendu compte de ce que contient cet ouvrage, on croit devoir dire un mot de l'esprit dans equel il a été composé.

On n'a voulu ni flatter ni médire. Ceux qui trouveront ici les mauvaises actions de leurs ancêtres 'ont qu'à les reparer par leur vertu. Ceux dont les yeux y sont nommés avec éloge, ne doivent aucune reconnoissance à l'auteur, qui n'a eu en vue ue la verité ; & le seul usage qu'ils doivent faire e ces louanges c'est d'en mériter de pareilles.

Si l'on a dans cette nouvelle édition retranché uelques vers qui contenoit des vérités dures contre es Papes qui ont autrefois deshonoré le Saint Siége ar leurs crimes, ce n'est pas qu'on faise à la Cour le Rome l'affront de penser qu'elle veuille rendre espectable la mémoire de ces mauvais Pontifes. Les François qui condamnent les méchancetés de Louis XI & de Catherine de Médicis, peuvent parler sans doute avec horreur d'Alexandre VI. Mais l'auteur a élagué ce morceau uniquement parce qu'il étoit trop long, & qu'il y avoit des vers dont il n'étoit pas content.

C'est dans cette seule vue qu'il a mis beaucoup de noms à la place de ceux qui se trouvent dans les premieres éditions, selon qu'il les a trouvés plus convenables à son sujet, ou que les noms mêmes lui ont paru plus sonores. La seule politique dans un Poëme doit être de faire de bons vers.

On a retranché la mort d'un jeune Boufflers, qu'on supposoit tué par Henri IV. parce que dans cette circonstance la mort de ce jeune homme sembloit rendre Henri IV. un peu odieux, sans le rendre plus grand.

On a fait passer Duplessis-Mornay en Angleterre auprès de la Reine Elizabeth, parce qu'effectivement il y fut envoyé, & qu'on s'y ressouvient encore de sa négociation.

On s'est servi de ce même Duplessis-Mornay dans le reste du Poëme; parce qu'ayant joué le rôle de confident du Roi dans le premier Chant, il eût été ridicule qu'un autre prît sa place dans les Chants suivant: de même qu'il seroit impertinent dans une Tragedie, (dans Bérénice, par exemple,) que Titus se confiât à Paulin au premier Acte, & à un autre au cinquiéme. Si quelques personnes veulent donner des interprétations malignes à ces changemens: l'auteur ne doit point s'en inquiéter. Il sçait que quiconque écrit est fait pour essuyer les traits de la malice.

Le point le plus important est la religion, qui fait en grande partie le sujet du Poëme, & qui en est le seul dénouement.

L'auteur se flatte de s'être expliqué en beaucoup d'endroits, avec une précision rigoureuse, qui ne peut donner aucune prise à la censure:

Tel est par exemple ce morceau sur la Trinité:

La Puissance, l'Amour, avec l'intelligence,
Unis & divisés, composent son essence.

Et celui-ci:

Il reconnoit l'Eglise ici bas combattue,

L'Eglise

L'Egliſe toujours Une, & par tout étendue ;
Libre, mais ſous un Chef, adorant en tout lieu
Dans le bonheur des Saints la grandeur de ſon Dieu,
Le Chriſt, de nos péchés victime renaiſſante,
De ſes Elus chéris nourriture vivante,
Deſcend ſur les Autels à ſes yeux éperdus,
Il lui découvre un Dieu ſous un Pain qui n'eſt plus.

Si l'on n'a pu s'exprimer par-tout avec cette exactitude théologique, le Lecteur raiſonnable y doit ſuppléer.

Il y auroit une extrême injuſtice à examiner tout l'ouvrage comme une Théſe de Théologie. Ce Poëme ne reſpire que l'amour de la Religion & des Loix : On y déteſte egalement la rebellion & la perſécution : Il ne faut pas juger ſur un mot, un Livre écrit dans un tel eſprit.

AVERTISSEMENT.

ON donne ici les Variantes qui se trouvent dans les différentes Editions de la Henriade. Elles ont été recuillies par M. l'Abbé Lenglet du fresnoi, qui les fit imprimer en 1740 Il les mit à la suitte de l'Edition in-quarto, dite de Londres, & y joignit des Remarques. M. de Voltaire en a ajouté depuis quelques unes de lui, en réponse à celles de M. l'Abbé Lenglet, où il paroît que cet Editeur s'est mépris.

VARIANTES
DE LA
HENRIADE
AVEC
DES REMARQUES.

CHANT PREMIER.

LA première édition, donnée in-octave en 1723. commence tout autrement que les autres. En voici les vers :

Je chante les combats & ce Roi généreux
Qui força les Français à devenir heureux,
Qui dissipa la Ligue & fit trembler l'Ibére,
Qui fut de ses Sujets le vainqueur & le pere,
Dans Paris subjugué fit adorer ses Loix,

Et fut l'amour du monde & l'exemple des Rois.

Muſe ; raconte-moi quelle haine obſtinée
Arma contre Henri la France mutinée,
Et comment nos ayeux, à leur perte courans,
Au plus juſte des Rois préféroient des Tyrans ?

Valois régnoit encore, & ſes mains incertaines
De l'état ébranlé laiſſoient flotter les rênes ;
Les Loix étoient ſans force, & les droits confondus
Ou pour en mieux parler, Valois ne regnoit plus.
Ce n'étoit plus ce Prince, *&c.*

Ce commencement ne me paroît ni moins beau, ni moins exact ; il eſt même plus court & plus nerveux que ce qui a été mis depuis.

N. B. M. l'Abbé Lenglet ſe trompe évidemment de l'aveu de tous les gens de bon goût, qui ont préféré la noble ſimplicité des dernieres éditions à ce vers qui paroiſſoit trop recherché,

Qui força les Français à devenir heureux.

Page 4. Vers 22.

Les peuples à ſes pieds, &c.] Le Duc d'Anjou fut élu Roi de Pologne par les mouvemens que ſe donna Jean de *Montluc*, Evêque de Valence, Ambaſſadeur de France en Pologne, & Henri n'alla qu'à regret recevoir cette Couronne : mais ayant appris en

574. la mort de son frere, il ne tarda point à revenir en France.

Page 5. Vers 5.

Quélus & Saint-Maigrin, Joyeuse & d'Espernon.

La note de l'édition de 1723. est très-étendue, & contient même beaucoup de vérité & de curiosités historiques.

Maugiron, Saint-Maigrin, Joyeuse & d'Espernon.

C'étoit eux qu'on appelloit les Mignons de Henri III. Saint-Luc, Livarot, Villequier, Duguast, & sur tout Quélus, eurent part aussi & à sa faveur & à ses débauchés. Il est certain qu'il eut pour ce dernier une passion capable des plus grands excès. Dans sa premiere jeunesse on lui avoit déja reproché ses goûts; il avoit eu une amitié fort équivoque pour ce même Duc de Guise qu'il fit depuis tuer à Blois.

Le Docteur Boucher, dans son Livre, *De justa Henrici Tertii abdicatione*, ose avancer, que la haine de Henri III. pour le Cardinal de Guise n'avoit d'autre fondement que les refus qu'il en avoit essuyés dans sa jeunesse : mais ce conte ressemble à toutes les autres calomnies dont le Livre de Boucher est rempli.

Henri III. mêloit avec ces Mignons la religion à la débauche; il faisoit avec eux des retraites, des pélerinages, & se donnoit la discipline : il institua l'

Confrerie de la Mort, soit pour la mort d'un de ses Mignons, soit pour celle de la Princesse de Condé sa Maîtresse : les Capucins & les Minimes étoient les Directeurs des Confreres, parmi lesquels il admit quelques bourgeois de Paris ; ces Confreres étoient vêtus d'une robe d'étamine noire, avec un capuchon. Dans un autre Confrerie toute contraire, qui étoit celle des Pénitens blancs, il n'admit que ses Courtisans. Il étoit persuadé, aussi-bien que certains Théologiens de son tems, que ces momeries expioient les péchés d'habitude on tient que les Statuts de ces Confreres, leurs habits, leurs régles étoient des emblêmes de ses amours, & que le Poëte Desportes, Abbé de Tyron, l'un des plus fins courtisans de ce tems-là, les avoit expliqué dans un Livre qu'il jetta depuis au feu.

Henri III. vivoit d'ailleurs dans la molleſſe & dans l'affeterie d'une femme coquette ; il couchoit avec des gants d'une peau particuliére, pour conserver la beauté de ses mains, qu'il avoit effectivement plus belles que toutes les femmes de sa Cour ; il mettoit sur son visage une pâte préparée, & une espece de masque par dessus : c'est ainsi qu'en parle le Livre des Hermaphrodites, qui circonstancie les moindres détails sur son coucher, sur son lever, & sur ses habillemens. Il avoit une exactitude scrupuleuse sur la propreté dans la parure : il étoit si attaché à ces petitesses, qu'il chassa un jour le Duc

d'Eſpernon de ſa préſence, parce qu'il s'étoit préſenté devant lui ſans eſcarpins blans & avec un habit mal boutonné.

Louis de Maugiron, Baron d'Ampus, dont il eſt ici queſtion, étoit l'un des Mignons pour qui Henri III eut le plus de faibleſſe : c'étoit un jeune homme d'un grand courage & d'une grande eſpérance : il avoit fait de fort belles actions au ſiége d'iſſoire, où il avoit eu le malheur de perdre un œil. Cette diſgrace lui laiſſoit encore aſſez de charmes pour être infiniment du goût du Roi, on le comparait à la Princeſſe d'Eboli, qui étant borgne comme lui, étoit dans le même-tems Maîtreſſe de Philippe II. Roi d'Eſpagne. On dit que ce fut pour cette Princeſſe, & pour Maugiron, qu'un Italien fit ces quatre beaux vers renouvellés depuis.

Lumine Acon dextro, capta eſt Leonida ſiniſtro,
Et poterat formâ vincere uterque Deos;
Parve puer lumen, quod habes concede puella,
Sit tu cæcus Amor, ſic erit illa Venus.

Maugiron fut tué le 27 d'Avril 1578, en ſervant Quélus dans ſa querelle.

Paul Stuart de Cauſade de Saint-Maigrin, Gentilhomme d'auprès de Bordeaux, fut aimé de Henri III. autant que Quélus & Maugiron, & mourut d'une maniére auſſi tragique ; il fut aſſaſſiné le 21 Juillet de la même année, dans la rue S. Honoré, ſur

les onze heures du soir, en revenant du Louvre.

Il fut porté à ce même Hôtel de Boissy, où étoient morts ses deux amis, & il y mourut le l'endemain de trente-quatre blessures qu'il avoit reçues la veille. Le Duc de Guise lebalafré fut soupçonné de cet assassinat, parce que Saint-Maigrin s'étoit vanté d'avoir couché avec la Ducheſſe de Guise Les Mémoires du temps rapportent, que le Duc de Mayenne fut reconnu parmi les assassins à sa barbe large & à sa main faite en épaule de mouton.

Le Duc de Guise ne passoit pourtant point pour un homme trop sévere sur la conduite de sa femme, & il n'y a pas d'apparence que le Duc de Mayenne, qu'i n'avoit jamais fait aucune action de lâcheté, se fût avili jusqu'a se mêler dans une troupe de vingt assassins pour tuer un seul homme.

Le Roi baisa Saint-Maigrin, Quélus & Maugiron après leur mort, les fit raser, & garda leurs blonds cheveux; il ôta de sa main à Quélus des boucles d'oreilles qu'il lui avoit attaché lui-même. M. de l'Etoile dit que ces trois Mignons moururent sans aucune religion, Maugiron en blasphêmant, Quélus en disant à tous momens: Ah! mon Roi, mon Roi! *sans dire un seul mot de Jesus-Christ ni de la Vierge.*

Ils furent enterrés à S. Paul, le Roi leur fit élever dans cette Eglise trois tombeaux de marbre, sur lesquels étoient leurs figures à genoux; leurs tombeaux furent chargés d'épitaphes en prose & en

vers, en latin & en français ; on y comparoit Maugiron à Horatius-Coclès & Annibal, parce qu'il étoit borgne comme eux. On ne rapporte point ici ces épitaphes, quoi qu'elles ne se trouvent que dans les antiquités de Paris, imprimées sous le Regne de Henri III. Il n'y a rien de remarquable ni de trop bon dans ces monumens ; ce qu'il y a de meilleur est l'épitaphe de Quélus.

Non injuriam, sed mortem patianter tulit,

Il ne put souffrir un outrage,
Et souffrir constamment la mort.

(tiré de l'édition de 1723.

Page 5. Vers 9.

Des Guises cependant.] C'étoit deux freres, l'un Henri Duc de Guise, fils de celui qui fut tué à Orléans par Poltrot ; & lui-même tué à Blois par ordre de Henri III. en 1588. l'autre étoit Louis de Lorraine Cardinal de Guise, tué à Blois aussi bien que son frere. Le Duc de Guise surtout étoit le Chef de la Ligue, & contraignit Henri III. d'abandonner, & le Louvre, & Paris à la journée des Barricades. C'est ce qui est exprimé par le seiziéme vers de cette page *Du Louvre, &c.*

Page 5. Vers 12.

De faible puissance orgueilleuse rivale.
Les peuples aveugles, vils esclaves des Grands,
Persécutoient leur Prince & suivoient des Tirans.

L'Edition de 1713. met :

De ſon faible pouvoir inſolente rivale.
Cent partis oppoſés du même orgueil épris,
De ſon Trône à ſes yeux diſputoient les débris.

Page 6. Vers 9.

Et le peuple & l'Egliſe, &c.] Ce vers & les quinze ſuivans ne ſont pas ainſi dans les éditions, ſoit de 1723. ſoit de 1737. ſoit des ſuivantes. Voici ce qu'on trouve dans la premiére.

Troublant tout dans Paris, & du haut de ſes tours
De Rome & de l'Eſpagne appellant les ſecours;
De l'autre paroiſſoient les ſoutiens de la France,
Diviſés par leur Secte, unis par la vengeance:
Henri de leurs deſſeins étoit l'ame & l'appui,
Leurs cœurs impatiens voloient tous après lui.
On eût dit que l'armée à ſon pouvoir ſoumiſe,
Ne connoiſſoit qu'un Chef & n'avoit qu'une Egliſe.

Vous le vouliez ainſi, grand Dieu, dont les deſſeins
Par de ſecrets reſſorts inconnus aux humains,
Confondant des Ligués la ſuperbe eſpérance,
Deſtinoient aux Bourbons l'Empire de la France:
Déja les deux partis, &c.

Page 9. Vers 3.

Des Anglais, en ſecret, gagnez l'illuſtre Reine.

L'édition de 1721. avoit mis :
Des Anglais, en ſecret, allez fléchir la Reine.

Mais l'édition de Londres a parlé plus exactement ; il s'agissoit de gagner Elisabeth en faveur des deux Rois, & non pas de la *fléchir*, parce qu'elle n'avoit aucun sujet de mécontentement de la part de ces Princes.

Page 9. Vers 10.

Et quiconque me venge est Français à mes yeux.

Au lieu que l'édition de 1723. met :

Et qui peut me venger est Français à mes yeux.

Mais la différence est peu considérable.

Page 9. Vers 15.

Allez dans Albion, que votre renommée
Y parle en ma défense, & m'y leve une Armée.

Ces deux vers sont autrement dans l'édition de 1723. les voici :

L'Angleterre vous aime, & votre renommée
Sur vos pas en ces lieux conduira son Armée.

On trouve dans l'édition de 1723. ces quatre vers, supprimés dans les autres éditions.

Les momens nous sont chers, & le vent nous seconde,

Allez, qu'à mes deſſeins votre zéle réponde ;
Partez, je vous attens pour ſignaler mes coups ;
Qui veut vaincre & régner ne combat point ſa
vous. Il dit, & le Héros, &c.

Mais ces vers, quoique beaux, faiſoient langu
l'action, & l'auteur a bien fait de les ſupprime
même pour d'autres raiſons.

Page 10. Vers 11.

Déja des Neuſtriens, &c. Voici de quelle manie
re ce vers & les ſept qui ſuivent, ſont mis da
l'édition de 1723.

Déja des Neuſtriens il franchit la campagne,
De tous ſes favoris Sully ſeul l'accompagne,
Sully, qui dans la guerre & dans la paix fameux,
Intrepide ſoldat courtiſan vertueux ;
Dans les plus grands Emplois ſignalant ſa prudence
Servit également & ſon Maître & la France.
Heureux ſi mieux inſtruit de la divine Loi,
Il eût fait pour ſon Dieu ce qu'il fit pour ſon Roi.
A travers deux rochers, &c.

Comme le nom de M. de Sully ſe trouve dans l'é
dition de 1723. M. de Voltaire y avoit joint une
Remarque fort curieuſe ſur ce ſeigneur, que je
mettrai ici pour ne rien obmettre de ce qui ſe trou
ve dans les éditions différentes de ce beau Poëme.

On

On a choisi, dit M. de Voltaire, le Duc de Sully, parce qu'il étoit de la Religion Prétendue-Réformée, qu'il fut toujours inséparablement attaché à sa Religion & à son Maître, & que depuis même il alla Ambassadeur en Angleterre. Il nâquit à Rosny en 1559, & mourut à Villebon en 1641. Ainsi il avoit vû Henri II. & Louis XIV. Il fut Grand-Voyer & Grand-Maître de l'Artillerie, Grand-Maître des Ports de France, Sur-Intendant des Finances, Duc & Pair & Maréchal de France. C'est le seul homme à qui on ait jamais donné le bâton de Maréchal, comme une marque de disgrace. Il ne l'eût qu'en échange de la Charge de Grand-Maître de l'Artillerie, que la Reine Régente lui ôta en 1634, Il étoit très-brave homme de guerre; & encore meilleur Ministre, incapable de tromper le Roi, & d'être trompé par les Financiers, il fut inflexible pour les Courtisans, dont l'avidité est insatiable, & qui trouvoient en lui une rigueur conforme à l'humeur économe de Henri IV. Ils l'appelloient le Négatif, & l'on disoit que le mot de *oui* n'étoit jamais dans sa bouche. Avec cette vertu sévére il ne plut jamais qu'à son Maître, & le moment de la mort de Henri IV. fut celui de sa disgrace. Le Roi Louis XIII. le fit revenir à la Cour quelques années après, pour lui demander ses avis. Il y vint, quoiqu'avec répugnance : les jeunes Courtisans quil gouvernoient Louis XIII. voulurent, selon l'usage

donner des ridicules à ce vieux Miniſtre, qui repa
raiſſoit dans une jeune Cour avec des habits & de
air de mode paſſés depuis long-tems. Le Duc de Sul
ly qui s'en apperçut, dit au Roi : Sire, quand l
Roi votre pere, de glorieuſe mémoire, me faiſoi
honneur de me conſulte r, nous ne commencions
parler d'affaire, qu'au préalable on eût fait paſſe
dans l'antichambre les baladins & les boufons de l
Cour.

Il compoſa dans la ſolitude des Sully des Mémoi-
res, dans leſquels regne un air d'honnête-homme
avec un ſtile naif, mais trop diffus.

On y trouve quelques vers de ſa façon, qui ne
valent pas plus que ſa proſe. Voici ceux qu'il com-
poſa en ſe retirant de la Cour, ſous la Régence d
Marie de Medicis.

Adieu Maiſons, Châteaux, armes, canons du Roi ;
Adieu Conſeils, Tréſors dépoſés à ma foi,
Adieu munitions, adieu grands équipages,
Adieu tant de rachats, adieu tant de ménages,
Adieu faveurs, grandeurs, adieu le tems qui court,
Adieu les amitiés, & les amis de Cour, *&c.*

Il ne voulut jamais changer de Religion ; cepen-
dant il fut des premiers à conſeiller à Henri IV
d'aller à la Meſſe.

Le Cardinal du Perron l'exhortant un jour à quit-
ter le Calviniſme, il lui répondit : Je me ferai Ca-
tholique quand vous aurez ſupprimé l'Evangile ;
car il eſt ſi contraire à l'Egliſe Romaine, que je

ne peux pas croire que l'un & l'autre ayent été inſpirés par le même Eſprit.

Le Pape lui écrivit un jour une lettre remplie de louange ſur la ſageſſe de ſon Miniſtére ; le Pape finiſſoit ſa lettre comme un bon Paſteur, par prier Dieu qu'il ramenât ſa brebis égarée, & conjuroit le Duc de Sully de ſe ſervir de ſes lumiéres pour entrer dans la bonne voie. Le Duc lui repondit ſur le même ton, il l'aſſura qu'il prieroit Dieu tous les jours pour la converſion de ſa Sainteté. Cette Lettre eſt dans ſes Memoires. (*Tiré de l'ed. de* 1723.) Mais la ſubſtitution du nom de Mornay, que le Poëte a mis en la place de celui de Sully, a obligé l'auteur d'y mettre une autre Remarque qu'on trouve dans les notes au bas des pages.

Page 11. Vers 13.

On leve l'ancre, on part, on fuit loin de la terre, &c.

Voici comme l'édition de 1723, met ces vers & les ſuivans :

On leve l'ancre, on part, on fuit loin de la terre
On aborde bien-tôt les Champs de l'Angleterre ;
Henri court au rivage, & d'un œil curieux
Contemple ces climats, alors aimés des Cieux,
Sous de ruſtiques toits les laboureurs tranquiles.
Amaſſent les tréſors des campagnes fertiles,
Sans craindre qu'à leurs yeux des ſoldats inhumains

Ravagent ces beaux champs cultivés par leurs main
La paix au milieu d'eux comblant leur eſpérance ,
Amene les plaiſirs , enfans de l'abondance.
Peuple heureux , dit Bourbon , quand pourront le
Français.
Voir d'un Regne auſſi doux fleurir les juſtes Loix
Quel exemple pour vous , Monarque de la Terre
Une femme a fermé les portes de la guerre ;
Et renvoyant chez vous la diſcorde & l'horreur ,
D'un peuple qui l'adore elle fait le bonheur.
En achevant ces mots il découvre un bocage ,
Dont un leger zéphir agitoit le feuillage ,
Flore étaloit au loin ſes plus vives couleurs ,
Une onde tranſparente y fuit entre les fleurs ;
Une grotte eſt auprès dont la ſimple ſtructure , &c.

Il y a pluſieurs obſervations à faire ſur cet endroit. La premiére que le Poëte dans l'édition de 1723 met en Angleterre une ſçéne que dans les autres éditions il place dans l'Iſle de Jerſay La ſeconde , que pour donner lieu de mettre la rencontre du Vieillard , il feint que ſon Héros eſt battu par la tempête , qui eſt ici très-bien décrite. Ce qui , après être parti de Dieppe , le fait relâcher dans l'Iſle de Jerſey. La troiſiéme Remarque eſt qu'il place ci-après ſix beaux vers au ſujet de l'Angleterre & d'Elizabeth celui-ci.

Peuple heureux , dit Bourbon , quand pourront les
Français.

Et les cinq qui ſuivent. Il écrit Français par un *a*, a grande raiſon, parce qu'il écrit comme on parle.

Page 15. dernier Vers.

Allez, qui lui reſſemble eſt ſur de ſon appui.

Ce qui donne plus de confiance & de vivacité au iſcours du Vieillard, que ce vers des anciennes éditions :

Et que qui lui reſſemble eſt sûr de ſon appui.

Page 16. Vers 7.

Il quitte avec regret.) Il y avoit dans les premiéres éditions :

Il embraſſe en pleurant ce vieillard vertueux.
Il s'éloigne à regret de ces paiſibles lieux ;
Il avance, il arrive à la Cité fameuſe
Quarroſe de ſes eaux la Tamiſe orgueilleuſe.

L'édition de Londres & celle-ci ſont ici plus amples de 22 vers.

Page 16. Vers 21.

En voyant l'Angleterre, en ſecret il admire, &c.

Dans l'édition de 1723, la rencontre du Vieillard ſe fait Angleterre, au lieu que dans les autres éditions elle ſe fait dans l'Iſle de Jerſay : & voici la note de M. de Voltaire ſur cet endroit dans ſon édition de 1723. qui regarde ce prétendu voyage de Henri IV. en Angleterre

Ceux qui n'approuvent point cette Epiſode, peuvent dire qu'il ne paraît pas permis de mêler ainſi la

menſonge à la vérité dans une Hiſtoire ſi récente: qu'les Sçavans dans l'Hiſtoire de France, en doivent être choqués, & les ignorans peuvent être induits en erreur : que ſi les fictions ont droit d'entrer dans un Poëme Epique, il faut que le lecteur les reconnoiſſe aiſément pour telles ; quand on perſonifie les paſſions, que l'on peint la politique & la diſcorde allant de Rome à Paris, l'amour enchaînant Henri IV, &c. perſonne ne peut être trompé à ces peintures ; mais que lorſque l'on voit Henri IV. paſſer la mer pour demander du ſecours à une Princeſſe de ſa Religion, on peut croire facilement que ce Prince a fait effectivement ce voyage ; qu'en un mot une telle Epiſode doit être moins regardée comme une imagination de Poëtes, que comme un menſonge d'Hiſtorien.

Ceux qui ſont du ſentiment contraire, peuvent oppoſer à ces raiſons, que non-ſeulement il eſt permis à un Poëte d'altérer l'Hiſtoire dans les faits qui ne ſont pas des faits principaux ; mais qu'il eſt impoſſible de ne le pas faire ; qu'il n'y a jamais eu d'événément dans le monde tellement diſpoſé par le hazard, qu'on pût en faire un Poëme Epique ſans y rien changer ; qu'il ne faut pas avoir plus de ſcrupule dans le Poëme que dans la Tragedie, où l'on pouſſe beaucoup plus loin la liberté de ces changemens ; car ſi l'on étoit trop ſervilement attaché à l'Hiſtoire, on tomberoit dans le défaut de Lucain, qui a fait une Gazette en vers, au lieu d'un Poëme

Epique. A la vérité, il ſeroit ridicule de tranſporter des évènemens principaux & dépendans les uns des autres, de placer la bataille d'Ivry avant la bataille de Coutras, & la S. Barthelemi avec les Barricades. Mais l'on peut bien faire paſſer ſecrétement Henri, IV. en Angleterre, ſans que ce voyage, qu'on ſuppoſe ignoré des Pariſiens mêmes, change en rien la ſuite des événemens hiſtoriques. Les mêmes Lecteurs, qui ſont choqués qu'on lui faſſe faire un trajet de mer de quelques lieues, ne ſeroient point étonnés qu'on le fît aller en Guyenne, qui eſt quatre fois plus éloigné. Que ſi Virgile a fait venir en Italie Enée, qui n'y alla jamais; s'il l'a rendu amoureux de Didon qui vivoit trois cens ans après lui, on peut ſans ſcrupule faire rencontrer enſemble Henri IV. & la Reine Elizabeth, qui s'eſtimoient l'un & l'autre, & eurent toujours un grand deſir de ſe voir. Virgile, dira-t'on, parloit d'un temps très-éloigné, il eſt vrai; mais ces événemens, tout reculés qu'ils étoient dans l'Antiquité, étoient fort connus. L'Iliade & l'Hiſtoire de Carthage étoient auſſi familiéres aux Romains, que nous le ſont les Hiſtoires les plus récentes: il eſt auſſi permis à un Poëte Français de tromper le lecteur de quelques lieues qu'à Virgile de le tromper de trois cens ans. Enfin ce mélange de l'Hiſtoire & de la Fable eſt une régle établie & ſuivie, non-ſeulement dans tous les Poëtes, mais dans tous les Romans. Ils ſont

remplis d'avantures, qui à la verité ne ſont pas rapportées dans l'Hiſtoire, mais qui ne ſont pas démenties par elle Il ſuffit, pour établir le voyage de Henri en Angleterre, de trouver un tems où l'Hiſtoire ne donne point à ce Prince d'autres occupations. Or il eſt certain qu'après la mort des Guiſes, Henri a pu faire ce voyage, qui n'eſt que de quinze jours au plus, & qui peut aiſément être de huit D'ailleurs cette Epiſode eſt d'autant plus vraiſemblable, que la Reine Elizabeth envoya effectivement ſix mois après à Henai le Grand, quatre mille Anglais; de plus, il faut remarquer qu'il n'y a que Henri IV. le Héros du Poëme, qui puiſſe conter dignement l'Hiſtoire de la Cour de France, & qu'il n'y a gueres qu'Elizabeth qui puiſſe l'entendre- Enfin il s'agit de ſçavoir ſi les choſes que ſe diſent Henri IV. & la Reine Elizabeth, ſont aſſez bonnes pour excuſer cette fiction dans l'eſprit de ceux qui la condamnent, & pour autoriſer ceux qui l'approuvent.

Page 17. Vers 1.

Une femme, &c.) Ce vers & le ſuivant ſont mis ainſi dans l'édition de 1723.

Une femme à ſes pieds enchaînant les revers,
De l'éclat de ſon régne étonnoit l'Univers.

Le nouveau Texte eſt beaucoup mieux, parce qu'on a toujours dit *enchaîner les deſtins*, & l'on ne dit pas *enchaîner les revers* : on les évite, on les ſurmonte; mais on ne les enchaîne pas.

Page 17. Vers 3.

Et fit aimer ſon joug à l'Anglais indompt.

Ce vers, dans l'édition de 1723. eſt précédé de ces quatre ; ſçavoir,

Là des Rois d'Albion eſt l'antique ſéjour :
Elizabeth alors y raſſembloit ſa Cour.
L'univers la reſpecte, & le Ciel l'a formée
Pour rendre un calme heureux à cette Iſle allarmée ;
Pour faire aimer ſon joug à ce peuple indompté,
Qui ne peut ni ſervir, ni vivre en liberté.

Page 17. Vers 13.

Aux murs de VVeſminſter.) C'étoit anciennement une Abbaye & une Ville unie à celle de Londres, & où il y a maintenant un Chapitre de Chanoine. C'eſt dans cette Ville que s'aſſemble le Parlement d'Angleterre ; il faut le concours de la Chambre des Communes, de celle des Pairs du Royaume, ou des Seigneurs, & le conſentement du Roi pour former une Loi. (*Tiré en partie de l'édition de* 1737.)

page 18 Vers 3.

Ah ! s'écria Bourbon &c.) Nous avons dit ci-deſſus dans la Note, que ces ſix vers ont été placés très-à propos en cet endroit.

Page 18. Vers 9.

Cependant il arrive à cette Ville immence, &c.

Ce vers & les ſuivans ſont ainſi conçus dans l'édition de 1723.

Il avance, il arrive à la cité fameuſe,

Qu'arroſe de ſes eaux la Tamiſe orgueilleuſe.
Là des Rois d'Albion eſt l'antique ſéjour :
Elizabeth alors y raſſembloit ſa Cour.
L'Univers la reſpecte & le Ciel l'a formée,
Pour rendre un calme heureux à cette Iſle allarmée.
&c.

Page 18. Vers 11.

Il apperçoit la Tour.) La Tour de Londres eſt un vaſte bâtiment flanqué de pluſieurs tours, bâti ſur les bords de la Tamiſe par Guillaume le Conquérant, Duc de Normandie, & depuis Roi d'Angleterre. C'eſt dans ce vieux Château qu'eſt l'Arſenal, la Garde des Archivers de la Couronne, la Monnoie, & même la priſon des Criminels d'Etat. (*Tiré en partie de l'édition de* 1737.

Page 18. Vers 11.

Suivi de Mornay ſeul &c.) L'édition de 1723. met ainſi ce vers & les ſuivans.
Le Héros en ſecret eſt conduit chez la Reine,
Il la voit, il lui dit le ſujet qui l'améne,
Et juſqu'à la priére humiliant ſon cœur,
Dans ſes ſoumiſſions découvre ſa grandeur.
Quoi ! vous ſervez Valois, &c.

Page 19. Vers 11.

Mais il employa trop l'artifice & la feinte, &c.

Ce vers & les trois qui ſuivent ſe trouvent ainſi dans l'édition de 1723.
Mais n'employant jamais que la ruſe & la feinte

Il fut mon ennemi par faibleſſe & par crainte :
Je l'ai vaincu, Madame, & je vais le venger ;
Le bras qui l'a puni ſaura le proteger.

Mais ces vers ſont moins bien que dans l'édition de Londres & dans la nôtre ; il ne convient point à un Roi de punir un autre Roi ; c'eſt le punir que de le vaincre, & l'auteur a ſagement fait d'ôter le mot de *puni*, du premier endroit où il étoit.

Page 19. Vers 18.

La *querelle des Rois*. Après ce vers ont trouvé dans l'édition de 1723. les huit vers ſuivans, dont les quatre premiers ſont aſſez peu Epiques. Les quatre derniers ont été tranſportés au troiſiéme Chant.

La Reine accorda tout à ſa noble priére,
De Mars à ſes ſujets elle ouvre la barriere ;
Mille jeunes Héros vont bien-tôt ſur ſes pas
Fendre le ſein des Mers & chercher les Combats.
Eſſex eſt à leur tête, Eſſex dont la vaillance,
Vingt fois de l'Eſpagnol confondit la prudence ;
Et qui ne croyoit pas qu'un indigne deſtin
Dût flétrir les lauriers qu'avoit cueillis ſa main.

Mais l'Auteur a eu raiſon de ſupprimer les quatre premiers vers. *Sa noble priére* du premier vers n'a rien de fort élevé. Le caractere du Compte d'Eſſex n'y eſt pas fidelement rapporté. Dans les deux ans qu'il fut dans les Pays-Bas pour ſecourir les Etats-Généraux contre-Philippe II. Roi d'Eſpagne, il s'y comporta très-médiocrement; juſques-lá même

que les Hollandais furent obligés de prier Elizabe
de rappeller ce comte, quoique favori de la Rein

N. B. Dans cette note M. l'Abbé Lenglet se tro-
pe sur le Compte d'Eſſex Il ne ſe comporta qu
vec trop de vigueur & non de médiocrité, puiſqu
voulut s'aſſurer de quelques Villes.

Page 20. Vers 7.

Peignez-moi** vos **malheurs. &c.) Au lieu de c
deux vers, on lit dans l'édition de 1723. les de
ſuivans :

Et je crois mériter que ſans déguiſemens,
Vous m'inſtruiſiez ici de vos vrais ſentimens,

Ce qui étoit dire à Henri IV. Prenez garde de n
mentir, compliment qu'il ne convenoit pas qu'El
zabeth fît à un Roi qu'elle eſtimoit.

N. B. M. l'Abbé Lenglet ſe trompe, c'étoit dir
N'écoutez pas trop votre modeſtie & votre modéra
tion.

Page 20. Vers 17.

Un autre en vous parlant pourroit avec adreſſe.

Il y avoit auparavant :

Surtout en écoutant ces triſtes avantures ;
Pardonnez, grande Reine, à des vérités dures, &c

L'Auteur apparamment a changé ces vers, parce qu
ces vérités qui pouvoient être dures pour les Roi
de France, ne l'étoient pas pour la Reine Elizabeth

CHANT

CHANT SECOND.

Page 23. Vers 5.

JE *ne décide point* &c.) Quelques Lecteurs, peu attentifs, pourront s'effaroucher de la hardieſſe de ces expreſſions. Il eſt juſte de ménager ſur cela leur ſcrupule, & de leur faire conſidérer, que les mêmes paroles, qui feroient une impiété dans la bouche d'un catholique ſont très-ſéantes dans celle d'un Roi de Navarre. Il étoit alors Calviniſte ; beaucoup ; de nos hiſtoriens mêmes nous le peignent flottant entre les deux religions, & certainement s'ils ne jugeoit de l'un & l'autre que par la conduite des deux partis, il devoit ſe défier des deux cultes, qui n'étoient ſoutenus alors que par des crimes. On le donne dans tout ce Poëme pour un homme de bien, qui cherche de bonne foi à s'éclaircir ; par là on ſatisfait à l'obligation de tout écrivain qui doit être moral & inſtructif.

(*Tiré de l'édition de* 1723.)

Page 28. Vers 10.

Mon pere malheureux, à la Cour enchaîné.

Antoine deBourbon ; Roi de Navarre, pere du plus intrépide & du plus ferme de tous les hommes, fut le plus faible & le moins décidé ; ii étoit huguenot, & ſa femme catholique. Ils changerent tous deux de religion preſqu'en même-temps.

Jeanne d'Albret fut depuis huguenote opiniâtre ; mais Antoine chancela toujours dans la catholicité, juſques-là même qu'on douta dans quelle religion il mourut. Il porta les armes contre les Proteſtans, qu'il aimoit, & ſervit Catherine de Médicis, qu'il déteſtoit.

Il ſongea à la Régence après la mort de François II. La Reine Mere l'envoya chercher : Je ſçai, lui dit-elle, que vous prétendez au gouvernement, je veux que vous me le cédiez tout à l'heure par un écrit de votre main, & que vous vous engagiez à me remettre la Régence ſi les Etats vous la déférent. Antoine de Bourbon donna l'écrit que la Reine lui demandoit ; & ſigna ainſi ſon deshonneur. C'eſt à cette occaſion que l'on fit ces vers, que j'ai lûs dans les manuſcrits de M. le Premier Préſident de Meſmes.

Marc-Antoine qui pouvoit être
Le plus grand Seigneur & le Maître
De ſon pays, s'oublia tant,
Qu'il ſe contenta d'être Antoine,
Servant lâchement une Reine.
Le Navarrois en fait autant.

Après la fameuſe conjuration d'Amboiſe un nombre infini de Gentilshommes vinrent offrir leurs ſervices & leurs vies à Antoine de Navarre, il ſe mit à leur tête ; mais il les congédia bien-tôt, en leur promettant de demander grace pour eux. Songez ſeulement à l'obtenir pour vous, lui répondit un

vieux Capitaine, la nôtre eſt au bout de nos épées,

Il mourut à l'âge de 44. ans d'un coup d'arquebu-
e, reçu dans l'épaule gauche au ſiége de Rouen
où il commandoit. Sa mort arriva le 17. Novembre
1562, le 35. jour de ſa bleſſure. L'incertitude qu'il
avoit eu pendant ſa vie le troubla dans ſes derniers
momens ; & quoiqu'il eût reçu ſes ſacremens ſelon
l'uſage de l'Egliſe Romaine, on douta s'il ne mou-
rut point proteſtant ; il avoit reçu le coup mortel
dans la tranchée dans le tems qu'il piſſoit. Auſſi lui
fit-t'on cette épitaphe :

Ami Français, le Prince ici giſſant,
Vécut ſans gloire, & mourut en piſſant.

Il y en a une dans M. le Laboureur qui reſſemble
à celle-là, & finit par le même hemiſtiche. M. Ju-
rieu aſſure, que lorſque Louis, Prince de Condé,
étoit en priſon à Orléans, le Roi de Navarre ſon
frere alloit ſolliciter le Cardinal de Lorraine, &
que celui-ci recevoit aſſis & couvert le Roi de Na-
varre, qui lui parloit debout, & nue tête : je ne
ſçai où M. Jurieu a pu déterrer ce fait (*Tiré de l'é-
dition de* 1723.)

Page 29 Vers 5.

Condé, qui vit en moi le ſeul fils de ſon frere.

La remarque de l'édition de 1723 eſt trop curieu-
ſe pour ne la pas mettre ici La voici donc.

Louis de Condé, frere d'Antoine, Roi de Na-
varre, le ſeptiéme & dernier des enfans de Charles
de Bourbon, Duc de Vendôme ; fut un de ces hom-

mes extraordinaires, nés pour le malheur & pour la gloire de leur patrie. Il fut long-tems le Chef des réformés, & mourut, comme l'on sait, à Jarnac. Il avoit un bras en écharpe le jour de la bataille: Comme il marchoit aux ennemis le cheval du compte de la Rochefoucault, son beau-frere, lui donna un coup de pied qui lui cassa la chambe. Ce Prince, sans daigner se plaindre, s'adressa aux Gentilshommes qui l'accompagnoient : Apprenez, leur dit-il, que les chevaux fougueux nuisent plus qu'ils ne servent dans une armée. Un moment après il leur dit, avec un bras en écharpe & une jambe cassée, le Prince de Condé ne craint point de donner la bataille, puisque vous le suivez, & chargea dans le moment.

Brantôme dit, qu'après que le Prince se fut rendu prisonnier à *Dargence*, dans cette bataille, arriva un très honnête & très-brave gentilhomme nommé Montesquiou, qui ayant demandé qui c'étoit comme on lui dit que c'étoit Monsieur le Prince de Condé : *Tuez*, *tuez*, *mordieu*, dit-il, & lui tira un coup de pistolet dans la tête. Ce Prince étoit bossu & petit; & cependant plein d'agrémens, spirituel, galant, aimé des femmes. On fit sur lui ce Vaudeville:

Ce petit homme tant joli,
Toujours cause & toujours rit,
Et toujours baise sa mignonne,
Dieu garde de mal ce petit homme.

La Maréchale de S. André se ruina pour lui, & lui donna entr'autres présens la terre de Vallery,

qui depuis eſt devenue la ſépulture des Princes de la Maiſon de Condé.

Jamais Général ne fut plus aimé de ſes ſoldats ; on en vit à Pont-à-Mouſſon un exemple étonnant Il manquoit d'argent pour ſes troupes & ſurtout pour les Reitres, qui étoient venus à ſon ſecours, & qui menaçoient de l'abandonner. Il oſa propoſer à ſon armée, qu'il ne payoit point, de payer elle-même l'armée auxiliaire, & ce qui ne pouvoit jamais arriver que dans une guerre de religion & ſous un Général tel que lui, toute ſon armée ſe cotiſa juſqu'au moindre goujat.

Il fut condamné ſous François II à Orléans à perdre la tête ; mais on ignore ſi l'arrêt fut ſigné. La France fut étonnée de voir un Pair, Prince du Sang, qui ne pouvoit être jugé que par la Cour des Pairs, les Chambres aſſemblées, obligé de répondre devant des Commiſſaires ; mais ce qui parut le plus étrange, fut que ces Commiſſaires mêmes fuſſent tirés du Corps du Parlement. C'étoit Chriſtophe de Thou, depuis Premier Préſident, & pere de l'hiſtorien, Barthelemi Faye, Jacques Viole, Conſeillers ; Bourdin, Procureur Général, & du Tillet, Greffier, qui tous, en acceptant cette commiſſion, dérogeoient à leurs priviléges, & s'ôtoient par-là la liberté de reclamer leurs droits, ſi jamais on leur eût voulu donner a eux-mêmes, dans l'occaſion d'autres Juges que leurs Juges naturels. On prétend que Madame Renée de France, fille de

Louis XII. & Ducheſſe de Ferrare, qui arriva en France dans ce même tems, ne contribua pas peu à empêcher l'exécution de l'arrêt.

Il ne faut pas omettre un artifice de Cour, dont on ſe ſervit pour perdre ce Prince, qui ſe nommoit Louis Ses ennemis firent fraper une Médaille, qui le repréſentoit : il y avoit pour légende Louis XII. *Roi de France.* On fit tomber cette Médaille entre les mains du Connétable de Montmorency, qui la montra tout en colere au Roi, perſuadé que le Prince de Condé l'avoit fait fraper. (*Tiré preſque tout de l'édition* de 1723.) Il eſt parlé de cette Médaille dans *Brantôme*, & Dans *Vigneul de Marville.*

Page 29. Vers 11. *& ſuiv.*

O plaines de Jarnac ! ô coup trop inhumain !
Barbare Monteſquiou, moins guerrier qu'aſſaſſin ;
Condé déja mourant tomba ſous ta furie ;
J'ai vû porter le coup, j'ai vû trancher ſa vie :
Hélas trop jeune encor mon bras, mon faible bras,
Ne put ni prévenir, ni venger ſon trépas.

Ces vers ſont beaux ; mais j'ai deux remarques à faire. La premiére eſt un doute, pour ſçavoir ſi *Monteſquiou* n'eſt pas de quatre ſyllabes ; alors il y en auroit une de trop dans le vers. On peut néanmoins y ſuppléer en mettant, *Cruel Monteſquiou, moins guerrier qu'aſſaſſin.* L'autre remarque eſt ſur le troiſiéme vers ; dit-on en français, *tomba ſous ta furie* ? Tombe-t'on ſous la furie de quelqu'un ? Ne diroit-on pas mieux, *éprouva ta furie*, parce qu'on

lit bien éprouver la furie & la colére de quelqu'un ?

N. B. L'auteur des remarques se trompe, *Montesquiou* doit être de trois syllabes : il faut s'en rapporter à l'auteur du Poëme, qui a plus d'oreille que cet Editeur. On tombe aussi *sous la furie*, ou bien il n'y a point de poësie. Il y avoit dans l'édition de 1723, ces deux vers seulement ;

„ Hélas je pleure encor, & pleurerai toujours,
„ L'indigne assassinat qui termina ses jours.

Page 30. Vers 1.

Golligni de Condé le digne successeur, &c.

Gaspard de Coligni, Amiral de France, fils de Gaspar de Coligni, Maréchal de France, & de Louise de Montmorenci, sœur du Connétable, né à à Châtillon le 16 Février 1516. Après la mort du Prince de Condé, il fut déclaré Chef du parti des réformés en France. Catherine de Médicis & Charles IX. furent l'attirer à la Cour pour le mariage de Henri IV. & de Marguerite de Valois, sœur de Charles IX. & de Henri III. Il fut massacré le jour de la S. Barthelemi ; c'étoit principalement à ce Seigneur qu'on en vouloit. (*Tiré en partie de l'édition de* 1737.) Mais je ne veux pas omettre ici la remarque de l'édition de 1723. La voici.

Quelques personnes ont reproché à l'auteur de la Henriade d'avoir fait son Héros dans ce second Chent ; d'un huguenot révolté contre oorisnR, & accusé, par la voix publique, de l'assassinat de François de Guise. Cette critique louable est fondée

ſur l'obéïſſanée au Souverain qui doit faire le principal caractére d'un Héros Français : mais il faut conſidérer que c'eſt ici Henri IV. qui parle ; il avoit fait ſes premieres campagnes ſous l'Amiral, qui lui avoit tenu lieu de pere. Il avoit été accoutumé à le reſpecter, & ne devoit, ni ne pouvoit le ſoupçonner d'aucune action indigne d'un grand homme, ſurtout aprés la juſtification publique de Coligni, qui ne pouvoit point paraître douteuſe au Roi de Navarre.

A l'égard de la révolte, ce n'étoit pas à ce Prince à regarder comme un crime dans l'Amiral, ſon union avec la Maiſon de Bourbon contre des Lorrains & une Italienne. Quant à la religion, ils étoient tous deux proteſtans ; & les huguenots, dont Henri IV. étoit le chef, regardoient l'Amiral comme un martyr.

Page 32. Vers. 13:

Je ne ſuis point injuſte, & je ne prétens pas.
A Médicis encor imputer ſon trepas.

Jeanne d'Albret, attirée à Paris avec les autres huguenots, mourut après cinq jours d'une fiévre maligne : le tems de ſa mort, les maſſacres qui la ſuivirent, la crainte que ſon courage auroit pû donner à la Cour ; enfin ſa maladie, qui commença après avoir acheté des gants & des colets parfumés, chez un parfumeur nommé René, venu de Florence avec la Reine, & qui paſſoit pour un empoiſonneur public, tout cela fit croire qu'elle étoit morte de

oiſon. On dit même que ce René ſe vanta de ſon rime, & oſa dire publiquement, qu'il en prépa- oit autant à deux grands Seigneurs qui ne s'en outoient pas. Mézerai, dans ſa grande hiſtoire, emble favoriſer cette opinion; en diſant que les Chirurgiens, qui ouvrirent le corps de la Reine ne touchérent point à la tête où l'on ſoupçonnoit que e poiſon avoit laiſſé des traces trop viſibles. On n'a oint voulu mettre ces ſoupçons dans la bouche de Henri IV. parce qu'il eſt juſte de ſe défier de ces idées qui n'attribuent jamais la mort des Grands à es cauſes naturelles. Le peuple; ſans rien appro- fondir, regarde toujours comme coupables de la mort d'un Prince; ceux à qui cette mort eſt utile On pouſſa la licence de ces ſoupçons juſqu'à accuſer Catherine de Médicis de la mort de ſes propres enfans: cependant il n'y a jamais eu de preuves, ni que ces Princes, ni que Jeanne d'Albret, dont il eſt ici queſtion, ſoient morts empoiſonnés.

Il n'eſt pas vrai (comme le prétend Mézerai) qu'on n'ouvrit point le cerveau de la Reine de Navarre; elle avoit recommandé expreſſément qu'on viſitât avec exactitude cette partie après ſa mort. Elle avoit été tourmentée toute ſa vie de grandes douleurs de tête accompagnées de demangeaiſons; & avoit or- donné qu'on cherchât ſoigneuſement la cauſe de ce mal, afin qu'on pût le guerir dans ſes enfans, s'ils en étoient atteints. La *Chronologie Novennaire* rap- porte formellement que Caillard ſon Médecin, & De Nœuds ſon Chirurgien, diſſéquerent ſon cer-

veau, qu'ils trouvérent très-ſain ; qu'ils apperçurent ſeulemens de petites bubes d'eau, logées entre le crâne & la pellicule qui enveloppe le cervau, ce qu'ils jugérent être la cauſe des maux de tête dont la Reine s'étoit plainte ; ils atteſtérent d'ailleurs qu'elle étoit morte d'un abcès formé dans la poitrine. Il eſt à remarquer que ceux qui l'ouvrirent étoient huguenots, & qu'apparemment ils auroient parlé de poiſon, s'ils y avoient trouvé quelque vraiſemblance. On peut me répondre qu'ils furent gagnés par la Cour : mais Deſnœuds, Chirurgien de Jeanne d'Albret, huguenot paſſionné, écrivit depuis des libelles contre la Cour : ce qu'il n'eût pas fait s'il ſe fût vendu à elle, & dans ces libelles il ne dit point que Jeanne d'Albret ait été empoiſonnée. De plus, il n'eſt pas croyable qu'une femme auſſi habile que Catherine de Médicis, eût chargé d'une pareille commiſſion un miſérable parfumeur, qui avoit ; dit-on, l'inſolence de s'en vanter.

Jeanne d'Albret étoit née en 1530. de Henri d'Albret, Roi de Navarre, & de Marguerite de Valois, ſœur de François I. A l'âge de douze ans Jeanne fut mariée à Guillaume, Duc de Cléves : elle n'habita pas avec ſon mari. Le mariage fut déclaré nul deux ans après, par le Pape Paul III. & elle épouſa Antoine de Bourbon. Ce ſecond mariage contracté, du vivant du premier mari, donna lieu depuis aux prédicateurs de la Ligue, de dire publiquement dans leurs ſermons contre Henri IV. qu'il étoit bâtard,

mais ce qu'il y eut de plus étrange fut que les Guises, & entr'autres ce François de Guise, qu'on dit avoir été si bon chrétien, abusérent de la foiblesse d'Antoine de Bourbon, au point de lui persuader de répudier sa femme, dont il avoit des enfans, pour épouser leur niéce & se donner entiérement à eux. Peu s'en fallut que le Roi de Navarre ne donnât dans ce piége. Jeanne d'Albret mourut à 44. ans le 9 Juin 1572.

M. Bayle dans ses réponses aux questions d'un Provincial, dit qu'on avoit vû de son tems en Hollande le fils d'un Ministre nommé Goyon, qui passoit pour petit-fils de cette Reine. On prétendoit qu'après la mort d'Antoine de Navarre, elle s'étoit mariée en secret à un Gentilhomme, nommé Goyon, dont elle avoit eu ce Ministre. (*Tiré de l'édition de 1723.*)

Page 35. Vers 20.

On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort.

Il est impossible de savoir s'il est vrai, que Catherine de Médicis ait envoyé la tête de l'Amiral à Rome, comme l'Assurent les protestans. Mais il est sûr qu'on porta sa tête à la Reine avec un coffre plein de papier, parmi lesquels étoit l'Histoire du tems, écrite de la main de Coligni. La populace traîna son corps par les rues, & le pendit par les pieds avec une chaine de fer au gibet de Montfaucon.

Le Roi eut la cruauté d'aller lui-même avec sa Cour à Montfaucon, jouir de cet horrible specta-

cle : Quelqu'un lui ayant dit que le corps de l'Amiral sentoit mauvais, il répondit comme Vitellius : Le corps d'un ennemi sent toujours bon.

Le Parlement rendit un arrêt contre le mort, par lequel il ordonna que son corps, après avoir été traîné sur une claie, seroit pendu en Gréve, ses enfans déclarés roturiers. & incapables de posséder aucune charge, sa maison de Châtillon sur Loin rasée, les arbres coupés, &c. & que tous les ans on feroit une procession le jour de la Saint-Barthelemi, pour remercier Dieu de la découverte de la conspiration à laquelle l'Amiral n'avoit pas songé.

Le Parlement avoit mis quelques années auparavant sa tête à cinquante mille écus ; il est assez singulier que ce soit précisément le même prix qu'il mit depuis à celle du Cardinal Mazarin. Le génie des Français est de tourner en plaisanterie les événemens les plus affreux, on debita un petit écrit intitulé : *Passio Domini nostri Gaspardi Colligni, secundum Bartholomeum.*

Mézerai rapporte dans sa grande histoire, un fait dont il est très-permis de douter : il dit que quelques années auparavant le Gardien du Couvent des Cordeliers de Xaintes, nommé Michel Crellet, condamné par l'Amiral à être pendu, lui prédit qu'il mourroit assassiné, qu'il seroit jetté par les fenêtres, & ensuite pendu lui-même.

De nos jours un Financier ayant acheté une terre qui avoit appartenu aux Colignis, y trouva dans le parc à quelques pieds sous terre, un coffre de fer

rempli de papiers qu'il fit jetter au feu, comme ne produisant aucun revenu. (*Tiré de l'édition de* 1723. *& de celle de* 1737.

Page 39. Vers 12.

Le Roi, le Roi lui-même, &c.) J'ai oui dire au dernier Maréchal de Téssé, qu'il avoit connu dans sa jeunesse un vieillard de 90. ans, lequel avoit été Page de Charles IX. & lui avoit dit plusieurs fois qu'il avoit chargé lui-même la carabine avec laquelle le Roi avoit tiré sur ses sujets protestans la nuit de la S. Barthelemi. C'est ce que Brantôme ne fit pas difficulté d'avouer lui-même dans ses Mémoires. *Tiré presque toute de l'édition de* 1737.)Voici l'endroit de Brantôme, à la S. Barthelemi. *Quand il fut jour; le Roi mit la tête à la fenêtre de sa chambre, & voyoit aucuns dans le Fauxbourg de S. Germain qui se remuoient & se sauvoient; il prit une grande arquebuse de chasse qu'il avoit, & en tiroit tout plein de coups à eux; mais en vain, car l'arquebuse ne tiroit si loin: incessamment crioit: Tuez, tuez.*

Voici maintenant de quelle maniere est couchée la note de l'édition de 1723.

Le Roi lui-même au milieu des bourreaux.

Charles IX. avoit eu la barbarie de tirer lui-même avec une arquebuse sur les huguenots qu'il voyoit fuir. Plusieurs personnes ont entendu conter à M. le Maréchal de Tessé que dans son enfance il avoit vû un vieux Gentilhomme âgé de plus de cent ans qui avoit été fort jeune dans les Gardes de Char-

les IX. Il interrogea ce vieillard sur la S. Barthelemi, & lui demanda s'il étoit vrai que ce Roi eût tiré sur les huguenots. C'étoit moi, Monsieur, répondit le vieillard, qui chargeoit son arquebuse.

Henri IV. dit publiquement plus d'une fois qu'après la S. Barthelemi une nuée de corbeaux étoit venue se percher sur le Louvre & que pendant sept nuits le Roi, lui & toute la Cour entendirent des gémissemens, & des cris épouventables à la même heure. Il racontoit un prodige encore plus étrange. Il disoit que quelques jours avant les massacres, jouant aux dès avec le Duc d'Alençon & le Duc de Guise, il vit des gouttes de sang sur la table, que par deux fois il les fit essuyer, que deux fois elles reparurent, & qu'il quitta le jeu saisi d'effroi.

Page 40. Vers 7.

De Caumont, jeune enfant, l'étonnante avanture, &c.

Le jeune Caumont, dont il est ici question, qui échappa à la S. Barthelemi, est le fameux Maréchal de la Force, qui depuis se fit une si grande réputation, & qui a vécu jusqu'à l'âge de 84. ans. Il a laissé des Mémoires qui n'ont point été imprimés, & qui doivent être encore dans la Maison de la Force. Mézerai dans sa grande histoire dit que son pere, son frere & lui couchoient dans un même lit, que son pere & son frere y furent massacrés, & qu'il échappa comme par miracle, &c. C'est sur la foi de cet historien que j'ai mis envers cette avanture.

Les circonſtances dont Mézerai appuye ſon recit ne me permettoient pas de douter de la vérité du fait, tel qu'il le rapporte; mais depuis Monſieur le Duc de la Force m'a fait voir les Mémoires manuſcrits de ce même Maréchal de la Force écrits de ſa propre main : Le Maréchal y conte ſon avanture d'une autre façon ; cela fait voir comme il faut ſe fier aux hiſtoriens.

Voici l'extrait des particularités curieuſes que le Maréchal de la Force raconte de la S. Barthelemi.

Deux jours avant la Saint Barthelemi, le Roi avoit ordonné au Parlement de relâcher un Officier qui étoit priſonnier à la Conciergerie ; le Palement n'en ayant rien fait, le Roi avoit envoyé quelques-uns de ſes gardes enfoncer les portes de la priſon, & tirer de force le priſonnier ; le l'endemain le Parlement vint faire ſes remontrances au Roi : Tous ces Meſſieurs avoient mis leurs bras en écharpe pour faire voir à Charles IX. qu'il avoit eſtropié ſa Juſtice. Tout cela avoit fait beaucoup de bruit, & au commencement du maſſacre on perſuada d'abord aux huguenots, que le tumulte qu'ils entendoient venoit d'une ſédition excitée dans le peuple à l'occaſion de l'affaire de ce Seigneur.

Cependant un Maquignon qui avoit vu le Duc de Guiſe entrer avec des ſatellites chez l'Amiral de Coligni, & qui ſe gliſſat dans la foule avoit été témoin de l'aſſaſſinat de ce Seigneur, courut auſſi-tôt

en donner avis au ſieur de *Caumont de la Force*, qui il avoit vendu dix chevaux huit jours auparavant.

La Force & ſes deux fils logeoient au Fauxbourg S. Germain, auſſi-bien que pluſieurs calviniſtes ; il n'y avoit point encore de pont qui joignît ce Fauxbourg à la Ville. On s'étoit ſaiſi de tous les bateaux par ordre de la Cour pour faire paſſer des aſſaſſins dans le Fauxbourg. Ce Maquignon ſe jette à la nage, paſſe à l'autre bord & avertit M. de la Force de ſon danger. La Force étoit déja ſorti de ſa maiſon, il avoit encore eu le tems de ſe ſauver ; mais voyant que ſes enfans ne venoient pas, il retourna les chercher. A peine eſt-il rentré chez lui que les aſſaſſins arrivent : Un nommé Martin à leur tête, entre dans ſa chambre, le déſarme lui & ſes deux enfans, & lui dit avec des ſermens affreux, qu'il faut mourir. La Force lui propoſa une rançon de deux mille écus, le Capitaine l'accepte ; la Force lui jure de la payer dans deux jours, & auſſi-tôt les aſſaſſins après avoir tout pillé dans la maiſon, diſent à la Force & à ſes enfans de mettre leurs mouchoirs en croix ſur leurs chapeaux, leur font retrouſſer leur manche droite ſur l'épaule ; c'étoit la marque des meurtriers. En cet état ils leur font paſſer la riviere & les amènent dans la Ville. Le Maréchal de la Force aſſure qu'il vit la riviere couverte de morts, ſon pere, ſon frere & lui aborderent devant le Louvre ; là ils virent égorger pluſieurs de leurs amis, & entr'au-

tres le brave de Piles, pere de celui qui tua en duel le fils de Malherbe. De-là le Capitaine Martin mena ſes priſonniers dans ſa maiſon, rue des Petits-Champs, fit jurer à la Force que ni lui ni ſes enfans ne ſortiroient point de-là avant d'avoir payé les deux mille écus, les laiſſa en garde à deux ſoldats Suiſſes, & alla chercher quelques autres calviniſtes à maſſacrer dans la Ville.

L'un des deux Suiſſes, touché de compaſſion, offrit aux priſonniers de les faire ſauver. La Force n'en voulut jamais rien faire, il répondit qu'il avoit donné ſa parole, & qu'il aimoit mieux mourir que d'y manquer; une tante qu'il avoit lui trouva les deux mille écus, & l'on alloit les délivrer au Capitaine Martin, lorſque le Comte de Coconas (celui-là même à qui depuis on coupa le col) vint dire à la Force que le Duc d'Anjou demandoit à lui parler. Auſſi-tôt il fit deſcendre le pere & les enfans nue tête & ſans manteau. La Force vit bien qu'on le menoit à la mort; il ſuivit Coconas en le priant d'épargner ſes deux enfans innocens. Le plus jeune âgé de treize ans qui s'apelloit Jacques Nompar, & qui a écrit ceci, éleva la voix, & reprocha à ces meurtriers leurs crimes, en leur diſant qu'ils en ſeroient punis de Dieu. Cependant les deux enfans ſont menés avec leur pere au bout de la rue des petits-champs; on donne d'abord pluſieurs coups de poignard à l'aîné, qui s'écrie: *Ah! mon pere, ah! mon Dieu*, &c.

Suis mort ; Dans le même moment le pere tombe percé de coups sur le corps de son fils. Le plus jeune couvert de leur sang, mais qui, par miracles étonnants n'avoit reçu aucun coup, eut la prudence de crier aussi : *Je suis mort* ; il se laissa tomber entre son pere & son frere dont il reçut les derniers soupirs. Les meurtriers les croyant tous morts s'en allerent en disant : *Les voilà bien tous trois* Quelques malheureux vinrent ensuite dépouiller les corps ; il restoit un bas de toile au jeune de la Force, un Marqueur du jeu de Paulme du Verdelet voulut avoir ce bas de toile ; en le tirant il s'amusa à considerer le corps de ce jeune enfant : *Helas* ! dit-il, *c'est bien dommage, celui-ci n'est qu'un enfant, que pouvoit-il avoir fait* ? Ces paroles de compassion obligerent le petit la Force à lever doucement la tête, & à lui dire tout bas : Je ne suis pas encore mort ; ce pauvre homme lui répondit : *Ne bougez, mon enfant, ayez patience.* Sur le soir il le vint chercher, il lui dit : *Levez-vous, ils n'y sont plus*, & lui mit sur les épaules un méchant manteau. Comme il le conduisoit, quelqu'un des bourreaux lui demanda : *Qui est ce jeune garçon? C'est mon neveu*, lui dit-il, *qui s'est enyvré, vous voyez comme il s'est accommodé, je m'en vais bien lui donner le fouet* Enfin le pauvre Marqueur le mena chez lui, & lui demanda 30 écus pour sa récompense. De-là le jeune de la Force se fit conduire déguisé en gueux jusqu'à l'Arsenal.

chez le Maréchal de Biron ſon parent, Grand-Maître de l'Artillerie, on le cacha quelque temps dans la chambre des filles ; enfin ſur le bruit que la Cour le faiſoit chercher pour s'en défaire, on le fit ſauver en habit de Page ſous le nom de Baupuy.

CHANT TROISIÈME.

Page 52. Vers 1.

J'E cherchai dans Coutras ce ſuperbe Joyeuſe.

Il y avoit dans les anciennes Editions :

L'Arbitre des combats, à mes armes propice,
De ma cauſe en ce jour protégea la juſtice ;
Je combattis Joyeuſe, il fut vaincu ; mon bras
Lui fit mordre la poudre aux plaines de Coutras.

Mais ce recit trop court n'avoit rien ni de l'intérêt ni de la majeſté que demande un Poëme épique. Auſſi faut-il avouer qu'il n'y a aucune comparaiſon à faire de la premiere Edition aux derniéres.

Page 55. Vers 7.

Ces cruels monumens de ces affreux ſuccès,
Mon bras n'eſt encore teint que du ſang des Français.

On voit bien que l'Auteur a changé ces vers, à cauſe de la prononciation de Français, qui ne ſe prononce plus comme on faiſoit autrefois.

Il y avoit auparavant :

Des ſuccès trop heureux déplorés tant de fois,
Mon bras n'eſt encor teint que du ſang des Français.

Mais l'Auteur a pris le parti d'écrire toujou
Français pour les raiſons déja alléguées.

Page 55. Vers 15.

Et la gloire de Guiſe aigriſſant ſes douleurs,
Ainſi que ſes affronts redoubla ſes malheurs.

Il y avoit auparavant :

Il eut même à ſouffrir pour comble de douleur,
Et la gloire de Guiſe & ſon propre malheur.

Page 57. Vers 15.

Ce ſujet orgueilleux crut ramener ces temps,
Où de nos premiers Rois les lâches deſcendans.

Le Cardinal de Guiſe, l'un des freres du Duc d
Guiſe, avoit dit plus d'une fois qu'il ne mourroi
jamais content qu'il n'eût tenu la tête du Roi entr
ſes jambes pour lui faire une couronne de Moin
Madame de Montpenſier ſœur des Guiſes, vouloi
qu'on ſe ſervit de ſes ciſeaux pour ce ſaint uſage
Tout le monde connoît la deviſe de Henri III. c'é
toient trois couronnes avec ces mots : *Manet ultim*
cœlo ; auſquels les Ligueurs ſubſtituérent ceux-ci
Manet ultima clauſtro. On connoît auſſi ces deu
vers latins.

Qui dedit ante dues, unam abſtulit, alteta nutat :
Tertia tonſoris eſt facienda manu.

En voici une traduction que j'ai lue dans les ma-
nuſcrits de feu M. le Premier Préſident de Meſmes.

Valois qui les Dames n'aime,
Deux Couronnes poſſéda ;

Bientôt ſa prudence extrême,
Des deux l'une lui ôta :
L'autre va tomber de même,
Graces à ſes heureux travaux ;
Une paire de ciſeaux
Lui bailla la troiſiéme.

(*Tiré des éditions de* 1723. *&* 1737.)

Page 59. Vers. 2.

Le Roi le fit lui-même égorger à ſa vue.

Le Duc de Guiſe fut tué le vendredi vingt-troiſiéme Décembre de l'an 1558. à huit heures du matin. Les hiſtoriens diſent qu'il lui prit une faibleſſe dans l'antichambre du Roi, parce qu'il avoit paſſé la nuit avec une femme de la Cour, (c'étoit Madame de Noirmontier, ſelon la tradition.) Tous ceux qui ont écrit la relation de cette mort, diſent que ce Prince, dès qu'il fut entré dans la chambre du conſeil, commença à ſoupçonner ſon malheur par les mouvemens qu'il apperçut. D'Aubigné rapporte qu'il rencontra d'abord dans cette chambre l'*Eſpinac*, Archevêque de Lyon, ſon confident. Celui-ci qui en même-tems ſe douta de quelque choſe, lui dit en préſence de Lharchant, Capitaine des Gardes, à propos d'un habit neuf que le Duc portoit : Cet habit eſt bien leger au tems qui court, vous en auriez dû prendre un plus fourré. Ces paroles prononcées avec un air de crainte, confirmérent celle du Duc. Il entra cependant par une peti-

te allée dans la chambre du Roi, qui conduisoit un cabinet dont le Roi avoit fait condamner la porte. Le Duc ignorant que la porte fut murée, leve pour entrer, la tapisserie, qui la couvroit; dans le moment plusieurs de ces Gascons, qu'on nommoit les Quarante-cinq, le percerent avec des poignards que le Roi leur avoit distribués lui-même. Les meurtriers se nommoient la Bastide, Montsery, S. Malin, S Godin, S. Capautel, Halfrenas, Herbelade, avec Lognac leur Capitaine.

Montsery, ou Montsivry, fut celui qui donna le premier coup : il fut suivi de Lognac, de la Bastide & de S. Malin, qui se jetterent en même-temps sur le Duc.

On montre encore dans le Château de Blois une pierre de la muraille contre laquelle il s'appuya en tombant & qui fut la premiére teinte de son sang. Quelques Lorrains en passant par Blois, ont baisé cette pierre, & la raclant avec un couteau, en ont emporté précieusement la poussiére.

On ne parle point dans le Poëme de la mort du Cardinal de Guise, qui fut aussi tué à Blois; il est aisé d'en voir la raison, c'est que le détail de l'histoire ne convient point à l'unité du Poëme, parce que l'intérêt diminue à mesure qu'il se partage. (*Edition de* 1723.)

Page 60. Vers 1.

Mayenne dès long-temps nourri dans les allarmes :
Sous le superbe Guise avoit porté les armes :

On trouve quatre vers dans l'édition de 1713. qui manquent dans les autres ; les voici.

Mais Paris occupé d'un nom si glorieux,
Sur un Chef moins connu n'arrêtoit point ses yeux,
Et ce Guerier si craint, que tout un peuple adore,
Si Guise étoit vivants, ne seroit rien encore.
Il succéde, &c.

Mais vraisemblablement l'auteur a vû que ces quatre vers faisoient languir cet endroit.

Page 60. Vers 5.

Cette grandeur sans borne, à ses desirs si chere,
Le console aisement de la perte d'un frere.

On lit dans la grande histoire de Mézerai, que le Duc de Mayenne fut soupçonné d'avoir écrit une lettre au Roi, où il l'avertissoit de se défier de son frere. Ce seul soupçon suffit pour autoriser le caractére qu'on donne ici au Duc de Mayenne, caractére naturel à un ambitieux, & sur-tout à un Chef de parti.

Page 60. Vers 13.

Il connoît leurs talens. &c.

Au lieu de ce vers & des trois suivans, l'édition de 1723. met ceux.ci.

Mais souvent il se trompe à force de prudence,
Il est irrésolu par trop de prévoyance,
Moins agissant qu'habile, & souvent la lenteur
Dérobe à son parti les fruits de sa valeur.

Mais les quatre vers de l'édition de Londres & de celle-ci sont beaucoup meilleurs.

Page 60. Vers 17.

Voilà quel eſt Mayenne, & quelle eſt ſa puiſſance &c.

L'édition de 1723. moins ample que les autres met ainſi ces vers.

Voila quel eſt Mayenne, & quel eſt ſa puiſſance
Cependant l'ennemi du pouvoir de la France ;
L'ennemi de l'Europe, & le vôtre & le mien,
Ce Roi dont l'artifice eſt le plus grand ſoutien,
Philippe avec ardeur embraſſant ſa querelle,
Soutient des révoltés de la cauſe criminelle,
Et Rome qui devoit, *&c.*

CHANT QUATRIEME.

Page 68. Vers 6.

LE *farouche* S. *Paul, la Châtre & Canillac.*

Dans l'édition de 1723, ces vers ſont ainſi.

Nemours, Aumale, Elbeuf, & Villats, & Briſſac,
La Châtre, Boiſdauphin, *&c.*

Ces vers renferment les noms de pluſieurs Seigneurs attachés au parti de la Ligue. Nous parlerons dans un moment du Chevalier d'Aumale.

Bouflers s'appelloit Adrien Bouflers, qui devint l'aîné de ſa Maiſon par la mort de Louis ſon frere, il fut Bailly de Beauvais en 1586. & conduiſit l'arriére ban de ſa Province à la bataille d'Auneau, où le

e Duc de Guiſe battit les Reitres. Il ſe jetta dans le arti de la Ligue & fit depuis ſon accommodement.

Boisd'auphin: Il s'appelloit Urbain de Laval, de la laiſon de Montmorenci-Laval. Il tint le parti de la igue, fit enſuite ſon accommodement avec Henri V. qui le fit Maréchal de France. Il mourut en 1629.

Page 69. Vers 7.

Mais de tant de guerriers, &c.

Les éditions de Londres portoient :

Mais de tant de guerriers ſi fiers, ſi dangereux,
Celui qui mérita l'éloge malheureux
Davoir plus ébranlé la puiſſance royale,
Ce fut vous, *&c.*

Mais le texte des éditions poſtérieures eſt plus tendu & plus fort.

n trouve dans les premiéres éditions ces vers-ci.

oudain pareil aux feux dont l'éclat fend la nue,
enri vole à Paris d'une courſe imprévue ;
arrive, il combat, il change les deſtins,
a foudre eſt dans ſes yeux, la mort eſt dans ſes mains
ers ſon indigne cloître on voit s'enfuir Joyeuſe,
u milieu des tourmens on voit tomber Saveuſe.
ouflers, ou courez vous, trop jeune audacieux ?
e cherchez point la mort qui s'avance à vos yeux,
eſpectez de Henri la valeur invincible :
lais il tombe déja ſous cette main terrible,

Ses beaux yeux ſont noyés dans l'ombre du trépas
Et ſon ſang qui le couvre, efface ſes appas, *&c.*

Il y a encore beaucoup de choſes corrigées dan
ce Champ, & ſurtout la plupart des comparaiſons.

Page 71. Vers 12.

Leur Chef les réunit &c.) Ce vers, & les deu
ſuivans, ſont mis ainſi dans l'édition de 1723.

La fureur les a joints, la crainte les diſperſe,
Et mayenne avec eux dans leur fuite emporté,
Suit bientôt dans Paris ce peuple épouvanté.

Quoique le premier vers ait plus de force que ce
lui qui a été ſubſtitué par l'Auteur ; cependant il
eu raiſon de changer les autres, parce que le Che
valier d'aumale ayant plus de feu que le Duc de Ma
yenne, il étoit bon de le mettre à la tete d'une ſortie

Elle s'élance en l'air, &c) L'édition de 1737. met
Elle s'éleve en l'air.

Page. 72. Vers 25.

Des momens dans la guerre, il connoît tout le prix.
L'édition de 1723. met ainſi ce vers :
Des momens qu'on différe, il connoît tout le prix
Ce qui eſt également bien.

Page 73. Vers 11.

ue peut faire Mayenne en ce peril preſſant ?
L'édition de 1723. met ainſi ce vers ;
ue feras-tu, Mayenne, en ce péril preſſant ?

Page 73. Vers 18.

Nul ne veut ſe défendre.] Après ce vers, l'édi-
on de 1723. met les quatre ſuivans, qui ſont
aux, & qui méritoient de reſter.
Où ſont ces grand guerriers, ces fiers ſoutiens des
loix,
es Ligueurs redoutés, qui font trembler les Rois.
aris n'a dans ſon ſein que de lâches complices,
u'a déja fait pâlir la crainte des ſupplices,
ant le faible vulgaire, *&c.*

Il eſt a croire que l'Auteur les a retranchés, parce
u'il a craint, qu'ils ne ſentiſſent trop la déclamation.

Page 75. Vers 14.

Et l'encenſoir, &c.] Il y a dans l'édition de 1723.
inq vers que l'Auteur a ſagement ſupprimés ; les
oici cependant :

'eſt de-là que le Dieu, qui pour nous voulut naître,
'explique aux nations, par la voix du Grand Prêtre
à ſon premier diſciple, avec la vérité,

Conduisit la candeur & la simplicité ;
Rome depuis ce temps, puissante & profanée.

Il y avoit auparavant :

L'Eglise dès ce jour, puissante & profanée, *&c.*

L'auteur a eu raison de ne point attribuer à l'Eglise ce qui ne convenoit alors qu'à la Cour de Rome.

Page 76. Vers 9.

On écouta depuis de plus sages maximes.

Voici les vers curieux, qui étoient dans les éditions de Londres.

Sous des dehors plus doux la Cour cacha ses crimes ;
La décence y regna, le Conclave eut ses loix,
La vertu la plus pure y regna, quelquefois,
Des Ursins dans nos jours a mérité des temples :
Mais d'un tel Souverain la terre a peu d'exemples ;
Et l'Eglise a compté depuis plus de mille ans,
Peu de pasteurs sans tache, & beaucoup de tyrans.

Mais comme la piété de ce Pape des Ursins fut accompagnée de peu de prudence, l'auteur a retranché avec raison cet éloge dans un Poëme qui ne respire que la verité.

Page 78. Vers 5.

Cet heureux tems n'eſt plus ; le Sénat de la France
Tient preſque en mes mains les foudres que je lance

On ſçait que pendant les guerres du treiziéme ſiécle entre les Empereurs & les Pontifes de Rome, Grégoire IX. eut la hardieſſe, non-ſeulement d'excommunier l'Empereur Frédéric II. mais encore d'offrir la Couronne impériale à Robert, frere de S. Louis. Le Parlement de France aſſemblé, repondit au nom du Roi, que ce n'étoit pas au Pape à déposséder un Souverain, ni au frere d'un Roi de France de recevoir de la main d'un Pape une Couronne ſur laquelle, ni lui ni le S. Pere n'avoient aucun droit. En 1570. le Parlement ſédentaire, donna un fameux Arrêt contre la Bulle *In Cœna Domini*. On connoît les rémontrances célébres ſous Louis XI. au ſujet de la Pragmatique-Sanction, qu'on ſollicitoit ce Prince d'abolir dans ſes Etats ; celles qu'il fit à Henri III. contre la Bulle ſcandaleuſe de Sixte-Quint, qui appelloit la Maiſon regnante, génération bâtarde, &c. Et ſa fermeté conſtante à ſoutenir nos libertés contre les prétentions de la Cour de Rome)

Tiré de l'édition de 1737.)

„ Mais qu'il me ſoit permis d'ajouter ici quelques „ obſervations ſur cette remarque. Prémiérement, il „ ne s'agit point de Parlement du tems de S. Louis „

„ le Parlement n'ayant été fixé que dans le comm
„ cement du quatorziéme ſiecle. L'hiſtoire marq
„ que ce furent les Envoyés de S. Louis, qui firen
„ ceux du Pape la reponſe du Roi, & ils firent co
„ noître depuis à l'empereur Frédéric II. que co
„ me la Couronne de France vient par un droit ſu
„ ceſſif, il étoit plus glorieux d'être Roi de Fran
„ que d'être Empereur ; dignité qui ne s'obtient q
„ par l'élection, & qu'il ſuffiroit à Robert d'êt
„ frere d'un auſſi grand Prince que le Roi de Fra
„ &c. „

N. B. Cette note avec des guillemets eſt de M
l'Abbé Lenglet, & l'auteur de la Henriade a avo
que cet Abbe avoit raiſon, & que l'auteur des pr
mieres notes avoit attribué au Parlement de Paris
qui ne lui appartient pas.

Page 79. Vers 2.

Elle dit, & ſoudain s'elance dans les airs.
Loin du faſte de Rome & des pompes mondaines,
Dans les premieres éditions de Londres.
Ces monſtres à l'inſtant pénétrent un azile
Où la religion ſolitaire, tranquile,
Sans pompe, ſans éclat, belle de ſa beauté,
Paſſoit dans la priére & dans l'humilité,
Des jours qu'elle dérobe à la foule importune, &c.
Les derniéres éditions ſont bien ſupérieures.
Elle leve à ſon Dieu ſes yeux mouillés de pleurs,
Son Dieu pour l'éprouver la livre à leurs fureurs.

Ces montres dont toujours elle a ſouffert l'injure
De ſes voiles ſacrés couvrent leur tête impure,
Prennent ſes vêtemens, reſpectés des humains,
Et courent dans Paris accomplir leurs deſſeins.

Page 80. Vers 5.

D'un air inſinuant l'adroite politique,
Se gliſe au vaſte ſein de la Sorbonne antique.
C'eſt là que s'aſſembloient ces Sages révérés,
Des vérités du Ciel interprêtes ſacrés,
Qui des peuples Chrétiens, &c.

Les premiéres éditions de Londres portent.

Soudain la politique, & la diſcorde impie,
Surprennent en ſecret leur auguſte ennemie,
Sur ſon modeſte front, ſur ſes charmes divins,
Ils portent ſans frémir leurs ſacriléges mains,
Prennent ſes vêtemens, & fiers de cette injure,
De ſes voiles ſacrés ornent leur tête impure.
C'en eſt fait, & déja leurs malignes fureurs,
Dans Paris éperdu vont changer tous les cœurs.
D'un air inſinuant l'adroite politique,
Pénétre au vaſte ſein de la Sorbonne antique;
Elle y voit à grands flots accourir ces Docteurs,
De leurs faux argumens obſtinés défenſeurs, &c.

On briſe les liens de cette obéiſſance,
Qu'aux enfans des Capets avoit juré la France,
La diſcorde auſſi-tôt de ſa cruelle main,
Trace en lettres de ſang ce decret inhumain, &c.

Page 83. Vers 5.

Une lourde cuiraſſe &c. L'édition de 1723. met ainſi ces deux vers.

D'une lourde cuiraſſe ils couvrent leurs cilices,
Dans les murs de Paris, ces indignes milices,
Suivent parmi les flots, *&c.*

Mais les vers de cette édition ſont mieux tournés.

Page 83. Vers 23.

La diſcorde choiſit ſeize ſéditieux, &c.

Ce n'eſt point à dire qu'il n'y eût que ſeize particuliers ſéditieux, comme l'a marqué l'Abbé le Gendre dans ſa petite hiſtoire de France; mais on les nomma les Seize, à cauſe des ſeize quartiers de Paris, qu'ils gouvernoient par leurs intelligences & leurs émiſſaires. Ils avoient mis d'abord à leur tête ſeize des plus factieux de leurs corps. Les principaux étoient Buſſy le Clerc, Gouverneur de la Baſtille, ci-devant Maître en fait d'armes: la Bruyere, Lieutenant Particulier: le Commiſſaire Louchard: Emmonot & Morin, Procureurs: Oudinet, Paſſart; & ſurtout Senaut, Commis au Greffe du Parlement, homme de beaucoup d'eſprit, qui le premier développa cette queſtion obſcure & dangereuſes, du pouvoir qu'une nation peut avoir ſur ſon Roi. Je dirai en paſſant, que Senaut étoit pere du pere Senaut, cet homme éloquent, qui eſt mort Général des Prêtres de l'Oratoire en France. (*Tiré en partie de l'édition de* 1737. *& de* 1740.)

Page 85. Vers 2.

Des tyrans de la Ligue une infâme cohorte,
Du temple de Thémis environne la porte,
Buſſy les conduiſoit, ce vil Gladiateur, &c.

Surquoi la même édition fait cette remarque. Le 16 Janvier 1639. Buſſi-le-Clerc, l'un des Seize, qui de Maître-d'armes étoit devenu Gouverneur de la Baſtille, & le Chef de cette faction, entra dans la Grand'Chambre du Parlement, ſuivi de cinquante Satellites. Il préſenta au Parlement, une Requête, ou plûtôt un ordre, pour forcer cette compagnie à ne plus reconnoître la Maiſon royale, Sur le refus de la Compagnie, il mena lui-même à la Baſtille tous ceux qui étoient oppoſés à ſon parti. Il les y fit jeûner au pain & à l'eau Pour les obliger à ſe racheter plûtôt de ſes mains Voilà pourquoi on l'appelloit le grand Pénitencier du Parlement.

Il y avoit dans l'édition de Londres.

On voyoit à leur tête un vil Gladiateur,
Monté par ſon audace à ce coupable honneur;
Il s'avance au milieu de l'auguſte Aſſemblée,
Par qui des citoyens la fortune eſt régée:
Magiſtrats, leur dit-il, qui tenez au Sénat
Non la place du Roi, mais celle de l'Etat,
Le peuple aſſez long-tems opprimé par vous-mêmes,
Vous inſtruit par ma voix de ſes ordres ſuprêmes.
Las du joug des Capets qui l'ont tyranniſé,

Il leur ôte un pouvoir dont ils ont abusé :
Je vous défends ici d'oser le reconnoître,
Songez que désormais le peuple est votre maître.
Obéissez. Ces mots prononcés fièrement,
Portent dans les esprits un juste étonnement.
Le Sénat indigné d'une telle insolence,
Ne pouvant la punir, garde un noble silence.

Page 87. Vers 19.

Le vertueux de Thou, Molé, Scaron, Bayeul,
Pottier, cet homme juste, & vous jeune Longueil,
Vous en qui, pour hâtir vos belles destinées,
L'Esprit & la vertu devançoient les années.

Surquoi voici les remarques des deux éditions de 1723 & 1737.

Le de Thou, dont il est ici parlé, se nommoit Augustin de Thou II du nom, oncle de l'Historien; il eut la Charge de Président du fameux Pibrac en 1585.

Molé ne peut être qu'Edouard Molé, Conseiller au parlement, mort en 1634.

Le Scaron, dont il est ici parlé, étoit le Bisayeul du fameux Scaron, si connu par ses Poësies.

Bayeul étoit oncle du Sur-Intendant des Finances.

On ne connoît d'Amelot, sinon qu'il étoit Conseiller en cette année, & de la famille de Robe, qui porte son nom.

Nicolas Pottier de Novion de Blancmelil, Président à Mortier.) Il se nommoit *Blancmelil*, à cause de la Terre de ce nom, qui depuis tomba dans la

Maiſon de Lamoignon par le mariage d'eta petite fille avec le Préſident de Lamoignon.

Nicolas Pottier ne fut pas, à la vérité, conduit à la Baſtille avec les autres Membres du Parlement; car il n'étoit pas venu ce jour-là à la Grand'Chambre; mais il fut depuis empriſonné au Louvre, dans le tems de la mort de Briſſon. On voulut lui faire le même traitement qu'à ce Préſident. On l'accuſoit d'avoir une correſpondance ſecrette avec Henri IV. Les Seize lui firent ſon procès dans les formes, afin de mettre de leur côté les apparences de la juſtice, & de ne plus effaroucher le peuple par des executions précipitées, que l'on regardoit comme des aſſaſſinats,

Enfin comme Blancmenil alloit être condamné à être pendu, le Duc de Mayenne revint à Paris. Ce Prince avoit toujours eu pour Blancmenil une vénération qu'on ne pouvoit refuſer à ſa vertu, il alla lui-même le tirer de priſon; le priſonnier ſe jetta à ſes pieds, & lui dit: Monſeigneur, je vous ai obligation de la vie, mais, j'oſe vous demander un plus grand bienfait, c'eſt de me permettre de me retirer auprès de Henri IV. mon légitime Roi, je vous reconnoîtrai toute ma vie pour mon bienfaiteur; mais je ne puis vous ſervir comme mon Maître. Le Duc de Mayenne touché de ce diſcours, le releva, l'embraſſa, & le renvoya à Henri IV. Le recit de cette avanture, avec l'interrogatoire de Blancmenil, ſont

encore dans les papiers de M. le Préſident de Novion d'aujourd'hui,

Buſſi-le-Clerc avoit été d'abord Maître d'armes, & enſuite Procureur : quand le hazard & le malheur de tems l'eut mis en quelque crédit, il prit le ſurnom de *Buſſi*, comme s'il eut été auſſi redoutable que le fameux *Buſſi d'Amboiſe*. Il ſe faiſoit auſſi nommer *Buſſi Grande-Puiſſance*.

CHANT CINQUIEME

Page 91. Vers 1.

Cependant s'avançoient, &c.] Ce vers dans l'édition de 1723. eſt précédé des huit vers ſuivans, retranchés dans les autres éditions.

De la nobleſſe anglaiſe une nombreuſe élite,
Par le vaillant eſſex en nos climats conduite,
Prête à nous ſecourir pour la premiére fois,
S'étonnoit en marchant, de ſervir ſous nos Rois :
Ils ſuivoient nos drapeaux dans les champs de Neuſtrie ;
C'eſt-là qu'ils ſoutenoient l'honneur de leur patrie,
Orgueilleux de combattre & de vaincre en des lieux
Où la Seine autrefois vit regner leurs ayeux.
Cependant s'avançoient, &c.

Page 92. Vers 4.

Sixte, Philippe, Rome éclatoient en menaces.

L'édition de 1723. met ainſi, & moins bien,

Rome & le Roi Philippe éclatoient en menaces.

Page

Page 93. Vers 21.

Clément, &c.]

La fiction qui régne dans ce cinquiéme Chant, & qui peut-être pourra paraître trop hordie à quelques lecteurs, n'eſt point nouvelle. La malice des Ligueurs, & le fanatiſme des Moines de ce tems, fit paſſer pour certain dans l'eſprit du peuple, ce qui n'eſt ici qu'une invention du Poëte.

L'on imprima & l'on débita publiquement une relation du martyre de Frere Jacques Clément, dans laquelle on aſſuroit qu'un Ange lui avoit apparu, & lui avoit ordonné de tuer le Tyran, en lui montrant une épée nue. Il eſt reſté depuis un ſoupçon dans le public, que quelques confreres de Jacques Clément abuſant de la faibleſſe de ce miſérable, lui avoient eux-mêmes parlé pendant la nuit, & avoient aiſément troublé ſa tête, échauffée par le jeûne & par la ſuperſtition. Quoiqu'il en ſoit, Clément ſe prépara au parricide comme un bon Chrétien feroit au martyre, par les mortifications & par la priére. On ne peut douter qu'il n'y eût de la bonne foi dans ſon crime; c'eſt pourquoi on a pris le parti de le repréſenter plutôt comme un eſprit faible, ſéduit par ſa ſimplicité, que comme un ſcélérat déterminé par ſon mauvais penchant.

Jacques Clément ſortit de Paris le dernier Juillet 1589. & fut amené à S. Cloud par la Guêle, Procureur Général. Celui-ci qui ſoupçonnoit un mauvais coup de la part de ce Moine, l'envoya épier, pendant la nuit dans l'endroit où il éioit retiré. On

le trouva dans un profond ſomeil, ſon Breviaire étoit auprès de lui, ouvert & tout gras, au chapitre du meurtre d'Holopherne par Judith. On a eu ſoin, dans le Poëme, de préſenter l'exemple de Judith à Jacques Clément, à l'imitation des prédicateurs de la Ligue, qui ſe ſervoient de l'Ecriture ſainte pour prêcher le parricide. (*Tiré de l'édition de* 1723.]

Page 94. Vers dernier.

Et les porte aux enfers.) Après ce vers on lit dans l'édition de 1723. les dix vers ſuivans :

Les enfers ſont émus de ces accens funèbres ;
Un monſtre en ce moment ſort du fond des ténèbres,
Monſtre, qui de l'abîme & de ſes noirs démons,
Réunit dans ſon ſein la rage & les poiſons ;
Cet enfant de la nuit, fécond en artifices,
Sait ternir les vertus, ſait embellir les vices,
Sait donner par l'éclat de ſes pinceaux trompeurs,
Aux forfaits les plus grands, les plus nobles couleurs.
C'eſt lui, qui ſous la cendre & couvert du cilice
Saintement aux mortels enſeigne l'injuſtice.

Il y avoit dans la premiere édition de Londres :

Dans Londre il inſpira ce peuple de Sectaires,
Trembleurs, Indépendans, Puritains, Unitaires :

Page 100. Vers 3.

Ils ont même courahe, ils ont mêmes deſirs :
Le crime a ſes héros l'erreur a ſes martyrs.

Il y a dans la premiére édition de Londres :

On ne diſtingue point le vrai zéle & le faux,

Comme la vérité l'erreur a ſes héros.

Page 101. Vers 11.

C'eſt-là que des deux Rois on plaça les images, &c.

L'édition de 1723 met ainſi ce vers & les ſuivans :

Là ſont les inſtrumens de ces ſombres myſtéres,
Des métaux conſtellés, d'inconnus caractéres,
Des vaſes pleins de ſang & de ſerpens affreux,
Le Prêtre de ce Temple eſt un de ces Hébreux,
Qui proſcrits ſur la terre, & citoyens du monde,
Vont porter en tous lieux leur miſere profonde, *&c.*

Mais il eſt aiſé de voir que les vers de l'édition de Londres & de celle-ci ſont beaucoup plus parfaits.

Page 105. Vers 1.

Harlay.] C'étoit Achilles de Harlay, qui étoit alors gardé à la Baſtille par Buſſy-le-Clerc. Jacques Clément préſenta au Roi une lettre de la part de ce Magiſtrat. On n'a point ſu ſi la lettre étoit ſuppoſée ou non ; c'eſt ce qui eſt étonnant dans un fait de cette importance, & c'eſt ce qui me feroit croire que la lettre étoit véritable, & qu'on l'auroit ſurpriſe au Premier Préſident de Harlay ; autrement on auroit fait ſonner bien haut cette fauſſeté contre la Ligue. [*Tiré en quelque choſe de l'édition de* 1737.]

Page 106. Vers 13.

Les autres qu'occupoit leur crainte intéreſſée.
Fleuroient au lieu du Roi leur fortune paſſée.

L'édition de 1723. avoit mis ces deux vers de cette maniére ; mais moins heureuſement.

D'autres voyant perir leur fortune passée ;
Couvroient d'un zéle faut leur crainte intéressée.

Henri ne se souvient, &c.) Ce vers & les deux suivans, sont ainsi dans l'edition de 1723. mais moin bien que dans celle de Londres & dans celle-ci ;

Tous les ressentimens sont alors effacés ;
On ne se souvient plus de ses chagrins passés :
Que dis-je ? Ce héros se cachoit à lui-même,
Que la mort de son Roi lui donne un diadême.

CHANT SIXIE'ME.

LE sixieme & le septieme Chant son ceux où M. de Voltaire a fait le plus de changemens. * Celui qui étoit le sixieme dans la premiere édition de 1723. est le septieme dans l'édition de Londres in-4'. & dans les autres qui l'ont suivie ; ainsi le commencement de ce Chant est tiré du Chant neuviéme de l'édition de 1723. Il y aura peu de differences à recuillir entre ces deux éditions; nous rassemblerons seulement celles de l'edition de 1737. L'auteur fai d'abord une remarque generale, qui est, que comme on a plus d'egard dans un Poëme epique à l'ordonnance du dessein, qu'à la chronologie, on a placé im-

* *N. B.* Que quand on imprima la Henriade en 1723. sous le nom de la Ligue, cet Ouvrage n'étoit pas encore achevé. Il fut imprimé même avec beaucoup de lacunes, sur une copie qui fut derobée à l'Auteur, & qui fut beaucoup alterée à l'impression.

mediatement après la mort de Henri III. les Etats de Paris, qui ne ſe tinrent effectivement que quatre ans après. C'eſt ce que l'Auteur explique plus en detail dans la remarque ſur le neuvieme Chant, dans l'edition de 1723. La voici.

Il y aura ſans doute des lecteurs, qui ſeront étonnés de la ſuppreſſion de pluſieurs evenemens conſiderables dans le neuvieme Chant, & de quelques derangemens de chronologie qu'ils y trouveront. Cette matiere merite d'être eclaircie.

Ce Chant contient trois faits principaux. 1'. Les Etats de Paris. 2'. Le ſiege de cette Ville. 3'. La converſion de Henri IV. qui occaſionna la reduction de cette Ville. (Mais ce dernier article eſt reſervé pour le Chant dixieme dans les editions ordinaires.

Selon la verité de l'hiſtoire, Henri le Grand aſſiegea Paris quelque-tems après la bataille d'Ivry, en 1590. au mois d'Avril. Le Duc de Parme lui en fit lever le ſiege au mois de Septembre. La Ligue longtems après, en 1593. aſſembla les Etats pour élire un Roi à la place du Cardinal de Bourbon, qu'elle avoit reconnu ſous le nom de Charles X. & qui étoit mort depuis deux ans & demi : & ſur la fin de la même année 1593. au mois de Juillet, le Roi fit ſon adjuration dans S. Denis, & n'entra dans Paris qu'au mois de Mars 1594.

De tous ces événemens, on a ſupprimé l'arrivée du Duc de Parme, & le prétendu regne de Charle, Cardinal de Bourbon : il eſt aiſé de s'appercevoir,

que faire paroître le Duc de Parme ſur la ſcène ; eût été avilir Henri IV. le Heros du Poëme, & agir préciſement contre le but de l'ouvrage ; ce qui ſeroit une faute impardonnable.

A l'egard du Cardinal de bourbon, ce n'étoit pas la peine de bleſſer l'unité, ſi eſſentielle dans tout ouvrage epique, en faveur d'un Roi en peinture tel que ce Cardinal ; il ſeroit auſſi inutile dans le Poëme qu'il le fût dans le parti de la Ligue. En un mot on paſſe ſous le ſilence le Duc de Parme, parce qu'il étoit trop grand, & le Cardinal de Bourbon, parce qu'il étoit trop petit. On a été obligé de placer les Etats de Paris avant le ſiege, parce que ſi on les eût mis dans leur ordre, on n'auroit pas eu les mêmes occaſions de mettre dans leur jour les vertus du Heros, on n'auroit pas pû lui faire donner des vivres aux aſſiégés, ni le faire auſſi-tôt recompenſer de ſa generoſité. D'ailleurs les Etats de Paris ne ſont point du nombre des evenemens qu'on ne peut déranger de leur point chronologique ; la Poëſie permet la tranſpoſition de tous les faits, qui ne ſont point écartés les uns des autres, d'un grand nombre d'années, & qui n'ont entr'eux aucune liaiſon néceſſaire. Par exemple, je pourrois, ſans qu'on eût rien à me reprocher, faire Henri IV. amoureux de Gabrielle d'Eſtrées du vivant de Henri III. parce que la vie la mort de Henri III. n'ont rien de commun avec l'amour de Henri IV. pour Gabrielle d'Eſtrées.

Les Etats de la Ligue ſont dans le même cas par rapport au ſiege de Paris, ce ſont deux evenemens

abſolument independans l'un de l'autre. Ces Etats n'eurent aucun effet, on n'y prit nulle réſolution ; ils ne contribuerent en rien aux affaires du parti, le hazard auroit pû les aſſembler avant le ſiege comme après, & ils ſont bien mieux placés avant le ſiege dans le Poëme ; de plus, il faut conſiderer qu'un Poëme epique n'eſt pas une hiſtoire ; on ne ſauroit trop preſenter cette regle aux Lecteurs, qui n'en ſeroient pas inſtruits.

Loin ces Rimeurs craintifs, dont l'eſprit flegmatique
Garde dans ſes fureurs un ordre didactique :
Qui chantant d'un Heros les exploits éclatans,
Maigres Hiſtoriens, ſuivront l'ordre des tems,
Ils n'oſent un moment perdre un ſujet de vue,
Pour prendre Dole il faut que Lille ſoit rendue ;
Et que leurs vers exacts, ainſi que Mezeray,
Ait fait tomber déja les remparts de Courtray, *&c.*

Page 114. Vers premier.

Que l'Eſpagne a reçu, mais qu'elle-même abhorre.

Mais il me ſemble que l'edition de Londres eſt mieux en cet endroit, parce que l'Inquiſition n'eſt pas ſeulement odieuſe aux Eſpagnols, mais encore aux autres nations. Cependant les Ducs de Guiſe avoient deſſein de l'etablir en France.

N. B. L'Abbé Lenglet entend parler de la premiére edition de Londres, où l'on trouve,
Que l'Eſpagne a reçu, que l'Univers abhorre.

Il ſe trompe en donnant la préference à ce vers ;

il eſt bien plus beau de dire, que l'Eſpagne même deteſte le joug qu'elle s'eſt impoſé.

Page 121. Vers 17.

D'un œil ferme ſtoïque, il ne voit dans la guerre
Qu'un châtiment affreux des crimes de la terre.

Il y a dans pluſieurs autres éditions.

Avec un œil ſtoïque il regarde la guerre
Comme un fleau du Ciel, affreux, mais neceſſaire.

Ces deux vers ſemblent contenir le plus grand ſens; & je crois que c'eſt le ſentiment de l'Auteur.

Page 125. Vers 22.

O fatal habitant de l'invinſible monde!
Que viens-tu m'annoncer dans ce ſéjour d'horreur?

Il y a dans l'edition de 1727.

O fatal habitant de l'inviſible monde!
Repond-il, quel deſſein te tranſporte en ces lieux?
Sors-tu du noir abîme, ou deſcends-tu des Cieux?
Faut-il que je t'encenſe, ou bien que je t'abhorre?

Page 126. Vers 15.

Du faîte cependant de ce mur formidable;
Tous les Ligueurs armés, tout un peuple innombrable,

Il y a dans l'édition de 1727.

Cependant la nuit vient. Le Heros dans la plaine
Suit Louis qui s'envole aux chênes de Vincennes.

Mais dans les editions ſuivantes, ce morceau fort embelli.

CHANT SEPTIE'ME.

TOUT le commencement de ce Chant eſt entierement different dans l'edition de 1723. Le voici.

Les voiles de la nuit s'etendoient dans les airs,
Un ſilence profond regnoit dans l'Univers :
Henri prêt d'affronter de nouvelles allarmes,
Endormi dans ſon Camp, repoſoit ſur ſes armes ;
Un Heros deſcendu de la voûte des Cieux,
Miniſtre de Dieu méme, apparut à ſes yeux :
C'étoit ce SaintGuerier, qui loin du bord Celtique,
Alla vaincre & mourir ſur les ſables d'Afrique ;
Le genereux Louis, le pere de Bourbons,
A qui Dieu prodigua ſes plus auguſtes dons,
Sur ſa tête éclatoit un brillant Diadême,
Au front du nouveau Prince, il le poſa lui-même :
Recevez-le, dit-il, de la main de Louis,
Acceptez-moi pour pere, & devenez mon fils.
La vertu qui toujours vous guida ſur ma trace,
Du tems qui nous ſepare a rapproché l'eſpace :
Je reconnais mon ſang, que Dieu vous a tranſmis,
Tout l'eſpoir de ma race en vous ſeul eſt remis.
Mais ce ſceptre, mon fils, ne doit point vous ſuffire,
Poſſedez ma ſageſſe ainſi que mon empire.
C'eſt peu qu'un vain éclat, qui paſſe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, & que la mort détruit,
Tous ces honneurs mondains ne ſont qu'un bien ſterile,

Des humaines vertus recompenſe fragile.
D'un bien plus precieux oſez être jaloux,
Si Dieu ne vous éclaire, il n'a rien fait pour vous.
Quand verrai-je, ô mon fils, votre vertu guerriere,
Comme ſous ſon appui marcher à ſa lumiere ?
Mais qu'ils ſont oncor loin ces tems, ces heureux tems,
Où Dieu doit vous compter au rang de ſes enfans !
Que vous eprouverez des faibleſſes honteuſes !
Et que vous marcherez dans des routes trompeuſes !
Oſez ſuivre mes pas par de nouveaux chemins,
Et venez de la France apprendre les deſtins.
Henri crut à ces mots, dans un char de lumiere,
Des Cieux en un moment penetrer la carriere :
Comme on voit dans la nuit la foudre & les éclairs ;
Courir d'un pôle à l'autre & diviſer les airs.

On trouve immediatement après dans l'edition de Londres de 1727.

Parmi ces tourbillons que d'une main feconde,
Diſpoſa l'Eternel au premier jour du monde,
Eſt un globe élevé dans le faîte des Cieux,
Dont l'éclat ſe derobe à nos profanes yeux ;
C'eſt-là que le Très-Haut forme à ſa reſſemblance
Ces eſprits immortels, enfans de ſon eſſence,
Qui ſoudain repandus dans les mondes divers,
Vont animer les corps, & peuplent l'Univers.
Là ſont après la mort nos ames replongées,
De leur priſon groſſiere à jamais dégagées,
Quand le Dieu qui les fit, les rappelle en ſon ſein :
D'une courſe rapide, elles volent ſoudain,

Comme on voit dans les bois les feuilles incertaines,
Avec un bruit confus tomber du haut des chênes,
Lorſque les Aquilons meſſagers des hyvers,
Ramenent la froidure, & ſifflent dans les airs.

Page 123. Vers 13.

Le Bonze avec des yeux ſombres & pénitens,
Y vient vanter en vain ſes vœux & ſes tourmens.

Il y a dans l'édition de 1727. après ces vers,

Leurs tourmens&leurs veux,leur foi,leur ignorance
Comme ſans châtiment reſtent ſans recompenſe ;
Dieu ne les punit point d'avoir fermé leurs yeux
Aux clartés que lui-même il plaça ſi loin d'eux,
Il ne les juge point tel qu'un injuſte maître,
Sur les chrétiennes Loix qu'ils n'ont point pu connaitre,
Sur le zèle emporté de leurs ſaintes fureurs,
Mais ſur la ſimple Loi qui parle à tous les cœurs.
La nature ici bas, ſa fille & notre mere,
Nous inſtruit en ſon nom,nous guide, nous éclaire,
De l'inſtinct des vertus elle aime à nous remplir,
Et dans nos premiers ans nous enſeigne à rougir ;
Mais pure en notre enfance, & par l'âge alterée,
Elle pleure ſes fils dont elle eſt ignorée ;
Elle pleure, & ſes cris que nous n'entendons pas,
S'elevent contre nous dans la nuit du trepas.

Mais ce qui ſe trouve dans les éditions ſuivantes & dans la nôtre, eſt fort ſuperieur à tous ces morceaux

Page 136. Vers premier.

Là gît la ſombre envie, à l'œil timide & louche, &c.

Au lieu de ces vers & des onze vers ſuivans, voici ce qu'on lit dans l'édition de 1723.

D'abord de tous côtés s'offrent ſur leur paſſage,
Le deſeſpoir, la mort, la fureur, le carnage,
Et ces vices affreux, ſuivis par les douleurs,
Formés dans les enfers, ou plutôt dans nos cœurs,
L'orgueil au front d'airain, la lâche perfidie,
Qui d'abord en rampant ſe cache & s'humilie,
Puis tout-à-coup levant un homicide bras,
Fait ſouffler les ſerpens, & porte le trepas.
L'avarice au teint pâle, & la haine & l'envie,
Le menſonge, & ſurtout ſa ſœur l'hypocriſie,
Qui les regards baiſſés, l'encenſoir à la main,
Diſtille en ſoupirant ſa rage & ſon venin,
Le faux zèle éclatant, *&c.*

Et s'il m'eſt permis de le dire, je trouve dans ces derniers vers plus de force que dans ceux que l'Auteur a mis en leur place, ſoit dans les editions de Londres, ſoit dans celles de 1737. & 1740.

N. B. Il n'y a qu'à comparer, on verra ſi M. Lenglet ne ſe trompe pas.

Page 136. dernier Vers.

Dont le Conſeil des Seize arma ſa main perfide, &c.

Après ces vers, voici ceux que met l'édition de 1723.

Dont le Conſeil des Seize arma ſa main perfide,

Voyez de ces ſerpens tout ſon corps entouré,
Sous leur dent vengereſſe en lambeaux déchiré.
Sa peine, dit Louis, eſt égale à ſon crime,
Tandis que dans Paris, *&c.*

Page 137 Vers 5.

Mon fils, reprit Louis, de plus ſévéres loix, &c.
L'édition de 1723. met ainſi ce vers & les ſuivans juſqu'au 19e.

Mais apprenez, mon fils, quelles ſévéres loix
Pourſuivent dans ces lieux tous les crimes des Rois.
Regardez ces Tyrans, adorés dans leur vie;
Plus ils étoient puiſſans, plus Dieu les humilie,
Et ſe plaît à venger, par des maux infinis,
Les crimes qu'ils ont faits, & ceux qu'ils ont permis.

Page 137, Vers 15.

La vérité terrible ici fait leur ſupplice.

Ces vers & les trois autres ſuivans ſont ainſi mis dans l'édition de 1723.

La vérité terrible augmentant leurs ſuplices,
De ſon flambeau ſacré vient éclairer leurs vices,
Près de ces mauvais Rois ſont ces fiers Conquérans
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu yrans, *&c.*

Page 138. Vers 9.

Etes-vous en ces lieux, &c.) Au lieu de ce vers & les ſept qui le ſuivent, en voici huit autres que l'on lit dans celle de 1723.

Le ſujet révolté, le lâche adulateur,

Le Juge corrompu, l'infâme délateur ;
Ceux-mêmes, qui nourris au sein de la molleſſe,
N'ont eu pour tous forfaits qu'un cœur plein de
faibleſſe,
Ceux, qui livrés ſans crainte à des penchans flateurs
N'ont connu, n'ont aimé que leurs douces erreurs ;
Tous enfins de la mort éternelles victimes,
Souffrent des châtimens qui ſurpaſſent leurs crimes.
Le généreux Henri, *&c.*

Et dans l'édition de 1737. voici comme ces derniers vers ſont tournés ;

Il eſt, il eſt auſſi dans ce lieu de douleurs,
Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs,
Des foules de mortels noyés dans la molleſſe,
Qu'entraina le plaiſir, qu'endormit la pareſſe, *&c.*

On voit par tous ces différens changemens avec quelle extrême attention & avec quelle ſévérité l'Auteur a revu ſon ouvrage ; c'eſt ainſi que doit en uſer quiconque travaille pour la poſtérité.

Page 142. Vers premier.

Et vous brave amazone.

Voici ce qu'on a écrit de plus raiſonnable ſur la Pucelle d'Orléans, c'eſt Monſtrelet, Auteur contemporain, qui parle.

En l'an 1428. vint devers le Roi Charles de France à Chinon où il ſe tenoit une Pucelle, jeune fille âgée de vingt ans, nommée Jeanne, laquelle étoit

vêtue & habillée en guiſe d'homme, & étoit née des parties entre bourgogne & Lorraine d'une Ville nommée Droimi, à préſent Dontremi, aſſez près le Vaucouleur ; laquelle Pucelle Jeanne fut grand eſpace de tems chambriére en une hôtellerie & étoit hardie de chevaucher chevaux, les mener boire, & faire telles autres apertiſes & habilités que jeunes filles, n'ont point accoutumé de faire, & fut miſe à voye & envoyée devers le Roi par un Chevalier nommé Meſſire Robert de Baudrencourt, Capitaine, de par le Roi, de Vaucouleur, &c.

On ſait comment on ſe ſervit de cette fille pour ranimer le courage des Français qui avoient beſoin d'un miracle ; il ſuffit qu'on l'ait crue envoyée de Dieu, pour qu'un Poëte ſoit en droit de la placer dans le Ciel avec les Heros. Mézeray dit tout bonnement que S. *Michel, le Prince de la Milice Céleſte*, apparut à cette fille : *&c.* Quoiqu'il en ſoit, ſi les Français ont été trop crédules ſur la Pucelle d'Orléans, les Anglais ont été trop cruels en la faiſant brûler ; car ils n'avoient rien à lui reprocher que ſon courage & leurs défaites, (*Tiré de l'édition de* 1723.

Je voudrois bien ajouter un mot de remarque à ce ſujet, ſans faire néanmoins une diſſertation : Peut-on s'empêcher de louer le courage & la réſolution ſi prudente & ſi bien concertée d'une fille de vingt ans, élevée & nourrie dans la campagne, unique-

ment occupée à la garde des moutons, fille ſimple dans les mœurs, toujours ſage dans ſa conduite & dans ſes réponſes ſans ſe démentir en rien, tant qu'elle fut à la tête de nos armées. Elle avoit paru devant le Roi en 1429. avec une fermeté & une réſolution extraordinaires; mais toujours cependant avec une modeſtie convenable à ſon ſexe & à ſon âge. Elle lui promit de délivrer la Ville d'Orléans, & de le conduire à Reims pour y être ſacré, ce qu'elle éxécuta avec autant de prudence que de vigueur. N'eſt-ce pas un prodige de voir que les idées d'une pauvre fille ſans talens & ſans expérience, renverſent les deſſeins les mieux concertés de ces hommes prudens, & même ſi bien établis dans le Royaume? & que par une conduite ſimple, mais généreuſe, elle énerve les forces les plus redoutables que l'on connût alors. Cependant bien des Auteurs du tems même, avouent qu'il y eut quelque choſe de ſurnaturel dans la conduite de cette fille: c'eſt ce qui eſt examiné dans le Livre de *l'Hiſtoire juſtifiée contre les Romans.*

Page 142. Vers 3.

Ces Héros, &c.] L'édition de 1723. met ici une longue ſuite de Vers, que l'Auteur a ſupprimés dans les autres éditions; le voici donc.

Antoine de Navarre avec des yeux ſurpris,
Voit Henri qui s'avance & reconnaît ſon fils,

Le Héros attendri tombe aux pieds de ſon pere,
Trois fois il tend le bras à cette ombre ſi chere,
Trois fois ſon pere échappe à ſes embraſſemens,
Tel qu'un leger nuage écarté par les vents;
Cependant il apprend à cette ombre charmée,
Sa grandeur, ſes deſſeins, l'ordre de ſon armée,
Et ſes premiers travaux, & ſes derniers exploits,
Tous les Héros en foule accouroient à ſa voix,
Les Martels, les Pepins l'écoutoient en ſilence,
Et reſpectoient en lui la gloire de la France.
Enfin le ſaint Guerrier pourſuivant ſes deſſeins,
Suivez mes pas, dit-il au temple des Deſtins,
Avançons, il eſt tems de vous faire connoître
Les Rois & le Héros qui de vous doivent naître;
De ce Temple déja vous voyez les rempars,
Et ſes portes d'airain, *&c.*

Page 142. Vers 13.

Le tems d'une aîle prompte. &c.] Au lieu de ce vers & des trois qui le ſuivent, on lit dans l'édition de 1723. ces quatre autres vers.

De Dieu dans ce lieu ſaint la volonté reſide,
La crainte languiſſante & l'eſperance avide,
Près de ces murs ſacrés gémiſſent nuit & jour,
Les deſirs inquiets voltigent à l'entour.

Page 143. Vers 13.

Approchons-nous &c.) Au lieu de ce vers & du ſuivant, voici les deux que l'on lit dans l'édition de 1723.

Approchez-vous, venez, comtemplons l'un & l'autre ;
Le sort de vos Etats, & ma race & la vôtre.

Page 144. Vers premier.

Celui-ci dont la main raffermit nos remparts,
C'est Vauban, c'est l'appui des Vertus & des Arts.

Il y a dans les éditions de 1723, 1727, 1733, &c.

Vauban sur un rempart, un compas à la main,
Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.

Page 130. Vers 11.

De l'Etat ébranlé, douce & frêle espérance, &c.

Au lieu de ce vers & des dix-huit qui le suivent, voici ce que met l'édition de 1723.

De l'Empire Français douce & frêle espérance :
O vous qui gouvernez les jours de son enfance ;
Vous Villeroy, Fleury, conservez sous nos yeux ;
Du plus pur de mon sang le dépôt précieux,
Conduisez par la main son enfance docile,
Le sentier des vertus à cette âge est facile ;
Age heureux, où son cœur exempt de passion,
N'a point du vice encor reçu l'impression ;
Où d'une Cour trompeuse ardente à nous séduire,
Le souffle empoisonné ne peut encor lui nuire :
Age heureux, où lui même ignorant son pouvoir,
Vit tranquille & soumis aux régles du devoir,
Qu'au sortir de l'enfance il puisse se connaître,
Qu'il songe qu'il est homme, en voyant qu'il est maître ;

Qu'attentif aux beſoins des peuples malheureux,
Il ne le charge point de fardeaux rigoureux,
Qu'il aime à pardonner, qu'il donne avec prudence,
Aux ſervices rendus leur juſte recompenſe :
Qu'il ne permette pas qu'un Miniſtre inſolent,
Change ſon régne aimable en un joug accablant :
Que la ſimple vertu, de ſoutiens dépourvûe,
Par ſes ſages bienfaits ſoit toujours prévenue ;
Que de l'amitié même il chériſſe les Loix,
Bien pur, préſent du Ciel, & peu connu des Rois
Et que digne en effet de la grandeur ſuprême,
Il imite, s'il peut, Henri IV. & moi-même.

A l'exception de ce derniers vers, tout ce que l'Auteur a retranché ici n'eſt pas moins bien que ce qu'il a mis en ſa place.

Page 151. Vers 6.

Près de ce jeune Roi, &c.] Au lieu de ce vers & des dix qui le ſuivent, l'édition de 1723. ne met que les quatre ſuivans, bien moins beaux & beaucoup moins remplis que ceux qu'on y a ſubſtitués.

Près de ce jeune Roi, regardez ce Héros,
Propre à tous les Emplois, né pour tous les travaux;
Il unit les talens d'un Sujet & d'un Maître,
Il n'eſt pas Roi, mon fils, mais il enſeigne à l'être.

Ibid. Vers 7.

D'Orléans eſt ſon nom ; ſa politique habile.

Ce vers & le ſuivant ſont ainſi dans l'édition de 1737.

Par des reſſorts nouveaux ſa politique habille,
Tient l'Europe en ſuſpens diviſée & tranquille.

Page 151. Vers 15.

Ceux d'un chef, d'un ſoldat, d'un Citoyen, d'un maître,
Il n'eſt pas Roi, mon fils ; mais il enſeigne à l'être.

Il y a dans l'édition de 1727.

Malheureux toutefois dans le cours de ſa vie,
D'avoir reçu du Ciel un trop vaſte génie.

C'étoit-là une vérité dure.

CHANT HUITIE'ME.

Page 155. Vers premier

DES *Etats*, &c.] Voici le commencement de ce Chant dans l'édition de 1723.

Paris toujours injuſte, & toujours furieux,
De la mort de ſon Roi rendoit graces aux Cieux ;
Le peuple, qui jamais n'a connu la prudence,

S'enyvroit follement de ſa vaine eſpérance :
Mais Philippe au recit de la mort de Valois,
Tremble dans ſes Etats pour la premiére fois ;
Il voyoit des Bourbons les forces réunies,
Du Trône ſous leurs pas les routes applanies :
Un chef infatigable & plein de fermeté,
Inſtruit par le travail & par l'adverſité,
Et qui pouvoit bientôt conduit par la vengeance,
Reporter dans Madrid les malheurs de la France ;
Il crut qu'il étoit tems d'envoyer un ſecours
Demandé ſi long-tems, & différé toujours.
Des rives de l'Eſcaut ſur les bords de la Seine,
Le malheureux Egmont vint ſe joindre à Mayenne.

Preſque tous ces vers ſont retranchés dans les autres éditions.

Page 159. Vers 4.

Après ce vers,

Où ſembloient attachés les deſtins de l'Etat,

il marque ces quatre vers ici qui ſont dans l'édition de 1723. & qu'on doit reſtituer.

Henri, loin des remparts de la Ville allarmée,
Aux Campagnes d'Ivri conduiſit ſon armée,
Attirant ſur ſes pas Mayenne & ſes Ligeurs,
Que leur aveuglement pouſſoit à leurs malheurs ;

Page 159. Vers 6.

Eſt un champ fortuné, l'amour de la Nature.

Après ce vers, on lit les ſuivans dans l'édition de 1723. dont la plupart ſont changés dans les autres éditions.

Là ſouvent les Bergers, conduiſant leurs troupeaux:
Du ſon de leur muſette éveilloient les échos,
Là les Nymphes d'Anet, d'une courſe rapide,
Suivoient le dain leger & le chevreuil timide,
Les tranquilles Zéphirs habitoient ſur ces bords,
Cerés y repandoit ſes utiles Tréſors.
C'eſt-là que le deſtin guida les deux armées
D'une chaleur égale au combat animées;
Cerés en un moment vit leurs fiers bataillons
Ravager ſes bienfaits, naiſſans dans les ſillons
De l'Eure & de l'Itton les ondes s'allarmerent,
Dans le fond des forêts les Nymphes ſe cacherent,
Le Berger plein d'effroi, chaſſé de ces beaux lieux,
Du ſein de ſon foyer fuit les larmes aux yeux.
Habitans malheureux,

Page 161 Vers 6.

Après ce vers,

Et par Armand, detruite auſſi-tôt qu'élevée,

On voit dans l'édition de 1723. ce qui ſuit.

Sancy, brave guerrier, Miniſtre, Magiſtrat,
Eſtimé dans l'armée, à la Cour, au Senat;
La Trimouille, Clermont, Tournemine & d'Angennes.
Et ce fier ennemi de la pourpre Romaine,
Mornay dont l'éloquence égale la valeur,
Soutien trop vertueux du parti de l'erreur.
Là paroiſſoient Givri, Noailles & Feuquieres,
Le malheureux de Neſle & l'heureux Leſdiguieres, *&c.*

Sur quoi l'Auteur fait une remarque très-curieuſe au ſujet de M. de Sancy.

Nicolas de Harlai de Sancy fut ſucceſſivement Conſeiller au Parlement, Maître des Requêtes, Ambaſſadeur en Angleterre & en Allemagne, Colonel général des Suiſſes, premier Maître d'Hôtel du Roi, Sur-Intendant des Finances, & réunit ainſi en ſa perſonne le Miniſtére, Magiſtrature & le Commandement des armées. Il étoit fils de Robert de Harlay, Conſeiller au Parlement, & de Jacqueline Morvilliers; il nâquit en 1546. & mourut en 1629.

N'étant encore que Maître des Requêtes, il ſe trouva dans le Conſeil de Henri III. l'orſqu'on déliberoit ſur le moyens de ſoutenir la guerre contre la Ligue, il propoſa de lever une armée de Suiſſes. Le Conſeil, qui ſavoit que le Roi n'avoit pas un ſol, ſe moqua de lui! *Meſſieurs*, dit Sancy, *puiſque de tous ceux qui*

ont reçu du Roi tant de bienfaits, il ne s'en trouve pas un qui veuille le secourrir, je vous déclare que ce sera moi qui leverai cette armée. On lui donna sur le champ laCommission & point d'argent,il partit pour la Suisse. Jamais Négociation ne fut si singuliere ; d'abord il persuada auxGenevois&auxSuisses de faire la guerre au Duc de Savoye, conjointement avec laFrance,il leur promit de laCavalerie qu'il ne leur donna point,il leur fit lever dix mille hommes d'infanterie, & les engagea de plus à donner cent mille écus. Quand il se vit à la tête de cette armée,il prit quelques places auDuc deSavoye;ensuite il sut tellement gegner les Suisses qu'il engagea l'armée à marcher au secours duRoi. Ainsi on vit pour la premiere fois les Suisses donner des hommes & de l'argent.

Sancy,dans cette Négociation,dépensa une partie de ses biens,il mit en gage ses pierreries,& entr'autres ce fameux diamant, nommé le Sancy, qui est à présent à la Couronne,

Ce diamant, qui passoit pour le plus beau de l'Europe,avoit d'abord appartenu au malheureux Roi de Portugal, Don Antoine, chassé de son pays par Philippe II. Don Antoine s'étoit réfugié en France, n'ayant pour tout bien qu'une selle garnie de pierreries & un petit coffre dans lequel il y avoit quelques diamans. Celui dont il est question est un diamant assez large, qu'il mettoit à son chapeau,& qu'il aimoit beaucoup.Ce fut celui dont il se défit le dernier,

dernier, il le mit en gage entre les mains de Sancy, qui luiprêta quarante mille francs sur cet effet. Le Roi n'étant point en état de rendre cette somme, le diamant demeura à Sancy, qui fut honteux d'avoir, pour une somme si modique, une piéce d'un si grand prix. Il envoya dix mille écus au Roi Don Antoine, & eut pû même en donner d'avantage.

Sancy étant Sur Intendant des Finances sous Henri IV. fut disgracié, au rapport de Monsieur de Thou, parce qu'il avoit dit à la Duchesse de Beaufort, que ses enfans ne seroient jamais que du fils de P. Il y a plus d'apparence que le Roi lui ôta les Finances, parce qu'il s'accommodoit beaucoup mieux de Rosni. Sancy même ne fut point disgracié, puisque le Roi en 1604. le nomma Chevalier de l'Ordre.

Il s'étoit fait Catholique quelque tems après Henri IV. disant qu'il falloit être de la Religion de son Prince. C'est sur cela que d'Aubigné, qui ne l'aimoit pas; composa l'ingénieuse & mordante Satyre intitulée. *La Confession Catholique de Sancy*, imprimée avec le Journal de Henri III. (*Tiré de l'édition de* 1723.

Page 165 Vers 14.

Le Grand Mornay le suit, toujours calme & serein, &c.

Il y a dans l'édition de 1727,

Il veille autour de lui, tel qu'un puissant Génie:
Voyez-vous, lui dit-il, cet Escadron qui plie à
ci près de ce bois Mayenne est arrêté,

D'Aumale vient à nous ; marchons de ce côté :
Ainſi dans la mêlée il aſſiſte, il l'eſcorte.

Les vers de la préſente édition ſont bien ſupérieurs.

Page 171. Vers 23.

Le généreux Bourbon ſut bien-tôt le danger
Où Biron, trop ardent, venoit de s'engager, &c.

L'édition de 1727. porte ce qui ſuit :

Que vois-je ! c'eſt ton Roi qui vole à ton ſecours ;
Il ſait l'affreux danger qui menace tes jours :
Il le ſait, il y vole. Il laiſſe la pourſuite
De ceux qui devant lui précipitoient leur fuite.
Il arrivent, il paroît comme un Dieu ménaçant ;
D'Aumale à ſon aſpect, recule en frémiſſant,
Tout tremble devant lui, tout s'écarte, tout plie.

Ces vers ne ſont point à comparer à ceux que l'Auteur y a ſubſtitués.

Cependant l'Auteur, toujours exact, a ſoin de marquer que ce fut à la vérité à Ivri que le jeune Biron fut bleſſé ; mais que Henri le Grand lui ſauva ſeulement la vie au combat de Fontaine-Françaiſe. On a tranſporté à la bataille d'Ivri, cet événement, qui n'étant point un fait principal, peut-être aiſément déplacé. (*C'eſt la remarque de l'édition de 1737 & des ſuivantes.*)

Page 171. Vers 16.

Un bruit affreux s'entend, la discorde cruelle, &c.

Les 30 vers suivans sont encore ajoutés par l'Auteur dans l'édition de 17 7. & suivantes.

Page 172. Vers 25.

Quand le fougueux Égmont s'offrit à son courroux &c.

Voici les vers qui se trouvent à la suite de celui-ci dans l'édition de 1723.

Égmont, courtisan lâche & soldat téméraire;
Esclave du Tyran, qui fit perir son pere;
Malheureux il n'osoit sur un bord étranger,
Chercher dans les combats la gloire & le danger;
Et de ses fers honteux chérissant l'infamie,
Il n'osoit point venger son pere & sa patrie.
Il parut, le Héros le fit tomber soudain,
Le fer étincelant, *&c.*

Mais l'édition de Londres, celle de 1737 & celle-ci sont beaucoup meilleures en cet endroit.

Page 173. Vers 4.

Combattons, c'est à nous de fixer la victoire, &c.

Les dix vers suivans ne se trouvent pas dans l'édition de 1727. mais ils sont dans celle de 1737, & suivantes.

Page 173. Vers dernier.

Excita ſes remords, &c.] Après ce vers on trouve dans l'édition de 1727. dix vers que voici :

Sur ſon corps tout ſanglant, le Roi ſans reſiſtance,
Tel qu'un foudre éclatant, vers Mayenne s'avance :
Il l'attaque, il l'étonne, il le preſſe, & ſon bras
A chaque inſtant ſur lui ſuſpendoit le trépas,
Ce bras vaillant, Mayenne, alloit trancher ta vie,
La Ligue en pâliſſoit, la guerre étoit finie ;
Mais d'Aumale & S. Paul accourent à l'inſtant,
On l'entoure, on l'arrache à la mort qui l'attend.

Voici encore ce qu'on trouve dans l'édition de 1723.

Mais Nemours & la Châtre accourent à l'inſtant,
On l'entoure, on l'arrache à la mort qui l'attend.
Que vois-je ! au moment même une main inconnue,
Frape le Grand Henri d'une atteinte imprévue ;
C'eſt ainſi qu'autrefois dans ce tems fabuleux,
Que l'amour du menſonge a rendu trop fameux ;
Au pieds de ces remparts, qu'Hector ne peut défendre,
Dans ces combats ſanglans, aux rives du Scamandre,
On vit plus d'une fois des mortels furieux,
Par un fer ſacrilége oſer bleſſer les Dieux.

Le quatriéme de ces vers donne lieu à l'Auteur de faire dans l'édition de 1723. une remarque qui n'eſt point dans les autres éditions, parce que l'on en a

supprimé les vers qui ont donné lieu. La voici cependant.

Ce ne fut point à Ivry, ce fut au combat d'Aumale que Henri IV. fut blessé: il eut la bonté depuis de mettre le soldat qui l'avoit blessé dans ses Gardes.

Le Lecteur s'apperçoit bien sans doute qu'on n'a pu parler de tous les combats de Henri le Grand, dans un Poëme où il faut observer l'unité d'action. Ce Prince fut blessé à Aumale, il sauva la vie au Maréchal de Biron à Fontaine-Françoise. Ce sont-là des événemens qui méritent d'être mis en œuvre par le Poëte, mais il ne peut les placer dans le tems où ils sont arrivés : il faut qu'il rassemble, autant qu'il peut, ces actions séparées, qu'il les rapporte à la même époque ; en un mot, qu'il compose un tout de diverses parties, sans cela il est absolument impossible de faire un Poëme épique, fondé sur une histoire.

Henri IV. ne fut donc point blessé à Ivry ; mais il courut un grand risque de la vie, il fut même enveloppé de trois Cornettes Walonnes, & y auroit péri, s'il n'eût été dégagé par le Maréchal d'Aumont & par le Duc de la Trimouille. Les siens la crurent mort quelque-tems, & jetterent de grands cris de joie quand ils le virent revenir l'épée à la main tout couvert du sang des ennemis.

Je remarquerai, qu'après la blessure du Roi à Aumale, Duplessis-Mornai lui écrivit, SIRE, *Vous*

avez assez fait l'Alexandre, il est tems que vous fassiez le César, c'est à nous à mourir pour votre Majesté & ce nous est gloire, à vous, SIRE, de vivre pour nous; & j'ose vous dire que ce vous est devoir.

Page 175. Vers 18.

Les Ligueurs sans défense implorant ses bontés, &c.

Après ce vers voici ceux qu'on trouve dans l'édition de 1723.

Vivez, s'écria-t'il, peuple né pour me nuire,
Henri vouloit vous vaincre & non pas vous détruire
C'est la seule vertu qui doit vous desarmer;
Vivez, c'est trop me craindre, apprenez à m'aimer.
Il dit, & dans l'instant arrêtant le carnage,
Maître de ses Soldats, il flechit leur courage.
Ce n'est plus ce Lion, *&c.*

Page 177. Vers 9.

Plus prompte que le tems vole au-d là des mers.

Il y avoit dans l'edition de 1723.

Traversant tous les jours, & les monts & les mers;
Des actions des Rois va remplir l'univers,
La Renommée enfin dans la ville rebelle,
Des exploits de Henri répandoit la nouvelle,
Mayenne dans ces murs abusoit les esprits, *&c.*

CHANT NEUVIE'ME.

Page 182. Vers 8.

NI les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.

Au lieu de huit vers suivans, on trouve dans l'édition de 1723. ceux que voici :

Dans ces climats charmans habite l'indolence,
Les Peuples paresseux, séduits par l'abondance,
N'ont jamais exércé par d'utiles travaux,
Leurs corps appesantis qu'énerve le repos.
Dans un loisir profond, aux soins inaccessible,
La mollesse entretiens un silence paisible;
Seulement quelquefois on entend dans les airs
Les sons efféminés des plus tendres concerts;
Les voix de mille Amans, *&c.*

Page 184. Vers 5.

Porte en sa faible main les destins de la terre.
Donne avec un souris, ou la paix ou la guerre;

Voici comme l'édition de 1723. a mis ces deux vers

Sans cesse armé des traits plus prompts que le tonnerre
Porte en sa faible main les destins de la terre.

Page 186 Vers 6.

Le faible Ximoïs & les champs où fut Troye.

L'édition de 1723. met ainsi ce vers.

La campagne où jadis on vit les murs de Troye.

Page 189. Vers 1.

Telle ne brilloit point, &c.) Ces deux vers sont ainsi dans l'édition de 1723.

Jamais rien de plus beau ne parut sous les Cieux,
Et seule elle ignoroit le pouvoir de ses yeux.

Page 190. Vers 10.

[*Au-devant du Monarque*, &c.] Voici ce que met l'édition de 1723, au lieu de ce vers & de quelques-uns des suivans.

Au-devant du Monarque il conduisit ses pas,
Armé de tous ses traits, présent à l'entrevuë,
Il allume en leur ame une crainte inconnue,
Leur inspire ce trouble & ces émotions
Que forment en naissant les grandes passions.

Page 192. Vers 4.

N'aime, ne voit, n'entend, ne connoît que d'Estrées, &c.)

[Après ce vers, voici ce qu'on lit dans l'édition de 1723.

C'est alors que l'on vit dans les bras du repos,
Les folâtres plaisirs desarmer ce Héros;
L'un tenoit sa cuirasse encor de sang trempée,
L'autre avoit détaché sa redoutable épée,

Et rioit envoyant dans ſes débiles mains,
Ce fer, l'appui du Trône, & l'effroi des humains,
Tandis que de l'amour Henri goûtoit les charmes
Son abſence en ſon Camp répandoit les allarmes,
Et ſes Chefs étonnés, ſes ſoldats abatus, *&c.*

Page 192. Vers 13.

Il deſcendit des Cieux, &c Juſqu'au vers 15. l'édition de 1723. met ainſi en deux vers :

Il va trouver Sully d'un vol leger & prompt,
Et lui dit de ſon Roi, la faibleſſe & l'affront.
Non moins prudent ami, *&c.*

Il eſt a remarquer que l'Auteur a mis ici & dans la ſuite *Mornai*, qui paroît dans les éditions de Londres & autres, au lieu de celui de Sully, qui eſt dans l'édition de 1723.

Page 195. Vers 13.

Cher ami, dit le Roi, &c.] Ces deux vers ſont ainſi dans l'édition de 1723.

Tout autre eût d'un Cenſeur haï le front ſévére.
Cher ami, dit le Roi, tu ne peux me déplaire.
Viens, le cœur de ton Prince, *&c.*

CHANT DIXIE'ME.

Page 199. Vers 1.

CES *momens dangereux*, &c.] Voici de qu'elle maniere commence l'édition de 1723.

Le tems vole, & sa perte est toujours dangereuse,
En vain du grand Bourbon la main victorieuse,
Fit dans les champs d'Ivry triompher sa vertu :
Négliger ses lauriers, c'est n'avoir point vaincu ;
Ces jours, ces doux momens perdus dans la mollesse,
Rendoient aux ennemis l'audace & l'allégresse ;
Déjà dans leur asile oubliant leurs malheurs,
Vaincus, chargés d'oprobre, ils parloient en vainqueurs.

Page 206. Vers 15.

Ils demandoient l'assaut, &c.) Au lieu de ce vers, & des cinq qui le suivent, voici ce que met l'édition de 1723.

Mais d'un peuple barbare, ennemi généreux,
Henri retint ses traits déjà tournés sur eux,
Il vouloit les sauver de leur propre furie,
Haï de ses sujets, il aimoit sa patrie ;
Armé pour les punir, prompt à les épargner, *&c.*

Page 207. Vers 9,

Mais le faux zele, hélas ! &c.) Au lieu de ces

deux vers, voici ceux que met l'édition de 1723.

Mais il ne prévit pas en cette occaſion
Ce que pouvoit les Seize & la Réligion

Page 216. Vers 17.

Connut qu'enfin les tems alloient être accomplis.

L'édition de 1723. met ainſi ce vers & les cinq qui le ſuivent.

Enfin les tems affreux alloient être accomplis,
Qu'aux pleines d'Albion le Ciel avoit prédits;
Le ſaint Roi, qui du haut de la voûte divine
Veilloit ſur le Héros dont il eſt l'origine,
Touché de ſa vertu, ſaiſi de tant d'horreurs;
Aux pieds de l'Eternel apporte ſes douleurs.

Mais l'Auteur a eu raiſon de les changer.

Page 217 Vers 9.

Devant lui ſont ces Dieux, ces brulans Séraphins;
A qui de l'univers il commet les deſtins, &c.

Au lieu de ces vers; & des treize qui ſuivent, il y avoit dans l'édition de 1727.

Malgré tant de clameurs & des cris odieux;
La vertu de Henri pénétra dans les Cieux, &

Par des coups effrayans ſouvent ce Dieu jaloux
A ſur les nations étendu ſon courroux,
Mais toujours pour le Juſte il eut des yeux propices
Il le ſoutient lui-même au bord des précipices,
Epure ſa vertu dans les adverſités,
Combat pour ſa défence, & marche à ſes côtés.

Page 220. Vers 11.

Il avoue avec foi que la Religion
Eſt au-deſſus de l'homme & confond la raiſon.
Il reconnoît l'Egliſe, &c.

Mais l'édition de 1723. moins parfaite que les ſuivantes, met ainſi ce vers :

Ces rayons deſirés enflâment ſes eſprits,
Il avance avec elle aux remparts de Paris :
Il parle. & les remparts tombent en ſa préſence,
Les Ligueurs éperdus implorent ſa clémence.

Il y avoit dans l'édition de 1727.

Ila bjure avec foi ces dogmes ſéducteurs,
Ingénieux enfans de cent nouveaux Docteurs.

Fin des Variantes & des Remarques.

ESSAY

ESSAY
SUR LA
POESIE EPIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Des différens goûts des Peuples.

ON a accablé presque tous les Arts d'un nombre prodigieux de régles, dont la plûpart sont inutiles ou fausses. Nous trouvons partout des leçons ; mais bien peu d'exemples. Rien n'est plus aisé que de parler d'un ton de maître des choses qu'on ne peut éxécuter : il y a cent Poëtiques contre un Poëme. On ne voit que des Maîtres d'Eloquence, & presque pas un Orateur : le monde est plein de Critiques, qui à force de *Commentaires*, de *définitions*, de *distinctions*, sont parvenus à obscurcir lesconnoissances les plus claires&les plus simples. Il semble qu'on n'aime que les chemins difficiles. Chaque science,

chaque étude a ſon jargon inintelligible, qui ſemble n'être inventé que pour en défendre les approches.

Que de noms barbares, que de puérilités pédantesques on entaſſoit il n'y a pas long-tems dans la tête d'un jeune homme, pour lui donner en une année ou deux une très-fauſſe idée de l'éloquence dont il auroit pû avoir une connoiſſance très-vraie en peu de mois par la lecture de quelques bons Livres. La voie par laquelle on a ſi long-tems enſeigné l'art de penſer, eſt aſſurément bien oppoſée au ſens commun.

Mais c'eſt ſur-tout en fait de Poëſie que les Commentateurs & les Critiques ont prodigué leurs leçons. Ils ont laborieuſement écrit des volumes ſur quelques lignes que l'imagination des Poëtes à crées en ſe jouant.

Ce ſont des tyrans qui ont voulu aſſervir à leurs loix une Nation libre dont ils ne connoiſſent point le caractére; auſſi ces prétendus Légiſlateurs n'ont fait ſouvent qu'embrouiller tout dans les Etas qu'ils ont voulu régler.

La plupart ont diſcouru avec peſanteur de ce qu'il falloit ſentir avec tranſport; & quand même leurs régles ſeroient juſtes, combien peu ſeroient-elles utiles? Homére, Virgile, le Taſſe, Milton, n'ont guéres obéi à d'autres leçons qu'à celles de leur génie. Tant de prétendues régles, tant de liens ne ſerviroient qu'à embarraſſer les grands Hommes dans leur marche, & ſeroient d'un faible ſecours à ceux à qui le talent manque. Il faut courir dans la

carriere, & non pas s'y traîner avec des béquilles. Preſque tous les Critiques ont cherché dans Homére desrégles qui n'yſont aſſurément point. mais comme ce Poëte Grec a compoſé deux Poëmes d'une nature abſolument differente, ils ont été bien en peine pour réconcilier Homére avec lui-même. Virgile venant enſuite qui réunit dans ſon Ouvrage le plan de l'Iliade & celui de l'Odyſſée, il fallut qu'ils cherchaſſent encore de nouveaux expédiens pour ajuſter leurs régles à l'Eneïde. Ils ont fait à peu près comme les Aſtronomes, qui inventoient tous les jours de cercles imaginaires, & créoient ou anéantiſſoient un Ciel ou deux de criſtal à la moindre difficulté.

Si un de ceux qu'on nomme Sçavans, & qui ſe croyent tels, venoit vous dire, *le Poëme Epique eſt une longue fable inventée pour enſeigner une verité morale & dans laquelle un Héros acheve quelque grande action avec le ſecours des Dieux dans l'eſpace d'une année*; il faudroit lui répondre : Votre définition eſt très-fauſſe; car ſans examiner ſi l'Iliade d'Homére eſt d'accord avec votre régle, les Anglais ont un Poëme Epique, dont le Héros loin de venir à bout d'une grande entrepriſe par le ſecours celeſte en une année, & trompé par le diable & par ſa femme en un jour, & eſt chaſſé du Paradis terreſtre pour avoir deſobéi à Dieu. Ce Poëme cependant eſt mis par les Anglais au niveau de l'Iliade, beaucoup de perſonnes le préferent à Homére, avec quelque apparence de raiſon.

Mais, me direz-vous, le Poëme Epique ne ſera-t'il

dont que le recit d'une avanture malheureuse? Nous cette définition seroit aussi fausse que l'autre. L'Oedipe de Sophocle, le Cinna de Corneille, l'Athalie de Racine, le César de Skakespear, le Caton d'Adisson, la Mérope du Marquis Scipion Maffei, le Roland de Quinaut, sont toutes des belles Tragédies, & j'ose dire toutes d'une nature différente. On auroit besoin en quelque sorte d'une définition particulière pour chacune d'elles.

Il faut dans tous les Arts se donner bien de garde de ces définitions trompeuses, par lesquelles nous osons exclure toutes les beautés qui nous sont inconnues, ou que la coutume ne nous a point encore rendues familiéres. Il n'en est point des Arts, & surtout de ceux qui dépendent de l'imagination, comme des ouvrages de la nature; nous pouvons définir les métaux, les minéraux, les élémens, les animaux, parce que leur nature est toujours la même; mais presque tous les ouvrages des hommes changent ainsi que l'imagination qui les produit. Les coutumes, les langues, le goût des peuples les plus voisins diffèrent. Que dise-je, la même Nation n'est plus reconnoissable au bout de trois ou quatre siécles. Dans les Arts qui dépendent purement de l'imagination, il y a autant de révolutions que dans les Etats: ils changent en mille maniéres dans le tems même qu'on cherche à les fixer.

La musique des anciens Grecs, autant que nous en pouvons juger, étoit très-différente de la nôtre. Celle des Italiens d'aujourd'hui n'est plus celle de

Luigi & de Cariſſimi : des airs Perſans ne plairoient pas aſſurément à des oreilles Européanes; mais ſans aller ſi loin, un Français accoutumé à nos Opéra, ne peut s'empêcher de rire à la premiére fois qu'il entend du recitatif en Italie. Autant en fait un Italien à l'Opéra de Paris, & tous deux ont également tort, ne conſidérant point que le recitatif n'eſt autre choſe qu'une déclamation notée, que le caractére des deux langues eſt très-différent, que ni l'accent, ni le ton ne ſont les mêmes ; que cette différence eſt ſenſible dans la converſaſion, plus encore ſur le théatre tragique, & doit par conſéquent l'être infiniment dans la muſique. Nous ſuivons à peu près les régles d'Architecture de Vitruve ; cependant les maiſons bâties en Italie par Palladio, & en France par nos Architectes, ne reſſemblent pas plus à celles de Pline & de Ciceron, que nos habillemens reſſemblent aux leurs.

Mais pour revenir à des exemples qui ayent plus de rapport à notre ſujet, qu'étoit la tragédie chez les Grecs ? Un chœur qui demeuroit preſque toujours ſur le théatre, point de diviſion d'actes, très-peu d'action, encore moins d'intrigues. Chez les Français, c'eſt pour l'ordinaire une ſuite de converſations en cinq Actes, avec une intrigue amoureuſe.

En Angleterre, la tragédie eſt véritablement une action ; & ſi les Auteurs de ce pays joignoient à l'activité qui anime leurs Piéces, un ſtile naturel avec de la décence & de la régularité, ils l'emporteroient bien-tôt ſur les Grecs & ſur les Français.

Qu'on examine tous les autres Arts, il n'y en a aucun qui ne reçoive de tours particuliers, du génie différent des Nations qui les cultivent.

Quelle sera donc l'idée que nous devons nous former de la Poësie Epique.

Le mot Epique vient du Grec Επος, qui signifie discours : l'usage a attaché ce nom particuliérement à des recits en Vers d'avantures héroïques. Comme le mot *d'Oratio* chez les Romains, qui d'abord signifioit aussi *Discours*, ne servit dans la suite que pour les discours d'appareil, & comme le titre *d'imperator* qui appartenoit aux Généraux d'armées fut ensuite conferé aux seuls Souverains de Rome.

Le Poëme Epique regardé en lui-même, est donc un recit en Vers d'avantures héroïques Que l'action soit simple, ou complexe, qu'elle s'acheve dans un mois ou dans une année, ou qu'elle dure plus longtems ; que la scène soit fixée dans un seul endroit ; comme dans l'Iliade ; que le Héros voyage de Mers en Mers, comme dans l'Odyssée; qu'il soit heureux ou infortuné, furieux comme Achille, ou pieux comme Ænée ; qu'il y ait un principal personnage, ou plusieurs ; que l'action se passe sur la terre, ou sur la Mer, sur le rivage d'Afrique comme dans la Luziada, dans l'Amérique comme dans l'Araucana; dans le Ciel, dans l'Enfer, hors des limites de notre monde, comme dans le Paradis de Milton : il n'importe, le Poëme sera toujours un Poëme Epique, un Poëme héroïque, à moins qu'on ne lui trouve un nouveau titre proportionné à son merite.

Si vous faites ſcrupule, diſoit le célebre M. Adiſon, de donner le titre de Poëme Epique au Paradis perdu de Milton, appellez-le, ſi vous voulez, un Poëme divin, donnez-lui tel nom qu'il vous plaira, pourvu que vous confeſſiez que c'eſt un Ouvrage auſſi admirable en ſon genre que l'Iliade.

Ne diſputons jamais ſur les noms, c'eſt une puérilité impardonnable. Irois-je refuſer le nom de Comédies aux Piéces de M. Congreve, ou à celles de Calderon, parcequ'elles ne ſont pas dans nos mœurs? La carriere des Arts a plus d'étendue qu'on ne penſe; un homme qui n'a lu que les Auteurs claſſiques, mépriſe tout ce qui eſt écrit dans les Langues vivantes, & celui qui ne ſçait que la Langue de ſon pays, eſt comme ceux qui n'étant jamais ſortis de la Cour de France prétendent que le reſte du monde eſt peu de choſe, & que qui a vu Verſailles a tout vu.

Mais le point de la queſtion & de la difficulté eſt de ſçavoir ſur quoi les Nations polies ſe réuniſſent, & ſur quoi elles different. Un Poëme Epique doit partout être fondé ſur le jugement, & embelli par l'imagination : ce qui appartient au bon ſens, appartient également à toutes les Nations du monde. Toutes vous diront qu'une action, *une & ſimple*, qui ſe développe aiſément & par degrés, & qui ne coûte point une attention fatiguante, leur plaira d'avantage qu'un amas confus d'avantures monſtrueuſes.

On ſouhaite généralement que cette Unité ſi ſage ſoit ornée d'une variété d'Epiſodes qui ſoient comme les membres d'un corps robuſte & proportionné.

Plus l'action ſera *grande*, plus elle plaira à tous les hommes, dont la faibleſſe eſt d'être ſéduits par tout ce qui eſt au-delà de la vie commune. Il faudra ſurtout que cette action ſoit *intereſſante ;* car tous les cœurs veulent être remués, & un Poëme parfait d'ailleurs, s'il ne touchoit point, ſeroit inſipide en tout tems & en tout pays. Elle doit être entiere, parce qu'il n'y a point d'homme qui puiſſe être ſatisfait s'il ne reçoit qu'une partie du tout qu'il s'eſt promis d'avoir.

Telles ſont à peu près les principales régles que la nature dicte à toutes les Nations qui cultivent les Lettres; mais la machine du merveilleux, l'intervention d'un pouvoir céleſte, la nature des Epiſodes, tout ce qui dépend de la tyrannie de la coutume, & de cet inſtinct qu'on nomme goût ; voilà ſur quoi il y a mille opinions, & point de régles générales.

Mais, me direz-vous, n'y a-t'il point des beautés de goût qui plaiſent également à toutes les Nations?

Il y en a ſans doute en très-grand nombre. Depuis le tems de la renaiſſance des Lettres, qu'on a pris les Anciens pour modéles, Homére, Démoſtenes, Virgile, Ciceron, ont en quelque maniére réuni ſous leurs loix tous les peuples de l'Europe & fait tant de Nations différentes une ſeule république de Lettres ; mais au milieu de cet accord général, les coutumes de chaque peuple introduiſent dans chaque pays un gout particulier.

Vous ſentez dans les meilleurs Ecrivains modernes, le caractére de leur pays à travers l'imitation

ſe l'antique; leurs fleurs & leurs fruits ſont échauf-
fés & meuris par le même Soleil: mais ils reçoivent
du terrain qui les nourrit, des goûts, des cou-
leurs, & des formes différentes.

Vous reconnaîtrez un Italien, un Français, un Anglais, un Eſpagnol à ſon ſtyle, comme aux traits de ſon viſage, à ſa prononciation, à ſes maniéres.

La douceur & la moleſſe de la langue Italienne s'eſt inſinuée dans le génie des Auteurs Italiens. La pompe des paroles, les métaphores, un ſtyle maeſtueux; ſont, ce me ſemble, généralement parlant, le caractére des Ecrivains Eſpagnols. La force, l'énergie, la hardieſſe, ſont plus particuliéres aux Anglais, ils ſont ſurtout amoureux des allégories & des comparaiſons. Les Français ont pour eux la clarté, l'exactitude, l'élégance; ils hazardent peu, ils n'ont ni la force Anglaiſe qui leur paraîtroit une force giganteſque & monſtrueuſe, ni la douceur Italienne qui leur ſemble dégénérer en une moleſſe efféminée.

De toutes ces différences naiſſent ce dégoût & ce mépris que les Nations ont les unes pour les autres.

Pour regarder dans tous ces jours cette différence qui ſe trouve entre les goûts des peuples voiſins, conſidérons maintenant leur ſtyle.

On approuve avec raiſon en Italie, ces Vers de la troiſieme ſtance du premier Chant de la Jérufalem.

Coſi all' egro fanciul porgiamo aſpersi
De ſoavi licor gli orli del vaſo:

Succhi amari ingannato intanto ci beve.
E dall'inganno ſuo vita riceve.

Cette comparaiſon du charme des fables qui enveloppent des leçons utiles, avec une médecine amére donnée à un enfant dans un vaſe bordé de miel, ne ſeroit pas ſoufferte dans un Poëme Epique Français. Nous liſons avec plaiſir dans Montagne, qu'il faut *emmieller la viande ſalubre à l'enfant.* Mais cette image qui nous plaît dans ſon ſtyle familier, ne nous paraîtroit pas digne de la majeſté de l'Epopée.

Voici un autre endroit univerſellement approuvé, & qui mérite de l'être. C'eſt dans le Chant ſeiziéme de la Jéruſalem, lorſqu'Armide commence à ſoupçonner la fuite de ſon amant.

Volea gridar: dove, o crudel, me ſola
Laſci? ma il varco al ſuon chiuſe il dolore:
Si, che tornò la flebile parola
Più amara indietro a rimbombar ſu'l core.

Ces quatre Vers Italiens ſont très-touchans & très-naturels, mais ſi on les traduit exactement, ce ſera un *galimathias* en Français.

„ Elle vouloit crier, cruel, pourquoi me laiſ-
„ ſes-tu ſeule? mais la douleur ferma le chemin à
„ ſa voix, & ces paroles douloureuſes reculerent
„ avec plus d'amertume, & retentirent ſur ſon
„ cœur.

Apportons un autre exemple tiré d'un des plus ſublimes endroits du Poëme ſingulier de Milton,

ont j'ai déjà parlé ; c'eſt au premier Livre, dans a deſcription de Satan & des Enfers.

——Round he throvvs his baleful eyes
That vvitneſs'd huge affliction and diſmay,
Mix'd vvith obdurate pride, and ſtedfaſt hate.
At once, as far as angels ken, he vievvs
The diſmal ſituation vvaſt and vvild:
A dungeon horrible, on all ſides round,
As one great furnace, flam'd, yet from thoſe flame,
No light, but rather a darkneſſ viſibile,
Serv'd only to diſcover ſights of vvoe;
Regions of ſorrovv! doleful ſhades! vvhere peace
And reſt can never dvvell! hope never comes
That comes to all, &c.

„ Il promene de tous côtés ſes triſtes yeux, dans , leſquels étoient peints le deſeſpoir & l'horreur , avec l'orgueil & l'irréconciliable haine. Il voit , d'un coup d'œil, auſſi loin que les regards des , Chérubins peuvent percer, ce ſéjour épouvanta- , ble, ces déſerts déſolés, ce dongeon immenſe , enflammé comme une fournaiſe énorme. Mais de , ces *flammes il ne ſortoit point de lumieres, ce ſont* , *des ténébres viſibles* qui ſervent ſeulement à dé- , couvrir des ſpectacles de déſolation, des régions , de douleur, dont jamais n'approchent le repos ni , la paix, où l'on ne connaît point l'eſpérance , connue par-tout ailleurs.

Antonio de Solis dans ſon excellente hiſtoire de a conquête du Méxique, après avoir dit que l'en-

droit où Montézume consultoit ses Dieux, étoit une large voûte souterraine, ou de petits soupiraux laissoient à peine entrer la lumiére, ajoute *o permitti mas solamente lo que bastava porque se viesse la oscuridad* : ou laissent entrer seulement autant de jour qu'il en falloit pour voir l'obscurité.

Ces ténébres visibles de Milton ne sont point condamnées en Angleterre, & les Espagnols ne reprennent point cette même pensée dans Solis. Il est très-certain que les Français ne souffriroient point de pareilles libertés : Ce n'est pas assez que l'on puisse excuser la licence de ces expressions, l'exactitude Française n'admet rien qui ait besoin d'excuse.

Qu'il me soit permis, pour ne laisser aucun doute sur cette matiere, de joindre un nouvel exemple à tous ceux que j'ai rapportés. Je le prendrai dans l'éloquence de la Chaire.

Qu'un homme comme le P. Bourdaloue prêche devant une assemblée de la Communion Anglicane, & qu'animant par un geste noble, un discours pathétique, il s'écrie : „ Oui, Chrétiens, vous étiez „ bien disposés ; mais le sang de cette veuve que „ vous avez abandonnée ; mais le sang de ce pau„ vre que vous avez laissé opprimer ; mais le sang „ de ces misérables dont vous n'avez pas appris en „ main la cause ; ce sang retombera sur vous, & vos „ bonnes dispositions ne serviront qu'à rendre sa „ voix plus forte, pour demander à Dieu vengeance „ de votre infidélité. Ah ! mes chers Auditeurs, &c.

ces

Ces paroles pathétiques prononcées avec force, & accompagnées de grands geſtes, feront rire un Auditoire Anglais : Car autant qu'ils aiment ſur le théatre les expreſſions empoulées, & les mouvemens forcés de l'éloquence, autant ils goûtent dans la Chaire une ſimplicité ſans ornement. Un Sermon en France eſt une longue déclamation ſcrupuleuſement diviſée en trois points, & recitée avec enthouſiaſme. En Angleterre un Sermon eſt une diſſertation ſolide, & quelquefois ſéche, qu'un homme lit au peuple ſans geſte & ſans aucun éclat de voix. En Italie c'eſt une Comédie ſpirituelle. En voilà aſſez pour faire voir combien grande eſt la différence entre les goûts des Nations.

Je ſçais qu'il y a pluſieurs perſonnes qui ne ſçauroient admettre ce ſentiment. Ils diſent que la raiſon, & les paſſions ſont partout les mêmes ; cela eſt vrai, mais elles s'expriment par tout diverſement. Les hommes ont en tout pays un nés, deux yeux & une bouche : cependant l'aſſemblage des traits qui fait la beauté en France, ne réuſſira pas en Turquie ni une beauté Turque à la Chine : & ce qu'il y a de plus aimable en Aſie & en Europe ſeroit regardé comme un monſtre dans le pays de la Guinée. Puiſque la nature eſt ſi différente d'elle-même, comment veut-on aſſervir à des loix généales des Arts, ſur leſquels la coutume, c'eſt-à dire, l'inconſtance, a tant d'empire.

Si donc nous voulons avoir une connoiſſance un peu étendue de ces Arts, il faut nous informer de

que le maniere on les cultive chez toutes les Nations. Il ne suffit pas pour connoître l'Epopée, d'avoir lu Virgile & Homére ; comme ce n'est point assez, en fait de Tragédie, d'avoir lu Sophocle & Eutipide.

Nous devons admirer ce qui est universellement *beau* chez les Anciens, nous devons nous prêter à ce qui étoit *beau* dans leur Langue & dans leurs mœurs ; mais ce seroit regarder étrangement que de les vouloir suivre en tout à la piste. Nous ne parlons point la même Langue, la Religion qui est presque toujours le fondement de la Poesie Epique, est parmi nous l'opposé de leur Mithologie. Nos coutumes sont plus différentes de celles des Héros du siége de Troye, que de celles des Américains. Nos combats, nos siéges, nos flotes n'ont pas la moindre ressemblance ; notre Philosophie est en tout le contraire de la leur. L'invention de la Poudre, celle de la Bousole, de l'Imprimerie, tant d'autres Arts qui ont été apportés récemment dans le monde, ont en quelque façon changé la face de l'Univers; en sorte qu'un Poëme Epique entouré de tant de nouveautés, doit avoir un génie bien stérile, ou bien timide, s'il n'ose pas être neuf lui-même.

Qu'Homére nous représente ses Dieux s'enyvrant de nectar, & riant sans fin de la mauvaise grace dont Vulcain leur sert à boire, cela étoit bon de son temps où les Dieux étoient ce que les Fées sont dans le nôtre : mais assurément personne ne s'avisera aujourd'hui de représenter dans un Poëme, une troupe d'Anges & de Saints buvant & riant à table.

Que diroit-on d'un Auteur qui iroit après Virgile introduire des Harpies enlevant le dîner de ſon Héros, & qui changeroit de vieux vaiſſeaux en belles Nymphes ?

En un mot, admirons les Anciens ; mais que notre admiration ne ſoit pas une ſuperſtition aveugle: & ne faiſons pas cette injuſtice à la nature humaine, & à nous mêmes de fermer nos yeux aux beautés qu'elle répand autour de nous, pour ne regarder & n'aimer que ſes anciennes productions, dont nous ne pouvons pas juger, avec autant de ſureté.

Il n'y a point de monument en Italie qui mérite plus l'attention d'un voyageur, que la Jéruſalem du Taſſe ; Milton fait autant d'honneur à l'Angleterre, que le grand Newton. Camoëns eſt en Portugal ce que Milton eſt en Angleterre.

Ce ſeroit ſans doute un grand plaiſir, & même un grand avantage pour un homme qui penſe d'examiner tous ces Poëmes Epiques de différente nature, nés en des ſiécles & dans des pays éloignés les uns des autres.

Il me ſemble qu'il y a une ſatisfaction noble à regarder les portraits vivans de ces illuſtres perſonnages Grecs, Romains, Italiens, Anglais, tous habillés, ſi j'oſe dire, à la maniére de leurs pays.

C'eſt une entrepriſe au delà de mes forces, que de prétendre les peindre; j'eſſayerai ſeulement de crayonner une eſquiſſe de leurs principaux traits: c'eſt au Lecteur à ſuppléer aux défauts de ce deſſein ; je ne ferai que propoſer, il doit juger, & ſon jugement

sera juste s'il lit avec impartialité, & s'il n'écoute ni les préjugés qu'il a reçus dans l'ecole, ni cet amour-propre mal entendu qui nous fait mépriser tout ce qui n'est pas dans nos mœurs.

Il verra la naissance, le progrès, la décadence de l'Art; il le verra ensuite sortir comme des ses ruines; il le suivra dans tous ses changemens; il distinguera ce qui est *beauté*, ou défectueux dans tous les tems, & chez toutes les Nations, d'avec ces *beautés locales* qu'on admire dans un Pays, & qu'on mépriser dans un autre. Il n'ira point demander à Aristote ce qu'il doit penser d'un Auteur Anglais ou Portugais, ni à M. Perraut comment il doit juger de l'Iliade, il ne se laissera point tyranniser par Scaliger, ni par le Bossu, mais il tirera ses régles de la nature & des exemples qu'il aura devant les yeux, & il jugera entre les Dieux d'Homere & le Dieu de Milton, entre Calipso & Didon, Armide & Eve.

Si les Nations de l'Europe, au lieu de se mépriser injustement les unes les autres, vouloient faire une attention moins superficielle aux Ouvrages & aux maniéres de leurs voisins, non pas pour en rire, mais pour en profiter : peut-être de ce commerce mutuel d'observations naître ce goût général qu'on cherche si inutilement.

CHAPITRE SECOND.

HOMERE.

HOMERE vivoit probablement environ huit cens cinquante années avant l'Ere Chrétienne : il étoit certainement contemporain d'Héſiode. Or Héſiode nous apprend qu'il écrivoit dans *l'âge* qui ſuivoit celui de la guerre de Troye, & que cet âge dans lequel il vivoit, finiroit avec la génération qui exiſtoit alors.

Il eſt donc certain qu'Homére fleuriſſoit deux générations après la guerre de Troye; ainſi il pouvoit avoir vû dans ſon enfance quelques vieillards qui avoient été à ce ſiége, & il devoit avoir parlé ſouvent à des Grecs d'Europe & d'Aſie, qui avoient vû Ulyſſe, Menelas & Achille.

Quand il compoſa l'Iliade, (ſuppoſe qu'il ſoit l'Auteur de tout cet Ouvrage,) il ne fit donc que mettre en Vers une partie de l'hiſtoire & des fables de ſon tems.

Les Grecs n'avoient alors que des Poëtes pour Hiſtoriens & pour Théologiens; ce ne fut même que quatre cens ans après Héſiode & Homére, qu'on ſe réduiſit à écrire l'Hiſtoire en Proſe. Cet uſage qui paraîtra bien ridicule à beaucoup de Lecteurs, étoit très-raiſonnable. Un Livre dans ce tems là étoit une choſe auſſi rare, qu'un bon Livre l'eſt aujourd'hui ;

loin de donner au Public l'Histoire in-folio de chaque Village comme on fait à présent, on ne transmettoit à la postérité que les grands événemens qui devoient l'intéresser. Le culte des Dieux & l'Histoire des grands Hommes étoient les seuls sujets de ce petit nombre d'Ecrits. On les composa long-tems en Vers chez les Egyptiens & chez les Grecs, parce qu'ils étoient destinés à être retenus par cœur, & à être chantés : telle étoit la coutume de ces peuples si différens de nous. Il n'y eut jusqu'à Hérodote d'autre Histoire parmi eux qu'en Vers, & ils n'eurent en aucun tems de Poësie sans musique.

A l'égard d'Homére, autant ses Ouvrages sont connus, autant est-on dans l'ignorance sur sa personne. Tout ce qu'on sçait de vrai, c'est que long-tems après sa mort on lui a érigé des statues, & élevé des Temples. Sept villes puissantes se sont disputé l'honneur de l'avoir vû naître ; mais la commune opinion est que de son vivant il mandioit dans ces sept Villes, & que celui dont la postérité a fait un Dieu, a vécu mépriſé & misérable: deux choses très-compatibles.

L'Iliade qui est le grand Ouvrage d'Homére, est plein de Dieux & de combats peu vraisemblables. Ces sujets plaisent naturellement aux hommes, ils aiment ce qui leur paraît terrible ; & ils sont comme les enfans qui écoutent avidement ces contes de Sorciers qui les effrayent. Il y a des fables pour tout âge & il n'y a point de Nation qui n'ait eu les siennes.

De ces deux ſujets qui rempliſſent l'Iliade, naiſſent les deux grands reproches que l'on fait à Homére : on lui impute l'extravagance de ſes Dieux, & la groſſiéreté de ſes Héros. C'eſt reprocher à un Peintre d'avoir donné à ſes figures les habillemens de ſon tems. Homére a peint les Dieux tels qu'on les croyoit, & les hommes tels qu'ils étoient. Ce n'eſt pas un grand mérite de trouver de l'abſurdité dans la Théologie Payenne ; mais il faudra être bien dépourvû de goût pour ne pas aimer certaines fables d'Homére. Si l'idée des trois Graces qui doivent toujours accompagner la Déeſſe de la beauté, ſi la ceinture de Vénus ſont de ſon invention, quelles louanges ne lui doit-on pas pour avoir ainſi orné cette Religion que nous lui reprochons ? Et ſi ces fables étoient déja reçues avant lui, peut-on mépriſer un ſiécle qui avoit trouvé des allégories ſi juſtes & ſi charmantes.

Quant à ce qu'on appelle groſſiéreté dans les Héros d'Homére, on peut rire tant qu'on voudra de voir Patrocle au neuviéme Livre de l'Iliade, mettre trois gigots de mouton dans une marmite, allumer & ſouffler le feu, & préparer le dîner avec Achille ; Achille & Patrocle n'en ſont pas moins éclatans Charles XIII. Roi de Suéde, a fait ſix mois ſa cuiſine à *Demir Tocca*, ſans perdre rien de ſon héroiſme, & la plupart de nos Généraux qui portent dans un camp tout le luxe d'une Cour efféminée, auront bien de la peine à égaler ces Héros qui faiſoient leur cuiſine eux-mêmes.

On peut ſe mocquer que la Princeſſe Nauſia, qui

suivie de toutes ses femmes, va laver ses robbes & celles du Roi & de la Reine. On peut trouver ridicule que les filles d'Auguste ayant filé les habits de leur pere, lorsqu'il étoit maître de la moitié de l'Univers. Cela n'empêchera pas qu'une simplicité si respectable ne vale bien la vaine pompe, la force & l'oisivité dans lesquelles les personnes d'un haut rang sont nourries.

Que si l'on reproche à Homére d'avoir tant loué la force de ces Héros, c'est qu'avant l'invention de la poudre, la force du corps décidoit du tout dans les Batailles; c'est que cette force est l'origine de tout pouvoir chez les hommes, c'est que par cette supériorité seule les Nations du Nord ont conquis notre hémisphere depuis la Chine jusqu'au Mont-Arlas. Les Anciens se faisoient une gloire d'être robustes, leurs plaisirs étoient des exercices violens, ils ne passoient point leurs jours à se faire traîner dans des chars à couvert des influences de l'air, pour aller porter languissamment d'une maison dans une autre leur ennui & leur inutilité.

En un mot Homére avoit a représenter un Ajax & un Hector, non un Courtisant de Versailles, ou de Saint James.

Après avoir rendu justice au fond du sujet des Poëmes d'Homére, ce seroit ici le lieu d'examiner la maniére dont ils les a traités, & d'oser juger du prix des ses Ouvrages. Mais tant de plumes sçavantes ont épuisé cette matiére, que je me bornerai à une seule réflexion, dont ceux qui s'appliquent aux Belles-

Lettres pourront peut être tirer quelque utilité.

Si Homére a eu des Temples : il s'eſt trouvé bien des infidelles qui ſe ſont moqués de ſa Divinité Il y a eu dans tous les ſiécle des Sçavans, des *Raiſonneurs* qui l'ont traité d'écrivain pitoyable ; tandis que d'autres étoient à genoux devant lui.

Ce pere de la Poeſie eſt depuis quelques tems un grand ſujet de diſpute en France : Perraut commença la querelle contre Deſpreaux : mais il apporta à ce combat des armes trop inégales : il compoſa ſon Livre du Parallèle des anciens & modernes, où l'on voit un eſprit très - ſuperficiel, nulle méthode & beaucoup de mépriſes. Le redoutable Deſpreaux accabla ſon adverſaire en s'attachant uniquement à relever ſes bévûes ; de ſorte que la diſpute fut terminée par rire aux dépens de Peraut, ſans qu'on entamât ſeulement le font de la queſtion. Houdart de laMotte a depuis renouvellé la querelle, il ne ſçavoit pas la Langue Grecque ; mais l'eſprit a ſuppllée en lui, autant qu'il eſt poſſible, à cette connaiſſance. Peu d'Ouvrages ſont écrits avec autant d'art,de diſcrétion & de fineſſe,que ſes Diſſertations ſur Homére. Madame Dacier, connue par une érudition qu'on eût admiré dans un homme, ſoutint la cauſe d'Homére avec l'emportement d'un Commentateur. On eût dit que l'Ouvrage de M. de la Motte étoit d'une femme d'eſprit, & celui de Madame Dancier d'un homme ſçavant. L'un par ſon ignorance dans laLangue Grecque,ne pouvoit ſentir les beautés de l'Auteur qu'il attaquoit. L'autre toute remplie de la ſuperſtition de Com-

mentateurs, étoit incapable d'appervoir des défauts dans l'Auteur qu'elle adoroit.

Pour moi l'orſque je lus Homére, & que je vis ces fautes groſſiéres qui juſtifient les Critiques & ces beautés plus grandes que ces fautes, je ne pus croire d'abord que le même génie eût compoſé tous les chans de l'Iliade. En effet nous ne connaiſſons parmi les Latins ni parmi nous aucun Auteur qui ſoit tombé ſi bas, après s'être élevé ſi haut. Le grand Corneille, génie pour le moins égal à Homére, a fait à la vérité Pertharite, Surena, Ageſilas, après avoir donné Cinna & Polieucte: mais Surena & Pertharite ſont des ſujets encore plus mal choiſis que mal traités. Ces Tragédies ſont très-faibles; mais non pas remplies d'abſurdités, de contradictions & de fautes groſſiéres. Enfin j'ai trouvé chez les Anglais ce que je cherchois, & le Paradoxe de la réputation d'Homére m'a été développé. Shakeſpear, leur premier Poëte Tragique, n'a gueres en Angleterre d'autre épithéte que celle de Divin. Je n'ai jamais vû à Londres la ſalle de la Comédie auſſi remplie à l'Andromaque de Racine toute bien traduite qu'elle eſt par Philippe, ou au Caton d'Adiſſon, qu'aux anciennes Piéces de Shakeſpear. Ces Piéces ſont des monſtres en Tragédie. Il y en a qui durent pluſieurs années, on y baptiſe au premier acte le Héros qui meurt de vieilleſſe au cinquiéme; on y voit des ſorciers, des payſans, des yvrognes, des bouffons, des foſſoyeurs qui creuſent une foſſe, & qui chantent des airs à boire en jouant avec des têtes de mort. Enfin imaginez ce que vous pourrez de plus monſtreux

de plus abſurde, vous le trouverez dans Shakeſpear. Quand je commençois à apprendre la Langue Angloiſe, je ne pouvois comprendre comment une Nation ſi éclairée pouvoit admirer un Auteur ſi extravagant ; mais dès que jeus une plus grande connaiſſance de la Langue, je m'apperçus que les Anglais avoient raiſon, & qu'il eſt impoſſible que toute une Nation ſe trompe en fait de ſentiment, & ait tort d'avoir du plaiſir. Ils voyoient comme moi les fautes groſſiéres de leur Auteur favori; mais ils ſentoient mieux que moi ſes beautés d'autant plus ſinguliéres, que ce ſont des éclairs qui ont brillé dans la nuit la plus profonde. Il y a cent cinquante années qu'il jouoit de ſa réputation. Les Auteurs qui ſont vénus après lui ont ſervi à l'augmenter plutôt qu'il ne l'ont diminué. Le grand ſens de l'Auteur de Caton, & ſes talens qui ont fait un Secrétaire d'Etat, n'ont pû le placer à côté de Shakeſpear. Tel eſt le privilége du véritable génie ; il ſe fait une route où perſonne n'a marché avant lui ; il court ſans guide, ſans art, ſans régles ; il s'égare dans ſa carriére : mais il laiſſe loin derriére lui tout ce qui n'eſt que raiſon & qu'exactitude. Tel à peu près étoit Homére, il a crée ſon art & l'a laiſſé imparfait : c'eſt un cahos encore ; mais la lumiére y brille déja de tous côtés.

Le Clovis de Deſmarets, la Pucelle de Chapelain, ces Poëmes fameux par leur ridicule, ſont à la honte des régles, conduits avec plus de régularité que l'Iliade, comme le Pirame de Pradon eſt plus exact que le Cid de Corneille. Il y a peu de pe-

tites *nouvelles* où les événemens ne ſoient mieux ménagés préparés avec plus d'artifice, arrangés avec mille fois plus d'induſtrie que dans Homére. Cependant douze beaux vers de l'Iliade ſont au-deſſus de la perfection de ces bagatelles, autant qu'un gros diament, ouvrage brute de la nature, l'emporte ſur des colifichets de fer ou de léton, quelque bien travaillés qu'ils puiſſent être par des mains induſtrieuſes. Le grand mérite d'Homére eſt d'avoir été un Peintre ſublime. Inférieur de beaucoup à Virgil dans tout le reſte, il lui eſt ſupérieur en cette partie. S'il decrit une armée en marche, *c'eſt un feu dévorant, qui pouſſés par les vents, conſume la terre devant lui.* Si c'eſt un Dieu qui ſe tranſporte d'un lieu à un autre, il *fait trois pas, & au quatriéme il arrive au bout de la terre.* Quand il décrit la ceinture de Vénus, il n'y a point de tableau de l'Albane qui approche de cette peinture riante. Veut-il fléchir la colére d'Achille, il perſonifie les prieres, *elles ſont filles du Maître des Dieux, elles marchent triſtement, le front couvert de confuſion, les yeux trempés de larmes, & ne pouvant ſe ſoutenir ſur leurs pieds chancellans; elles ſuivent de loin l'injure, l'injure altiére qui court ſur la terre d'un pied leger, levant ſa tête audacieuſe.* C'eſt ici ſans doute qu'on ne peut ſurtout s'empêcher d'être un peu revolté contre feu la Motte Houdart de l'Académie Françaiſe, qui dans ſa Traduction d'Homére, étrangle tout ce beau paſſage, & le raccourcit ainſi un deux vers.

On appaiſe les Dieux; mais par des ſacrifices
De ces Dieux irrités on fait des Dieux propices.

Quel

Quel malheureux don de la nature que l'eſprit, s'il a empêché M. de la Motte de ſentir ces grandes beautés d'imagination, & ſi cet Académicien ſi ingénieux a cru que quelques antithéſes, quelques tours délicats pourroient ſuppléer à ces grands traits d'éloquence ! la Motte a ôté beaucoup de défauts à Homére ; mais il n'a conſervé aucune de ſes beautés : il a fait un petit ſquélette d'un corps démeſuré & trop plein d'embonpoint. En vain tous les journaux ont prodigué les louanges à la Motte ; en vain avec tout l'art poſſible, & ſoutenu de beaucoup de mérite s'étoit-il fait un parti conſidérable ; ſon parti, ſes éloges, ſa Traduction, tout a diſparu, & Homére eſt reſté.

Ceux qui ne peuvent pardonner les fautes d'Homére en faveur de ces beautés ſont la plupart des eſprits trop philoſophiques qui ont étouffé en eux-mêmes tout ſentiment. On trouve dans les Penſées de M. Paſcal, qu'il n'y a point de beauté poëtique, *& que faute d'elle on a inventé de grands mots, comme fatal laurier, bel aſtre, & que c'eſt cela qu'on appelle beauté poëtique.* Que prouve un tel paſſage, ſinon que l'Auteur parloit de ce qu'il n'entendoit pas ?

Pour juger des Poëtes il faut ſçavoir ſentir, il faut être né avec quelques étincelles du feu qui anime ceux qu'on veut connoître ; comme pour décider ſur la Muſique, ce n'eſt pas aſſez, ce n'eſt rien même de calculer en Mathématicien la proportion

des tons, il faut avoir de l'oreille & de l'ame.

Qu'on ne croye point encore connoître les Poëtes par les Traductions ; ce seroit vouloir appercevoir le coloris d'un tableau dans une estampe. Les Traductions augmentent les fautes d'un Ouvrage, & en gâtent les beautés. Qui n'a lû que Madame Dacier n'a point lû Homére ; c'est dans le Grec seul qu'on peut voir le stile du Poëte, plein de négligences extrêmes ; mais jamais affecté, & paré de l'harmonie naturelle de la plus belle Langue qu'ayent jamais parlé les hommes. Enfin on verra Homére lui-même, qu'on trouvera comme ses Héros, tout plein de défauts ; mais sublime.

CHAPITRE TROISIÈME.

VIRGILE.

IL ne faut avoir aucun égard à la vie de Virgile qu'on trouve à la tête de pluſieurs éditions des Ouvrages de ce grand homme. Elle eſt pleine de puérilités & de contes ridicules. On y repréſente Virgile comme une eſpece de Maquignon & de faiſeur de prédictions, qui devine qu'un poulain qu'on avoit envoyé à Auguſte étoit né d'une jument malade, & qui étant interrogé ſur le ſecret de la naiſſance de l'Empereur, répond qu'Auguſte étoit fils d'un Boulanger, parce qu'il n'avoit été juſques-là récompenſé de l'Empereur qu'en rations de pain. Je ne ſçai par qu'elle fatalité la mémoire des grands hommes eſt preſque toujours défigurée par des contes inſipides.

Tenons-nous-en à ce que nous ſçavons certainement de Virgile. Il nâquit l'an 684 de la fondation de Rome, dans le Village d'Andez, à une lieue de Mantoue, ſous le premier Conſulat du Grand Pompée & de Craſſus. Les Ides d'Octobre qui étoient le 15 de ce mois, devinrent à jamais fameuſes par ſa naiſſance: *Octobris Maro conſecravit Idus*, dit Martial. Il ne vécut que cinquante-deux ans, & mourut à Brindes, comme il alloit en Grece pour mettre dans la retraite la derniere main à ſon Enéide qu'il avoit été onze ans à compoſer.

Il est le seul de tous les Poëtes épiques qui ait joui de sa réputation pendant sa vie. Les suffrages & l'amitié d'Auguste, de Mecene, de Tucca, de Pollion, d'Horace, de Gallus, ne servirent pas peu, sans doute, à diriger les jugement de ses contemporains, qui peut-être sans cela ne lui auroient pas rendu sitôt justice. Quoi qu'il en soit, telle étoit la vénération qu'on avoit pour lui à Rome, qu'un jour comme il vint paraître au Théatre, après qu'on y eut recité quelques-uns de ses vers, tout le peuple se leva avec des acclamations, honneur qu'on ne rendoit alors qu'à l'Empereur.

Il étoit né d'un caractére doux, modeste, & même timide. Il se déroboit très-souvent en rougissant à la multitude qui accouroit pour le voir. Il étoit embarrassé de sa gloire, ses mœurs étoient simples, il négligeoit sa personne & ses habilemens; mais cette négligence étoit aimable. Il faisoit les délices de ses amis par cette simplicité qui s'accorde si bien avec le génie & qui semble être donné aux véritablement grands hommes pour adoucir l'envie.

Comme les talens sont bornés, & qu'il n'arrive presque jamais qu'on touche aux deux extrémités à la fois, il n'étoit plus le même lorsqu'il écrivoit en prose Séneque le Philosophe nous apprend que Virgile n'avoit pas mieux réussi en prose que Ciceron en vers. Si cela est le Poete a eu un mérite que l'Orateur n'avoit point: c'étoit de connoître sa portée: du moins Virgile n'a t'il point laissé après lui de mauvaise prose, au lieu que nous avons de vers de Ciceron qui font honte à sa mémoire.

Horace & lui furent comblés de biens par Auguſte. Cet heureux tyran ſçavoit bien qu'un jour ſa réputation dépendroit d'eux : auſſi eſt-il arrivé que l'idée que ces deux grands Ecrivains nous ont donné d'Auguſte, a effacé l'horreur de ſes proſcriptions ; ils nous font aimer ſa mémoire, ils ont fait, ſi j'oſe le dire, iluſion à toute la terre.

Virgile mourut aſſez riche pour laiſſer des ſommes conſidérables à Tucca, à Varius, à Mécénas & à l'Empereur même. On ſcait qu'il ordonna par ſon Teſtament que l'on brûlât ſon Enéïde, dont il n'étoit point ſatisfait; mais on ſe donna bien de garde d'obéir à ſa derniere volonté. Nous avons encore les vers qu'Auguſte compoſa au ſujet de cet ordre que Virgile avoit donné en mourant ; ils ſont beaux, & ſemblent partir du cœur.

Ergo ne ſupremis potuit vox improba verbis
Tam dirum mandare nefas, ergo, ibit in ignes
Magnaque doctilo qui morietur Muſa Maronis, *&c.*

Cet Ouvrage que l'Auteur avoit condamné aux flammes eſt encore avec ſes défauts le plus beau monument qui nous reſte de toute l'Antiquité. Virgile tira le ſujet de ſon Poëme des traditions fabuleuſes, & ſur l'arrivée & l'établiſſement d'Enée en Italie, que la ſuperſtition populaire avoit tranſmiſe juſqu'à lui, à peu près comme Homére avoit fondé ſon Iliade ſur la tradition du ſiégé de Troye, car en vérité il n'eſt pas croyable qu'Homére & Virgile ſe ſoient ſoumis par avance à cette régle bizarre que

le Pere le Bossu a prétendu établir ; c'est de choisir son sujet avant ses personnages, & de disposer toutes les actions qui se passent dans le Poëme avant que de sçavoir à qui on les attribuera. Cette régle peut avoir lieu dans la Comédie qui n'est qu'une représentation des ridicules du siécle, ou dans un Roman frivole qui n'est qu'un tissu des petites intrigues, lesqu'elles n'ont besoin ni de l'autorité de l'Histoire, ni du poids d'aucun nom célebre.

Les Poëtes épiques au contraire, sont obligés de choisir un Héros connu, dont le nom seul puisse imposer au Lecteur, & un point d'Histoire qui soit par lui-même intéressant. Tout Poëte épique qui suivra la régle de le Bossu, sera sûr de n'être jamais lû ; mais heureusement il est impossible de la suivre ; car si vous tirez votre sujet tout entier de votre imagination, & que vous cherchiez ensuite quelque événement dans l'Histoire pour l'adapter à votre fable, toutes les Annales de l'Univers ne pourroient pas vous fournir un événement conforme à votre plan : il faudra de nécessité que vous altériez l'un pour le faire quadrer avec l'autre ; & y a-t'il rien de plus ridicule que de commencer à bâtir pour être ensuite obligé de détruire ?

Virgile rassembla donc dans son Poëme tous ces différens matériaux qui étoient épars dans plusieurs Livres & dont on peut voir quelques-uns dans Denis d'Halycarnasse. Cet Historien trace exactement le cours de la navigation d'Enée, il noublie ni

la fable des Harpies, ni les prédictions de Celeno, ni le petit Ascagne qui s'écrie que les *Troyens ont mangé leurs assiettes, &c.* Pour ce qui est de la métamorphose des vaisseaux d'Enée en Nymphes, Denis d'Halycarnasse n'en parle point : Virgile lui-même prend soin de nous avertir que ce conte étoit une ancienne tradition, *Prisca fides facto, sed fama perennis.* Il semble qu'il ait eu honte de cette fable puérile, & qu'il ait voulu se l'excuser à lui-même, en se rappellant la créance publique. Si on considéroit dans cette vue plusieurs endroits de Virgile qui choquent au premier coup d'œil, on seroit moins prompt à le condamner.

N'est-il pas vrai que nous permetrions à un Auteur Français qui prendroit Clovis pour son Héros, de parler de la sainte Ampoule qu'un Pigeon apporta du Ciel dans la Ville de Reims pour oindre le Roi, & qui se conserve encore avec foi dans cette Ville ? Un Anglais qui chanteroit le Roi Arthur, n'auroit-il pas la liberté de parler de l'enchanteur Merlin ? Tel est le sort de toutes les anciennes fables où se perd l'origine de chaque peuple, on respecte leur antiquité dans le même temps qu'on rit de leur absurdité. Après tout quelque excusable qu'on soit de mettre en œuvre de pareils contes, je pense qu'il vaudroit encore mieux les rejetter entiérement ; un seul au Lecteur sensé que ces faits rebutent ; mérite plus d'être ménagé qu'un Vulgaire ignorant qui les croit.

A l'égard de la construction de sa fable, Virgile est blâmé par quelques Critiques, & loué par d'au-

tres, de s'être asservi à imiter Homére. Pour moi si j'ose hazarder mon sentiment, je pense qu'il ne mérite ni ces reproches, ni ces louanges. Il ne pouvoit éviter de mettre sur la scène les Dieux d'Homére qui étoient aussi les siens, & qui selon la tradition avoient eux-mêmes guidé Enée en Italie. Mais assurément il les fait agir avec plus de jugement que le Poëte Grec. Il parle comme lui du siége de Troye; mais j'ose dire qu'il y a plus d'art, & des beautés plus touchantes dans la description que fait Virgile de la prise de cette ville, que dans toutes l'Iliade d'Homére. On nous crie que l'Episode de Didon est d'après celui de Circé & de Calipso; qu'Enée ne descend aux Enfers qu'à l'imitation d'Ulysse. Le Lecteur n'a qu'à comparer ces prétendues copies avec l'Original supposé, il y trouvera une prodigieuse différence. *Homere à fait Virgile*, dit-on. Si cela est, c'est sans doute son plus bel Ouvrage.

Il est bien vrai que Virgile a emprunté du Grec quelques comparaisons, quelques descriptions, dans lesquelles même pour l'ordinaire il est au-dessous de l'Original: quand Virgile est grand, il est lui-même; s'il bronche quelquefois, c'est lorsqu'il se plie a suivre l'allure d'un autre.

J'ai entendu souvent reprocher à Virgile de la sterilité dans l'invention. On les compare à ces Peintres qui ne sçavent point varier leurs figures. Voyez, dit-on, qu'elle profusion de caractéres Homére a jette dans son Iliade. Au lieu que dans l'Eneide, le

ſort Cloanthe, le brave Gias & le fidéle Achate, ſont des perſonnages inſipides, des domeſtiques d'Enée & rien de plus, dont les noms ne ſervent qu'à remplir quelques vers. Cette remarque me paraît juſte: mais j'oſe dire qu'elle tourne à l'avantage de Virgile. Il chante les actions d'Enée, & Homére l'oiſiveté d'Achille. Le Poëte Grec étoit dans la néceſſité de ſuppléer à l'abſence de ſon principal Héros, & comme ſon talent étoit de faire des Tableaux plutôt que d'ourdir avec art la trame d'une fable intéreſſante, il a ſuivi l'impulſion de ſon génie en répréſentant avec plus de force que de choix des caractéres éclatans, mais qui ne touchent point.

Virgile au contraire ſentoit qu'il ne falloit point affaiblir ſon principal perſonnage, & le perdre dans la foule, C'eſt au ſeul Enée qu'il a voulu, & qu'il a dû nous attacher : auſſi ne nous le fait-il jamais perdre de vûe. Toute autre méthode auroit gâté ſon Poëme.

SaintEvremont dit qu'Enée eſt plus propre à être fondateur d'un Ordre de Moines que d'un Empire. Il eſt vrai qu'Enée paſſe auprès de bien de gens, plûtôt pour un dévot que pour un guerrier ; mais leur préjugé vient de la fauſſe idée qu'ils ont du courage. Ils ont les yeux éblouis de la fureur d'Achille, ou des exploits giganteſques des héros de Roman.

Si Virgile avoit été moins ſage, ſi au lieu de repréſenter le courage calme d'un Chef prudent, il avoit peint la témérité emportée d'Ajax & de Diomède, qui combattent contre des Dieux, il auroit plu davant âge à ſes Critiques ; mais il mériteroit

peut-être moins de plaire aux hommes ſenſés.

Je viens à la grande & univerſelle objection que l'on fait contre l'Enéïde. Les ſix derniers Chants, dit-on, ſont indignes des ſix premiers. Mon admiration pour ce grand Génie ne me ferme point les yeux ſur ce défaut, je ſuis perſuadé qu'il le ſentoit lui-même, & que c'étoit la vraie raiſon pour laquelle il avoit eu deſſein de brûler ſon Ouvrage. Il n'avoit voulu reciter à Auguſte, que le premier, le ſecond le quatriéme & le ſixiéme Livre, qui ſont effectivement la plus belle partie de l'Enéïde. Il n'eſt point donné aux hommes d'être parfaits. Virgile a épuiſé tout ce que l'imagination a de plus grand dans la deſcente d'Enée aux Enfers ; il a dit tout au cœur dans les amours de Didon. La terreur & la compaſſion ne peuvent aller plus loin que dans la deſcription de la ruine de Troye. De cette haute élevation, où il étoit parvenu au milieu de ſon vol, il ne pouvoit guéres que deſcendre. Le projet du mariage d'Enée avec Lavinie qu'il ne connaît pas ne ſçauroit nous intereſſer après les amours de Didon. La guerre contre les Latins, commencée à l'occaſion d'un Cerf bleſſé, ne peut refroidir l'imagination que la ruine de Troye a échauffé. Il eſt bien difficile de s'élever quand le ſujet baiſſe, cependant il ne faut pas croire que les ſix derniers Chants de l'Enéïde ſoient ſans beautés : il n'y en a aucun où vous ne reconnaiſſiez Virgile. Ce que la force de ſon art a tiré de ce terrein ingrat eſt preſque incroyable. Vous voyez partout la main d'un hom-

me ſage qui lutte contre les difficultés : diſpoſe avec choix tout ce que la brillante imagination d'Homére avoit repandu avec une profuſion ſans regle.

Pour moi, s'il m'eſt permis de dire ce qui me bleſſe davantage dans les ſix derniers Livres de l'Enéide, ce qu'on eſt tenté en les diſant de prendre le parti de Turnus contre Enée. Je vois en la perſonne de Turnus un jeune Prince paſſionnement amoureux, prêt à épouſer une Princeſſe qui n'a point pour lui de répugnance ; il eſt favoriſé dans ſa paſſion par la mere de Lavinie qui l'aime comme ſon fils. Les Latins & les Rutules deſirent également ce mariage, qui ſemble devoir aſſurer la tranquillité publique, le bonheur de Turnus, celui d'Amat, & même de Lavinie. Au milieu de ces douces eſpérances, lorſqu'on touche au moment de tant de félicités, voici qu'un Etranger, un fugitif arrive des côtes d'Afrique. Il envoie un ambaſſade au Roi Latin pour obtenir un azile ; le bon vieux Roi commence par lui offrir ſa fille, qu'Enée ne demandoit pas : de là s'enſuit une guerre cruelle ; Turnus en combattant pour ſa maîtreſſe eſt tué impitoyablement par Enée ; la mere de Lavinie au deſeſpoir ſe donne la mort, & le faible Roi : atin pendant tout ce tumulte ne ſçait ni refuſer ni accepter Turnus pour ſon gendre, ni faire la guerre ni la paix Il ſe retire au fond de ſon Palais, laiſſant Turnus & Enée ſe battre pour ſa fille, ſûr d'avoir un gendre quoiqu'il en arrive. Il eût été

aisé, ce me semble, de remédier à ce grand défaut : il falloit peut-être qu'Enée eût à delivrer Lavinie d'un ennemi, plûtôt qu'à combattre un jeune & aimable amant qui avoit tant de droits sur elle, & qu'il secourût le vieux Roi Latinus, au lieu de ravager son pays. Il a trop l'air du ravisseur de Lavinie : J'aimerois qu'il en fût le vengeur, je voudrois qu'il eût un rival que je puisse haïr, afin de m'intéresser aux Héros davantage. Une telle disposition eût été une source de beautés nouvelles. Le pere & la mere de Lavinie, cette jeune Princesse même, eussent eu des personnages plus convenables à jouer. Mais ma présomption va trop loin, ce n'est point à un jeune Peintre à oser reprendre les défauts d'un Raphaël, & je ne puis pas dire comme le Correge *son Pittor anche io.*

CHAPITRE

CHAPITRE QUATRIEME.

LUCAIN.

APRE'S avoir levé nos yeux vers Homére & Virgile, il eſt inutile de les arrêter ſur leurs copiſtes. Je paſſerai ſous ſilence Statius, & Silius Italicus, l'un faible, l'autre monſtrueux imitateur de l'Iliade & de l'Enéïde ; mais il ne faut pas omettre Lucain dont le génie original a ouvert une route nouvelle. Il n'a rien imité, il ne doit à perſonne ni ſes beautés, ni ſes défauts, & mérite par-là ſeul une attention particuliere.

Lucain étoit d'une ancienne Maiſon de l'Ordre des Chevaliers : il nâquit à Cordouë en Eſpagne ſous l'Empereur Caligula. Il n'avoit encore que huit mois lorſqu'on l'amena à Rome, où il fut élevé dans la maiſon de Sénéque ſon oncle. Ce fait ſuffit pour impoſer ſilence à des Critiques qui ont révoqué en doute la pureté de ſon langage. Ils ont pris Lucain pour un Eſpagnol qui a fait des Vers Latins. Trompés par ce préjugé, ils ont cru trouver dans ſon ſtile de Barbariſmes qui n'y ſont point, & qui, ſuppoſé qu'ils y fuſſent, ne peuvent aſſurément être apperçus par aucun moderne.

Il fut d'abord favori de Néron, juſqu'à ce qu'il eut la noble imprudence de diſputer contre lui le prix de la Poëſie, & le dangéreux honneur de le remporter. Le ſujet qu'ils traiterent tous deux étoit

Orphée. La hardiesse qu'eurent les Juges de déclarer Lucain vainqueur, est une preuve bien forte de la liberté dont on jouissoit dans les premieres années de ce régne.

Tandis que Néron fit les délices des Romains, Lucain crut pouvoir lui donner des éloges, il le loue même avec trop de flatterie, & en cela seul il a imité Virgile, qui avoit eu la foiblesse de donner à Auguste un encens que jamais un homme ne doit donner à un autre homme, tel qu'il soit.

Néron démentit bien-tôt les louanges outrées dont Lucain l'avoit comblé. Il força Sénéque à conspirer contre lui; Lucain entra dans cette fameuse conjuration, dont la découverte coûta la vie à trois cens Romains du premier rang. Etant condamné à la mort, il se fit ouvrir les vaines dans un bain chaud, mourut en recitant des Vers de sa Pharsale, qui exprimoient le genre de mort dont il expiroit.

Il ne fut pas le premier qui choisit un Histoire récente pour le sujet d'un Poëme épique. Varius contemporain, ami & rival de Virgile, mais dont les Ouvrages ont été perdus, avoit exécuté avec succès cette dangéreuse entreprise.

La proximité des tems, la notoriété publique de la guerre civile, le siécle éclairé, politique, & peu superstitieux où vivoient Césat & Lucain, & la solidité de son sujet ôtoient à son génie toute liberté d'invention fabuleuse.

La grandeur véritable des Héros réels qu'il fal-

loit peindre d'après nature, étoit une nouvelle difficulté. Les Romains du tems de Céſar, étoient des perſonnages bien autrement importans que Sarpedon, Dioméde, Mezence & Turnus. La guerre de Troye étoit un jeu d'enfans en comparaiſon des guerres civiles de Rome, où les plus grands Capitaines, & les plus puiſſans hommes qui avoient jamais été, diſputoient de l'Empire de la moitié du monde connu.

Lucain n'a oſé s'écarter de l'Hiſtoire : par-là il a rendu ſon Poëme ſec & aride. Il a voulu ſuppléer au défaut d'invention par la grandeur des ſentimens, mais il a caché trop ſouvent ſa ſéchereſſe ſous de l'enflure. Ainſi il eſt arrivé qu'Achille & Enée qui étoient peu importans par eux mêmes, ſont devenus grands dans Homére & dans Virgile, & que Céſar & Pompée ſont petits quelquefois dans Lucain.

Il n'y a dans ſon Poëme aucune deſcription brillante comme dans Homére. Il n'a point connu comme Virgile l'art de narrer, & de ne rien dire de trop; il n'a ni ſon élegance, ni ſon harmonie. Mais auſſi vous trouverez dans la Pharſale des beautés qui ne ſont ni dans l'Iliade, ni dans l'Enéide. Au milieu de ces déclamations empoulées, il y a de ces penſées mâles & hardies, de ces maximes politiques dont Corneille eſt rempli ; quelques-uns de ſes diſcours ont la majeſté de ceux de Tite-Live & la force de Tacite. Il peint comme Saluſte ; en un mot, il eſt grand par-tout où il ne veut point être Poëte.

Une seule ligne telle que celle-ci, en parlant de Césat, *Nil actum reputans si quid supereſſet agendum*, vaut bien assurément une description poëtique.

Virgile & Homére avoient fort bien fait d'amener les Divinités sur la scène. Lucain a fait tout aussi-bien de s'en passer. Jupiter, Junon, Mars, Venus, étoient des embelliſſemens néceſſaires aux actions d'Enée & d'Agamemnon. On sçavoit peu de chose de ces Héros fabuleux, ils étoient comme ces vainqueurs de Jeux Olympiques que Pindare chantoit, & dont il n'avoit presque rien à dire. Il falloit qu'il se jettât sur les louanges de Castor, de Pollux & d'Hercule. Les faibles commencemens de l'Empire Romain avoient besoin d'être relevés par l'intervention des Dieux; mais Césat, Pompée, Caton, Labienus vivoient dans un autre siécle qu'Enée: les guerres civiles de Rome étoient trop sérieuses pour ces jeux d'imagination. Quel rôle Céſar joueroit-il dans la plaine de Pharsale, si Iris venoit lui apporter son Epée, ou si Venus descendoit dans un nuage d'or à son secours?

Ceux qui prennent les commencemens d'un Art pour les principes de l'Art même, sont persuadés qu'un Poëme ne sçauroit subsister sans Divinités, parce que l'Iliade en est pleine; mais ces Divinités sont si peu essentielles au Poëme, que le plus bel endroit qui soit dans Lucain, & peut-être dans aucun Poëte, est le discours de Caton, dans lequel ce Stoïque, ennemi des fables, refuse d'entrer seule-

ment dans le Temple de Jupiter Hammon. Je me sers de la Traduction de Brebeuf.

Laissons, laissons, dit-il, un secours si honteux
A ces ames qu'agite un avenir douteux.
Pour être convaincu que la vie est à plaindre,
Que c'est un long combat dont l'issue est à craindre,
Qu'une mort glorieuse est préférable aux fers,
Je ne consulte point les Dieux ni les Enfers;
Alors que du néant nous passons jusqu'à l'Etre,
Le Ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut connaître,
Nous trouvons Dieu par-tout, par-tout il parle à nous.
Nous sçavons ce qui fait ou détruit son courroux.
Et chacun porte en soi ce conseil salutaire,
Si le charme des sens ne le force à se taire:
Pensez-vous qu'à ce Temple un Dieu soit limité?
Qu'il ait dans ces déserts caché la vérité?
Faut-il d'autre séjour à ce Monarque auguste,
Que les Cieux, que la terre, & que le cœur du juste?
C'est lui qui nous soutient, c'est lui qui nous conduit.
C'est sa main qui nous guide, & son feu qui nous luit,
Tout ce que nous voyons est cet Etre suprême, &c.
C'est bien assez, Romains, de ces vives leçons,
Qu'il grave dans notre ame au point que nous naissons.
Si nous ni sçavons pas lire nos avantures,
Percer avant le tems dans les choses futures,
Loin d'appliquer en vain nos soins à le chercher,
Ignorons sans douleur ce qu'il veut nous cacher.

Ce n'eſt donc point pour n'avoir pas fait uſage du miniſtére des Dieux, mais pour avoir ignoré l'art de bien conduire les affaires des hommes, que Lucain eſt ſi inférieur à Virgile. Faut-il qu'après avoir peint Céſar, Pompée, Caton avec des traits ſi forts, il ſoit ſi faible quand il les fait agir ? Ce n'eſt preſque plus qu'une Gazette pleine de déclamations ; il me ſemble que je vois un portique hardi & immenſe qui me conduit à des ruines.

CHAPITRE CINQUIÉME.

LE TRISSIN.

APRE'S que l'Empire Romain eut été détruit par les Barbares, plusieurs Langues se formérent des débris du Latin comme plusieurs Royaumes s'éleverent sur les ruines de Rome ; les Conquérans portérent dans tout l'Occident leur barbarie & leur ignorance. Tous les Arts périrent, & lorsqu'après huit cens ans ils commencerent à renaître, ils renâquirent Gots & Vandales. Ce qui nous reste malheureusement de l'Architecture & de la Sculpture de ces tems-là, est un composé bizarre de grossiereté & de colifichets. Le peu qu'on écrivoit étoit dans le même goût. Les Moines conserverent la Langue Latine pour la corrompre ; les Frans, les Vandales, les Lombards, mêlerent à ce Latin corrompu leur jargon irrégulier & stérile. Enfin la Langue Italienne, comme la fille aînée de la Latine, se polit la premiére, ensuite l'Expagnole, puis la Française & l'Anglaise se perfectionnerent.

La Poësie fut le premier Art qui fut cultivé avec succès. Dante & Pétrarque écrivirent dans un tems où l'on n'avoit pas encore un ouvrage de Prose supportable ; chose étrange que presque toutes les Nations du monde ayent eu des Poëtes avant que d'avoir aucune sorte d'Ecrivains. Homére fleurit

chez les Grecs plus d'un siecle avant qu'il parût un historien. Les Cantiques de Moïse sont le plus ancien monument des Hébreux. On a trouvé des chansons chez les Caraïbes qui ignoroient tous les arts.

Les barbares des côtes de la mer Baltique avoient leurs fameuses rimes runiques, dans le tems qu'ils ne sçavoient pas lire, ce qui prouve en passant que la Poësie est plus naturelle aux hommes qu'on ne pense.

Quoiqu'il en soit, le Tasse étoit encore au berceau, lorsque le Trissin, auteur de la fameuse Sophonisbe, la premiere Tragédie écrite en langue vulgaire, entreprit un Poëme épique. Il prit pour son sujet l'Italie délivrée des Gots par Belizaire sous l'Empire de Justinien. Son plan est sage & régulier, mais la Poësie de stile y est faible. Toutefois l'ouvrage réussit & cette aurore du bon goût brilla pendant quelque-tems, jusqu'à ce qu'elle fût absorbée dans le grand jour qu'apporta le Tasse.

Le Trissin étoit un homme d'un sçavoir très-étendu, & d'une grande capacité. Leon X. l'employa dans plus d'une affaire importante. Il fut Ambassadeur auprès de Charles-Quint, mais enfin il sacrifia son ambition, & la prétendue solidité des affaires publiques à son goût Pour les Lettres : bien different en cela de quelques hommes célébres que nous avons vû quitter, & même mépriser les lettres, après avoir fait fortune par elles. Il étoit avec raison charmé des beautés qui sont dans Ho-

mére, & cependant ſa grande faute eſt de l'avoir imité, il en a tout pris hors le génie. Il s'appuie ſur Homére pour marcher, & tombe en voulant le ſuivre : il cueille les fleurs du Poëte Grec ; mais elles ſe flétriſſent dans les mains de l'imitateur ; le Triſſin, par exemple, a copié ce bel endroit d'Homére où Junon parée de la ceinture de Venus dérobe à Jupiter des careſſes qu'il n'avoit pas coutume de lui faire.

La femme de l'Empereur Juſtinien a les mêmes vues ſur ſon époux dans l'*Italia liberata*. „ Elle „ commence par ſe baigner dans ſa belle chambre, „ elle met une chemiſe blanche, & après une lon„ gue énumération de tous les affiquets d'une toi„ lette, elle va trouver l'Empereur qui eſt aſſis ſur „ un gazon dans un petit jardin ; elle lui fait une „ menterie avec beaucoup d'agaceries, & enfin Juſ„ tinien *le diede ut baſcio*.

Suave, e le gettò le braccia al collo,
Et ella ſtette ; e ſorridendo diſſe.
Signor mio dolce, or che volete fare,
Che ſe veniſſe alcuno in quiſto luogo,
E ci vedeſſe, harei tanta vergogna,
Che più non ardirei levar la fronte :
Entriamo ne le noſtre uſate ſtanze,
Chiudamo gli uſci, e ſopra il voſtro letto
Poniamci, e fate poi quel, che vi piace.
L'Imperador riſpoſe ; Alma mia vita,
Non dubitate de la viſta altrui,
Che qui non può venir perſona umana

Senon per la mia ſtanza, & io la chiuſi
Come qui venni, & hò la chiave à canto;
E penſo, che ancor voi chiudeſte l'uſcio,
Che vien in eſſo da le ſtanze voſtre;
Perchè giamai non lo laſciaſte aperte.
E detto queſto, ſubito abbracciolla;
Poi ſi colcar ne la minuta erbetta
La quale al gra gli fioria d'intorno, &c.

L'Empereur lui donna un doux baiſer, & lui jetta les bras au cou. Elle s'arrêta, & lui dit en ſouriant : Mon doux Seigneur, que voulez-vous faire ? Si quelqu'un entroit ici & nous découvroit je ſerois ſi honteuſe que je n'oſerois plus lever les yeux : Allons dans notre appartement, fermons les portes, mettons-nous ſur le lit, & puis faites ce que vous voudrez. L'Empereur lui répondit, ma chere ame, ne craignez point d'être apperçue, perſonne ne peut entrer ici que par ma chambre, je l'ai fermée, & j'en ai la clef dans ma poche. Je préſume que vous avez auſſi fermé la porte de votre appartement qui entre dans le mien : car vous ne le laiſſez jamais ouvert. Après avoir ainſi parlé il l'embraſſe & la jette ſur l'herbe tendre, qui ſemble partager leurs plaiſirs & qui ſe couronne de fleurs.

Ainſi ce qui eſt décrit noblement dans Homére devient auſſi bas & auſſi dégoûtant dans le Triſſin, que les careſſes d'un mari & d'une femme devant le monde.

Le Triſſin ſemble n'avoir copié Homére que

dans le détail des deſcriptions : il eſt très-exact à peindre les habillemens & les meubles de ſes héros; mais il ne dit pas un mot de leurs caracteres.

Cependant je ne fais pas mention de lui pour remarquer ſeulement ſes fautes; mais pour lui donner l'éloge qu'il mérite d'avoir été le premier moderne en Europe qui ait fait un Poëme épique régulier & ſenſé, quoique faible, & qui ait oſé ſecouer le joug de la rime. De plus, il eſt le ſeul des Poëtes Italiens dans lequel il n'y ait ni jeux de mots, ni pointes, & celui de tous ceux qui a le moins introduit d'enchanteurs & de héros enchantés dans ſes ouvrages ; ce qui n'étoit pas un petit mérite.

CHAPITRE SIXIEME.

LE CAMOUENS.

TANDIS que le Trissin en Italie suivoit d'un pas timide & faible les traces des anciens, le Camouens en Portugal ouvroit une carriere toute nouvelle, & s'acquéroit une réputation qui dure encore parmi ses compatriotes qui l'appellent le Virgile Portugais.

Camouens d'une ancienne famille Portugaise, nâquit en Espagne dans les dernieres années du régne célébre de Ferdinand & d'Isabelle, tandis que Jean second régnoit en Portugal. Après la mort de Jean il vint à la Cour de Lisbonne, la premiere année du régne d'Emmanuel le Grand, héritier du trône & des grands desseins du Roi Jean. C'étoient alors les beaux jours du Portugal, & le tems marqué pour la gloire de cette nation.

Emmanuel déterminé à suivre le projet qui avoit échoué tant de fois de s'ouvrir une route aux Indes Orientales par l'Océan, fit partir en 1497. Vasco de Gama avec une flotte pour cette fameuse entreprise, qui étoit regardée comme téméraire & impraticable, parce qu'elle étoit nouvelle.

Gama & ceux qui eurent la hardiesse de s'embarquer avec lui, passerent pour des insensés qui se sacrifioient de gayeté de cœur. Ce n'étoit qu'un cri dans la ville contre le Roi : tout Lisbonne vit partir

tir avec indignation avec larmes ces avanturiers, & les pleura comme morts ; cependant l'entreprise réussit, & fut le premier fondement du commerce que l'Europe fait aujourd'hui avec les Indes par l'Océan.

Camouens n'accompagna point Vasco de Gama dans son expédition, comme je l'avois dit dans mes éditions précédentes ; il n'alla aux grandes Indes que long-tems après. Un desir vague de voyager & de faire fortune, & l'éclat que faisoient à Lisbonne ses galanteries indiscretes, ses mécontentemens de la Cour, & surtout cette curiosité assez inséparable d'une grande imagination, l'arracherent à sa patrie : il servit d'abord volontaire sur un Vaisseau, & il perdit un œil dans un combat de mer. Les Portugais avoient déjà un Vice-Roi dans les Indes, Camouens étant à Goa en fut exilé par le Vice-Roi. Etre exilé d'un lieu qui pouvoit être regardé lui-même comme un exil cruel, étoit un de ces malheurs singuliers que la destinée reservoit à Camouens. Il languit quelques années dans un coin de terre barbare sur les frontieres de la Chine, où les Portugais avoient un petit comptoir, & où ils commençoient à bâtir la ville de Macao. Ce fut-là qu'il composa son Poëme de la découverte des Indes, qu'il intitula *Lusiade*, titre qui a peu de rapport au sujet, & qui, à proprement parler, signifie la *Portugade*.

Il obtint un petit Emploi à Macao même, & delà retournant ensuite à Goa, il fit naufrage sur les

côtes de la Chine, & ſe ſauva en nageant d'une main, & de l'autre tenant ſon Poëme, ſeul bien qui lui reſtoit. De retour à Goa, il fut mis en priſon, il n'en ſortit que pour eſſuyer un plus grand malheur, celui de ſuivre en Afrique un petit Gouverneur arrogant & avare. Il éprouva toute l'humiliation d'en être protégé. Enfin, il revint à Lisbonne avec ſon Poëme pour toute reſſource. Il obtint une petite penſion d'environ huit cens livres de notre monnoie d'aujourd'hui ; mais on ceſſa bien-tôt de la lui payer. Il n'eut d'autre retraite & d'autre ſecours qu'un hôpital Ce fut-là qu'il paſſa le reſte de ſa vie, & qu'il mourut dans un abandon général.

A peine fut-il mort qu'on s'empreſſa de lui faire des épitaphes honorables, & de le mettre au rang des grands hommes. Quelques Villes ſe diſputerent l'honneur de lui avoir donné la naiſſance : Ainſi il éprouva en tout le ſort d'Homére. Il voyagea comme lui ; il vécut & mourut pauvre, & n'eut de reputation qu'après ſa mort. Tant d'exemples doivent apprendre aux hommes de génie, que ce n'eſt point par le génie qu'on fait ſa fortune & qu'on vit heureux.

Le ſujet de la *Luſiade*, traité par un eſprit auſſi vif que les Camouens, ne pouvoit que produire une nouvelle eſpece d'Epopée. Le fond de ſon Poeme n'eſt ni une guerre, ni une querelle de Héros, ni le monde en armes pour une femme ; c'eſt un nouveau pays découvert à l'aide de la navigation.

Voici comme il débute : " Je chante ces hommes „ au-deſſus du vulgaire, qui des rives occidentales „ de la Luſitanie, portés ſur des mers qui n'avoient „ point encore vû de vaiſſeaux, allerent étonner la „ Trapobane de leur audace, eux dont le courage „ patient à ſouffrir des travaux au-delà des forces „ humaines, établit un nouvel Empire ſous un Ciel „ inconnu & ſous d'autres étoiles. Qu'on ne vante „ plus les voyages du fameux Troyen, qui porta „ ſes Dieux en Italie, ni ceux du ſage Grec qui ra- „ vit Ithaque après vingt ans d'abſence, ni ceux „ d'Alexandre cet impétueux Conquérant. Diſpa- „ raiſſez drapeaux que Trayan déployoit ſur les „ frontieres de l'Inde : Voici un homme à qui Nep- „ tune a abandonné ſon trident : Voici des travaux „ qui ſurpaſſent tous les vôtres.

„ Et vous, Nymphes du Tage, ſi jamais vous „ m'avez inſpiré des ſons doux & touchans, ſi j'ai „ chanté les rives de votre aimable fleuve, donnez- „ moi aujourd'hui des accens fiers & hardis, qu'ils „ ayent la force & la clarté de votre cours, qu'ils „ ſoient purs comme vos ondes, & que deſormais „ le Dieu des Vers préfére vos eaux à celles de la „ fontaine ſacrée „.

De-là le Poëte conduit la flotte Portugaiſe à l'embouchure du Gange, décrit en paſſant les Côtes occidentales, le Midi & l'Orient de l'Afrique, & les différens peuples qui vivent ſur cette Côte ; il entremêle avec art l'hiſtoire du Portugal. On y voit dans le troiſieme Chant la mort de la célébre Inés

le Castro, épouse du Roi Dom Pedre, dont l'avanture déguisée a été jouée depuis peu sur le Théâtre de Paris. C'est à mon gré le plus beau morceau du Camouens, il y a peu d'endroits dans Virgile plus attendrissans & mieux écrits.

La simplicité du Poëme est rehaussée par des fictions aussi neuves que le sujet. En voici une qui, je l'ose dire, doit réussir dans tous les tems, & chez toutes les nations.

Lorsque la flotte est prête à doubler le Cap de Bonne-Espérance, appellé alors le Promontoire des tempêtes, on apperçoit tout-à-coup un formidable objet. C'est un fantôme qui s'éleve du fond de la mer, sa tête touche aux nues, les tempêtes, les vents, les tonnerres sont au tour de lui, ses bras s'étendent au loin sur la surface des eaux : ce monstre où ce Dieu est le gardien de cet Océan dont aucun vaisseau n'avoit encore fendu les flots, il menace la flotte, il se plaint de l'audace des Portugais qui viennent lui disputer l'empire de ces mers, il leur annonce toutes les calamités qu'ils doivent essuyer dans leur entreprise. Cela est grand en tout pays sans doute.

Voici une autre fiction qui fut extrêmement du goût des Portugais, & qui me paroît conforme au génie Italien ; c'est une Isle enchantée qui sort de la mer, le rafraîchissement de Gama & de sa flotte. Cette Isle a servi, dit-on, de modéle à l'Isle d'Armide, décrite quelques années après par le Tasse.

C'eſt-là que Vénus aidée des conſeils du Pere éternel & ſecondée en même-tems des fléches de Cupidon, rend les Neréïdes amoureuſes des Portugais. Les plaiſirs les plus laſcifs y ſont peint ſans ménagement. chaque Portugais embraſſe une Neréïde, & Thétis obtient Vaſco de Gama pour ſon partage. Cette Déeſſe le tranſporte ſur une haute Montagne, qui eſt l'endroit le plus délicieux de l'Iſle, & de-là lui montre tous les Royaumes de la terre, & lui prédit les deſtinées du Portugal.

Camouens après s'être abandonné ſans réſerve à la deſcription voluptueuſe de cette Iſle, & des plaiſirs où les Portugais ſont plongés, s'aviſe d'informer le Lecteur que toute cette fiction ne ſignifie autre choſe que le plaiſir qu'un honnête-homme ſent à faire ſon devoir. Mais il faut avouer qu'une Iſle enchantée dont Venus eſt la Déeſſe, & ou des Nymphes careſſent des Matelots après un voyage de long cours, reſſemble plus à un *muſico* d'Amſterdam qu'à quelque choſe d'honnête. J'apprends qu'un Traducteur du Camouens pretend que dans ce Poëme Venus ſignifie la Sainte Vierge, & que Mars eſt évidemment Jeſus-Chriſt. A la bonne heure, je ne m'y oppoſe pas : mais j'avoue que je ne m'en ſerois pas apperçu. Cette allégorie nouvelle rendra raiſon de tout ; on ne ſera plus tant ſurpris que Gama dans une tempête adreſſe ſes prieres à Jeſus-Chriſt, & que ce ſoit Venus qui viennent à ſon ſecours. Bacchus & la Vierge Marie ſe trouveront tout naturellement enſemble.

Le principal but des Portugais après l'établiſſement de leur commerce, eſt la propagation de la Foi, & Vénus ſe charge du ſuccès de l'entrepriſe. A parler ſérieuſement, un merveilleux ſi abſurde défigure tout l'ouvrage aux yeux des Lecteurs ſenſés, il ſemble que ce grand défaut eût dû faire tomber ce Poëme ; mais la Poëſie du ſtile, & l'imagination dans l'expreſſion l'ont ſoutenu, de même que les beautés de l'exécution ont placé Paule Véronèſe parmi les grands Peintres.

Le Camouens tombe preſque toujours dans de telles diſparates. Je me ſouviens que Vaſco après avoir raconté ſes avantures au Roi de Melinde, lui dit : O Roi, juges ſi Ulyſſe & Enée ont voyagé auſſi loin que moi, & couru autant de périls ; comme ſi un Barbare Africain des côtes de Zanguebar ſçavoir ſon Homére & ſon Virgile. Mais de tous les défauts de ce Poëme, le plus grand eſt le peu de liaiſon qui régne dans toutes ſes parties : il reſſemble au voyage dont il eſt le ſujet. Les avantures ſe ſuccédent les unes aux autres, & le Poete n'a d'autre Art que celui de bien conter les détails. Mais cet Art ſeul, par le plaiſir qu'il donne, tient quelquefois lieu de tous les autres. Tout cela prouve enfin, que l'ouvrage eſt plein de grandes beautés, puiſque depuis deux cens ans, il fait les délices d'une nation ſpirituelle qui doit en connaître les fautes.

CHAPITRE SEPTIE'ME.

LE TASSE.

TORQUATO TASSO commença ſa *Gieruſalem Liberata* dans le tems que la Luſiade du Camouens commença à paroître. Il entendoit aſez le Portugais pour lire ce Poëme & pour en être jaloux ; il diſoit que le Camouens étoit le ſeul rival en Europe qu'il craignit. Cette crainte, ſi elle étoit ſincére, étoit très-mal fondé, le Taſſe étoit autant au-deſſus de Camouens, que le Portugais étoit ſupérieur à ſes compatriotes.

Le Taſſe eut eu plus de raiſon d'avouer qu'il étoit jaloux de l'Arioſte, par qui ſa réputation fut ſi long-tems balancée, & qui lui eſt encore préférée par bien des Italiens. Il y aura même quelques Lecteurs qui s'étonneront que l'on ne place point ici l'Arioſte parmi les Poëtes épiques ; mais il faut qu'ils ſongent qu'en fait de Tragédie, il ſeroit hors de propos de citer l'Avare où le Grondeur ; & quoique pluſieurs Italiens en diſent, l'Europe ne mettra l'Arioſte avec le Taſſe, que lorſqu'on placera l'Enéïde avec Don Quichotte, & Calot avec le Corrége.

Le Taſſe nâquit à Surrento en 1544. l'onziéme Mars, de Bernardo Taſſo & de Portia de Roſſi. La maiſon dont il ſortoit étoit une des plus illuſtre d'Italie, & avoit été long-tems une des plus puiſſan-

tes. Sa grand'mere étoit une Cornare : on ſçait aſſez qu'une noble Vénitienne a d'ordinaire la vanité de ne point épouſer un homme d'une qualité médiocre : Mais toute cette grandeur paſſée ne ſervit peut-être qu'à le rendre plus malheureux.

Son pere ne dans le déclin de ſa maiſon, s'étoit attaché au Prince de Salerne, qui fut dépouillé de ſa Principauté par Charles-Quint. De plus, Bernardo étoit Poëte lui-même ; avec ce talent, & le malheur qu'il y a d'être domeſtique d'un petit Prince, il n'eſt pas étonnant qu'il ait été pauvre & malheureux.

Torquato fut d'abord élevé à Naples. Son génie poëtique, la ſeule richeſſe qu'il avoit reçu de ſon pere, ſe manifeſta dès ſon enfance. Il faiſoit des vers à l'âge de ſept ans. Bernardo, banni de Naples avec les partiſans du Prince de Salerne, & qui connoiſſoit par une dure expérience le danger de la Poëſie, & d'être attaché aux grands ; voulut éloigner ſon fils de ces deux ſortes d'eſclavages. Il l'envoya étudier le Droit à Padouë. Le jeune Taſſe y réuſſit, parce qu'il avoit un génie qui s'étendoit à tout, il reçut même ſes degrés en Philoſophie & en Théologie. C'étoit alors un grand honneur ; car on regardoit comme ſçavant un homme qui ſçavoit par cœur la Logique d'Ariſtote, & ce bel art de diſputer pour & contre en termes intelligibles, ſur des matiéres qu'on ne comprend point.

Mais le jeune homme entraîné par l'impulſion irréſiſtible du génie, au milieu de toutes ces études,

qui n'étoient point de son goût, composa à l'âge de dix-sept ans son Poëme de Renaud, qui fut comme le précurseur de sa Jérusalem. La réputation que ce premier ouvrage lui attira, le détermina dans son penchant pour la Poësie. Il fut reçu dans l'Academie des *Ætherei* de Padouë, sous le nom de *di Penitto*, du Repentant, pour marquer qu'il se repentoit du tems qu'il croyoit avoir perdu dans l'étude du Droit, & dans les autres, où son inclination ne l'avoit pas appellé.

Il commença la Jérusalem à l'âge de vingts-deux ans. Enfin, pour accomplir la destinée que son pere avoit voulu lui faire éviter, il alla se mettre sous la protection du Duc de Ferrare, & crut qu'être logé & nourri chez un Prince pour lequel il faisoit des Vers, étoit un établissement assuré.

A l'âge de vingt-sept ans, il alla en France à la suite du Cardinal d'Este. *Il fut reçu du Roi Charles IX*, disent les Historiens Italiens, *avec des distinctions dues à son mérite, & revint à Ferrare, comblé d'honneur & de biens.* Mais ces biens & ces honneurs tant vantés, se réduisoient à quelques louanges; l'encens étant d'ordinaire la fortune des Poëtes.

On prétend qu'il fut amoureux à la Cour de Ferrare de la sœur du Duc, & que cette passion, jointe aux mauvais traitemens qu'il reçut dans cette Cour, fut la source de cette humeur mélancolique qui le consuma vingt années, & qui fit passer pour fou un

homme qui avoit mis tant de raiſon dans ſes Ouvrages.

Quelques Chants de ſon Poëme avoient déja paru ſous le nom de Godefroi : il le donna tout entier au Public à l'âge de trente ans, ſous le titre plus judicieux de la Jéruſalem délivrée Il pouvoit dire alors comme un grand homme d l'antiquité : j'ai vécu aſſez pour le bonheur & pour la gloire. Le reſte de ſa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamité & d'humiliations : enveloppé dès l'âge de huit ans dans le banniſſement de ſon pere, ſans patrie, ſans bien, ſans famille, perſécuté par les ennemis que lui ſuſcitoient ſes talens ; plaint, mais négligé par ceux qu'il appelloit ſes amis, il ſouffrit l'exil, la priſon la plus extrême pauvreté, la faim même ; & ce qui devoit ajouter un poids inſupportable à tant de malheurs, la calomnie l'attaqua & l'opprima. Il s'enfuit de Ferrare, où le protecteur qu'il avoit tant célébré l'avoit fait mettre en priſon : il alla à pie couvert de haillons depuis Ferrare juſqu'à Surrento dans le Royaume de Naples, trouver une ſœur qu'il y avoit, & dont il eſpéroit quelque ſecours ; mais dont probablement il n'en reçut point, puiſqu'il fut obligé de retourner à pied à Ferrare, où il fut empriſonné encore. Le deſeſpoir altéra ſa conſtitution robuſte, & le rejetta dans des maladies violentes & longues, qui lui ôterent quelquefois l'uſage de la raiſon. Il prétendit un jour avoir été guéri par le ſecours de la Sainte Vierge & de

Sainte Scholaſtique, qui lui apparurent dans un grand accès de fiévre. Le Marquis Manſo di Villa rapporte ce fait comme certain; mais tout ce que la plupart des Lecteurs en croiront, c'eſt que le Taſſe avoit la fiévre.

Sa gloire poëtique, cette conſolation imaginaire dans des malheurs réels, fut attaquée de tous côtés. Le nombre de ſes ennemis éclipſa pour un tems ſa réputation. Il fut preſque regardé comme un mauvais Poëte, enfin après vingt années l'envie fut laſſe de l'opprimer, ſon mérite ſurmonta tout. On lui offrit des honneurs & de la fortune; mais ce ne fut que lorſque ſon eſprit fatigué d'une ſuite de malheurs ſi longue, étoit devenu inſenſible à tout ce qui pouvoit le flatter.

Il fut appellé à Rome par le Pape Clément VIII. qui dans une Congrégation de Cardinaux Avoit réſolu de lui donner la Couronne de Laurier, & les honneurs du triomphe, cérémonie bizarre, qui paraît ridicule aujourd hui, ſur-tout en France, & qui étoit alors très-ſérieuſe & très-honorable en Italie. Le Taſſe fut reçu à un mille de Rome par les deux Cardinaux neveux, & par un grand nombre de Prélats & d'hommes de toutes conditions. On le conduiſit à l'audience du Pape: *je deſire*, lui dit le Pontife, *que vous honoriez la Couronne de Laurier qui a honoré juſqu'ici tous ceux qui l'ont portée* Les deux Cardinaux Aldobrandins, neveux du Pape, qui aimoient & admiroient le Taſſe, ſe chargérent de l'appareil du couronnement; il devoit ſe faire au

Capitole ; choſe aſſez ſinguliere, que ceux qui éclairent le monde par leurs écrits triomphent dans la même place que ceux qui l'avoient déſolé par leurs conquêtes.

Le Taſſe tomba malade dans le tems de ces préparatifs ; & comme ſi la fortune avoit voulu le tromper juſqu'au dernier moment, il mourut la veille du jour deſtiné á la cérémonie.

Le tems qui ſape la reputation des Ouvrages médiocres, a aſſuré celle du Taſſe. La Jéruſalem délivrée eſt aujourd'hui chantée en pluſieurs endroits de l'Italie, comme les Poemes d'Homére l'étoient en Gréce, & on ne fait nulle difficulté de le mettre à côté de Virgile & d'Homére, malgré ſes fautes, malgré la critique de M. Deſpréaux.

La Jeruſalem paroît à quelques égards être d'après l'Iliade : mais ſi c'eſt imiter que de choiſir dans l'Hiſtoire un ſujet qui a des reſſemblances avec la fable de la guerre de Troye ; ſi Renaud eſt une copie d'Achilles, & Godefroi d'Agamemnon : j'oſe dire que le Taſſe a été bien au-delà de ſon modèle. Il a autant de feu qu'Homére dans ſes batailles, avec plus de variété. Ses Héros ont tous des caracteres différens comme ceux de l'Iliade ; mais ces caracteres ſont mieux annoncés, plus fortement décrits, & infiniment mieux ſoutenus, car il n'y en a preſque pas un ſeul qui ne ſe démente dans le Poete Grec, & pas un qui ne ſoit invariable dans l'Italien.

Il a peint ce qu'Homére crayonnoit, il a perfectioné

fectionné l'art de nuancer les couleurs, & de diſtinguer les différentes eſpéces de vertus, de vices & de paſſions, qui ailleurs ſemblent être les mêmes. Ainſi Godefroi eſt prudent & moderé. L'inquiet Aladin a une politique cruelle, la généreuſe valeur de Tancréde eſt oppoſée à la fureur d'Argant, l'amour dans Armide eſt un mélange de coquetterie & d'emportement. Dans Herminie c'eſt une tendreſſe douce & aimable, il n'y a pas juſqu'à l'Hermite Pierre, qui ne faſſe un perſonnage dans le tableau, & un beau contraſte avec l'enchanteur Iſmeno, & ces deux figures ſont aſſurement au-deſſus de Calcas & de Taltibius.

Renaud eſt une imitation d'Achilles; mais ſes fautes ſont plus excuſables: ſon caractére eſt plus aimable, ſon loiſir eſt mieux employé. Achilles éblouit, & Renaud intéreſſe.

Je ne ſçai ſi Homére a bien ou mal fait d'inſpirer tant de compaſſion pour Priam, l'ennemi des Grecs; mais c'eſt ſans doute un coup de l'art d'avoir rendu Aladin odieux. Sans cet artifice plus d'un lecteur ſe ſeroit intéreſſé pour les Mahometans contre les Chrétiens: on ſeroit tenté de regarder ces derniers comme des brigands ligués pour venir du fond de l'Europe déſoler un pays ſur lequel ils n'avoit aucun droit, & maſſacrer de ſang froid un vénérable Monarque âgé de 80 ans, & tout un peuple innocent qui n'avoit rien à démêler avec eux.

C'étoit une chose bien étrange que la folie des Croisades, les Moines prêchoient ces saints brigandages ; moitié par enthousiasme, moitié par intérêt. La Cour de Rome les encourageoit par une politique qui profitoit de la faiblesse d'autrui. Des Princes quittoient leurs Etats, les épuisoient d'hommes & d'argent, les laissoient exposés au premier occupant, pour aller se battre en Syrie. Tous les Gentilshommes vendoient leurs biens, & partoient pour la terre-Sainte avec leurs Maîtresses. L'envie de courir, la mode, la superstition, concouroient, à répandre dans l'Europe cette maladie épidémique. Les Croisés mêloient les débauches les plus scandaleuses & la fureur la plus barbare, avec des sentimens tendres de dévotion ; ils égorgerent tout dans Jérusalem, sans distinction de sexe, ni d'âge ; mais quand ils arrivérent au saint Sépulcre, ces monstres ornés de Croix blanches, encore toutes dégouttantes du sang des femmes qu'ils venoient de massacrer après les avoir violées, fondirent tendrement en larmes, baiserent la terre & se frapérent la poitrine, tant la nature humaine est capable de réunir les extrêmes.

Le Tasse fait voir comme il le doit, les Croisades dans un jour tout opposé. C'est une armée de Heros, qui sous la conduite d'un chef vertueux, vient délivrer du joug des Infidèles une terre consacrée par la naissance & la mort d'un Dieu. Le sujet de la Jerusalem, à le considérer dans ce sens est le plus grand qu'on ait jamais choisi. Le Tass

l'a traité dignement. Il y a mis autant d'intérêts que de grandeur. Son Ouvrage eſt bien conduit, preſque tout y eſt lié avec art, il amene adroitement les avantures, il diſtribue ſagement les lumiéres & les ombres. Il fait paſſer le lecteur des allarmes de la guerre aux délices de l'amour, & de la peinture des voluptés, il le raméne aux combats, il excite la ſenſibilité par dégrés, il s'éleve au-deſſus de lui-même de livre en livre. Son ſtile eſt preſque par-tout clair & élégant, & lorſque ſon ſujet demande de l'élévation, on eſt étonné comment la molleſſe de la Langue Italienne prend un nouveau caractére ſous ſes mains, & ſe change en majeſté & en force

On trouve, il eſt vrai, dans la Jéruſalem environ deux cens vers, où l'Auteur ſe livre à des jeux de mots & à des concetti puériles : mais ces faibleſſes étoient une eſpéce de tribut, que ſon génie payoit au gout que ſon ſiécle avoit pour les pointes, & qui même a augmenté depuis lui ; mais dont les Italiens ſont entierement déſabuſés.

Si cet Ouvrage eſt plein de beautés qu'on admire par-tout, il y a auſſi bien des endroits qu'on n'approuve qu'en Italie, & quelques-uns qui ne doivent plaire nulle part.

Il me ſemble que c'eſt une faute par tout Pays d'avoir débuté par une Epiſode qui ne tient en rien au reſte du Poeme. Je parle de l'étrange & inutile Taliſman que fait le Sorcier Iſmeno, avec une ima-

ge de la Vierge Marie, & de l'Histoire d'Olindo & de Sophronia. Encore si cette image de la Vierge servoit à quelque prédiction ; si Olindo & Sophronia, prêts à être les victimes de leur Religion, étoient éclairés d'en-haut, & disoient un mot de ce qui doit arriver ; mais ils sont entiérement hors d'œvre. On croit d'abord que ce sont les principaux personnages du Poëme ; mais le Poëte ne s'est épuisé à décrire leur avanture avec tous les embellissemens de son art, & n'excite tant d'intérêt & de pitié pour eux, que pour n'en plus parler du tout dans le reste de l'Ouvrage. Sophronie & Olinde sont aussi inutiles aux affaires des Chrétiens, que l'Image de la Vierge l'est aux Mahométans.

Il y a dans l'Episode d'armide, d'ailleurs un chef d'œvre, des excès d'imagination, qui assurément ne seroient point admis en France & en Angleterre. Dix Princes Chrétiens métamorphosés en poissons, & un Perroquet chantant des chansons de sa propre composition, sont des fables bien étranges aux yeux d'un Lecteur sensé accoutumé à n'approuver que ce qui est naturel. Les enchantemens ne réussiroient pas aujourd'hui avec des Français ou des Anglais. Mais du tems du Tasse, ils étoient reçus dans toute l'Europe, & regardés presque comm un point de foi par le peuple superstitieux d'Italie.

Sans doute un homme qui vient de lire M. Lock, ou M. Adisson, sera étrangement révolté

de trouver dans la Jéruſalem un Sorcier Chrétien, qui tire Renaud des mains des Sorciers Mahométans ? Quelle fantaiſie d'envoyer Ubalde & ſon compagnon à un vieux & ſaint Magicien qui les conduit juſqu'au centre de la terre ! Les deux Chevaliers ſe promenent là ſur le bord d'un ruiſſeau rempli de pierres précieuſes de tout genre. De ce lieu on les envoie à Aſcalon, vers une vieille qui les transporte auſſi-tôt dans un petit bateau aux Iſles Canaries. Ils y arrivent ſous la protection de Dieu, tenans dans leurs mains une baguete magique : ils s'accquitent de leur ambaſſade, & ramenent au camp des Chrétiens le brave Renaud, dont toute l'armée avoit grand beſoin.

Mais quel étoit ce grand exploit qui étoit reſervé à Renaud ? Conduit par enchantément depuis le Pic de Ténérif juſqu'à Jéruſalem, la Providence l'avoit deſtiné pour abattre quelque vieux arbres dans une forêt. Cette forêt eſt le grand merveilleux du Poëme.

Dans les premiers Chants, Dieu ordonne à l'Archange Michel de précipitér dans l'enfer les diables répandus dans l'air, qui excitoient des tempêtes, & qui tournoient ſon tonnerre contre les Chrétiens, en faveur des Mahométans Michel leur défend abſolument de ſe mêler déſormais des affaires des Chrétiens. Ils obéiſſent auſſi-tôt & ſe plongent dans l'abîme. Mais bien-tôt après le Magicien Iſmeno les en fait ſortir. Ils trouvent alors les moyens d'éluder les ordres de Dieu, & ſous le

prétexte de quelques diſtictions ſophiſtiques, ils Prennent poſſeſſion de la forêt, où les Chrétiens ſe préparoient à couper le bois néceſſaire pour la charpente d'une tour. Les diables prennent une infinité de différentes formes pour épouvanter ceux qui coupent les arbres. Tancrede y trouve ſa Clorinde enfermée dans un Pin, & bleſſée du coup qu'il a donné ou tronc de cet arbre. Armide s'y préſente à travers l'écorce d'un Mirthe, tandis qu'elle eſt à pluſieurs milles dans l'armée d'Egypte. Enfin les priéres de l'Hermite Pierre, & le mérite de la contrition de Renaud rompent l'enchantement.

Je crois qu'il eſt à propos de faire voir comment Lucain a traité différemment dans ſa Pharſale un ſujet preſque ſemblable. Céſar ordonne à ſes troupes de couper quelques arbres dans la forêt ſacrée de Marſeille, pour en faire des inſtrumens & des machines de guerre. Je mets ſous les yeux du Lecteur les vers de Lucain, & la Traduction de Brebeuf, qui comme toutes les autres Traductions, eſt au-deſſous de l'original.

Lucus erat longo numquam violatus ab ævo,
Obſcurum cingens connexis aëra ramis,
Et gelidas altè ſummotis ſolibus umbras.
Hunc non ruricolæ Panes, nemorumque potentes
Sylvani, Nimphæque tenent; ſed barbara ritu
Sacra Deûm, ſtructæ diris feralibus aræ,
Omnis & humanis luſtrata cruoribus arbos.

Si qua fidem meruit Superos mirata vetustas,
Illis & volucres metuunt insistere ramis,
Et lustris recubare fera: nec ventus in illas
Incubuit sylvas, excussaque nubibus atris
Fulgura: non ullis frondem prebentibus auris,
Arboribus suus horror inest. Tum plurima nigris
Fontibus unda cadit, simulacraque mœsta Deorum
Arte carent, cœsisque extant informia truncis.
Ipse situs putrique facit jam robore pallor
Attonitos: non vulgatis sacrata figuris,
Numina sic metuunt: tantum terroribus addit
Quos timeant, non nosse Deos. Jam fama ferebat
Sæpe cavas motu terræ mugire cavernas.
Et procumbentes iterum consurgere taxos,
Et non ardentis fulgere incendia sylvæ,
Roboraque amplexos circumfulsisse dracones:
Non illum cultu populi propiore frequentant,
Sed cessere Deis. Medio cum Phœbus in axe est.
Aut cœlum nox atra tenet, pavet ipse sacerdos
Accessus, dominumque timet deprendere luci.
Hanc jubet immisso sylvam procumbere ferro:
Nam vicina operi, belloque intacta priori
Inter nudatos stabat densissima montes.
Sed fortes tremuere manus: motique verenda
Majestate loci, si robora sacra ferirent,
In sua credebant redituras membra secures.
Implicitus magno Cæsar terrore cohortes
Ut vidit, primus raptam vibrare bipennem
Ausus, & aëriam ferro proscindere quercum,
Effatur merso violata in robora ferro:

Jam ne quis vestrûm dubitet subvertere sylvam,
Credite me fecisse nefas. Tunc paruit omnis,
Imperiis non sublato secura pavore
Turba; sed expensâ Superorum & Cæsaris irâ
Procumbunt orni, nodosa impellitur ilex,
Sylvaque Dodones & fluctibus altior alnus,
Et non plebeïos luctus testata cupressus.
Tunc primum posuere comas, & fronde carentes
Admisere diem, propulsaque robore denso
Sustinuit se sylua cadens. Gemuere videntes
Gallorum populi: muris sed clausa juventus
Exultat. Quis enim læsos impune putaret
Esse Deos?

VOICI LA TRADUCTION DE BREBEUF.

On voit auprès du camp une forêt sacrée,
Formidable aux humains, & des Dieux révérée;
Dont le feuillage sombre & les rameaux épais
Du Dieu de la clarté font mourir tous les traits,
Sous la noire épaisseur des ormes & des hêtres,
Les Faunes, les Sylvains & les Nymphes champêtres Ne vont point accorder aux accens de leur voix
Le son des chalumeaux ou celui des hautbois,
Cette ombre destinée à de plus noirs offices,
Cache aux yeux du Soleil ses cruels sacrifices,
Et les vœux criminels qui s'offrent en ces lieux;
Offensent la nature en révérant les Dieux.
Là du sang des humains on voit suer les marbres;
On voit fumer la terre, on voit rougir les arbres;
Tout y parle d'horreur; & même les oiseaux
Ne se perchent jamais sur ces tristes rameaux.

Les sangliers, les lions, les bêtes les plus fiéres,
N'osent pas y chercher leur bauge, ou leurs tanieres
La foudre accoutumée à punir les forfaits
Craint ce lieu si coupable, & n'y tombe jamais,
Là de cent Dieux divers les grossiéres images,
Impriment l'épouvante & forcent les hommages,
La mousse & la pâleur de leurs membres hideux
Semblent mieux attirer les respects & les vœux :
Sous un air plus connu, la divinité peinte,
Trouveroit moins d'encens, produiroit moins de crainte,
Tant aux faibles mortels il est bon d'ignorer
Les Dieux qu'il leur faut craindre & qu'il faut adorer
Là d'une obscure source il coule une onde obscure,
Qui semble du Cocyte emprunter la teinture ;
Souvent un bruit confus trouble ce noir séjour,
Et l'on entend mugir les roches d'alentour :
Souvent du triste éclat d'une flâme enfoufrée
La forêt est couverte & n'est pas dévorée,
Et l'on a vû cent fois les troncs entortillés
De Cérastes hideux & de Dragons aîlés.
Les voisins de ce bois si sauvage & si sombre
Laissent à ces démons son horreur & son ombre,
Et le Druide craint en abordant ces lieux
D'y voir ce qu'il adore, & d'y trouver ses Dieux.
Il n'est rien de sacré pour des mains sacriléges,
Les Dieux, même les Dieux n'ont point de priviléges
Césat veut qu'à l'instant leurs droits soient violés.
Les arbres abattus, les autels dépouillés,
Et de tous les soldats les ames étonnées,

Craignent de voir contre eux retourner leurs
coignées,
Il querelle leur crainte, il frémit de courroux,
Et le fer à la main porte les premiers coups.
Quittez, quittez, dit-il, l'effroi qui vous maîtrise?
Si ces bois sont sacrés, c'est moi qui les mépriſe,
Seul j'offense aujourd'hui le respect de ces lieux,
Et seul je prens sur moi tous le courroux desDieux.
A ces mots tous les siens cédant à leur contrainte,
Dépouillent le respect sans dépouiller la crainte:
Les Dieux parlent encore à ces cœurs agités;
Mais quand Jules commande ils sont mal écoutés.
Alors on voit tomber sous un fer téméraire,
Des chênes & des ifs aussi vieux que leur mere,
Des pins & des cyprès dont les feuillages verds,
Conservent le Printems au milieu des Hyvers.
A ces forfaits nouveaux tous les peuples frémissent,
A ce fier attentat tous les Prêtres gémissent.
Marseille seulement qui le voit de ses tours,
Du crime des Latins fait son plus grand secours.
Elle croit que les Dieux d'un éclat de tonnerre
Vont foudroyer César, & terminer la guere.

J'avoue que toute la *Pharsale* n'est pas comparable à la *Jerusalem délivrée*; mais au moins cet endroit fait voir combien la vraie grandeur d'unHéros réel est au-dessus de celle d'unHéros imaginaire,& combien les pensées fortes&solides surpassent ces inventions qu'on appelle des beautés poetiques, & que les personnes de bon sens regardent comme des contes insipides, propres à amuser les anfans.

Le Taſſe ſemble avoir reconnu lui-même ſa faute, & il n'a pû s'empêcher de ſentir que ces contes ridicules & bizarres, ſi fort à la mode alors, non-ſeulement, en Italie, mais encore dans toute l'Europe, étoient abſolument incompatible avec la gravité de la Poëſie Epique. Pour ſe juſtifier il publia une Préface, dans laquelle il avança que tout ſon Poëme étoit allégorique.

L'armée des Princes Chrétiens, dit-il, repréſente le corps & l'ame. Jéruſalem eſt la figure du vrai bonheur qu'on acquiert par le travail, & avec beaucoup de difficulté. Godefroi eſt l'ame, Tancrede, Renaud, &c. en ſont les facultés. Le commun des ſoldats ſont les membres du corps. Les diables ſont à la fois figures & figurés, *figura & figurato*. Armide & Iſmeno ſont les tentations qui aſſiégent nos ames, les charmes les illuſions de la forêt enchantée, repreſentent les faux raiſonnemens, *falſi ſillogiſmi*, dans leſquels nos paſſions nous entraînent.

Telle eſt la clef que le Taſſe oſe donner de ſon Poeme. Il en uſe en quelque ſorte avec lui-même, comme les Commentateurs ont fait avec Homére & avec Virgile. Il ſe ſuppoſe des vûes & des deſſeins qu'il n'avoit pas probablement quand il fit ſon Poeme ou ſi par malheur il les a eues, il eſt bien incompréhenſible comment il a pû faire un ſi bel ouvrage avec des idées ſi ridicules.

Si le diable joue dans ſon Poeme le rôle d'un miſérable Charlatan, d'un autre côté tout ce qui regar-

de la Religion y eſt expoſé avec majeſté, & ſi j'oſe le dire, dans l'eſprit de la Religion. Les Proceſſions, les Litanies, & quelques autres détails des pratiques religieuſes ſont repréſentées dans la *Jeruſalem Délivrée* ſous une forme reſpectable. Telle eſt la force de la Poeſie, qui ſçait annoblir tout, & étendre la ſphere des moindres choſes.

Il a eu l'inadvertance de donner aux mauvais eſprits les noms de pluton & d'Alecton, & d'avoir confondu les idées Payennes avec les idées Chrétiennes. Il eſt étrange que la plupart des Poetes modernes ſoient tombés dans cette faute. On diroit que nos diables & notre enfer Chrétien auroient quelque choſe de bas & de ridicule, qui demanderoit d'être annobli par l'idée Payenne. Il eſt vrai que Pluton, Proſerpine, Radamante, Tiſiphone, ſont des noms plus agreables que Belzébut, & Aſtarot; nous rions du mot de diable, nous reſpectons celui de furie. Voilà ce que c'eſt que d'avoir le mérite de l'antiquité, il n'y a pas juſqu'à l'enfer qui n'y gagne.

CHAPITRE

CHAPITRE HUITIE'ME.

DON ALONZO D'ERCILLA.

SUR la fin du ſeiziéme ſiécle l'Eſpagne produiſit un Poëme Epique, célébre par quelques beautés particuliéres qui y brillent, auſſi-bien que par la ſingularité du ſujet ; mais encore plus remarquable par le caractere de l'Auteur.

Don Alonzo d'Ercilla y Cuniga, Gentilhomme de la Chambre de l'Empereur Maximilien, fut élevé dans la Maiſon de Philippe. Il ſ combattit ſous ſes ordres à la Bataille de Saint-Quentin, où les Français furent défaits.

Après un tel ſuccès Philippe moins jaloux d'augmenter ſa gloire au-dehors, que d'établir ſes affaires au-dedans, retourna en Eſpagne. Le jeunne Alonzo entraîné par une inſatiable avidité du vrai ſçavoir, c'eſt-à-dire, de connaître les hommes, & de voir le monde, voyagea par toute la France, parcourut l'Italie & l'Allemagne, & ſéjourna longtems en Angleterre. Tandis qu'il étoit à Londres il entendit dire que quelques Provinces du Pérou & du Chily avoient pris les armes contre les Eſpagnols leurs Conquérans & leurs Tyrans. Je dirai en paſſant que cette tentative des Américains pour recouvrer leur liberté, eſt traitée de rebellion par les Auteurs Eſpagnols. La paſſion qu'il avoit pour la gloire & le deſir de voir & d'entreprendre des choſes ſingulieres, l'entraînerent dans ces pays du nouveau monde. Il alla au Chily à la tête de quel

ques troupes, & il y resta pendant tout le tems de la guerre.

Sur les frontieres de Chily, du côté du Sud, est une petit contrée montagneuse, nommée *Araucana*, habitée par une race d'hommes plus robustes & plus féroces que tous les autres peuples de l'Amérique. Ils combattirent pour la défence de leur liberté avec plus de courage & plus long-tems que les autres Américains, & ils furent les derniers que les Espagnols soumirent.

Alonze soutint contr'eux une pénible & longue guerre. Il courut des dangers extrêmes, il vit & fit les actions les plus étonnantes dont la seule récompense fut l'honneur de conquérir des rochers, & de réduire quelques entrées incultes sous l'obéissance du Roi D'Espagne.

Pendant le cours de cette guerre Alonzo couçut le dessein d'immortaliser ses enemis en s'immortalisant lui-même. Il fut en même-tems le conquérant & le Poëte, il employa les intervalles de loisir que la guerre lui laissoit, à en chanter les évenemens, & faute de papier il écrivit la premiere partie de son Poëme sur de petits morceaux de cuir, qu'il eut ensuite bien de la peine à arranger le Poëme s'appelle *Araucana* du nom de la contrée.

Il commence par une description géographique du Chily, & par la peinture des mœurs & des coutumes des habitans, Ce commencement qui seroit insupportable dans tout autre Poëme, est ici nécessaire & ne déplaît pas dans un sujet ou la Scène est par-delà

l'autre Tropique, & où les Héros ſont des ſauvages qui nous aroient été toujours inconnus s'il ne les avoit pas conquis & célébrés.

Le ſujet qui étoit neuf a fait naître des penſées neuves. J'en préſenterai une au Lecteur pour échantillon, comme une étincelle du beau feu qui animoit quelquefois l'Auteur.

„ Le Araucaniens, dit-il, furent bien étonnés de „ avoir des créatures pareilles à des hommes, por- „ tant du feu dans leurs mains, & montées ſur des „ monſtres qui combattoient ſous eux ; il les pri- „ rent d'abord pour des Dieu deſcendus du Ciel, „ armés du tonnerre, & ſuivis de la deſtruction, „ & alors ils ſe ſoumirent, quoiqu'avec peine. „ Mais dans la ſuite s'étant familiariſés, avec leurs „ Conquérans, ils connurent leurs paſſions & leurs „ vices, & jugerent que c'étoient des hommes. „ Alors honteux d'avoir ſuccombé ſous des mortels „ ſemblables à eux, ils jurerent de laver leur er- „ reur dans le ſang de ceux qui l'avoient produite, „ & d'exercer ſur eux une vengeance exemplaire, „ terrible & mémorable.

Il eſt à propos de faire connaître ici un endroit du deuxiéme Chant, dont le ſujet reſſemble beaucoup au commencement de *l'Iliade*, & qui ayant été traité d'une maniere differente, mérite d'être mis ſous les yeux des Lecteurs qui jugent ſans partialité. La premiere action de *l'Araucana*, eſt une querelle qui naît entre les Chefs des Barbares, comme dans Homére entre Achille & Agamemnon. La diſpute n'ar-

rive pas au ſujet d'une captive, il s'gît du commandement de l'Armée. Chacun de ces Généraux Sauvages vante ſon mérite & ſes exploits ; enfin la diſpute s'échauffe tellement qu'ils ſont prêts d'en venir aux mains. Alors un des Cacique, nommé *Colocolo*, auſſi vieux que Neſtor, mais moins favorablement prévenu en faveur que le Heros Grec, fait la harangue ſuivante.

„ Caciques, illuſtres défenſeurs de la Patrie, le
„ deſir ambitieux de commander n'eſt point ce qui
„ m'engage à vous parler. Je ne me plains pas qui
„ vous diſputiez avec tant de chaleur, un honneur
„ qui peut-être ſeroit dû à ma vieilleſſe, & qui or-
„ neroit mon déclin. C'eſt ma tendreſſe pour vous,
„ c'eſt l'amour que je dois à ma Patrie, qui me ſol-
„ licite à vous demander attention pour ma faible
„ voix : Hélas ! comment pouvons-nous avoir aſſez
„ bonne opinion de nous-mêmes, pour prétendre à
„ quelque grandeur, & pour ambitioner des titres
„ faſtueux, nous qui avons été les malheureux ſu-
„ jets & les eſclaves des Eſpagnols ? Votre colere,
„ Caciques, votre fureur ne devroit-elle pas s'exer-
„ cer plutôt contre nos Tyrans ? Pourquoi tournez-
„ vous contre vous-mêmes ces armes qui pourroient
„ exterminer vos ennemis, & venger notre Patrie ?
„ Ah ! ſi vous voulez périr, cherchez une mort qui
„ vous procure de la gloire. D'une main briſez le
„ joug honteux & de l'autre attaquez les Eſpagnols,
„ & ne répandez pas dans une querelle ſtérile les
„ précieux reſtes d'un ſang que les Dieux vous ont
„ laiſſé pour vous venger. J'applaudis, je l'avoue,

„ à la fiere émulation de vos Courages. Ce même or-
„ gueil que je condamne augmente l'eſpoir que je
„ conçois. Mais que votre valeur aveugle ne combat-
„ te pas contre elle-même, & ne ſe ſerve pas de ſes
„ propres forces pour détruire le pays qu'elle doit
„ défendre. Si vous êtes réſolus de ne point ceſſer
„ vos querelles, trempez vos glaives dans mon
„ ſang glacé: j'ai vécu trop long-tems: heureux qui
„ meurt ſans voir ſes compatriotes malheureux, &
„ malheureux par leur faute, Ecoutez donc ce que
„ j'oſe vous propoſer. Votre valeur, ô Caciques, eſt
„ égale; vous êtes tous également illuſtres par vo-
„ tre naiſſance, par votre pouvoir, par vos richeſ-
„ ſes, par vos exploits: vos ames ſont également
„ dignes de commander, également capables de ſub-
„ juguer l'Univers. Ce ſont ces préſens céleſtes qui
„ cauſent vos querelles Vous manquez de Chef,
„ & chacun de vous mérite de l'être; ainſi puiſqu'il
„ n'y a aucune indifférence entre vos courages, que
„ la force du corps décide ce que l'égalité de vos
„ vertus n'auroit jamais décidé, &c. „

Le Vieillard propoſa alors un exercice digne d'une nation barbare, qui étoit de porter une groſſe poutre, afin que celui qui en ſoutiendroit le poids plus long-tems fût revêtu du commandement.

Comme la meilleure maniére de perfectionner notre goût, eſt de comparer enſemble des choſes de la même nature, oppoſez le diſcours de Neſtor à celui de Colocolo, & renonçant à cette adoration que nos eſprits juſtement préoccupés rendent au grand nom d'Homere, peſez les deux harangues dans la balance

de l'équité & de la raiſon.

Après qu'Achille, inſtruit & inſpiré par Minerve Déeſſe de la Sageſſe, a donné à Agamemnon les noms d'*yvrogne* & de *chien*, le ſage Neſtor ſe leve pour adoucir les eſprits irrités de ces deux Héros, & parler ainſi : „ Quelle ſatisfaction ſera-ce aux „ Troyens, lorſqu'ils entendront parler de vos diſ- „ cours? Votre jeuneſſe doit reſpecter mes années & „ ſe ſoumettre à mes conſeils. J'ai vû autrefois des „ Héros ſupérieurs à vous. Non, mes yeux ne ver- „ ront jamais des hommes ſemblables à l'invincible „ Pirithoüs au brave Ceneus, au divin Théſée, „ &c. .... J'ai été à la guerre avec eux, & quoique „ je fuſſe jeune, mon éloquence perſuaſive avoit dû „ pouvoir ſur leurs eſprits. Ils écoutoient Neſtor; „ jeunes guerriers, écoutez donc les avis que vous „ donne ma vieilleſſe. Atride, vous ne devez pas „ garder l'eſclave d'Achille : fils de Thétis, vous ne „ devez pas traiter avec hauteur le Chef de l'armée „ Achille eſt le plus grand, le plus courageux des „ guerriers : Agamemnon eſt le plus grand des Rois „ &c, „ Sa harangue fut infructueuſe, Agamemnon loua ſon éloquence, & mépriſa ſon conſeil.

Conſidérez d'un côte l'adreſſe avec laquelle le barbare Colocolo s'inſinue dans l'eſprit des Caciques, la douceur reſpectable avec laquelle il calme leur animoſité, la tendreſſe majeſtueuſe de ſes paroles, combien l'amour du pays l'anime, combien les ſentimens de la vraie gloire pénétrent ſon cœur avec quelle prudence il loue leur courage en répri-

mant leur fureur, avec quel art il ne donne la ſupériorité à aucun, C'eſt un Cenſeur, un Panégyriſte adroit. Auſſi tous ſe ſoumettent à ſes raiſons, confeſſant la force de ſon éloquence, non par de vaines louanges, mais par une prompte obéiſſance. Qu'on juge d'un autre côté ſi Neſtor eſt ſi ſage de parler tant de ſa ſageſſe; ſi c'eſt un moyen ſûr de s'attirer de l'attention des Princes Grecs que de les rabaiſſer. & de les mettre au-deſſous de leurs ayeux; ſi toute l'aſſemblée peut entendre dire avec plaiſir à Neſtor, qu'Achille eſt le plus courageux des Chef qui ſont là préſens. Après avoir comparé le babil préſomptueux & impoli de Neſtor, avec le diſcours modeſte & meſuré de Colocolo, l'odieuſe différence qu'il met entre le rang d'Agamemnon & le mérite d'Achille, avec cette portion égale de grandeur & de courage attribuée avec art à tous les Caciques: que le lecteur prononce. Et s'il y a un Général dans le monde qui ſouffre volontiers qu'on lui préfére ſon inférieur pour le courage; s'il y a une aſſemblée qui puiſſe ſupporter ſans s'émouvoir un harangueur qui leur parle avec mépris, & vante leurs prédéceſſeurs à leurs dépens: alors Homére pourra être preferé à Alonzo dans ce cas particulier.

Il eſt vrai que ſi Alonzo eſt dans un ſeul endroit ſupérieur à Homére, il eſt dans tout le reſte au-deſſous du moindre des Poëtes: on eſt étonné de le voir tomber ſi bas après avoir pris un vol ſi haut. Il y a ſans doute beaucoup de feu dans ſes batailles; mais nulle invention, nul plan, point de variété dans les

deſcriptions point d'unité dans le deſſein. Ce Poëme eſt plus ſauvage que les nations qui en font le ſujet. Vers la fin de l'ouvrage, l'auteur qui eſt un des premiers Héros du Pëme, fait pendant la nuit une longue & ennuyeuſe marche, ſuivi de qulques ſoldats, & Pour daſſer le tems; il fait naître entr'eux une diſpute au ſujet de Virgile, & principalement ſur l'Epiſode de Didon. Alonzo ſaiſir cette occaſion pour entretenir ſes ſoldats de la mort de Didon, telle qu'elle eſt rapportée par les anciens Hiſtoriens, & afin de mieux donner le démenti à Virgile, & de reſtituer à la Reine de Carthage ſa réputation, il s'amuſe à en diſcourir pendant deux chants entiers.

Ce n'eſt pas d'ailleurs un défaut médiocre de ſon Poëme d'être compoſé de trente-ſix chants très-longs. On peut ſuppoſer avec raiſon, qu'un Auteur qui ne ſçait ou qui ne peut s'arrêter, n'eſt pas propre à fournir une telle carriére.

Un ſi grand nombre de défauts, n'a pas empêché le célébre Michel Cervantes de dire, que *l'Araucana* peut être comparé avec les meilleurs Poëmes d'Italie. L'amour aveugle de la Patrie a ſans doute dicté ſe faux jugement à l'Auteur Eſpagnol : cependant la véritable & ſolide amour de la Patrie conſiſte a lui faire du bien & à contribuer à ſa liberté autant qu'il nous eſt poſſible. Mais diſputer ſeulement ſur les Auteurs de notre nation, nous vanter d'avoir parmi nous de meilleurs Poëtes que nos voiſins, c'eſt plutôt ſot amour de nous-mêmes qu'amour de notre pays.

CHAPITRE NEUVIE'ME.

MILTON.

ON trouvera ici touchant Milton quelques particulatités omiſes dans l'abregé de ſa vie, qui eſt au-devant de la traduction françaiſe de ſon Paradis perdu. Il n'eſt pas étonant qu'yant recherché avec ſoin en Angleterre tout ce qui regarde ce grand homme, j'ai découvert des circonſtances de ſa vie que le pubic ignore.

Milton voyagent en Italie dans ſa jeuneſſe, vit repréſenter à Milan une Comédie intitulée *Adam*, ou *le Péché originel*, écrite par un certain Andreino & dediée à Marie de Médicis, Reine de France, le ſujet de cette Comédie étoit la chute de l'homme. Les Acteuts étoient Dieu le Pere, les Diables, les Anges, Adam, Eve, le Serpent, la Mort, & les ſept Péchés mortels.

Ce ſujet digne du génie abſurde du théatre de ce tems-là, étoit écrit d'une maniére qui répondoit au deſſein.

La ſcène ouvre par un chœur d'Anges, & Michel parle ainſi au nom de ſes confreres.

„ Que l'Arc-en-ciel ſoit l'archet du violon du
„ firmament ; que les ſept planetes ſoient les ſep-
„ notes de notre muſique ; que le tems batte exact

„ tement la meſure, que les vents jouet de l'or-
„ gue &c.

Toute la piéce eſt dans ce goût. J'avertis ſeulement les Français qui en riront, que notre théatre ne valoit guéres mieux alors ; que la mort de Saint Jean-Baptiſte, & cent autres piéces ſont écrites dans ce ſtile ; mais que nous n'avions ni Paſtor-Fido, ni Aminte.

Milton qui aſſiſta à cette repréſanttaion découvrit à travers le l'abſurdité de l'ouvrage, la ſublimité cachée du ſujet. Il y a ſouvent dans des choſes où tout paraît ridicule au vulgaire, un coin de grandeur qui ne ſe fait appercevoir qu'aux hommes de génie. Les ſept Péchés mortels danſant avec le Diable, ſont aſſurément le comble de l'extravagance & de la ſottiſe; mais l'Univers rendu malheureux par la faibeſſe d'un homme, les bontés & les vengeances du Créateur, la ſource de nos malheurs & de nos crimes, ſont des objets dignes du pinceau le plus hardi. Il y a ſur-tout dans ce ſujet je ne ſçai quelle horreur ténébreuſe, un ſupplime ſombre & triſte qui ne convient pas mal à l'imagination anglaiſe.

Milton conçut le deſſein de faire une Tragédie de la farce d'Andreino : il en compoſa même un acte & demi. Ce fait m'a été aſſuré par des Gens de Lettres qui le tenoient de ſa fille, laquelle eſt morte lorſque j'étois à Londres.

La Tragédie de Milton commançoit par ce mono-

logue de Satan, qu'on voit dans le quatriéme Chant de ſon Poëme épique.

C'eſt lorſque cet eſprit de révolte s'échappant du fond des enfers, découvre le ſoleil qui ſortoit des mains du Créateur.

„ *Toi, ſur qui mon tyram prodigue ſes bienfaits,*
„ *Soleil aſtre de feu, jour heureux que je hais,*
„ *Jour qui fais mon ſuplice, & dont mes yeux s'étonent*
„ *Toi qui ſembles le Dieu de Cieux qui t'environnent,*
„ *Devant qui tout éclat diſparoît & s'enfuit,*
„ *Qui fais pâlir le front des aſtres de la nuit,*
„ *Image du Très-Haut qui régla ta carriere,*
„ *Hélas! j'euſſe autrefois éclipſé ta lumiére,*
„ *Sur la voûte des Cieux élevé plus que toi,*
„ *Le Trône où tu t'aſſieds s'abaiſſoit devant moi;*
„ *Je ſuis tombé, l'orgueil m'a plongé dans l'abîme.*

Dans le tems qu'il travailloit à cette Tragédie la ſphére des ſes idées s'élargiſſoit à meſure qu'il penſoit. Son plan devint immenſe ſous ſa plume; & enfin au lieu d'une Tragédie, qui après tout n'eût été que bizarre & non intéreſſante, il imagina un Poëme épique, eſpéce d'ouvrage dans lequel les hommes ſont convenus d'approuver ſouvent le bizarre ſous le nom du merveilleux.

Les guerres civiles d'Angleterre ôtérent long-tems à Milton le loiſir néceſſaire pour l'exécution d'un ſi grand deſſein. Il étoit né avec une paſſion extrême pour la liberté. Ce ſentiment l'empêcha toujours de prendre parti pour aucune des Sectes qui avoint la fureur de dominer dans ſa patrie. Il ne vulut flé-

chir ſous le joug d'aucune opinion humaine, & il n'y eut point d'Egliſe qui pût ſe vanter de compter Milton pour un de ſes membres. Mais il ne garda point cette neutralité dans les guerres civiles du Roi & du Parlement. Il fut un des plus ardens ennemis de l'infortuné Roi Charles I. Il entra même aſſez avant dans la faveur de Cromvvel, & par une fatalité qui n'eſt que trop commune, ce zélé Républicain fut le ſerviteur d'un tyran. Il fut Secrétaire d'Olivier Cromvvel, de Richard Cromvvel, & du Parlement qui dura juſqu'au tems de la reſtauration. Les Anglais employérent ſa plume pour juſtifier la mort de leur Roi, & pour répondre au Livre que Charles II. avoit fait écrire par Saumaiſe au ſujet de cet événement tragique.

Jamais cauſe ne fut plus belle, & ne fut ſi mal plaidée de part & d'autre. Saumaiſe défendit en pédant le parti du Roi mort ſur l'échafaud, d'une famille royale errente dans l'Europe, & de tous les Rois même de l'Europe, intéreſſés dans cette querelle. Milton ſoutint en mauvais déclamateur la cauſe d'un peuple victorieux, qui ſe vantoit d'avoir jugé ſon Prince ſelon les Loix. La mémoire de cette révolution étrange ne périra jamais chez les hommes, & les Livres de Saumaiſe & de Milton ſont déja enſévelis dans l'oubli. Milton que les Anglais regardent aujourd'hui comme un Poëte divin, étoit un très-mauvais écrivain en proſe.

Il avoit cinquante-deux ans lorſque la Famille royale fut rétablie. Il fut compris dans l'amniſtie que

gue Charles II. donna aux ennemis de ſon pere ; mais il fut déclaré par l'acte même d'amniſtie, incapable de poſſeder aucune charge dans le Royaume. Ce fut alors qu'il commença ſon Poëme épique à l'âge où Virgile il avait fini le ſien. Apaine avoit mis la main à cet ouvrage qu'il fut privé de la vûe. Il ſe trouva, pauvre, abandoné & aveugle, & ne fut point découragé. Il employa neuf années à compoſer le Paradis perdu. Il avoit alors très-peu de réputation, les beaux eſprits de la Cour de Charles II. ou ne le connoiſſoient pas, ou n'avoient pour lui nulle eſtime. Il n'eſt pas étonnant qu'un ancien Secrétaire de Cromvvel, vieilli dans la retraite, aveugle & ſans bien, fût ignoré ou mépriſé dans une Cour qui avoit fait ſuccéder à l'auſtérité du gouvernement du Protecteur, toute la galanterie de la Cour de Louis XIV, dans laquelle on ne goûtoit que les Poeſies efféminées, la molleſſe de Waller, les Satyres du Comte de Rocheſter, & l'eſprit de Couley.

Une preuve indubitable qu'il avoit très-peu de réputation, c'eſt qu'il eut beaucoup de peine à trouver un Libraire qui voulût imprimer ſon Paradis perdu. Le titre ſeul révoltoit, & tout ce qui avoit quelque rapport à la religion étoit alors hors de mode. Enfin Tompſun lui donna trente piſtoles de cet ouvrage, qui a valu depuis plus de cent mille écus aux héritiers de ce Tompſon. Encore ce Libraire avoit-il ſi peur de faire un mauvais marché qu'il ſtipula que la moitié de ces trente piſtoles ne ſeroit payable qu'en cas qu'on fît une ſeconde édition du Poëme : Edition que Milton n'eut jamais

la consolation d'avoir dans ses mains. Il reste pauvre & sans gloire, son nom doit augmenter la liste des grands génies persécutés de la fortune.

Le Paradis perdu fut donc négligé à Londres, & Milton mourut sans se douter qu'il auroit un jour de la réputataion. Ce fut le Lord Sommers & le Docteur Atterburi, depuis Evêque de rochester, qui voulurent enfin que l'Angleterre eût un Poëme épique. Ils engagerent les héritiers de Tompson à faire une bell e édition du Paradis perdu. Leur suffrage en entraîna plusieurs. Depuis le célébre M. Adison écrivit en forme pour prouver que ce Poeme égaloit ceux de Virgile & d'Homére : Les Anglais commencerent à se le persuader, & la réputation de Milton fut fixée.

Les Français rioient encore quand on leur disoit que l'Angleterre avoit un Poëme épique dont le sujet étoet Diable combattant contre Dieu &, un Serpent qui persuade à une femme de manger une pomme ; ils ne croyeient pas qu'on pût faire sur ce sujet autre chose que des Vaudevilles, lorsque M. du Pré de S. Maur donna une Traduction en prose française de ce Poëme singulier.

On fut étonné de trouver dans un sujet qui paraît si stérile, une si grande fertilité d'imagination. On admira les traits majesteux avec lesquels il ose peindre Dieu, & le caractére encore plus brillant qu'il donne au Diable. On lut avec baucoup de plaisir la description du jardin d'Eden & des

amours innocens d'Adam & d'Eve. En effet il eſt à remarquer que dans tous les autres Poëmes l'amour eſt regardé comme une faibleſſe, dans Milton ſeul il eſt une vertu. Le Poëte a ſçu lever d'une main chaſte le voile qui couvre ailleurs les plaiſirs de cette paſſion ; il tranſporte le lecteur dans le Jardin de délices ; il ſemble lui faire goûter les voluptés pures dont d'Adam & Eve ſont remplis ; il ne s'éleve pas au-deſſus de la nature humaine, mais au-deſſus de la nature humaine corrompue, & comme il n'y a point d'exemple d'un pareil amour, il n'y a point d'une paraille poëſie.

Mais tous les critiques judicieux dont la France eſt pleine, ſe réunirent à trouver que le Diable parle trop ſouvent & trop long-tems de la même choſe.

En admirant pluſieurs idées ſublimes, ils jugerent qu'il y en a pluſieurs d'outrées, & que l'auteur n'a randues que puériles en s'efforçant de les faire grandes.

Ils condamnerent unaniment cette ſubtilité avec laquelle Satan fait bâtir une Salle d'ordre Dorique au milieu de l'Enfer, avec des collomnes d'airain & de beaux chapiteaux d'or, pour haranguer le Diables auſquels il venoit de parler tout auſſi-bien en plein air. Pour comble de ridicule les grand Diables qui auroient occupé trop de place dans ce parlement d'enfer, ſe transforment en pygmées, afin que tout le monde puiſſe ſe trouver à l'aiſe au conſeil.

Après la tenue des états infernaux, Satan s'ap-

prête à ſortir de l'abîme ; il trouve la Mort à la porte qui veut ſe batre contre lui. Ils étoient prêts à en venir aux mains, quand le Péché, monſtre feminin, à qui des dragons ſortent du ventre, court au-devant de ces deux champions. Arrête, ô mon pere, dit-il au Diable ; arrête, ô mon fils, dit-il à la Mort. Et qui es tu donc, répond le Diable, toi qui m'appelles ton pere ? Je ſuis le Péché, replique ce monſtre, tu accouchas de moi dans le Ciel, je ſortis de ta tête par le côté gauche, tu devins bien-tôt amoureux de moi, nous couchâmes enſemble ; j'entraînai beaucoup de Chérubins dans ta révolte ; j'étois groſſe quand la bataille ſe donna dans le Ciel ; nous fûmes précipités enſemble. J'accouchai dans l'enfer, & ce fut ce monſtre que tu vois dont je fus pere, il eſt ton fils & le mien. A peine fut-il né, qu'il voila ſa mere, & qu'il me fit tous ces enfans que tu vois qui ſortent à tous momens de mes entrailles, qui y rentrent & qui les déchirent

Après cette dégoûtante & abominable hiſtoire, le Péché ouvre à Satan les portes de l'enfer ; il laiſſe les Diables ſur le bord du Phlégeton, du Styx & du Léthé ; les uns jouent de la harpe, les autres courent la bague ; quelques-uns diſputent ſur la grace & ſur la prédeſtination ; cependant Satan voyage dans les eſpaces imaginaires : Il tombe dans le vuide, & il tomberoit encore ſi une nuée ne l'avoit repouſſé en haut. Il arrive dans le pays du cahos, il traverſe le Paradis des fous, *the paradiſe of fools* (c'eſt l'un des endrois qui ne ſont point traduits en François.) Il trouve dans ce Paradis, les Indulgences,

les *Agnus Dei*, les Chapelets, les Capuchons, les Scapulaires, les Moines.

Voilà des imaginations dont tout lecteur sensé a été révolté, & il faut que le Poëme soit bien beau d'ailleurs, pour qu'on ait pû le lire malgré l'ennui que doit causer cet amas de folies désagréables

La guerre entre les bons & les mauvais Anges a paru aussi aux connoisseurs un Episode, où le sublime est trop noyé dans l'extravagant. Le merveilleux même doit être sage, il faut qu'il conserve un air de vraisemblance, & qu'il soit traité avec goût: les critiques les plus judicieux n'ont trouvé dans cet endroit ni goût, ni vraisemblance, ni raison. Ils ont regardé comme une grande faute contre le goût, la peine que prend Milton de peindre le caractére de Raphaël, de Michel, d'Abdiel, d'Uriel de Moloc, de Nisrot, d'Astarot, tous être imaginaires dont le lecteur ne peut se former aucune idée, & aufquels on nepeut prendre aucun intérêt. Homére en parlant de ses Dieux les caractérisoit par leur attributs qui sont connus; mais un lecteur chrétien a envie de rire quand on veut lui faire connoître à fond Nisrot, Moloc & Abdiel. On a reproché à Homére les longues & inutiles harangues, & surtout les plaisanteries de ses Héros. Comment souffrir dans Milton les harangues & les railleries des Anges & des Diables pendantla bataille qui se donne dans le Ciel?

Ces mêmes critiques ont jugé que Milton péchoit contre le vraisemblable, d'avoir placé du canon

dans l'armée de Satan,& d'avoir armé d'épées tous ces eſprits qui ne pouvoient ſe bleſſer ; car il arrive que lorſque je ne ſçai quel Ange a coupé en deux je ne ſçai quel Diable, les deux parties du Diable ſe réuniſſent dans le moment.

Ils ont trouvé que Milton choquet évidamment la raiſon par une contradiction inexcuſable, lorſque Dieu le Pere envoie ſes fidèles Anges combattre, réduire, & punir les rebelles.

„ Allez, dit Dieu à Michel & à Gabriel, pour-
„ ſuivez mes ennemis juſqu'aux extremités du Ciel
„ précipitez les loin de Dieu & de leur bonheur
„ dans le Tartare qui ouvre déja ſon brûlant cahos
„ pour les engloutir.

Comment ſe peut-il qu'après un ordre ſi poſitif la victoire reſte indéciſe ? Et pourquoi Dieu donne-t-il un ordre inutile ? Il parle & n'eſt point obéï il veut vaincre & on lui réſiſte : il manque à la fois de prévoyance & de pouvoir : il ne devoit point ordonner à ſes Anges de faire ce que ſon Fils unique ſeul devoit faire.

C'eſt ce grand nombre de fautes groſſiéres qui fit ſans doute dire à Dryden dans ſa Préface ſur l'Enéide, que Milton ne vaut guéres mieux que notre Chapelain & notre le Moine.

Mais auſſi ſe ſont les beautés admirables de Milton qui ont fait dire à ce même Dryden, que la nature l'avoit formé de l'ame d'Homére & de celle de Virgile. Ce n'eſt pas la premiére fois qu'on a porté du même ouvrage des jugemens contradictoires. Quand on arrive à Verſailles du côté de la Cour, on voit un vilain petit bâtiment écraſé avec ſept croiſées de face, accompagné de tout ce que

l'on a pû imaginer de plus ridicule & de plus mauvais goût. Quand on le regarde du côté des jardins on voit un Palais immense dont les beautés peuvent racheter les défauts.

Lorsque j'étois à Londres, j'osai composer en Anglais un petit Essai sur la Poësie épique, dans lequel je pris la liberté de dire que nos bons Juges français ne manqueroient pas de relever toutes les fautes dont je viens de parler. Ce que j'avois prévu est arrivé, & la plûpart des critiques de ce pays-ci ont jugé, autant qu'on peut le faire sur une traduction, que le Paradis perdu est un ouvrage plus singulier que naturel, plus plein d'imagination que de graces, & de hardiesse que de choix, dont le sujet est tout idéal, & qui semble n'être pas fait pour l'homme

Nous n'avions point de Poëme épique en France, & je ne sçai même si nous en avons aujourd'hui. La Henriade, à la verité, a été imprimée souvent ; mais il y auroit trop de présomption à regarder ce Poëme comme un ouvrage qui doit passer à la postérité, & effacer la honte que la France a eu si longtems de n'avoir pû produire un Poëme épique. C'est au tems seul à confirmer la réputation des grands ouvrages. Un écrivain qui pendant sa vie ne sera point protégé par son Prince, qui ne sera dans aucun poste, qui ne tiendra à aucun parti, qui ne se fera valoir par aucune cabale, n'aura probablement de réputation qu'après sa mort,

Il est honteux, pour nous, à la vérité, que les étrangers se vantent d'avoir des Poëmes épiques, & que nous qui avons réussi en tant de genres, nous

ſoyons forcés d'avouer ſur ce point notre ſtérilité & notre faibleſſe. L'europe a cru les Français incapables de l'Epopée : mais il y a un peu d'injuſtice à juger la France ſur les Chapelains, les le Moines, les Deſmarets, les Caſſaignes, & les Scuderys. Si un écrivain célébre d'ailleurs, avoit échoué dans cette entrepriſe ; ſi un Corneille, un Deſpréaux, un Racine, avoient fait de mauvais Poëmes épiques, on auroit raiſon de croire l'eſprit français incapable de cet ouvrage ; mais aucun de nos grands hommes n'a traivaillé dans ce genre, il n'y a eu que les plus faibles qui ayent oſé porter ce fardeau, & ils ont ſuccombé. En effet, de tous ceux qui ont fait des Poëmes épiques, il n'y en a aucun qui ſoit connu par quelqu'autre écrit un peu eſtimé. La Comédie des Viſionnaires de Deſmarets eſt le ſeul ouvrage d'un Poëte épique qui ait eu en ſon tems quelque réputation; mais c'étoit avant que Moliére eût fait goûter la bone Comédie. Les Viſionnaires de Deſmarets étoient réellement une très. mauvaiſe piéce,auſſi-bien que la Marianne de Triſtan&l'Amour tyranniquedeScudery,qui ne devoient leur reputation paſſagére qu'au mauvais goût du ſiécle.

Quelques-uns ont voulu réparer notre diſette, en donnant au Télémaque le titre de Poëme épique : mais rien ne prouve mieux la pauvreté que de ſe vanter d'un bien qu'on n'a pas : on confond toutes les idées, on tranſpoſe les limites des arts quand on donne le nom de Poëme à la Proſe. Le Télémaque eſt un Roman moral écrit, à la vérité, dans le ſtile dont on auroit dû ſe ſervir

pour traduire Homére en proſe. Mais l'illuſtre Auteur du Télémaque avoit trop de goût, étoit trop ſçavant & trop juſte pour appeller ſon Roman du nom de Poëme. J'oſe dire plus c'eſt que ſi cet ouvrage étoit écrit en vers français, je dis même en beaux vers, il deviendroit un Poëme ennuyeux, par la raiſon qu'il eſt plein de détails que nous ne ſouffrons point dans notre poëſie, & que de longs diſcours politiques & œconomiques ne plairoient aſſurément pas envers français. Quiconque connoîtra bien le goût de notre nation, ſentira qu'il ſeroit ridicule d'exprimér en vers, * *Qu'il faut diſtinguer les Citoyens en ſept claſſes; habilier la premiére de blanc avec une frange d'or, lui donner un anneau & une médaille; habiller la ſeconde de bleu avec un anneau & point de médaille, la troiſiéme de verd avec une médaille ſans anneau & ſans frange*, &c. *& enfin donner aux Eſclaves des habits gris-brun.* Il ne conviendroit pas davantage de dire : *Qu'il faut qu'une maiſon ſoit tournée à un aſpect ſain, que les logemens en ſoient dégagés, que l'ordre & la propreté s'y conſervent, que l'entretien ſoit de peu de depenſe, que chaque maiſon un peu conſidérable ait un ſalon & un petit périſtile, avec de petites chambres pour les hommes libres*, En un mot, tous les détails dans leſquels Mentor daigne entrer, ſeroient auſſi indignes d'un Poëme épique qu'ils le ſont d'un Miniſtre d'Etat.

On a encore acuſé long-tems notre langue de n'être pas aſſez ſublime pour la Poëſie épique. Il

* Livre douze.

est vrai que chaque langue a son génie, formé est partie par le génie méme du peuple qui la parle, & en partie par la construction de ses phrases, par la longueur ou la briéveté de ses mots, &c. Il est vrai que le Latin & le Grec étoient des langues plus poëtiques & plus harmonieuses que celles de l'Europe moderne : mais sans entrer dans un plus long détail, il est aisé de finir cette dispute en deux mots. Il est certain que notre langue est plus forte que l'Italienne, & plus douce que l'Anglaise. Les Anglais & les Italiéns ont des Poëmes épiques; il est donc clair que si nous n'en avions pas, ce ne seroit pas la faute de la langue Française.

On s'en est pris aussi à la gêne de la rime, & avec encore moins de raison. La Jérusalem & le Roland furieux sont rimés, sont beaucoup plus longs que l'Enéide, & ont de plus l'uniformité des Stances, & non seulement tous les vers, mais presque tous les mots finissent par une de ces voyelles, a. e. i. o. cependant on lit ces Poëmes sans dégoût, & le plaisir qu'ils font empêche qu'on ne sente la monotonie qu'on leur reproche.

Il faut avouer qu'il est plus difficile à un Français qu'à un autre, de faire un Poëme épique ; mais ce n'est ni à cause de la rime, ni à cause de la sécheresse de notre laugue. Oserai-je le dire ? C'est que de toutes les nations polies la notre est la moins *poëtique*. Les ouvrages en vers qui sont le plus à la mode en France, sont les Piéces de théatre. Ces Piéces doivent être ecrites dans un stile naturél qui approche assez de celui de la conversation Des-

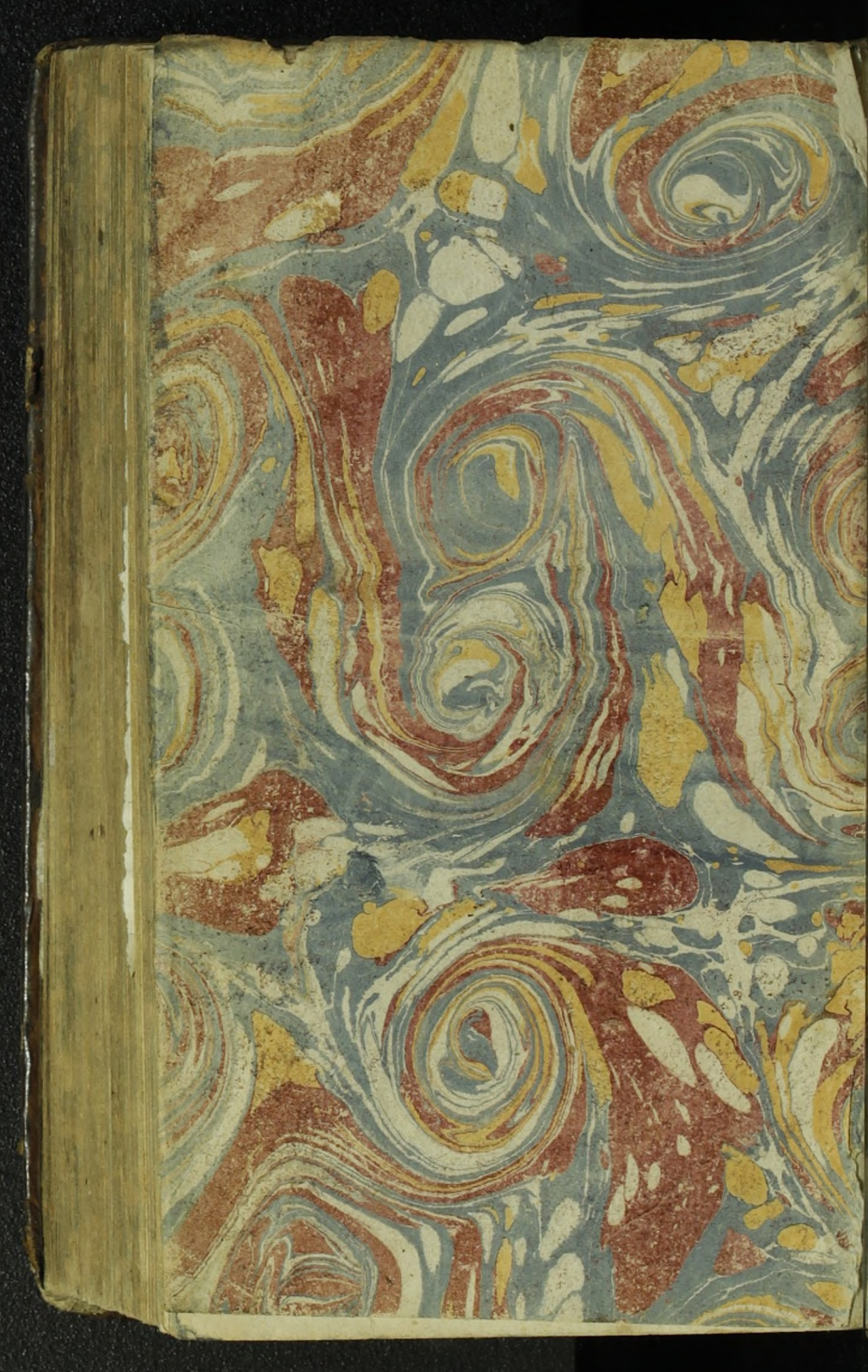
préaux n'a jamais traité que des ſujets didactiques qui demandent de la ſimplicité. On ſçait que l'exactitude & l'élégance ſont le mérite de ſes vers comme de ceux de Racine, & lorſque Deſpréaux a voulu s'élever dans une Ode, il n'a plus été Deſpreaux

Ces exemples ont en partie accoutumé la Poëſie françaiſe à une marche trop uniforme ; l'eſprit géométrique qui de nos jours s'eſt emparé des Belles Lettres, a encore été un nouveau frein pour la Poëſie; notre nation regardée comme ſi legére par des étrangers, qui ne jugent de nous que par nos petits Maîtres, eſt de toutes les nations la plus ſage la plume à la main; la méthode eſt la qualité dominante de nos ecrivains, on cherche le vrai en tout, on préfére l'hiſtoire au roman; les Cyrus, les Clélies & les Aſtrées ne ſont aujourd'hui lus de perſonne. Si quelques romans nouveaux paraiſſent encore, & s'ils font pour un tems l'amuſement de la jeuneſſe frivole, les gens de lettres les mépriſent inſenſiblement, il s'eſt formé un goût général qui donne aſſez l'excluſion aux imaginations de l'Epopée ; on ſe moqueroit également d'un auteur qui emploiroit les Dieux du paganiſme, & de celui ſe ſerviroit de nos Saints : Vénus & Junon doivent reſter dans les anciens Poëmes grecs & latins : Sainte Geneviéve, Saint Denis, Saint Roch, & Saint Chriſtophe, ne doivent ſe trouver ailleurs que dans notre Légende.

Les Italiens s'accommodent aſſez des Saints, & les Anglais ont donné beaucoup de réputation au Diable ; mais bien des idées, qui ſeroient ſublimes

pour eux, ne nous paraîtroient qu'extravagantes. Je me souviens que lorsque je consultai il y a plus de douze ans sur ma Henriade fue M. de Malezieu, homme qui joignoit une grande imagination à une litérature immanse, il me dit : Vous entreprenez un ouvrage qui n'est pas fait pour notre nation, *les Français n'ont pas la tête épique.* Ce furent ses propres paroles, & il ajoûta, quand vous écririez aussi-bien que Messieurs Racine & Despréaux, ce sera baucoup si on vous lit.

C'est pour me conformer à ce génie sage & exact qui regne dans le siecle où je vis, que j'ai choisi un Héros véritable au lieu d'un Héros fabuleux;que j'ai décrit des guerres réelles, & non des batailles chimériques ; que je n'ai employé aucune fiction qui ne soit une image sensible de la vérité.

Quelque chose que je dise de plus sur cet Ouvrage, je ne dirai rien que les critiques éclairés ne sçachent, & c'est à la Henriade seule à parler en sa défense ; & le tems seul peut désarmer l'envie.

Fin de la Poësie Epique.